N° 665 37° Année. Tome CLXXXVI 1er Mars 1926

MERCVRE

DE

FRANCE

Parait le 1er et le 15 du Mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMERO

***France*........ 4 fr. | *Etranger*....... 4 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VI°

DÉPARTEMENT DU NORD

Emprunt d'un montant nominal maximum

de 140.666.500 francs.

divisé en 281.333 Bons Départementaux 7 o/o de 500 francs nets de tous impôts présents et futurs, y compris le droit de transmission.

(*Lois des 31 Juillet 1920 et 24 Mars 1921 - Décret du 25 Janvier 1926.*)

Amortissables au pair en 15 ans, comptés à partir du 15 Janvier 1926

Prix payable lors de la demande **430** francs par BON portant jouissance du 15 Janvier 1926

(INTÉRÊT ANNUEL : **35** francs nets, payables par moitié les 15 JANVIER et 15 JUILLET de chaque année.)

Le service régulier des arrérages et de l'amortissement du présent emprunt, gagé par 15 annuités de 15.444.415 francs, est, en outre, garanti par le département du Nord qui prélèvera en cas de besoin, sur ses ressources de la trésorerie, la dotation nécessaire au service de l'Emprunt.

Les demandes sont reçues :

Au Comptoir National d'Escompte de Paris, au Crédit Lyonnais, à la Société Générale pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France, à la Société Générale de Crédit Industriel et Commercial, à la Banque Nationale de Crédit, à la Banque de Paris et des Pays-Bas, à la Banque de l'Union Parisienne, au Crédit du Nord et aux guichets de toutes les Banques du Département du Nord.

Assemblée Générale des Actionnaires de la Banque de France

L'Assemblée Générale des Actionnaires de la Banque de France s'est tenue, le 28 janvier, sous la présidence de M. G. Robineau, Gouverneur, qui a donné lecture, au nom du Conseil Général, du compte rendu des opérations pour l'exercice 1925.

Après avoir rappelé tous les efforts précédemment faits pour limiter l'inflation avec toutes ses conséquences, ce compte rendu expose à la suite de quel enchaînement de circonstances la limite des avances de la Banque à l'État a dû subir, en 1925, trois augmentations successives, pour permettre la mise en œuvre d'une politique efficace de relèvement financier et de sauvegarde monétaire. Les escomptes commerciaux se sont élevés pendant l'année à 58 milliards et demi et les avances sur titres à 30 milliards et demi. Le mouvement général des Caisses a dépassé 2.000 milliards ; dans ce total, la part des règlements opérés par simples virements de compte à compte est de 87 o/o. Les sommes versées au compte d'amortissement de la dette de l'État ont été de 954 millions. Les versements à l'Etat, à titre d'impôts généraux ou spéciaux, de redevance et de superdividende, ont atteint le total de 210 millions. Le dividende de l'exercice 1925 a été de 54.750.000 fr., soit 300 francs par action.

M. Charles Petit a présenté, en son nom et au nom de ses collègues, le rapport des Censeurs. L'Assemblée a réélu Régents MM. le Baron Edouard de Rothschild, François de Wendel et Charles Bourgis. Elle a été réélu Censeur M. Camille Poulenc. M. Edmond Gillet, Industriel à Lyon, a été élu Régent, en remplacement de M. Stéphane Dervillé, décédé.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères. Revue de la Quinzaine.**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

a) *Sans limitation de date* : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Congo Belge, Cuba, Espagne, Ethiopie, Grèce, Hongrie, Italie et colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal, Roumanie, Russie, Tchéco-slovaquie, Terre-Neuve, Uruguay, Yougoslavie.

b) *Jusqu'au 1er janvier 1927* : Danemark, Canada, Etats-Unis, Norvège, Suède. Pour cette catégorie, les prix ci-dessous ne s'appliquent qu'à la période finissant le 15 décembre 1925 ; la période allant du 1er janvier 1927 à la fin de l'abonnement est comptée au tarif étranger le plus fort.

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 4 fr. 50.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 100 fr. | 6 mois : 54 fr. | 3 mois : 28 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

Les derniers votes de la Chambre ont encore aggravé la pénurie des transactions ; néanmoins les valeurs françaises ont assez bien résisté à la fâcheuse ambiance créée autour d'elles par le relèvement des taxes qui frappent les valeurs mobilières, ces éternelles sacrifiées. Les affaires eussent été même plus languissantes, sans le coup de fouet donné par la hausse des changes, qui a stimulé les achats de titres internationaux. C'est donc principalement dans ce compartiment que l'on trouve des plus-values ; principalement, mais non exclusivement, nos grandes banques par exemple s'étant toujours maintenues à un niveau satisfaisant : Banque de Paris, 1.340 ; Comptoir d'Escompte, 875 ; Crédit Lyonnais, 1.602 ; B. N. C., 550 ; Société Générale, 816. Après quelques velléités de reprise, nos rentes et les obligations du Crédit National sont plus discutées et en légère régression.

Le groupe russe reste nonchalant, les fonds turcs ont un marché élargi : 4 o/o, 100.95 ; le Serbe 4 o/o, 1.895, est de nouveau recherché avec une avance de plusieurs points. Peu d'animation sur les valeurs industrielles françaises, parmi lesquelles on a traité Péchiney à 1.175 en bonne tendance, la Raffinerie Say à 2.040, Dollfus Mieg à 4.240. Charbonnages calmes, avec peu de variations dans l'ensemble, sauf les Charbonnages du Tonkin qui consolident à 9.100 leur hausse rapide.

Bien influencées par les combinaisons échafaudées en vue de réglementer le marché du métal, les valeurs cuprifères ont été bien achalandées. Sous la conduite du Rio à 6.300, la Tharsis monte à 539, Montecatini à 268. Parmi les mines d'argent, on note l'avance très vive de la Minas Pédrazzini à 340, et parmi celles de fer la nouvelle hausse de Mokta-el-Hadid à 6.000. Dans le compartiment Eaux et Gaz, les cours se sont maintenus à leur niveau antérieur.

La tension des devises appréciées a contribué à entretenir un bon courant d'achats en titres pétrolifères, de mines d'or et de diamants ; les valeurs de caoutchouc ne conservent pas leurs plus hauts cours du fait de la légère réaction de la matière, mais ne cèdent néanmoins qu'un terrain insignifiant.

Bonne tenue des affaires d'alimentations et particulièrement des brassicoles, où nous trouvons Quilmès à 6.600, Sochaux à 750, la Comète à 1.270.

Les valeurs à revenu fixe, après quelque hésitation, restent en bonne orientation, notamment les obligations de compagnies d'électricité, d'eau et gaz.

Le groupe des valeurs coloniales conserve sa bonne activité ; notons à ce sujet que le Gouvernement de l'Afrique Equatoriale française procède actuellement au placement d'un emprunt maximum de fr. 30 millions, capital effectif représenté par 73.800 obligations de 500 fr. 7 o/o. Prix d'émission, 430 fr., jouissance 15 février 1926, nettes de tous impôts présents et futurs, soit du Gouvernement français, soit de la Colonie.

LE MASQUE D'OR.

Emprunt de la Ville de Reims

Il est actuellement procédé au placement d'un Emprunt de la VILLE DE REIMS, gagé par des annuités délivrées par l'Etat français en application de la loi du 31 juillet 1920 et des lois subséquentes.

Cet emprunt, d'un montant nominal maximum de 63.817.000 fr., est représenté par 127.634 obligations 7 o/o de 500 francs, amortissables en 15 ans à partir du 15 février 1926, soit au pair, par voie de tirages au sort, soit par voie de rachats en Bourse au-dessous du pair.

Ces titres sont émis au prix de 430 francs, jouissance du 15 février 1926 ; ils rapportent un intérêt annuel de 35 francs, payable en deux coupons semestriels, les 15 février et 15 août de chaque année. Le premier coupon viendra à échéance le 15 août prochain.

Le montant des coupons et le remboursement des obligations amorties seront nets de tous impôts présents et futurs, y compris la taxe de transmission.

Les demandes seront servies, dans l'ordre de leur arrivée, jusqu'à concurrence du nombre de titres disponibles.

Cet emprunt a été autorisé par décret en date du 14 février 1926.

Les formalités prescrites par la loi du 31 décembre 1922 ont été accomplies.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères. Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

a) *Sans limitation de date* : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Congo Belge, Cuba, Espagne, Ethiopie, Grèce, Hongrie, Italie et colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal, Roumanie, Russie, Tchéco-slovaquie, Terre-Neuve, Uruguay, Yougoslavie.

b) *Jusqu'au 1er janvier 1927* : Danemark, Canada, Etats-Unis, Norvège, Suède. Pour cette catégorie, les prix ci-dessous ne s'appliquent qu'à la période finissant le 15 décembre 1925 ; la période allant du 1er janvier 1927 à la fin de l'abonnement est comptée au tarif étranger le plus fort.

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 4 fr. 50.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 100 fr. | 6 mois : 54 fr. | 3 mois : 28 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

LE MALTHUSIANISME ET L'EUGÉNISME EN GRANDE-BRETAGNE

L'an passé, dans l'un des plus misérables districts de l'East End londonien, à Whitechapel, une femme qui devait un gros arriéré de loyers comparaissait, assignée par son propriétaire, devant un tribunal analogue à nos justices de paix. Elle portait un enfant dans les bras. Le désignant, le juge dit à la mère :

— Voilà une des causes de votre retard dans le paiement de votre loyer.

— J'en ai six autres à la maison, répliqua-t-elle.

A quoi le juge repartit :

— Eh bien, je le regrette pour vous. Je déplore que vous n'ayez pas appris le moyen d'éviter d'avoir des enfants. Vous faites votre malheur et la ruine de votre pays. Les évêques eux-mêmes sont aujourd'hui d'avis qu'il est déraisonnable d'avoir trop d'enfants (1).

Les évêques en question appartiennent à l'Eglise anglicane. On chercherait en vain un évêque catholique à leurs côtés. Quelque temps après cette réflexion, à la suite d'une plainte émanant d'une association catholique, le juge était blâmé par le Lord Chancellor, ministre de la Justice (2).

(1) *Westminster Gazette*, 12 juin 1925.
(2) *Daily News*, 14 octobre 1925.

Ici, une parenthèse s'impose. Pourquoi l'Eglise catholique s'oppose-t-elle en Grande-Bretagne au mouvement de limitation des naissances ? Ou, si elle paraît cesser de s'y opposer, pourquoi condamne-t-elle les moyens idoines à la réalisation de la limitation ? L'ordre vient de haut, comme il faut s'y attendre dans l'organisation d'autorité par excellence. Cependant, les dirigeants de l'Eglise catholique sont aussi aptes, personnellement, que les dirigeants de l'Eglise anglicane ou les ministres non-conformistes à se ranger du côté de l'expérience. Nous verrons plus loin quelle nécessité enseigne l'expérience. L'Eglise catholique a pris cette attitude d'accord avec ses dogmes, naturellement ; mais là n'est pas l'unique cause, ni même la cause majeure de son attitude. L'Eglise catholique a plus d'une fois su se plier à la nécessité, sinon, dans sa pensée, à la raison (3). Les catholiques représentent actuellement un seizième de la population de Grande-Bretagne, mais leur proportion augmente, et cela uniquement grâce à la pratique de la charité (au sens vulgaire du mot) par l'Eglise et à la prolificité des fidèles. Rome rêve de reconquérir l'Angleterre et travaille en ce sens. Elle y travaille notamment à coups de population, arme des grands impérialismes. Une population dense fournit beaucoup de pauvres ; plus il y a de pauvres, plus on peut distribuer de secours et plus grand devient le nombre des ouailles. Peu importe, au fond, aux dirigeants catholiques que les protestants de toutes dénominations limitent chez eux les naissances, pourvu que les

(3) Deux exemples. En 1840, Mgr Bouvier, évêque du Mans, avertit le Pape que si l'on persistait à interroger les hommes, au confessionnal, au sujet de leur limitation du nombre de leurs enfants, ils déserteraient de plus en plus les églises. Il reçut du Saint-Siège la réponse que désormais les confesseurs seraient dispensés d'interroger les hommes sur ce sujet. (Correspondance reproduite par *Die Neue Generation*, juin 1914.) — En 1913, Mgr Brown, représentant l'Eglise catholique devant la National Birth Rate Commission (Commission nationale du taux de la natalité), déclara que l'Eglise accordait la permission de limiter la famille, soit par la continence, soit par le recours à la (prétendue) « période de sécurité » mensuelle, cela en contradiction avec la doctrine soutenue jusqu'alors que toute entrave apportée à l' « objet principal du mariage » constitue un grave péché. (Voy. *The New Generation*, juillet 1923.)

fidèles catholiques se reproduisent nombreusement ; aussi, dans leurs journaux, leurs livres et leurs chaires, tonnent-ils avec ensemble contre le *birth control movement*. Et ils réussissent si bien que les catholiques sont dans la catégorie la plus prolifique du pays.

Revenons aux propos du juge de Whitechapel. Son langage est significatif. Il ne prouve certes pas que le pays soit surpeuplé ; mais les statistiques se chargent de démontrer que tel est le fait. A la suite des enquêtes faites pendant la guerre, concernant les possibilités de la Grande-Bretagne en matière de production de subsistances, des membres du gouvernement anglais, en 1922, ont en effet déclaré, sans que personne s'élevât contre leur affirmation, que le pays ne pouvait produire en vivres, sur son propre sol, que la moitié de ce qui est nécessaire à sa population actuelle. En outre, dans l'industrie, le nombre des chômeurs oscille depuis 1919 entre 1 million et 1 million et demi. Avant la guerre, il était constamment aux environs de 200.000 et l'on pense que même si les conditions industrielles et commerciales d'avant-guerre se retrouvaient, il y aurait encore au moins un demi-million de chômeurs en permanence. En attendant, à fin décembre 1925, le nombre des sans-travail était exactement de 1.127.500. Comme conséquence de l'industrialisation croissante du globe, la Grande-Bretagne perd peu à peu son ancien caractère de *works hop of the world*, d'atelier du monde. Or, le taux de natalité britannique est relativement élevé. Selon les chiffres officiels, 400 000 individus nouveaux s'ajoutent chaque année à la population. D'autre part, l'émigration se ferme de plus en plus aux Anglais, comme aux autres peuples, et cela même dans leurs colonies, qui sont autonomes. Le retour à la terre ne serait pas une solution, ou ce serait une solution de peu de durée si le taux de natalité restait sensiblement le même ; en tout cas, en vertu de la loi de productivité diminuante du sol, le retour à la terre se traduirait par une chute du type de bien-être de la population.

Le langage du juge de Whitechapel est significatif, avons-nous dit. Il témoigne que les Anglais éclairés se rendent compte de la surpopulation de leur pays, qu'ils la considèrent comme néfaste et qu'ils estiment que certains couples ne devraient pas se reproduire aveuglément. Naturellement, tout le monde ne pense pas ainsi en Grande-Bretagne, mais c'est l'opinion d'une élite fort nombreuse et qui va en croissant.

Le plus notable des évêques anglicans favorables à la limitation des naissances, ou, comme il serait plus exact de dire, des conceptions, est celui de Birmingham, le Très Révérend Docteur E. W. Barnes, qui a déjà beaucoup fait parler de lui pour son acceptation de la théorie de l'évolution comme opposée à la Genèse, et, en tant qu'évêque à tendances ultra-modernistes, nommé à son poste actuel par le ministère Macdonald.

Au cours d'un sermon, il y a quelque temps, il déclarait, avec cet esprit de libre examen qui est la fleur du protestantisme, que le bien-être de l'humanité était menacé par la fécondité humaine et que la civilisation était en danger d'être anéantie par les classes les plus inférieures de la société. Il dénonçait la surpopulation européenne comme la cause de la guerre de 1914-1918 et de toute guerre en général. Et il terminait en formulant le souhait que l'éducation sexuelle fût organisée pour mettre obstacle à la fécondité effrénée.

Il serait sage, concluait-il, d'enseigner aux membres les plus imprévoyants de la société que les familles nombreuses sont une entrave au progrès social. On dit que ces gens se conforment au commandement : Croissez et multipliez ; mais ceux qui parlent ainsi ne font que se dispenser de réfléchir en citant un texte inapplicable aux conditions modernes (4).

Présidant le dîner annuel de la British Science Guild, en 1923, alors qu'il n'était que le chanoine Barnes, il disait :

(4) *Westminster Gazette*, 1[er] juin 1925.

Nous avons besoin de la paix internationale ; mais nous ne pourrons l'obtenir que s'il est mis fin au rapide accroissement des populations de l'Europe ; ce qui signifie que chaque nation doit croître en force, non en augmentant le nombre de ses citoyens, mais en améliorant leur qualité. Les suggestions pour les mesures pratiques à cette fin feront nécessairement naître l'hostilité du préjugé, qui fera appel à la sanction religieuse. Comme la nécessité nous poussera à agir, nous ou nos descendants, il est certain qu'un vif conflit s'ensuivra. Car il est à craindre qu'un grand laps de temps ne s'écoule avant que les hommes se rendent compte qu'il n'y a aucune différence entre l'idéal de l'eugéniste et l'enseignement du Christ (5).

Le nombre est déjà respectable des ecclésiastiques plus ou moins en renom qui recommandent à leurs fidèles la limitation des naissances. Toutefois, ils ne sont encore qu'une minorité, quoique une imposante minorité. Parmi eux, il convient de citer l'homme d'Eglise certainement le plus en vue de l'Angleterre, le Très Révérend R. W. Inge, doyen du chapitre de la cathédrale de Saint-Paul de Londres, *the gloomy dean*, le doyen triste, comme on l'appelle couramment à cause de son amer pessimisme. On trouve de ses sermons malthusiens et eugénistes dans ses *Outspoken Essays*. Car le doyen Inge faisait partie, il n'y a pas longtemps, du comité de la Ligue malthusienne anglaise.

Mais, sans aller rechercher les personnalités, on peut se faire une idée de la faveur dont jouissent le malthusianisme et l'eugénisme dans l'élément jeune du christianisme militant par les travaux de l'association qu'on désigne abréviativement du nom de « Copec » (*Conference on Christian Politics, Economics and Citizenship*). Avec cette naïveté anglaise si méconnue en France et ailleurs, les chrétiens de la Copec disent :

La touchante croyance que Dieu donnera la nourriture à tous ceux qu'Il fait venir au monde est encore largement répandue dans les cercles religieux simples. Toutefois, pour beaucoup

(5) *The Times*, 29 mai 1923.

d'autres personnes également religieuses, mais mieux averties, cette croyance n'est plus possible (6).

En conséquence, une partie des membres de cette association, réunis en congrès en 1924, se sont prononcés en faveur de la limitation des naissances.

§

Si, du monde religieux, on passe au monde politique et qu'on envisage la position des divers partis devant la question de population, d'une acuité en Grande-Bretagne insoupçonnée du Continent, on trouve en chacun d'eux des minorités plus ou moins nombreuses, ayant à leur tête des groupes de personnalités clairvoyantes et sincères tout acquises à l'idée malthusienne ou eugénique, — sauf chez les communistes (exception faite pour quelques intellectuels, notamment une femme de valeur, Miss Stella Browne) et les anarchistes, comme en tous pays aveuglés, les uns par le dogme marxiste, les autres par les rêveries kropotkiniennes. Les socialistes, eux aussi, sont en grande partie sous l'empire de l'erreur de Karl Marx à ce point de vue. Mr. Ramsay Macdonald, son chef, est un négateur de la loi de population, ce qui convient à merveille à ce père de famille nombreuse. Une discussion ouverte à ce sujet, au Congrès annuel du Labour Party, à Liverpool, en septembre dernier, nous fournit une indication. Mrs. Barker, femme d'un membre de la Chambre des Communes, demandait qu'on fit de la liberté de donner aux femmes des informations anticonceptionnelles dans les *welfare centres* (centres de santé, sortes de cliniques) une revendication du parti ; or, sa proposition fut repoussée par 1.824.000 voix contre 1.530.000. Ce résultat contraire a été attribué à des manœuvres religieuses, car un grand nombre de socialistes appartiennent en même temps à quelque Eglise. Toutefois, l'écart qu'indiquent les chiffres ci-dessus est mince et

(6) *The Relation of the Sexes*, C. O. P. E. C. Commission Report (Longmans, Londres, 1924), p. 151.

pourrait se trouver comblé un jour, l'évolution générale aidant.

On rencontre des partisans de la limitation des naissances dans le parti conservateur et dans le parti libéral. Mais ceux qui s'expriment publiquement en ce sens sont plutôt des intellectuels que des politiciens. Mr. J. M. Keynes, l'économiste, auteur des *Conséquences de la Paix*, est un malthusien et eugéniste convaincu. A l' « école d'été » de 1925 du parti libéral, qui s'est tenue à Cambridge, il prophétisa que les questions sexuelles exerceraient dans l'avenir une influence croissante en politique et il préconisa la discussion du problème de la population dans le parti même, en vue de diriger le gouvernement vers une politique de limitation.

En août 1925, à l'occasion d'une manifestation parlementaire, les membres de la Chambre des Communes favorables à la limitation se sont classés comme suit : 20 socialistes, 1 communiste, 3 coopératistes, 1 libéral, 9 conservateurs.

En un mot, on se tromperait si l'on prenait le mouvement anglais de la limitation des naissances pour celui d'une élite exclusivement prolétarienne. C'est surtout l'œuvre d'intellectuels, de scientistes, de médecins, d'économistes et de ceux qu'on appelle les *social workers*, ceux qui se consacrent à une œuvre sociale quelconque. Evidemment, une partie de la masse populaire est derrière ces militants ; mais l'aristocratisme au sens le plus noble, l'aristocratisme du cœur et du cerveau, est le réel propulseur de ce mouvement.

Le docteur Schiller a résumé ainsi l'actuelle position des partis devant la question, en se plaçant plus spécialement au point de vue eugéniste :

On pourrait supposer que les conservateurs éprouvent la sympathie la plus naturelle à l'égard d'un mouvement qui a pour

(7) Docteur F. C. S. Schiller, *The Ruin of Rome and its Lessons for us* (*The Eugenics Review*, avril 1925).

objet d'arrêter l'élimination des meilleurs ; mais ce parti tombe de plus en plus sous l'influence des potentats industriels, qui ont grand intérêt à encourager l'abondance du travail à bas prix. On ne peut nier aussi que l'idée de l'eugénique est neuve, et par suite suspecte. Les libéraux, d'autre part, quoique non hostiles à un changement de ce genre, ne sont pas particulièrement favorables à la science et sont infectés d'un faux humanitarisme qui aggrave, au lieu de les corriger, les défectuosités sociales ; tandis que le Labour Party, quoiqu'il dût lui être extrêmement répugnant de travailler pour soutenir des dégénérés et des parasites, s'est malheureusement engagé dans la limitation de la production comme moyen d'élever la valeur sociale de tout produit. Il peut donc se faire que nous prêchions des sourds tout autour de nous, auquel cas il ne nous restera qu'à les délaisser pour former un nouveau parti de réforme eugénique (7).

Un parti de réforme eugénique ! Voilà qui serait neuf. A voir la qualité des personnes qui sont à la tête du mouvement et l'urgence des problèmes posés, il n'y aurait cependant rien d'étonnant à ce que ce parti nouveau se constituât un jour. Si l'on peut lui appliquer le qualificatif de « politique », ce serait la première fois qu'on verrait un parti politique entreprendre une grande action à la fois véritablement humaine et réaliste, aussi éloignée des intérêts sordides que du faux idéalisme.

§

Quelles organisations, en Grande-Bretagne, soutiennent le mouvement de limitation des naissances et comment le font-elles ? Quels sont leurs motifs et leurs fins ? Ce sont des questions auxquelles nous allons répondre.

Jusqu'ici, nous avons parlé de ce mouvement comme s'il ne comptait que des partisans se plaçant à un point de vue unique. En réalité, il faut distinguer en son sein les malthusiens et les eugénistes, que des divergences séparent, mais que des points communs réunissent. A considérer l'effort fait de chaque côté pour multiplier ceux-ci et réduire celles-là, on peut penser qu'un jour viendra où il n'y aura pas

lieu de distinguer entre eux. On considère généralement que le malthusien est celui qui s'occupe surtout de la quantité de la population, tandis que l'eugéniste ne s'intéresse qu'à la qualité de ses éléments ; mais en Grande-Bretagne cette exclusivité tend à disparaître pour faire place à un type unique jugeant que ces deux préoccupations non seulement ne s'excluent pas, mais sont réciproquement complémentaires.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer la doctrine de Malthus ; le public éclairé la connaît d'ailleurs, tout au moins dans ses grandes lignes. Elle est basée sur le principe que la population a une tendance constante à s'accroître au delà de la nourriture dont elle dispose, atteignant ainsi la surpopulation, dont découlent une quantité de maux. Une organisation s'est faite la propagandiste de cette doctrine et la vulgarisatrice des moyens pratiques inventés pour prévenir ou abolir la surpopulation. La Malthusian League (maintenant New Generation League) a été fondée en 1877, après le célèbre procès Charles Bradlaugh-Annie Besant ; deux ans plus tard, paraissait son organe : *The Malthusian,* aujourd'hui encore existant sous le titre : *The New Generation.* Dans le comité actuel de cette ligue figurent les économistes C. V. Drysdale, Harold Cox et J. M. Keynes, l'anthropologiste Westermarck, le grand rationaliste J. M. Robertson, les écrivains Arnold Bennett et Cicely Hamilton, des médecins bien connus, etc. Le but final de cette ligue est d'arriver à établir l'équilibre entre la population et les subsistances, nationalement d'abord, mondialement ensuite si possible.

Le mouvement malthusien a, si l'on remonte jusqu'à son créateur, plus d'un siècle d'existence. Le mouvement eugéniste est plus jeune. Son fondateur fut l'anthropologiste Francis Galton, né en 1822, mort en 1912. Sans doute, de même qu'il y eut des « malthusiens » avant Malthus, il y eut des eugénistes avant Galton. Au sixième siècle avant notre ère, le poète Théognis de Mégare parlait déjà en ce

sens, et deux cents ans plus tard c'était le tour de Platon. Mais Galton fut le créateur de l'eugénique scientifique, doctrine de la parfaite génération. Il fut aussi l'apôtre du mouvement social qui en découla dans son pays. Réaliser dans l'espèce humaine, avec pitié et conscience, ce à quoi une nature inconsciente tend sans pitié, tel fut son idéal.

Galton était le petit-fils du naturaliste Erasmus Darwin, et donc le cousin de l'auteur de l'*Origine des Espèces*, dont son œuvre est a continuation. Il est intéressant de signaler, à ce propos, la filiation intellectuelle des trois théories qui nous occupent plus ou moins ici ; plus ou moins, car les idées darwiniennes y restent sous-entendues. Comme Darwin l'a nettement reconnu, c'est en lisant l'*Essai sur le Principe de Population* (1798) de Malthus qu'il conçut l'*Origine des Espèces* (1859). Et c'est la connaissance de l'œuvre de son cousin qui donna à Galton l'idée de l'eugénisme, c'est-à-dire de la sélection rationnelle substituée à la sélection naturelle.

Les travaux les plus importants de Galton sont *Hereditary Genius*, *Human Faculty* et *Natural Inheritance*. Dès 1865, il émit l'idée d'un effort systématique pour améliorer la race humaine, en réduisant sans cesse le taux de la natalité des individus inaptes à une saine procréation et en favorisant la reproduction des aptes. C'est à cette époque que, dans *Human Faculty*, il créa le néologisme « eugénique ». En 1904, il fit don à l'Université de Londres d'un laboratoire d'eugénique destiné, comme il le disait, à l'étude des influences susceptibles d'être soumises à l'autorité sociale et capables d'améliorer ou de détériorer les qualités raciques des générations futures, soit physiquement, soit mentalement. Il contribua à la fondation de l'*Eugenics Education Society*, dont le caractère est vraiment celui d'une société savante. Le conseil de cette assemblée est en grande partie composé de médecins ; il avait naguère pour président le docteur Léonard Darwin, qui vient de mourir et était l'un des fils de Charles Darwin ; on remarque parmi ses

membres le philosophe et sexologiste Havelock Ellis, le physiologiste J. Arthur Thomson, le biologiste Julian Huxley, fils du grand Huxley, le doyen Inge, etc. *The Eugenics Review* est l'organe de la société.

Ainsi, un laboratoire, un corps savant et un périodique contribuent à l'avancement, en Grande-Bretagne, de cette science neuve. Quand fut fondée l'Eugenics Education Society, en 1907, elle annonça son triple objet comme étant : étude, éducation, action. Or, elle a certainement procédé à l'étude de son sujet et continue de le faire ; elle éduque un certain public, si restreint soit-il ; mais quant à son action, en dehors du domaine intellectuel, elle est à peu près nulle. Cette action nécessaire, il était réservé à une femme hardie de l'entreprendre, d'une manière indépendante. Cette femme, c'est la doctoresse Marie Stopes, qui est parvenue à donner l'exemple d'une application à grande échelle, en pleine société, de l'eugénique négative (qui vise à l'élimination des inaptes) et de l'eugénique positive (qui vise à la multiplication des aptes).

§

Il faudrait aller dans quelque village lointain et isolé de Grande-Bretagne pour découvrir quelqu'un qui ignorât le nom de Marie Stopes. Il n'est pas actuellement de femme plus en vue que cette femme d'action, qui est aussi une intellectuelle. Le nombre de ses écrits scientifiques est grand ; mais la partie de son œuvre qui nous intéresse est celle qui a trait à la fois à la vie sexuelle proprement dite et à l'eugénisme ; et à ce point de vue il convient de signaler ces trois livres d'elle qui sont dans toutes les mains : *Married Love*, *Wise Parenthood* et *Radiant Motherhood*, et cet ouvrage plus purement scientifique : *Contraception*.

L'œuvre active de la doctoresse Marie Stopes se poursuit sous l'égide de la « Society for Constructive Birth Control and Racial Progress », qui s'est donné pour objet :

1° De faire connaître à tous les faits sexuels et la nature fondamentale des réformes qu'entraîne le contrôle (8) conscient et constructif de la conception, connaissance qui est à la base du progrès racique ;

2° De considérer les aspects individuel, national, international, racique, politique, scientifique, spirituel et autres du sujet ;

3° De fournir à tous ceux qui ne la possèdent pas encore la connaissance complète des saines méthodes physiologiques de contrôle.

Cette société fut fondée en août 1921. Parmi ses vice-présidents, la présidente étant la doctoresse Marie Stopes, nous relevons les noms de Bertrand Russel, H. G. Wells, le professeur Westermarck, etc. En quelques semaines, dit M. Aylmer Maude, biographe de Marie Stopes, cette société s'assura, de la part du public, un appui plus important que celui que la vieille Ligue malthusienne s'était acquis en quarante années de luttes. En mai 1922, paraissait le premier numéro de son mensuel : *Birth Control News*.

La grande création de la doctoresse Marie Stopes fut ce qu'elle a appelé *The Mothers' Clinic*, la Clinique des Mères, fondée en 1921 par elle et son mari, Mr. Humphrey V. Roe, et placée ensuite sous le patronage de la « Society for Constructive Birth Control ». La Clinique des Mères fut d'abord installée dans un quartier populeux du nord de Londres, à Holloway, où abondent les *slums*, agglomérations de maisons pauvres ; tout récemment, elle a été transférée dans

(8) L'expression *birth control*, généralement rendue en français par « limitation des naissances », devrait en réalité, ainsi qu'après d'autres l'a fait remarquer Marie Stopes, faire place à celle de *conception control*; mais elle est tellement bien entrée dans le langage courant qu'il est peu probable qu'elle en disparaisse jamais. — Une autre remarque à faire à ce sujet est la suivante. L'expression *birth control* est communément traduite par « limitation des naissances ». Cette traduction est bonne tant qu'il s'agit de l'idéal du malthusien ; elle ne l'est plus lorsqu'il s'agit de l'idéal de l'eugéniste. Dans ce second cas, il convient de traduire par « contrôle des naissances ». Seulement, il y a une nuance entre *control* anglais et « contrôle » français. Le premier signifie « maîtrise, empire, etc. »; le second, « vérification ». Comme il y aurait, selon nous, quelque pédantisme à parler de « maîtrise des naissances », nous employons ici l'expression « contrôle des naissances » ou « contrôle de la conception » en invitant le lecteur à lui donner son sens anglais. Chaque fois que cela a été possible, nous avons employé « limitation des naissances ».

un quartier semblable, mais plus central, non loin de Charlotte Street, célèbre pour les souvenirs révolutionnaires qu'elle évoque. L'histoire de sa fondation offre un certain intérêt.

Mr. Roe est un ancien constructeur d'aviation. Dans son usine, il avait observé les misères engendrées par la surpopulation ouvrière. En 1917, il offrit à un grand hôpital une annuité de 1.000 livres sterling pendant cinq ans et un legs de 12.000 livres à inscrire sur son testament (il était aviateur et pouvait mourir à bref délai), à condition que cet hôpital ouvrît immédiatement une clinique semblable à celle qui existe à présent. Mais, par crainte de l'opinion publique et plus encore de ses donateurs (les hôpitaux anglais étant tous soutenus par souscriptions volontaires), l'hôpital refusa. Sur ces entrefaites, en 1918 Mr. Roe fit la connaissance de la doctoresse Marie Stopes et l'épousa.

Elle-même songeait à une institution de ce genre. La manière dont elle en eut l'idée — la goutte qui fit déborder en elle le vase de pitié et de révolte — mérite d'être relatée. Elle était alors professeur de biologie à l'Université de Londres.

Une de mes étudiantes, dit-elle, une étudiante en médecine, assistait le docteur dans le traitement des malades externes d'un hôpital. Une femme avait amené un malheureux petit bébé qui gémissait constamment et, expliquait-elle, ne voulait pas grossir ni devenir un enfant sain et joli, quoiqu'elle fît tout ce qu'il fallait pour cela. Cette mère, les larmes aux yeux, suppliait ardemment le docteur de lui dire la cause de l'état de son enfant. Elle disait que celui-là était son quatrième et que les autres étaient tous morts en bas âge. Le docteur s'efforçait de se débarrasser d'elle par quelques consolations banales, mais, d'un accent désespéré, elle lui dit : « Je crois qu'il y a quelque chose qui ne va pas du côté de mon homme. S'il y a quelque chose comme ça, je ne veux plus avoir d'enfants ; ça me fait trop de peine de les voir souffrir pour mourir l'un après l'autre. Pour l'amour de Dieu, dites-moi la vérité ! » Mais le docteur répondit par l'assurance qu'il n'y avait rien de malsain du côté de son mari et qu'elle

devait continuer de faire son devoir envers lui et d'avoir des enfants. L'étudiante disait que la syphilis de l'enfant crevait les yeux.

La conviction se fit alors en moi que non seulement des mères si infortunées, mais toutes les mères devaient être affranchies de l'horrible esclavage de la maternité non désirée. Cette conviction devint si intense qu'elle nécessita chez moi l'action. Je me rendis compte, avec l'étonnement que la jeunesse éprouve toujours devant la cruauté de ses aînés, que, quoique la connaissance des moyens de contrôle de la conception eût été librement répandue dans notre pays pendant un très long laps de temps, elle n'avait atteint surtout que les gens riches et éduqués. Ceux qui étaient réellement pauvres, les ignorants, les misérables avaient été privés de cette connaissance. Or, c'étaient eux qui en avaient le plus grand besoin, et comme ils ignoraient où s'adresser pour l'acquérir, je pris la détermination de la leur apporter (9).

La Clinique des Mères fut alors fondée. Il existait bien déjà des *schools for mothers*, des *infant welfare centres* et autres institutions destinées à l'instruction des femmes en vue de la maternité et à la puériculture, mais cela n'avait qu'un rapport très lointain avec ce que rêvait Marie Stopes. On n'y donnait pas, surtout, l'enseignement du contrôle de la conception. Précisément, la lutte est actuellement engagée sur ce terrain : de nombreux vœux sont adressés de temps à autre au ministre de la Santé, par des groupements de femmes, pour que les docteurs et infirmières diplômées qui dirigent ces établissements soient autorisés à donner aux mères les renseignements qu'elles demandent relativement à la limitation de leurs familles.

La Clinique fut ouverte le 17 mars 1921, avec l'assistance d'une doctoresse en médecine et d'une sage-femme, Marie Stopes étant doctoresse ès sciences, non en médecine. Parmi les noms qui figurent à son comité de patronage, on remarque ceux du philosophe Edward Carpenter, du roman-

(9) Doctoresse Marie Stopes, *The First Five Thousand* (John Bale, Londres, 1925), pp. 7-8.

cier Arnold Bennett, du critique William Archer, d'Aylmer Maude, le traducteur de Tolstoï. Le nom du Rt. Hon. J. M. Robertson, le libre-penseur, y voisine avec celui de Miss Maud Royden, qui conquit la première le droit des femmes à prêcher dans les temples protestants. Plusieurs docteurs en médecine renommés y figurent. Des noms de l'aristocratie, au nombre desquels celui de la grande féministe Lady Constance Lytton, s'y trouvent avec celui de l'ancien ministre ouvrier qu'est le Rt. Hon. J. R. Clynes.

Les résultats obtenus sont consignés dans un ouvrage de Marie Stopes, intitulé : *The First Five Thousand* (Les Cinq Premiers Mille). On a attendu, en effet, pour parler de cette œuvre en un rapport, sous la forme livresque, que 5.000 femmes y eussent eu recours, c'est-à-dire jusqu'en 1924, et ce pour donner une signification plus générale aux statistiques issues de l'expérience. Mais, en outre, il a été traité, par don de littérature ou par correspondance, plus de 30.000 cas extérieurs. Enfin, plusieurs centaines de médecins, sages-femmes, infirmières diplômées, inspecteurs et inspectrices de la Santé publique se sont adressés à la Clinique pour s'instruire quant aux procédés qui y sont recommandés. Et même certains gouvernements étrangers y ont envoyé des enquêteurs.

Quelques chiffres sont intéressants. Les 5.000 cas traités se décomposent ainsi : Femmes mariées, 4.946 ; filles-mères, 2 ; couples de fiancés sur le point de s'épouser, 52.

Une autre décomposition. 4.834 des femmes qui se sont présentées venaient pour être renseignées quant aux possibilités de non-conception. Les 166 autres étaient des femmes jusque-là stériles qui venaient, au contraire, demander des informations quant à la possibilité d'avoir des enfants ; un certain nombre d'entre elles ont réussi à en avoir à la suite des instructions qui leur ont été fournies.

Ne trouve-t-on pas que, grâce à Marie Stopes, il y a quelque chose de changé dans la pudibonde Angleterre ?

Sur les 4.834 femmes venues pour obtenir des renseigne-

ments sur les procédés anticonceptionnels, 4.235 avaient déjà eu au moins 1 grossesse et au plus 17 grossesses; 599 n'en avaient encore eu aucune.

Non seulement la Clinique des Mères est une aide effective dans les deux sens précités (maternité non désirée et maternité voulue), mais elle est aussi un centre d'études unique. Grâce à elle, sa fondatrice a pu réunir une documentation extrêmement précieuse, permettant de se livrer à des généralisations, d'établir des statistiques spécifiques d'une précision que ne possèdent pas les statistiques officielles, d'ailleurs muettes sur beaucoup de points envisagés par Marie Stopes ; et enfin d'élucider des problèmes d'embryologie, de gynécologie normale ou pathologique et de pur et simple exercice sexuel, sur lesquels aucune lumière n'avait encore été projetée, tout au moins au bénéfice d'un large public, tant la sexologie est, à cause du vertuisme hypocrite imposé par les moralistes, une science balbutiante, — ce qui est un comble alors qu'il s'agit de la science de la vie par excellence.

§

L'influence exercée par la doctoresse Marie Stopes sur la vie sexuelle anglaise est énorme, tant par sa clinique que par ses ouvrages, lesquels sont en train de créer une moralité sexuelle nouvelle. Ses livres sont non seulement à l'étalage des libraires, mais dans les vitrines de tous les marchands d'objets d'hygiène sexuelle. Et ces derniers abondent dans Londres. Descendez, par exemple, Charing Cross, une rue assez courte qui va d'Oxford Street à Trafalgar Square: sur un parcours de cinq à six cents mètres, vous compterez une dizaine de ces magasins, reconnaissables à la peinture voyante de leurs devantures. Et, à ce propos, on doit noter un autre aspect de l'influence de Marie Stopes. Sa technique de la préservation sexuelle, basée sur l'expérience de sa clinique, fait à ce point auto-

rité que les fabricants des susdits objets ont été obligés de modifier certains de leurs modèles selon ses instructions, sous peine de mévente.

Elle a révolutionné jusqu'au vieux mouvement malthusien lui-même. La Ligue malthusienne somnolait depuis les jours héroïques; son action se limitait à un cercle restreint; elle s'était aliéné la grande masse ouvrière par l'agressivité de son antisocialisme, car ses dirigeants en étaient restés à l'économique surannée de Malthus. La grandeur de celui-ci n'est pas, en effet, dans son économie politique proprement dite, mais dans sa théorie de la population, qui ressortit davantage à la biologie qu'à l'économique. Et les idées de propriété capitaliste et de possession sociale du capital n'ont rien d'essentiellement commun avec la théorie de la population. Marie Stopes vint, entourant il est vrai sa conception des relations sexuelles d'un certain mysticisme qui séduisait davantage le peuple anglais que le rationalisme des malthusiens actuels, dignes continuateurs de ces deux grands athées de 1877, Charles Bradlaugh et Annie Besant, cette dernière alors bien différente de la grande prêtresse de la théosophie qu'elle est devenue.

La Ligue malthusienne entra en lutte avec Marie Stopes, de l'action de qui certains côtés l'irritaient, tels sa critique des procédés anticonceptionnels recommandés par la Ligue, son mysticisme superposé aux faits, et surtout la partie dite constructive de son contrôle de la conception. Car si Marie Stopes vise à supprimer la procréation d'enfants qui ne devraient pas naître, elle vise en même temps à en faire naître d'autres qui sans elle ne verraient peut-être pas le jour ; et cela, sans considération du taux de la natalité. Elle dit : « Non pas une réduction dans le taux de la natalité, mais une réduction des naissances du mauvais côté et un accroissement du bon côté. » Il est évident qu'au point de vue théorique, pour un malthusien, là est le point faible du programme de Marie Stopes. C'est là l'habituelle divergence entre le malthusien et l'eugéniste qui n'est qu'eugé-

niste ; mais, comme nous l'avons déjà dit, cette divergence s'atténue peu à peu.

La Grande-Bretagne est surpeuplée. Or, tant qu'un pays est surpeuplé, il faut, avant d'y faire de l'eugénisme positif, ou plutôt pour pouvoir en faire sérieusement, réduire la population au niveau requis par les subsistances, donc ne pas pousser à la procréation de nouveaux individus, si bien constitués semblent-ils devoir être et quelle que soit la situation économique des parents. Dans un pays surpeuplé, le réel eugénisme positif est impossible ou si, tel que le conçoit Marie Stopes, il est possible dans une très faible mesure, il réalise un accroissement de population nuisible. La prétention de Marie Stopes de ne pas réduire le taux de natalité est insoutenable, rationnellement. Mais notre critique ne touche que le principe. Ne prenons pas cette prétention au tragique et voyons par quoi elle se traduit en pratique, dans le cas présent. Les malthusiens, sincères et fidèles à leurs principes, n'avaient pas vu combien était en fait adroite et opportuniste, en face d'adversaires ignares et de mauvaise foi, l'attitude prise par Marie Stopes. Son habileté est attestée par ces deux simples chiffres confrontés : 4.834 femmes sont venues à la Clinique des Mères en quête d'information anticonceptionnelle, contre 166 venues pour information proconceptionnelle, dont un « certain » nombre seulement ont réussi à avoir des enfants !

Bientôt, la Ligue malthusienne comprit ce qu'était pour elle la sagesse. Elle se modernisa. Durant l'été de 1922, elle changea son titre contre celui de New Generation League; son organe devint *The New Generation*; elle mit une sourdine à son antisocialisme et admit comme collaborateurs de son périodique des personnes d'opinions sociales plus avancées; c'est ainsi qu'aujourd'hui le principal orateur et propagandiste de la Ligue est une communiste, Miss Stella Browne, qui n'ignore pas, de même que quelques autres communistes intelligents, que la tare capitale du système de Karl Marx est sa méconnaissance de la loi de population.

Qui mieux est, en novembre 1921, six mois après la fondation de la Clinique des Mères, la Ligue malthusienne avait ouvert à son tour une clinique à Walworth, un district du sud de Londres, sous la direction d'un gynécologiste renommé, le docteur Norman Haire. En décembre 1924, cette clinique avait traité depuis sa fondation plus de 4000 cas. Signe remarquable du progrès qui s'accomplit en Grande-Bretagne dans le sens de la sélection humaine rationnelle, le directeur médical d'un des hôpitaux pour maladies mentales de Londres envoie ses malades femmes à Walworth pour y être instruites dans les procédés anticonceptionnels, afin qu'elles ne donnent pas naissance à des fous ou à des idiots.

En présence de ces succès, une « Society for the Provision of Birth Control Clinics » s'est constituée et de nouvelles cliniques de ce genre se sont ouvertes successivement : trois à Londres et cinq en province, à Liverpool, Southampton, Cambridge, Brighton et Wolverhampton. Une autre va s'ouvrir prochainement à Manchester.

Ces institutions sont absolument désintéressées et sont soutenues par souscriptions volontaires. Elles ont été fondées, évidemment, pour l'instruction directe, dans les procédés anticonceptionnels (et proconceptionnels pour la Clinique des Mères), des femmes et hommes qui s'y présentent; mais en outre à titre d'exemple pour le gouvernement. Elles sont prêtes à disparaître le jour où l'Etat sera disposé à assumer cette tâche lui-même ou à la faciliter aux centres de santé. Les hôpitaux, qui sont autonomes, n'auront plus ensuite de raison de s'abstenir. Ce jour n'est pas encore venu. La lutte se livre en ce moment à coups d'ordres du jour, de pétitions et de délégations pour décider le gouvernement à prendre parti du côté du progrès.

Au meeting de fondation de la « Society for Constructive Birth Control », en 1921, la doctoresse Jane Hawthorne, qui est à la tête de la Clinique des Mères, a donné de terribles

détails sur certaines des familles qui ont recours aux services des centres de santé et auxquelles on refuse, comme à toutes les autres, l'information anticonceptionnelle. Nous en détachons cet exemple :

... Une autre femme, que je connais bien, vient régulièrement à l'Infant Welfare Clinic [clinique de puériculture] tous les dix-huit mois avec un nouveau bébé, et cette mère est atteinte d'une maladie mentale, tandis que son mari est sourd-muet. Aucun de leurs enfants n'est normal, de sorte qu'ils naissent pour passer bientôt dans les hôpitaux, les asiles et autres institutions... De quel droit retenons-nous à l'égard de ces malheureux la connaissance des procédés anticonceptionnels et prenons-nous une pareille responsabilité ? (10)

Mais, toujours, les régénérateurs eugénistes et malthusiens voient se dresser devant eux le bloc religieux composé des éléments protestants les plus dogmatiques et de l'Eglise catholique. Toutefois, des signes montrent que cette opposition sera vaincue un jour, qui n'est peut-être pas extrêmement lointain. Signalons-en deux.

Au moment de la fondation de la Clinique des Mères, la doctoresse Marie Stopes fut reçue par le premier ministre, alors Mr. Lloyd George, qui l'engagea à tenir de grands meetings dans le pays, afin que le gouvernement eût l'opinion avec lui s'il tentait quelque chose. Depuis cette époque, une partie de l'opinion a été conquise, mais elle est sans doute encore insuffisante, puisque l'actuel ministre de la Santé n'a pas cru devoir donner satisfaction à ceux qui récemment lui demandaient que l'autorisation fût donnée aux centres de santé de dispenser des informations anticonceptionnelles. Son refus serait, dit-on, motivé par le fait qu'il n'a pas confiance dans le savoir, à ce point de vue, du personnel médical des centres, ce qui a donné lieu à une nouvelle requête : l'instruction des médecins et infirmières dans les méthodes anticonceptionnelles.

(10) Aylmer Maude, *Life of Marie Stopes* (Williams and Norgate, Londres, 1924), p. 144.

Un autre fait montre que le gouvernement ne voit pas d'un œil défavorable cette action et cette propagande pour la limitation des naissances, contre lesquelles aucune législation n'existe en Grande-Bretagne. En 1922, à la Chambre des Communes, un député catholique de Manchester, Mr. Hailwood, interpella le secrétaire d'Etat du Home Office pour savoir quelles mesures il comptait prendre « pour entraver la publication grandement croissante de littérature obscène ayant pour objet la prévention de la conception », et il demandait au premier ministre si le gouvernement avait l'intention d'introduire une législation dans le sens de la loi française de 1920. La réponse du secrétaire du Home Office fut que la loi sur la littérature obscène était suffisante quand il y avait lieu à poursuites, mais qu'on ne pouvait supposer qu'un tribunal considérerait un livre comme obscène uniquement parce qu'il traiterait du sujet en question, et que le gouvernement ne se proposait nullement d'introduire une législation dans le sens indiqué.

§

Le public atteint par les cliniques eugénistes et malthusiennes est composé de personnes de la classe moyenne et de la classe ouvrière qui ignorent, mais prévoient. Mais il y a en Grande-Bretagne, spécialement à Londres et autres grandes villes, une population nombreuse, inférieure à tous points de vue, que le mouvement de limitation des naissances ne saurait atteindre ni intéresser. Ce sont cependant ces gens-là qui auraient le plus grand besoin d'être touchés, car ils se reproduisent avec une rapidité extraordinaire. Tarés physiquement ou atteints de maladies mentales (individus *feeble-minded*, c'est-à-dire dépourvus de volonté et de prévoyance ; demi-fous, imbéciles, idiots), anormaux, dégénérés, infirmes, ils forment, selon l'expression de Wells, renouvelée par Jack London, *le peuple de l'abîme*, si l'on compare la société, vue à travers la lutte pour l'existence, à un vaste puits en entonnoir. Pour utiliser l'expression

aussi énergique de Niceforo, ils constituent et perpétuent *la race des pauvres*. Or, tandis que les classes éduquées ne se reproduisent plus que parcimonieusement, ces individus, les plus prolifiques, continuent la race. Leur manque d'intelligence et leur indifférence au sort de leur progéniture et au leur même font d'eux les êtres les plus difficiles à convaincre et les plus incapables d'apprendre l'usage des plus simples méthodes anticonceptionnelles. Ce sont tous ces produits de la misère économique résultant de la surpopulation, ces avariés des maladies vénériennes et de l'alcoolisme qui remplissent, soit enfants soit adultes, les asiles d'aliénés, les prisons, les workhouses, les maisons de détention pour enfants imbéciles, les écoles d'anormaux, les asiles d'aveugles, les hôpitaux et forment en temps ordinaire une grande proportion des inemployés — et inemployables. Ils sont un fardeau permanent pour le pays et nécessitent l'imposition croissante des citoyens normaux pour leur entretien. Et par eux les générations nouvelles sont de plus en plus handicapées.

Veut-on un exemple des conséquences de la prolificité de tels êtres ! Deux cas nous sont fournis par les Etats-Unis :

La fameuse famille Juke, dont on commença à approfondir l'histoire en 1877, a été suivie jusqu'en 1915, alors qu'elle s'élevait au nombre de 2.820 individus et avait coûté à l'Etat environ 2.500.000 dollars. L'histoire entière des descendants de cette famille maudite est un monument de crime, de vice, de misère, de folie et de maladie, et nul traitement d'aucune sorte ne paraît la modifier. Un autre cas, cité par Mr. Stoddard, est la famille Kallikak de New Jersey, dans laquelle un jeune homme de bonne souche eut un fils d'une jeune servante imbécile, et ensuite plusieurs enfants d'une épouse de bonne souche. Tous les individus de cette dernière génération ont été de bons citoyens, dont beaucoup gagnèrent une certaine distinction dans diverses professions ; tandis que sur 480 descendants du fils illégitime dont on a retracé l'origine, plus de 350 ont été soit des imbéciles, soit des anormaux d'une autre manière (11).

(11) *The New Generation*, octobre 1922, analyse de *The Revolt against*

Que faire donc pour éviter la dégénérescence complète de la race, puisque ces individus sont incapables de s'abstenir de reproduire leur indésirable type ? — *Sterilise the unfit !* est le cri du jour des eugénistes et des malthusiens de Grande-Bretagne. Stérilisez les inaptes, inaptes non seulement à vivre normalement, mais plus encore à procréer des êtres sains.

En de nombreux Etats des Etats-Unis, la stérilisation obligatoire est prescrite ou permise pour les aliénés et certains criminels invétérés. Mais, en Grande-Bretagne, l'opinion ne semble pas prête à accepter l'idée de stérilisation obligatoire ; on pense toutefois que l'opposition serait minime contre la stérilisation volontaire. Mais combien y aurait-il de volontaires ? *That is the question.*

§

Tel est à ce jour l'état de la question de la limitation ou du contrôle des naissances de l'autre côté de la Manche. Surpopulation et dégénérescence : voilà les deux problèmes que la Grande-Bretagne a à résoudre et dont l'urgence apparaît aux yeux de ses citoyens les plus clairvoyants.

MANUEL DEVALDÈS.

Civilisation, par Lothrop Stoddard. — Des détails avaient déjà été donnés sur la famille Juke par Herbert Spencer, dans *L'Individu contre l'Etat*, édition française, p. 103, note 1. A la date où écrivait Spencer (1884), les enfants de la prostituée Marguerite, point de départ de la généalogie, avaient fourni, « outre un grand nombre d'idiots, d'imbéciles, d'ivrognes, de lunatiques, d'indigents et de prostituées », 200 criminels.

LA SCIENCE ET LA RAISON

DANS LA PHILOSOPHIE DE M. MEYERSON

—

Deux tendances paraissent dominer la philosophie contemporaine : d'une part, la recherche de la liaison avec la science, cette triomphatrice incontestée des temps modernes, d'autre part, la tendance *pragmatiste*, c'est-à-dire celle qui conduit à la philosophie de l' « action ».

Il y a de multiples formes du pragmatisme, mais toutes ont pour résultat de rejeter au second plan l'activité intellectuelle proprement dite: celle-ci devient en effet un moyen — un moyen « commode » — subordonné au but final qui est l'action humaine. Le pragmatisme s'oppose par là à l'*intellectualisme* des péripatéticiens et des scolastiques et au *rationalisme* cartésien. Chose remarquable, cette philosophie doit beaucoup à des études sur la science, faites en grande partie par les savants eux-mêmes.

Pour l'étayer sur la science, on peut (et la chose a été tentée bien souvent) prendre pour base les théories évolutionnistes : celles-ci représentent en effet tous les progrès réalisés par les êtres vivants — y compris l'apparition de l'intelligence — comme des adaptations en vue des nécessités de l'action. Mais en dehors de toute théorie biologique, on peut dire que la conception pragmatiste, du moins en matière de science, est l'aboutissement de l'effort des penseurs qui ont prononcé, puis accentué, la séparation entre la science et la philosophie.

Préparée par les savants et les philosophes des XVIIe et XVIIIe siècles, cette séparation a été affirmée avec éclat au début du XIXe par Auguste Comte, le fondateur du *positi-*

visme, qui considérait toutes les préoccupations métaphysiques comme des vestiges d'une mentalité périmée ; il ne laissait plus pour objet à l'activité intellectuelle que la recherche de lois, c'est-à-dire de *rapports constants* entre les phénomènes observés.

De là à affirmer que cette recherche des lois positives, à son tour, n'a pour but que la satisfaction des besoins de l'action, il n'y a qu'un pas, et ce pas a été franchi par Comte lui-même : « Science d'où prévoyance, disait-il (1), et prévoyance d'où action ».

Les pragmatistes sont loin de professer en tout les idées d'Auguste Comte, et notamment celles qui concernent la métaphysique ; mais pour ce qui est de la science, leur point de vue est le même. Ce point de vue a été précisé dans les remarquables études de M. Edouard Le Roy, le « bergsonien scientifique ». Henri Poincaré a également beaucoup fait pour la diffusion du pragmatisme en matière de science, et c'est à lui que la formule des principes scientifiques « commodes » doit toute sa fortune.

Ce mot a d'ailleurs été le point de départ de discussions retentissantes entre Poincaré et M. Le Roy. Ce dernier voulait appliquer le « conventionnalisme » ou le « commodisme », comme on dit parfois, au *fait scientifique* lui-même, qu'il distinguait du *fait brut*. Or Poincaré a précisé, dans la *Valeur de la Science*, qu'il n'avait voulu qualifier de *commodes* que les *grands principes*, tels que ceux de la conservation de l'énergie ou de la masse, de l'égalité entre l'action et la réaction, etc... Pour lui les *lois* proprement dites, celles qui relient entre eux les faits scientifiques (comme celles qui expriment les propriétés d'un corps simple ; exemple : le phosphore fond à 44°) n'étaient pas de simples conventions, mais de véritables données de la nature, et leur recherche était un but d'un intérêt puissant par lui-même. Bien loin de subordonner l'action à la

(1) *Cours de philosophie positive*, vol. II, p. 20 et vol. I, p. 51. Cité par Meyerson, *De l'explication dans les sciences*, Payot, Paris, 1922, I, 33.

science, il voyait dans celle-ci la fin et dans celle-là le moyen :

Ce n'est que par la Science et par l'Art, disait il (2), que valent les civilisations. On s'est étonné de cette formule : la Science pour la Science ; et pourtant, cela vaut bien la vie pour la vie, si la vie n'est que misère ; et même le bonheur pour le bonheur, si l'on ne croit pas que tous les plaisirs sont de même qualité, si l'on ne veut pas admettre que le but de la civilisation soit de fournir de l'alcool aux gens qui aiment à boire. Toute action doit avoir un but. Nous devons souffrir, nous devons travailler, nous devons payer notre place au spectacle, mais c'est pour voir, ou tout au moins pour que d'autres voient un jour.

Le terme de *commode* peut d'ailleurs donner lieu à diverses interprétations, et M. René Berthelot, dans son importante étude sur le *Pragmatisme*, a remarqué que Poincaré lui-même l'avait pris dans des sens différents et même opposés (3). Celui-ci estimait, en réalité, que chacun pouvait appeler commode tout ce qu'il jugeait personnellement ainsi, et qu'en un mot *on avait le libre choix* (4) entre les théories. L'intéressant aurait été de lui demander quels étaient les motifs de ses préférences personnelles, à lui Poincaré. Sans doute aurait-il alors révélé des mobiles d'ordre *intellectuel*, car, ainsi qu'il l'écrivait lui-même (5), « la Science sera intellectualiste ou elle ne sera pas ».

Dans tous les cas, ce serait une profonde erreur que de compléter sa pensée en disant : « Des principes scientifiques

(2) *La Valeur de la Science*, p. 275.

(3) *Un romantisme utilitaire* (*Etude sur le mouvement pragmatiste*), I, pp. 355-356. C'est ce que M. R. Berthelot appelle la « réfutation de Poincaré par lui-même ».

(4) Cf. à ce sujet *Dernières pensées*, p. 54 : « Aujourd'hui certains physiciens veulent adopter une convention nouvelle. Ce n'est pas qu'ils y soient contraints ; ils jugent cette convention nouvelle plus commode, voilà tout ; et ceux qui ne sont pas de cet avis peuvent légitimement conserver l'ancienne pour ne pas troubler leurs vieilles habitudes. Je crois, entre nous, que c'est ce qu'ils feront encore longtemps. » Il est intéressant de remarquer que les prévisions de Poincaré à ce sujet (il s'agissait, dans ce passage, de l'éclosion de la théorie dite *de la Relativité*) ont été complètement démenties par les faits : non seulement les savants ont renoncé rapidement à leurs vieilles habitudes, mais encore ils se disent *contraints* de le faire.

(5) *La Valeur de la Science*, p. 217.

ne sont que des formules commodes *pour l'action.* » Le but de la science n'est pas l'action de l'homme sur la nature : par des interdictions sévères, Auguste Comte avait prétendu limiter strictement les recherches scientifiques à ce qui lui paraissait susceptible d'applications à l'action humaine ; aucun savant n'en a jamais tenu compte. L'interdiction de la recherche de la constitution physique et chimique des astres a été une des plus remarquées (6) parce qu'elle a été triomphalement transgressée quelques lustres plus tard et nous a valu la découverte de l'hélium. Mais en dehors même d'exemples de ce genre, l'existence de sciences comme l'astronomie et la paléontologie est la meilleure preuve du *désintéressement* de la science au point de vue de l'*action*.

§

Quel est donc le véritable but de la Science ? C'est là la question que M. Meyerson s'est posée et a traitée dans ses deux ouvrages fondamentaux : *Identité et Réalité* (1908, 2e édit. 1912) et *de l'Explication dans les Sciences* (1922), en la rattachant d'ailleurs au cadre général de la signification de la pensée humaine.

Quoique se servant de la Science, M. Meyerson est fort loin de ceux qui prétendent tirer une philosophie des *résultats* de la science moderne. Il ne veut même pas prendre parti dans les discussions qui s'élèvent encore maintenant au sujet de ces résultats, comme il l'a montré dans *la Déduction relativiste.* Il considère la science « comme un spécimen saisissable de la pensée humaine et de son développement » (7), et le savant qui travaille est pour lui un cas particulier de l'homme qui pense.

Il est d'ailleurs persuadé de « la solidarité des hommes de toutes les époques dans l'effort tendant à la recherche du vrai » (8). Certes, le contenu de la raison peut paraître

(6) Cf. Poincaré : *La Valeur de la Science*, pp. 165-167 ; Meyerson : *Identité et réalité*, pp. 10-11

(7) *Identité et réalité*, 2e édit., p. VIII.

(8) *La déduction relativiste*, p. XI.

modifié lors de certaines révolutions philosophiques ou scientifiques : c'est le cas de la révolution amenée par les théories d'Einstein, comme ce fut le cas de celle qui se produisit dans l'Antiquité lorsque les hommes apprirent que la terre n'était pas plate, mais sphérique. L'une a supprimé l'absolu de la « direction verticale » considérée comme privilégiée entre toutes, l'autre tend à supprimer l'absolu du temps universel et celui de l'espace euclidien. De tels changements sont incontestables et ils se produisent toujours dans le même sens : appauvrissement apparent du contenu de la raison, et en même temps élargissement de son domaine. Mais ces modifications n'empêchent pas M. Meyerson de répéter, après Pascal :

> Toute la suite des hommes pendant le cours de tant de siècles doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement (9).

La « mentalité primitive » que M. Lévy-Bruhl a cherché à mettre à jour chez les peuplades arriérées (10), la « mentalité scolastique » dont M. Rougier a récemment cru faire la découverte chez les philosophes du moyen âge (11), ne sont que des manifestations particulières de l'éternelle raison humaine ; si ces manifestations nous paraissent extraordinaires, c'est qu'elles résultent des positions prises par cette raison devant des problèmes posés dans des conditions totalement différentes de celles qui nous entourent normalement, nous civilisés du xxe siècle. Comme dit M. Meyerson, nous ne nous apercevons de la forme des raisonnements que là où leur contenu nous choque.

Ainsi l'étude de la science est pour lui un moyen de pénétrer plus avant dans l'étude de l'esprit et de la pensée :

> Le grand problème, écrit M. Bergson (12), qui se pose au sujet

(9) *Ibid*, p. XI.

(10) L. Lévy-Bruhl : *Les fonctions mentales dans les Sociétés inférieures* et *La mentalité primitive*.

(11) L. Rougier : *La Scolastique et le Thomisme*.

(12) Analyse de l'ouvrage de M. Meyerson : *Identité et Réalité*, par M. Berg-

de la connaissance humaine est de savoir quelles sont les articulations intérieures de cette connaissance, quels sont les principes essentiels que nous appliquons aux matériaux fournis par l'expérience, et aussi quelle est l'origine de ces principes, quel est le rapport de la forme de notre connaissance à sa matière. D'ordinaire, c'est sur l'intelligence commune, sur la perception usuelle des objets extérieurs, sur nos conceptions et nos raisonnements en général que les philosophes ont entrepris ce double travail d'analyse et de synthèse. M. Meyerson a eu l'idée de substituer à l'étude de ces opérations, telles qu'elles s'effectuent, continuellement mais obscurément, dans la conscience humaine, celle de la projection de ce travail sur le plan de la conscience positive ; projection bien nette, éclairée, elle, au grand jour de la conscience réfléchie. L'histoire du développement des théories scientifiques — plus spécialement physiques — nous montre, selon lui, avec une clarté et une précision que l'étude directe de la pensée elle-même ne saurait avoir, quels sont les principes qui président à la connaissance des choses, dans quelle mesure ils dérivent de l'expérience, dans quelle mesure ils essaient de s'imposer à elle, ce que la réalité contient d'intelligibilité virtuelle, pour ainsi dire, et ce qu'elle a aussi de réfractaire à nos habitudes mentales.

Ainsi l'étude des fins de la Science nous conduit à des conclusions sur la raison humaine et la théorie de la connaissance. On peut d'ailleurs trouver dans l'étude de la science, de ses théories, de ses découvertes et de ses révolutions un champ d'études d'une fécondité remarquable. Nul ne pouvait être mieux désigné pour y travailler et en récolter les fruits que M. Meyerson, dont la première formation a été scientifique et qui n'a cessé, pendant une grande partie de sa vie, de poursuivre une carrière consacrée aux sciences théoriques et pratiques ; il la menait de front avec ses études philosophiques, ce qui ne lui laissait sans doute pas beaucoup de loisirs superflus, mais lui a permis d'établir la liaison entre la science et la philosophie sans rien sacrifier — ce qui est excessivement rare — ni de l'une, ni de l'autre de ces deux disciplines.

son à l'Académie des Sciences morales et politiques. (Comptes rendus de l'Académie, séance du 23 janvier 1929.)

§

La première des deux *constatations fondamentales* auxquelles l'a conduit l'étude approfondie du mouvement scientifique depuis l'Antiquité est celle-ci : *la science exige le concept de chose*. Et par *chose*, il faut entendre ici tout ce qui est considéré comme ayant une existence propre, extérieure à l'esprit. C'est dire que le savant, lorsqu'il fait de la science, est profondément réaliste.

Voici, dit M. Meyerson (13), un électricien qui étudie un courant ; cachons-lui le galvanomètre au moyen d'un écran et demandons-lui si le courant continue à passer. Il croira sans doute que nous demandons si un interrupteur n'a pas été tourné par mégarde. Insistons : demandons-lui s'il croit que le courant a cessé de passer du fait seul qu'il ne peut apercevoir le cadran du galvanomètre. Si l'homme auquel nous nous adressons n'a aucune culture philosophique, s'il est resté préservé du « doute métaphysique » et si nous lui avons bien fait comprendre la portée de notre question (ce qui ne sera pas chose facile, tellement il est peu habitué à mettre en rapport ces deux ordres de considérations), eh bien, s'il est sincère, il nous rira au nez.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, on a tenté de faire de la science un simple système de lois ou, comme disent les positivistes, de *rapports sans supports* ; mais c'est là une profonde illusion. Observons d'abord que l'application de cette idée serait, sinon impossible, du moins d'une difficulté inouïe ; en effet, les « rapports » généralement considérés dans les lois scientifiques, telles qu'on les énonce généralement, sont des relations entre des « supports » hypothétiques (comme les *objets* du sens commun, ou le *courant électrique* dont il était question dans l'exemple précédent) ; Duhem a justement fait remarquer que la moindre interprétation d'une observation, la moindre énonciation d'un « fait scientifique » supposaient déjà tout un échafaudage d'hypothèses. Pour supprimer les « supports » hypothétiques, il faudrait arriver à établir des rapports entre les

(13) *De l'explication dans les Sciences*, I, pp. 25-26.

sensations, ou mieux entre les « données immédiates de la conscience »; or celles-ci ne se laissent pas mettre en formules, parce qu'elles sont de l'ordre de la qualité pure, comme l'a si bien montré M. Bergson.

Mais arriverait-on même à mettre ainsi la science sous forme de rapports entre sensations que ce serait là une œuvre artificielle et vaine. Ce n'est pas ainsi que la science *se fait.* Et ce n'est pas dans cette direction qu'elle évolue; bien au contraire. Comme dit le grand physicien Planck, l'auteur de l'hypothèse des *quanta*, la science s'écarte de plus en plus des « considérations anthropomorphiques » (14). Elle vise en effet à considérer des objets de plus en plus éloignés des impressions subjectives de l'observateur.

La Science exige donc une ontologie. Ce qui a pu faire croire le contraire, c'est que très souvent, après être partie du réalisme naïf du sens commun, elle arrive à détruire cette ontologie ; mais c'est uniquement pour en mettre une autre à la place. Ainsi le sens commun considère les couleurs comme des propriétés intrinsèques, des qualités absolues des objets. On entend constamment dire, dans le langage du sens commun : « Ces arbres paraissent bleus ou mauves dans l'éloignement, mais *en réalité* ils sont verts », ou encore : « Cette laine paraît rose à la lumière, mais *en réalité* elle est orangée ». La science est obligée de détruire cette manière de voir ; elle nous montre en effet les couleurs comme des effets *relatifs* dépendant non seulement des objets, mais encore de la constitution de la rétine de l'observateur, des milieux interposés, de la vitesse des uns et des autres, etc... D'ailleurs elle ne se contente pas de cette action négative ; elle remplace la notion de couleur qualité absolue par la notion de vibration lumineuse, qu'elle rattache à une hypothèse générale sur la constitution électronique de la matière.

Nous voyons donc que, dans le cas envisagé, la science

(14) Planck : *Acht Vorlesungen über theoretische Physik*, p. 3, cité par Meyerson, *De l'explic.*, I, 20.

n'a détruit la conception du sens commun que pour la remplacer par une autre qui se présente comme plus objective, donc plus indépendante de l'esprit (15). C'est là un phénomène tout à fait général ; l'esprit humain a besoin d'une ontologie, et il ne lâche une hypothèse ontologique que s'il en a trouvé une autre susceptible de la remplacer. Et même on peut dire qu'il n'abandonne la première qu'*à cause* de la découverte de la seconde. Nous le voyons nettement par l'exemple des hypothèses sur la nature des couleurs : c'est l'hypothèse des vibrations électromagnétiques qui fait ressortir l'insuffisance de celle des couleurs, propriétés intrinsèques des objets ; celles-ci sont, en effet, devenues, dans la nouvelle théorie, trop dépendantes du sujet qui observe pour pouvoir être prises comme bases de caractères ontologiques.

C'est l'étude des déceptions successives fournies à la philosophie par les théories scientifiques périmées qui a conduit les historiens de la science à croire que celle-ci se meut en dehors de toute ontologie. Trop de savants ont cru découvrir la vérité définitive en des directions extrêmement diverses pour que les historiens et les philosophes qui regardent l'ensemble du mouvement scientifique ne soient pas tentés par le scepticisme à ce sujet. S'ils examinaient plus profondément les tendances immuables cachées sous la diversité des théories, ils se rendraient compte sans doute de la véritable mentalité des savants ; il arrive fréquemment que ceux-ci croient avoir atteint, par une hypothèse déterminée, la réalité objective, et cette persuasion peut avoir son utilité passagère, mais une autre croyance est, celle là, toujours nécessaire aux savants lorsqu'ils font de la science, c'est celle qu'*il existe* une réalité objective, et qu'ils arriveront peu

(15) D'ailleurs les conceptions scientifiques réagissent souvent sur le sens commun : c'est ainsi qu'un grand nombre de gens cultivés arrivent aujourd'hui à *voir* le soleil comme une immense boule incandescente, et cela d'une manière immédiate et sans effort : or la conception primitive du sens commun est évidemment celle qui considère le soleil comme un disque plat de très faibles dimensions.

à peu à se rapprocher de cette réalité. Peu importe que cette réalité soit ceci ou cela, mais il faut qu'il y en ait une. Les hypothèses passent, l'Hypothèse demeure.

§

Une autre *constatation fondamentale*, non moins importante que la première, résulte des études de M. Meyerson, c'est que *la Science recherche l'explication*. Et l'explication *scientifique* est elle-même un processus extrêmement remarquable, dont l'auteur d'*Identité et Réalité* a su montrer les caractères restés jusqu'alors ignorés au sein des tendances obscures de l'esprit humain.

Pour les positivistes, la recherche de l'*explication scientifique* consiste simplement dans la recherche de *lois*, c'est-à-dire de *rapports constants* ; nous avons même vu plus haut qu'ils ajoutaient « rapports *sans supports* » et que M. Meyerson avait fait justice de cette dernière allégation. Il établit en outre que la science est bien loin de chercher uniquement des *lois* : elle veut atteindre les *causes*, ce qui est bien différent. La *causalité* comprend, en effet, la *légalité* (16), mais elle comprend aussi beaucoup plus.

L'esprit humain conçoit deux sortes de causalités nettement distinctes ; il est même remarquable que le même terme de *cause* puisse désigner des notions aussi éloignées l'une de l'autre ; elles n'ont en commun que ceci : la cause est ce qui produit l'effet. Mais le mode de production peut être extrêmement différent suivant les cas.

Il y a d'abord la *causalité volontaire*, que M. Meyerson appelle aussi « causalité théologique » ; c'est celle que nous considérons lorsque nous disons que notre volonté est cause de tel acte réfléchi, ou qu'une intention providentielle

(16) Le terme de *légalité* a été introduit par M. Meyerson pour éviter la confusion généralement faite par les auteurs qui ne voient dans la causalité que l'existence de *lois*.

est cause de tel miracle ; à tort ou à raison (17), nous sentons ou nous croyons alors que le cours des choses peut être modifié par une telle intervention. Il n'y a dans ce cas aucun point de ressemblance entre ce que nous appelons la cause et ce que nous appelons l'effet.

Mais pour tous les autres phénomènes, c'est-à-dire tous ceux qui ne relèvent ni du miracle, ni des interventions volontaires d'un être libre, il en est tout autrement. Ce sont ceux-là que nous cherchons à *expliquer* scientifiquement, c'est-à-dire que nous cherchons à mettre en évidence le maximum *d'identité* possible entre la cause et l'effet. Cette tendance de l'esprit vers la recherche de l'identité est loin d'être évidente, et elle a échappé jusqu'ici à la plupart des observateurs. Pour être difficile à découvrir, elle n'en est pas moins profonde et puissante, comme l'a magistralement montré M. Meyerson.

Qu'est-ce, en effet, qu'expliquer scientifiquement un phénomène, un mouvement, par exemple ? C'est trouver, à l'origine de ce mouvement, l'énergie « potentielle » qui l'a produit en se transformant en énergie « actuelle ». Et l'esprit du chercheur est satisfait si on lui montre qu'effectivement, numériquement, la quantité d'énergie potentielle qui existait au début est égale à la quantité d'énergie actuelle qui a été déployée. Il n'est d'ailleurs satisfait que partiellement, car il reste à expliquer comment cette énergie a passé de la forme potentielle à la forme actuelle. Cette explication nouvelle, nous la cherchons dans le même ordre d'idées, c'est-à-dire dans une identification aussi complète que possible des antécédents et des conséquents, des causes et des effets. Il est bien évident d'ailleurs que l'identification totale est impossible, car dès lors qu'il y a quelque chose à expliquer, ce quelque chose est un phénomène, c'est-à-dire

(17) M. Meyerson, soucieux de délimiter son sujet, ne traite pas dans ses ouvrages la question du déterminisme et de la liberté. Il semble bien cependant résulter de sa manière d'envisager les choses que la liberté humaine est nécessaire à la philosophie de la Science comme à toute philosophie.

un changement. C'est néanmoins dans ce sens que vont toutes les tentatives d'explication.

Pour se rendre compte à quel point les exigences de l'explication scientifique dépassent la simple légalité, il suffit de considérer cette pseudo-science que l'on appelle la *Magie*. Par les pratiques de leur art, les magiciens prétendent obtenir des effets bien déterminés (18), tels que : changement des dispositions d'esprit d'une personne aimée, accident arrivant à une personne détestée, etc... Par le caractère de déterminisme ainsi attribué à la liaison entre ces pratiques et les effets cherchés, la magie satisfait à la *légalité*. Cependant elle est fort loin des caractères de la Science. C'est qu'ici l'effet et sa prétendue cause n'ont absolument rien de commun et aucune *explication* scientifique n'est possible des phénomènes tels qu'ils sont présentés par les adeptes de la Magie.

Si, par exemple, un prestidigitateur exécute devant nous un de ses tours favoris, il ne manquera pas, au moins pendant l'exécution de ce tour, de tout faire pour nous persuader qu'il agit suivant certaines règles de la magie... Il nous affirmera que les paroles et les gestes « cabalistiques » qu'il emploie ont la propriété de faire apparaître, disparaître les objets, etc., du moins lorsque les recettes de l'art magique sont strictement appliquées suivant les règles. Mais c'est là une interprétation qu'aucun esprit scientifique ne saurait accepter. Il arrive d'ailleurs fréquemment qu'après avoir convenablement étonné son public, le prestidigitateur consente à expliquer son tour de passe-passe. Il nous montre qu'alors qu'en réalité les objets qu'il prétendait « escamoter » n'ont pas disparu, ils ont simplement passé

(18) Il n'est donc question, dans ce paragraphe, que de la magie proprement dite, qui prétend obtenir des effets certains, pourvu bien entendu que les recettes indiquées soient appliquées correctement. Tout autre est, à ce point de vue, l'attitude des esprits croyants qui *espèrent*, par des prières ou des sacrifices, fléchir dans le sens de leurs désirs des esprits puissants ou des divinités. La notion appliquée par eux est celle de la causalité « théologique », dont il a été question plus haut et qui n'a rien de commun avec la science.

dans la manche de l'opérateur ou dans un coin habilement dissimulé du décor ; et quant aux autres objets qu'il a fait « apparaître » à grands renforts de paroles « magiques », ils se trouvaient auparavant dans des boîtes à double fond ou dans des vêtements à poches profondes. *L'explication* consiste donc à montrer qu'en réalité rien n'est apparu, rien n'a disparu : l'état antérieur était, à très peu de choses près, identique à l'état ultérieur, et si le spectateur a cru un instant le contraire, c'était là une pure illusion.

Toute explication scientifique procède de même, en montrant l'identité profonde des conséquents avec les antécédents, qui méritent le nom de *causes* dans la mesure même où ils sont semblables à leurs effets. Il est vrai que les théories les plus en vogue depuis Auguste Comte ne voient dans la causalité scientifique que le déterminisme, c'est-à-dire ce que M. Meyerson appelle la légalité. C'est que l'esprit humain, quand il s'agit de causes, commet très souvent l'erreur qui consiste à prendre la partie pour le tout. Le déterminisme est nécessaire à la science pour ses explications causales, mais il est loin d'être suffisant.

§

M. Meyerson a illustré ses thèses d'un grand nombre d'exemples empruntés à toutes les théories scientifiques du passé. Sa documentation est extrêmement abondante et toujours de première main. Scrupuleux dans ses citations, il ne reproduit jamais un passage d'un auteur sans le placer dans le cadre général de l'œuvre et de la pensée de cet auteur. Il puise d'ailleurs aux sources les moins connues, qui lui permettent souvent de projeter une vive lumière sur des points controversés depuis longtemps.

Ses études approfondies lui ont permis de mettre en évidence le caractère *à priori* de la plupart des grandes théories scientifiques, de toutes celles du moins qui satisfont au besoin d'explication par l'identité.

Un des exemples les plus frappants est celui des théories

atomistiques. L'atomisme ancien, celui de Leucippe, de Démocrite, d'Epicure et de Lucrèce, n'est pas si différent qu'on le prétend parfois de la théorie atomique moderne. Le principe en est le même : il s'agit d'expliquer tous les phénomènes qui se passent à notre échelle et qui sont perçus par nos sens au moyen de mouvements d'atomes extrêmement petits, de formes et de propriétés invariables.

On voit combien ce principe est conforme à la tendance générale de l'esprit mise en évidence par M. Meyerson : l'atomisme est un vaste système d'explication de l'apparent par l'invisible, du changeant par l'immuable. C'est ce qui fait qu'il a été adopté par des philosophes bien longtemps avant que les vérifications expérimentales ne fussent devenues possibles, et Cournot disait à ce propos : « Il faut que les inventeurs de la doctrine atomistique soient tombés de prime abord, ou sur la clef même des phénomènes naturels, ou sur une conception que la constitution de l'esprit humain lui suggère inévitablement (19). »

Aujourd'hui la structure atomique de la matière est établie par un nombre impressionnant de preuves expérimentales (20) et on se préoccupe d'expliquer les propriétés des atomes (et celles des électrons, qui sont de véritables sous-atomes) ainsi que les mouvements de ceux-ci... Mais il n'y a pas besoin de preuves pour sentir combien cette théorie est séduisante et satisfaisante pour l'esprit.

De l'atomisme se rapproche beaucoup le *mécanisme*, dont le principe est de tout expliquer par l'étendue et le mouvement. On voit par là que les théories atomiques sont mécanistes. Et si on distingue les deux systèmes, atomisme et mécanisme, c'est que Descartes, qui n'était pas à proprement parler atomiste — il s'en défendait du moins, — s'est fait le champion d'une théorie mécaniste qui a eu un grand retentissement. Les idées de Descartes ont été adoptées

(19) Cournot : *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales*, p. 245, cité par Meyerson, *Identité et Réalité*, p. 95.

(20) Voir notamment à ce sujet *Les Atomes* de J. Perrin, pp. 293-295.

d'emblée par ses contemporains, malgré l'absence de vérification complète pour certaines de ses hypothèses, présentées comme des certitudes, et qui se sont révélées complètement inexactes par la suite. C'est ainsi qu'il supposait que l'eau était « composée de petites parties longues, unies et glissantes, comme de petites aiguilles » (21), et le sel de « parties dures et raides, plus difficilement essuyées par la chaleur » (22). De toutes ces hypothèses, comme des théories physiologiques du même auteur, il n'est à peu près rien resté, malgré leur apparente « évidence » aux yeux de Descartes lui même et de ses disciples.

Encore actuellement, beaucoup d'ouvrages de vulgarisation scientifique ou de philosophie matérialiste présentent les principes du *mécanisme* comme absolument vérifiés d'une façon certaine par la Science moderne. M. Meyerson cite à ce propos l'ouvrage : *Les Enigmes de l'Univers*, de Haeckel, qui est en effet tout à fait suggestif. Il s'en faut cependant de beaucoup que l'on ait à l'heure actuelle des explications mécanistes complètes de tous les phénomènes, et dans certains domaines, comme dans celui de la Biologie, on est encore fort loin de compte.

Les *théories non mécaniques* sont moins frappantes, au point de vue de l'illustration des idées de M. Meyerson, que celles que nous venons de considérer. Cependant, si on les examine de près, on s'aperçoit qu'elles procèdent des mêmes tendances. Ce qui les distingue souvent du mécanisme, c'est qu'elles restent plus près du sens commun. C'est ainsi que les *théories qualitatives* considèrent comme fondement de toutes choses certaines qualités, c'est-à-dire certaines propriétés visibles ou tangibles, qui doivent rester invariables à travers le temps. Certes, il y a des quali-

(21) Descartes : *Les Météores*, chap. I, § 3, cité par Meyerson : *De l'explication*, I, p. 283.

(22) Descartes : *Les principes de la philosophie*, V, chap. LXVI, cité par Meyerson : *De l'Explication*, I, p. 284. Les contemporains de Descartes avaient remarqué la grande analogie de ces « petites parties » avec les atomes de Lucrèce.

tés qui peuvent se modifier, mais c'est qu'elles sont de simples apparences sans grande signification. Seules ont une importance les qualités « substantielles », celles qui demeurent alors que les autres passent. Ainsi Aristote considère quatre qualités fondamentales, le froid, le chaud, le sec et l'humide, qui par leurs combinaisons deux à deux forment les quatre éléments, air, eau, terre et feu : ces quatre éléments à leur tour forment tous les corps matériels connus. Les qualités fondamentales se retrouvent donc dans ces corps à l'état de mélange en proportions plus ou moins grandes. Elles peuvent passer d'un corps à l'autre, mais elles se conservent.

C'est également dans le sens de la conservation des qualités qu'ont été orientées les tentatives des alchimistes et les recherches des chimistes jusqu'à Lavoisier. On expliquait les réactions chimiques par la transmission d'un corps à un autre de « principes », supports des qualités visibles, comme les principes d'acidité et d'alcalinité, ou encore le fameux *acidum pingue*, support de la « vivacité » de la chaux vive. Le célèbre *phlogistique* n'est d'ailleurs pas autre chose que la *vertu de combustibilité*, et M. Meyerson, qui réhabilite à ce point de vue la théorie du phlogistique (23), montre que cette théorie expliquait la plupart des phénomènes connus à ce moment. Elle a été abandonnée parce que la théorie de Lavoisier, comportant l'application de la *conservation de la masse*, conservation quantitative et précise celle-là, s'est montrée de ce fait plus satisfaisante pour l'esprit et a eu, dès le début, des succès remarqués.

Il s'en faut cependant que les résultats de Lavoisier aient toujours été parfaitement satisfaisants : bien souvent il y avait dans les mesures des incertitudes qui étaient attribuées par l'expérimentateur à des causes diverses. Le principe général, celui de la conservation de la masse, ne paraissait pas atteint par ces accrocs de détail...

(23) Voir à ce sujet *De l'Explication dans les Sciences*, I, pp. 76-80 et, II pp. 386-402.

C'est que les *principes de conservation* ont toujours séduit les savants et les philosophes et ils ont souvent été adoptés longtemps avant toute vérification expérimentale précise.

Ainsi le principe d'inertie n'est autre, comme le montre si bien M. Meyerson, que l'affirmation de la conservation de la vitesse, considérée comme une entité particulière. Et Galilée, qui l'a énoncé le premier, ne l'a pas tiré d'expériences effectivement faites, mais de raisonnements prenant la forme d'« expériences de pensée » ; la meilleure raison qu'il en donne est que « tout degré de vitesse qui se trouve dans un mobile lui est, par sa nature même, imprimé d'une façon indélébile dès qu'on enlève les causes externes d'accélération ou de ralentissement » (24). Descartes tirait le principe d'inertie « de ce que Dieu est immuable » (25).

Il en est de même de la conservation de la force vive, que Leibniz a formulée après avoir rectifié une erreur de Descartes (celui-ci croyait que c'était « le mouvement » qui se conservait) en la démontrant par l'absurde : sinon, dit-il, « il s'ensuivrait que la cause ne pourrait être restituée en entier, ni substituée à son effet, ce qui, on le comprend aisément, est entièrement contraire aux habitudes de la nature et aux raisons des choses » (26).

Au XIXe siècle, après les travaux de J.-R. Mayer, Joule et Colding, on a été amené à généraliser le principe de la conservation des forces vives et à en faire la *conservation de l'énergie*. Sous le nom d'énergie on comprend des concepts extrêmement divers, comme l'énergie potentielle, la force vive, l'énergie électrique et l'énergie calorifique. Il est à remarquer que le principe a été adopté après des expériences de Joule sur l'équivalent mécanique de la cha-

(24) Galilée : *Discorsi*, Œuvres, XIII, p. 154, cité par Meyerson : *Identité et Réalité*, p. 156.

(25) Descartes : *Principes*, XXXIX, cité par Meyerson : *Identité et Réalité*, p. 157.

(26) Leibniz : *Mathematische Schriften*, VI, cité par Meyerson : *Identité et Réalité*, p. 18.

leur, qui donnaient des chiffres variant de 322 à 561 kilogrammètres : c'est là une précision bien faible pour étayer une loi de cette importance. En réalité, on l'a adoptée parce qu'elle satisfaisait d'une façon remarquable la tendance explicative. Et Henri Poincaré, qui a analysé dans *la Science et l'Hypothèse* les « grands principes » de la Physique et celui de Mayer en particulier, conclut son étude en disant : « Il reste plus que ceci : *Il y a quelque chose qui demeure constant* (27). »

Or non seulement le principe de la conservation de l'énergie fait partie actuellement du fonds le plus incontesté des lois de la nature, mais encore une théorie récente, celle d'Einstein, en fait — concurremment avec le principe de Relativité — la base de toute la Physique.

D'ailleurs, cette dernière théorie, si étrange par certains côtés, offre au philosophe un champ d'investigations extrêmement intéressant. On l'a souvent présentée comme marquant un bouleversement de la pensée scientifique ; elle est, en réalité, le résultat d'un effort nouveau dans le même sens que les théories explicatives anciennes. C'est ce qu'a montré magistralement M. Meyerson dans son ouvrage *la déduction relativiste* (1925). — Tout d'abord, c'est bien une théorie du réel, quoique certains philosophes, trompés par le nom de théorie, aient cru y voir un prolongement scientifique de vues plus ou moins idéalistes ou subjectivistes (28). Certes, la théorie de la relativité détruit la valeur « absolue » du temps et de l'espace euclidien, admis jusqu'alors sans conteste par les physiciens et les mécaniciens ; mais c'est pour la remplacer par la valeur plus absolue encore des *événements* qui se passent dans l'*espace-temps* à quatre dimensions. — Ensuite, c'est au plus haut degré une théorie explicative, en ce sens qu'elle prétend déduire le réel à partir de quelques points de départ aussi simples

(27) Poincaré: *La Science et l'Hypothèse*, p. 158.

(28) Notamment M. Bergson et M. Brunschwieg. Cf. notre l'article *Relativité et Relativisme*, « Revue philosophique », janvier 1926.

que possible. Elle n'arrive pas à le déduire du néant, voire de l'espace-temps indifférencié... c'est cependant là le désir parfois avoué, souvent secret, des plus audacieux généralisateurs de la Relativité. Cette théorie est même obligée d'admettre l'irréversibilité du temps, et Einstein a souvent insisté sur le fait qu'on ne peut pas « télégraphier dans le passé ». De même, elle s'arrête au seuil de la théorie des quanta, sans pouvoir — jusqu'ici du moins — assimiler cette dernière et l'inclure dans son système. Elle marque néanmoins un pas de géant vers la déduction globale, et à ce titre elle illustre remarquablement les vues de M. Meyerson.

Pour montrer combien la raison humaine est une dans toutes ses manifestations, l'auteur de l'*Explication dans les Sciences* a voulu donner en détail un exemple remarquable de théorie non-scientifique de l'univers, et il l'a trouvé dans la philosophie de la nature de Hegel. Cette théorie a connu, du vivant de son auteur (au début du XIXe siècle), de brillants succès, auxquels ont fait place bientôt le mépris et l'oubli. Elle était d'ailleurs déjà anachronique en son temps, en ce sens qu'elle ne tenait aucun compte de l'état des sciences et de leurs progrès à cette époque. Peu enclin à la compréhension de celles ci, Hegel prétendait expliquer l'univers par des raisonnements tirés des concepts eux mêmes, sans intervention de mathématiques. Il croyait notamment arriver à rendre rationnel le concept du devenir, et par là à rationaliser complètement la nature. C'était une illusion profonde : on ne peut, en effet, considérer comme rationnel que ce qui se déduit, et on ne peut déduire de quelque chose que ce qui s'y trouve déjà. Le devenir, en tant que tel, peut donc être accepté comme un *donné*, mais il ne peut pas être expliqué par la raison. Somme toute, la tentative de Hegel a abouti à un échec retentissant, mais instructif, en ce sens qu'elle montre bien le but immuable, mais impossible à atteindre, vers lequel se meut l'esprit humain, même lorsqu'il abandonne les voies de la science pour en tracer d'autres à sa fantaisie.

5

On voit par ce qui précède combien est profonde et générale la tendance à l'explication causale, c'est-à-dire à l'identification du divers. C'est dans cette tendance que se trouve, d'après M. Meyerson, l'essence de la raison humaine. Elle aboutit d'ailleurs à des réussites partielles à chaque progrès de la science, mais les théories qui ont prétendu conduire à l'explication globale de l'univers ont toutes échoué dans cette entreprise.

C'est qu'il y a dans le monde extérieur quelque chose qui résiste à la rationalisation complète. Comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, le moindre phénomène, par cela même qu'il est phénomène, c'est-à-dire changement, est irréductible à toute tentative d'identification totale entre l'état antérieur et l'état postérieur. Ce résidu qui subsiste malgré le travail de la raison, c'est ce que M. Meyerson appelle l'*irrationnel*. Beaucoup de critiques lui ont été faites au sujet de l'application de ce terme. Mais il suffit de bien noter que l'auteur d'*Identité et Réalité* n'entend pas par là quelque chose qui s'opposerait à la raison comme s'y oppose l'*absurde*, par exemple. L' « irrationnel », selon lui, c'est tout ce qui arrête, qui limite la tendance identificatrice de la raison, c'est l'*inexplicable* au sens de l'explication scientifique par l'identité. De l'irrationnel, dans ce sens, il y en a partout. On ne peut même pas trouver dans l'Univers une portion quelconque qui soit complètement rationnelle, puisque chacun des événements qui constituent la trame de cet Univers a lui-même un fond d'irrationnel. S'il y a une séparation possible entre rationnel et irrationnel, c'est dans l'épaisseur même de cette trame qu'il faut la faire, et cette séparation ne sera jamais qu'une opération de l'esprit, qui ne correspondra à aucune réalité dans les faits eux-mêmes.

Cependant si l'irrationnel existe partout, partout la science, et même la raison dans toutes ses manifesta-

tions, cherchent à le nier ou à à le traiter comme étant de minime importance. Elles sont parfois obligées de l'admettre, mais c'est alors après une longue résistance, qui prend le plus souvent la forme de la conspiration du silence. Un cas tout à fait typique, cité par M. Meyerson, est celui du principe de Carnot (29), qui est le principe d'*irrationalité* par excellence, s'il est permis de se servir de ce néologisme. Il exprime en effet que, dans un système fermé quelconque, l'énergie, si elle reste constante au total, tend toujours à se dégrader, c'est-à-dire à se transformer en chaleur, sans que la transformation inverse soit possible dans les mêmes proportions. Autrement dit, d'après ce principe, l'état d'un système évolue toujours dans le même sens, et le retour aux conditions antérieures est impossible, d'où le nom de *principe d'évolution*, qui lui est souvent donné. Il est d'ailleurs admis aujourd'hui comme un des deux principes fondamentaux de la thermodynamique, et c'est dire l'importance qu'il occupe dans la Science. D'autre part, il suffit, pour y arriver, de partir de cette loi d'observation courante que la chaleur passe, par conductibilité, d'un corps chaud à un corps froid mis en contact, mais ne fait jamais le chemin inverse. Or, c'est seulement au début du XIXe siècle que le principe d'évolution a été découvert par Sadi Carnot ; chose plus remarquable encore, l'idée exprimée dans le mémoire de Carnot est restée inaperçue jusqu'à la seconde découverte du même principe par Clausius en 1849. Actuellement, le principe de Carnot est une des bases fermes de la Science, mais la répugnance de l'esprit humain pour l'irrationnel est telle que l'on voit surgir à chaque instant des hypothèses destinées à ruiner son autorité. On imagine que le processus inverse de la dégradation pourrait avoir lieu dans une région lointaine de l'univers stellaire ou au centre des astres incandescents... ou bien encore dans une période de temps extrêmement éloignée de la nôtre. On aurait ainsi alternativement des

(29) *Identité et réalité*, et *De l'explication*, pp. 199-204.

dégradations et reconstitutions successives, de sorte que les mêmes conditions et les mêmes événements se reproduiraient périodiquement... C'est l'hypothèse du *rétour éternel*, célèbre dans l'Antiquité sous le nom de la « grande année ». Elle a été reprise depuis par bien des auteurs, en dernier lieu par M. Arrhenius. Rien ne la justifie au point de vue expérimental et on est obligé, pour la rendre admissible, d'en repousser l'application dans l'invérifié, sinon dans l'invérifiable. Mais la persistance de cette théorie, malgré tous les démentis de l'expérience, montre bien la vigueur de la tendance opposée au principe de Carnot. Il semble que l'esprit humain se complaise dans la fable de la *grande année* comme dans une légende qui lui permette d'oublier l'amertume que cause la fuite du temps : *fugit irreparabile tempus*...

Une autre tentative pour rationaliser le principe de Carnot, beaucoup plus intéressante au point de vue scientifique, est celle de la *théorie cinétique*, qui paraît jusqu'ici couronnée de succès. D'après cette théorie, tous les mouvements et en général toutes les actions qui ont lieu à l'échelle des atomes et des molécules sont réversibles ; et l'évolution irréversible qui en résulte pour les corps, tels que nous les observons à notre échelle, est due aux actions statistiques qui en résultent sur le nombre immense de ces molécules en raison des lois des probabilités. Le principe de Carnot prend alors la forme de loi d'évolution vers un état de plus en plus *probable*. Mais il reste un « irrationnel » et qui, lui, paraît bien irréductible, c'est l'état initial *improbable* de l'Univers.

Ce n'est d'ailleurs là qu'une des formes d'un irrationnel fondamental qui est l'existence du *divers* dans la nature. L'existence du mouvement en est un autre. Enfin la distinction entre l'esprit et la matière, qui est la base de toute connaissance, est elle-même un irrationnel, le premier et le plus important de tous. Et l'histoire de la pensée humaine est faite de tentatives, aussi vaines que répétées, pour nier ou pour rationaliser ces irrationnels.

§

La lignes qui précèdent ne peuvent donner qu'une faible idée de la puissance et de la richesse des œuvres de M. Meyerson. Aucun commentaire ne pourrait, d'ailleurs, remplacer la lecture de ces œuvres elles mêmes. Aussi je regrette vivement qu'un résumé hâtif publié antérieurement sous ma signature (30) ait pu servir de base à un passage d'un article de M. Rosny aîné (31), tendant à diminuer la valeur et l'originalité des idées qui s'y trouvent exprimées. Ceux qui lisent dans le texte les livres de M. Meyerson, au lieu de se contenter de simples comptes rendus bibliographiques, savent combien ces idées sont à la fois neuves et profondes. Il y a là le fondement de toute une nouvelle critique de la raison pure, bien plus large que celle de Kant et plus consolante en même temps. Kant interdit à l'esprit humain toute espèce de connaissance en dehors des formes *a priori* de l'entendement et de la sensibilité ; par là il le condamne à se mouvoir dans un cercle dont il ne peut sortir. D'après M. Meyerson au contraire, la raison a ses règles propres qui en font quelque chose d'extrêmement caractérisé, mais nous pouvons resserrer peu à peu les limites de l'*irrationnel* qui se trouve au fond de tous les faits et de tous les êtres, et par là arriver en quelque sorte à connaître l'irrationnel lui même

M. Meyerson n'a pas voulu, il est vrai, insister sur les conséquences métaphysiques de son œuvre ; il s'est défendu de pénétrer à fond dans ce domaine, préférant consacrer tous ses efforts à parfaire les assises de sa théorie, sur laquelle d'autres pourront bâtir ensuite D'aucuns regretteront que son esprit si puissant ne s'applique pas à nous doter d'un système complet de métaphysique. Il lui faudrait pour cela — et c'est sans doute ce qui lui dé-

(30) Compte rendu de la *Déduction relativiste*, paru dans le *Mercure de France*, 1er avril 1925.

(31) *Mercure de France*, 15 août 1925.

plait — abandonner la méthode qui lui a si bien réussi jusqu'ici, celle qui consiste à tirer de l'étude historique de la science des enseignements au sujet de la pensée humaine. Toujours est-il qu'on ne saurait lui contester la pleine réussite dans ce but limité, mais grandiose cependant, qu'il s'est proposé : établir de façon inébranlable les prolégomènes à toute métaphysique future.

ANDRÉ METZ.

HÉLÈNE

FRAGMENT

—

A Victor Rousseau.

J'ai fui. Que de sa vieille astuce dépouillée,
Sur cette rive où glisse en caresse mouillée
Le flot tumultueux d'une mer sans secours,
Mon âme abandonnée achève enfin ses jours !
Brisez, ô cher Amour, brisez vos tristes armes,
Je ne veux plus goûter aux délices des larmes
Ni de ma faible chair encourager l'appel.
Trop de deuil m'environne. Il n'est plus temps. Le Ciel
Lui-même, impitoyable aux plaintes d'une reine,
Ce soir a consacré la défaite d'Hélène
En noyant sa plus belle étoile dans mes yeux.

Ah, que la solitude hostile de ces lieux
S'accorde au mal secret dont je suis consumée!
Ces vagues, ces rochers, cette âme désarmée,
D'un même châtiment supportent les rigueurs.

Tempêtes... Cris d'orgueil... Dérisoires rumeurs
Par quoi dans son néant l'infini nous rassemble,
Qu'êtes-vous sous l'azur implacable qui semble
D'un rire conjugué de brises et d'oiseaux,
Railler vos vains remous, mélodieuses eaux,
Et tes gémissements d'esclave, ô chair blessée?

L'azur!
J'en fus naguère aussi la fiancée...
A son divin péril, un instant convié,
Mon rêve, de sa vile gaine délié,
Comme un dieu prisonnier, soudain conquis par l'aile

Eployée à sa jeune épaule et qui l'appelle
Vers les cimes, mon rêve osa d'un geste sûr
Troubler l'indifférente extase de l'azur
Du rire éblouissant de ses premières roses.

O floraison d'un jour sans tache, tu m'arroses
Toujours de la caresse embaumée et tu suis,
Fidèle à l'éternelle amante que je suis,
D'un sillage de feu l'ombre qui me dévore.

Oserai-je?
Mais non... Quelle folie encore
M'incite à ce réveil tardif ?
Serait-ce toi,
Toi, l'exquis et fatal témoin de mon émoi
Qui d'un sang virginal flattes ma chair secrète,
O rose épanouie à mon sein et que guette
Le sort injurieux de tes lointaines sœurs ?

Hélas, plus d'un automne a tari les douceurs
De ton sourire, Hélène, et comme une fumée
Dissipé dans la nuit ton âme parfumée,
Mais, d'une despotique pourpre ornant le deuil
De ta gloire, tu joins dans un sursaut d'orgueil
Aux fastes abolis de ta chair condamnée
Le juvénile élan d'une fleur nouveau-née
Qui, de l'aube où jaillit son rêve aérien,
Garde, malgré l'horreur de son mortel lien,
La soif, la douce soif d'une prime rosée.

Ecouterai-je, ô voix adorable et rusée,
Tes perfides conseils choyés par mon désir ?

La mort qui rôde en moi m'interdit de choisir.
J'étais folle en tendant les bras vers la lumière.

Pourtant...
Ah! quel miracle étonne ma paupière ?
Là-bas, parmi les flots dont l'écume, par jeu,
S'éparpille en halo de gemmes et de feu

Autour des algues d'or qu'effleurent les carènes,
Blanches de lune et d'eau, s'éveillent les sirènes...

D'une main paresseuse, elles lissent l'argent
De leurs cheveux baignés de perles ou, plongeant
D'un bond vers un reflet d'étoile qu'échevelle
Le flot sans cesse accru d'une étoile nouvelle,
Toutes, de la plus gaie à la plus grave, font,
Dans l'air léger qui les caresse et les confond,
Pleurer les mille voix de leur peine ignorée.

O mirages surgis de l'heure énamourée!
Toutes, ah, comme moi, toutes n'aimant parmi
L'essaim de leurs désirs que le plus ennemi,
Toutes, par ma terrible allégresse hantées
Et lasses comme moi de leurs âmes domptées,
Toutes, d'un rire en fleur dissimulant l'éclair
Farouche du désir qui dévaste leur chair,
Quel songe inavoué, quelles transes mortelles,
Quel fatal souvenir, quel effroi mirent-elles
Dans cette eau qui s'obstine à ne surprendre au vol
Que le fruit d'une lèvre ou l'ivoire d'un col,
Illusoires trésors d'une image éphémère ?

Mais à quoi bon chercher la certitude amère
D'un mal semblable au mien, dans une autre que moi ?
Pourquoi plier au joug d'une identique loi
Vos songes, ô mes sœurs, et ta détresse, Hélène ?

Exécrable destin !
Ne suis-je donc que haine,
Remords, blasphème, envie et de l'Amour qui vint
Jadis brûler mon front de son baiser divin,
Ne garderai-je, au fond de moi, que la blessure ?

Je le revois, ce fier Amour, d'une main sûre
Bandant son arc, les yeux mi-clos visant l'oiseau
De mon rire et soudain, sa flûte de roseau
A la bouche, égayant l'aube d'un autre rire...

Une abeille... une source... un doux appel de lyre,
Et moi, si blanche et si petite devant lui...

Ce n'était point le jour, ce n'était plus la nuit :
L'heure était une immense rose épanouie
Au cœur d'un étranger qui me prenait la vie
En échange du souffle ardent de son désir.

Vivais-je ? Etais-je morte ?... Ah, fallait-il mourir
Ou vivre dans l'extase où, d'ombres allégée,
Mon âme, à peine éclose au rêve, était plongée ?

L'aube éveillée en moi niait de ses lueurs
La nuit encore éparse aux calices des fleurs...

Sources, vous jaillissiez de mes lèvres baisées,
Et vous, dont le matin s'émerveille, ô rosées,
N'est-ce pas dans mes yeux que vous riiez au jour?

Ah, que ne suis-je morte entre tes bras, Amour !

GEORGES MARLOW.

LES
APOCRYPHES D'OSCAR WILDE

—

Quand la rumeur courut qui prétendait qu'Oscar Wilde était toujours vivant, Robert Ross m'écrivit — sa lettre est du 5 novembre 1913 — : *I fear that poor Wilde will always be the occasion for demonstrations by knaves and fools.* « Je crains que le pauvre Wilde ne soit toujours l'occasion de manifestations par des fripons et des toqués. » Wilde en eut-il la prescience ? Lorsqu'il achevait ses jours à Paris, pendant toute une période, il se rencontrait matin et soir avec l'ex-commandant Esterhazy à qui l'affaire Dreyfus valut un moment de notoriété. « C'est lui qui est l'auteur du bordereau, il me l'a avoué », répétait Wilde avec son curieux rire qui tenait du gloussement, et il racontait sur Esterhazy toute sorte de détails par lesquels il s'efforçait de faire du personnage une espèce de forban héroïque. Il ajoutait : « Esterhazy est bien plus intéressant que Dreyfus qui est innocent. On a toujours tort d'être innocent. Pour être criminel, il faut de l'imagination et du courage. » Et puis, concluait-il, « après ce qui m'est arrivé, je n'ai plus à rechercher d'autre société que celle des criminels. Mais c'est fâcheux qu'Esterhazy ne soit jamais allé en prison. » Depuis lors, il semble bien que les criminels et les détraqués n'aient guère manqué l'occasion de rechercher Oscar Wilde. Il y aurait là pour lui matière à un essai paradoxal dans le genre d'*Intentions*.

Parmi les fripons qui se sont attachés à Oscar Wilde, Mrs Wodehouse Pearse (*alias* Mrs Chan Toon) compte parmi ceux qui ont le mieux réussi. Nous avons exposé dans le numéro du *Mercure* du 1er octobre 1925 qu'elle

était parvenue à faire prendre et publier par deux grands magazines, l'un anglais, l'autre américain, le scénario d'une féerie qu'elle attribuait à Oscar Wilde. Mais comment ce scénario put être accepté par les éditeurs comme étant d'Oscar Wilde et publié par eux dans ses œuvres complètes, voilà qui passe l'imagination. Ils obtinrent, assure-t-on, l'approbation du fils survivant de l'auteur et celle de son solicitor, qui laissèrent la faussaire encaisser les droits d'auteur, ce qui dénote, de la part de l'homme de loi, une curieuse interprétation du copyright.

Au moment de la publication de *For Love of the King*, un exemplaire de cette féerie me fut envoyé pour un compte rendu que je ne rédigeai pas, tant l'œuvre me parut inférieure et indigne de son prétendu auteur. J'eus à ce propos diverses discussions avec des confrères anglais qui ne purent me convaincre de l'authenticité de la pièce. Je n'avais aucun argument de fait à fournir pour soutenir mon opinion, à laquelle je me cramponnai néanmoins, et je ne fus pas le seul à avoir ce flair, car Sir Edmund Gosse partagea mes doutes.

En dépit de l'avis du solicitor et de la naïveté des éditeurs, des hommes mieux qualifiés que moi avaient la conviction qu'il s'agissait d'un faux. Ils attendirent le moment favorable et c'est ainsi que Mr Christopher Millard put un beau jour lancer publiquement son accusation contre cette Mrs Wodehouse Pearse qui avait si bien « roulé »... la loi et les prophètes.

Mais les éditeurs persévérèrent diaboliquement dans leur erreur et déclarèrent que l'imposture ne leur paraissait pas suffisamment prouvée pour retirer l'ouvrage de la circulation, et sans doute aussi se priver des bénéfices que leur valait le renouveau de vente suscité par la publicité de cette affaire.

Quant à la dame accusée, sans doute se sentit-elle trop peu sûre de son terrain pour riposter par une plainte en diffamation et une demande de copieux dommages ; cepen-

dant Mr Millard n'avait d'autre argument à apporter à la cour que sa conviction personnelle, et un jury britannique aurait exigé des preuves matérielles indiscutables. Loin de se regimber, l'ex Mrs Chan Toon quitta précipitamment son logis, sans laisser d'adresse, mais on ne devait pas rester longtemps sans entendre parler d'elle. Dans le *Mercure* du 1er février dernier, page 790, nous avons relaté l'arrestation de la faussaire. Nous allons raconter maintenant comment elle passa en jugement et fut condamnée.

Quel beau fait-divers et quelle occasion d'y aller d'un couplet philosophico sentimental pour les journaux populaires du dimanche, qui offrent à la crédulité de leurs lecteurs des histoires truquées et frelatées à plaisir. Voici une première version de l'aventure, empruntée à l'une de ces publications, qui la présente avec les trois titres suivants :

L'AMIE D'OSCAR WILDE. — LA FEMME AU PERROQUET ENVOYÉE EN PRISON. — LA BELLE IRLANDAISE QUI ÉPOUSA UN PRINCE.

Parmi les spécimens d'humanité que les remous de la vie jettent devant les tribunaux de la métropole, il n'en est pas qui aient une histoire plus curieuse que la veuve d'âge mûr qui vient d'avoir l'ignominie d'être stigmatisée comme voleuse au tribunal de Bow Street. Au temps de son enfance, compagne de jeux d'Oscar Wilde, et plus tard épouse d'un potentat oriental, Mrs Wodehouse Pearse, âgée de 53 ans et se disant écrivain, était une figure bien connue dans l'aristocratique West End, où elle avait coutume de se promener avec un perroquet rose et vert sur l'épaule.

A part le perroquet, les autres détails sont imaginaires. L'avocat de l'inculpée était Irlandais comme elle et doué de l'incomparable imagination des gens de cette race... Avec une éloquence enflammée, il répéta au magistrat les récits extravagants que lui avait faits sa compatriote.

De son nom de jeune fille, elle s'appelle, dit-il, Miss Mabel Cosgrave, homonyme du Président de l'Etat Libre d'Irlande. Elle passa ses années d'enfance dans la demeure des parents d'Oscar Wilde, Sir William et Lady Wilde.

Elle se fiança avec Willie, frère aîné d'Oscar, mais l'engagement fut rompu et Willie épousa une riche veuve américaine. C'est alors que, dans des circonstances romanesques, Miss Cosgrave conclut un mariage avec le Prince birman Chan Toon qui, après de brillantes études à Cambridge, s'inscrivit au barreau de Londres. Pendant ses séjours en Birmanie, elle écrivit plusieurs romans et sa fille épousa un personnage birman de très haut rang.

Après la mort de son mari qui lui laissa une fortune considérable, Mrs Chan Toon entreprit de longs voyages et elle aurait ainsi rencontré au Mexique l'ex-Kaiser. A Mexico, elle fréquentait assidument l'ambassade d'Allemagne. Là, au cours d'un dîner, le Consul britannique fit une remarque désobligeante sur le compte de l'Ambassadeur, et Mrs Chan Toon, qui était sa voisine de table, la reproduisit dans un article. L'indiscrétion, nous est-il affirmé, aurait eu des suites fâcheuses. Des poursuites pour diffamation s'ensuivirent. Mrs Chan Toon fut arrêtée et jetée en prison, où elle resta deux mois.

Toutefois, cet emprisonnement lui permit de rencontrer toute sorte de personnages importants, car, à l'en croire, il semble que ce soit dans les prisons que commence la carrière des Mexicains qui parviennent à de hautes situations. Elle fit ainsi la connaissance du fameux Villa, qui était alors exécuteur des hautes œuvres et avait pour charge particulière d'administrer le fouet aux condamnés. A l'agrément de cette fonction, Villa ajoutait des profits plus matériels, car, paraît il, il adoucissait les charmes de la flagellation pour celles de ses victimes qui étaient en mesure de lui verser de forts pourboires.

Pour se reposer sans doute des délices de Mexico, Mrs Chan Toon fit un séjour de six mois dans le désert avec un maharadjah, — ceci, toujours d'après l'avocat irlandais qui a tout l'air de plagier un poème de Georges Fourest. Lasse de tant d'aventures, l'héroïne revint en Angleterre où elle convola, en justes noces cette fois, avec un Mr Wodehouse Pearse

qui occupait une haute position sociale, sur laquelle aucun détail n'est donné. Quand la guerre éclata, il partit au front avec la Croix Rouge américaine et il prodigua son dévouement jusqu'au jour où un obus l'anéantit, alors qu'il secourait des blessés sur le champ de bataille.

Veuve une seconde fois, Mrs Wodehouse Pearse se retira en Irlande, mais sa maison familiale fut incendiée pendant l'insurrection. Pensant trouver la paix en France, elle se rendit à Paris où un éditeur lui commanda, et — chose incroyable — lui paya d'avance, un livre qui devait avoir pour titre : *Oscar Wilde tel que je l'ai connu.* Mais cette existence pleine de vicissitudes devait connaître encore la plus déconcertante aventure. Le hasard avait conduit la voyageuse dans un paisible hôtel situé dans une rue peu passagère : trois nuits de suite elle n'y put fermer l'œil, tant la tourmentait l'impression d'une présence étrangère dans la chambre.

Lorsqu'elle s'en plaignit au propriétaire, celui-ci lui expliqua que son établissement s'appelait autrefois l'Hôtel Arcadia. Il en avait changé le nom depuis la mort d'Oscar Wilde, qui avait justement rendu son âme à Dieu dans la chambre même où la voyageuse ne pouvait trouver le sommeil.

A cette évocation lugubre de l'éloquent avocat, un long frisson parcourut l'auditoire.

Le journal ajoute encore que récemment Mrs Wodehouse Pearse « tira de l'argent » d'une pièce intitulée *For Love of the King* qu'elle prétend écrite par Oscar Wilde. Elle vendit aussi de soi-disant lettres inédites d'Oscar Wilde, après quoi elle entra au couvent, mais n'y resta que quelques jours, se sentant incapable de se soumettre à une discipline aussi stricte. Son inséparable compagnon, le perroquet Coco, qui parle français et anglais, a été recueilli par des personnes compatissantes, qui prendront soin de lui pendant que sa maîtresse purgera sa prison.

Le journal qui imprime ces rocambolesques boniments se targue de tirer chaque dimanche à trois millions d'exem-

plaires. Il serait peut-être difficile de renouveler tous les jours un pareil effort, et il est heureux qu'il y ait en Angleterre une presse spéciale pour le jour du Seigneur. On ne sait ce que l'on doit admirer le plus de l'effronterie du rédacteur ou de la candide niaiserie des lecteurs.

Une autre feuille dominicale, qui affirme dans son titre son caractère populaire, donne du fait-divers une version plus courte, mais non moins abracadabrante. Le triple titre émoustille le lecteur, blasé par seize pages de calembredaines du même acabit : « La sweetheart de Wilde envoyée en prison. — « Queenie » dévalise sa logeuse. — Tragique et romanesque destin de la plus vile des voleuses. » Et voici le texte, aussi approximativement que l'on puisse rendre ce style feuilletonesque :

Presque aussi tragique que celle de l'homme au nom de qui le sien fut lié est l'histoire de Mrs Pearse, compagne de jeux d'Oscar Wilde, et l'unique amie qui resta auprès de lui quand cet enfant gâté du génie agonisait par suite des excès de son existence.

Mabel Wodehouse Pearse a été condamnée à six mois de prison pour un vol des plus abjects, car c'est elle qui escamota la « cachette » de « maman » Woods. Celle-ci avait consulté cette veuve de bonne éducation et d'aspect distingué sur la meilleure façon d'utiliser l'argent qui lui provenait d'un legs.

L'histoire de Mrs Pearse est inconcevable et nous en donnons ici, exclusivement et pour la première fois, les détails. Dans son enfance, elle fréquenta constamment la maison de cette femme si douée, Lady Wilde, mère d'Oscar Wilde, non moins bien doué, mais au destin funeste. C'est là qu'elle fit la connaissance de cet infortuné enfant de génie.

Un vif attachement naquit entre eux deux, et Lady Wilde souhaita que son fils épousât la jeune fille, mais, à la suite d'une brouille, elle rompit et épousa un Birman qui étudiait le droit et qu'elle rencontra à Londres.

Il n'est pas douteux que la façon dont la jeune fille fut traitée n'ait influé grandement sur l'existence de Wilde et n'ait indiscutablement contribué à provoquer la tragédie finale qui, avec

l'ostracisme social, poussa Wilde au déshonneur et à la mort dans une abjecte pauvreté.

Quand il termina ses jours dans un milieu sordide, la preuve éloquente de l'empreinte que lui avait laissée cet amour juvénile se trouve dans le fait que les dernières lignes que ses yeux contemplèrent furent celles de *For Love of the King*, la féerie qu'il avait écrite pour Mrs. Pearse.

Lorsque survint la tragédie qui couronna la vie de Wilde, Mrs Pearse, alors Mrs Chan Toon, apprit la nouvelle en Birmanie; elle se hâta de revenir en Angleterre où elle arriva juste après la condamnation. Elle obtint le privilège de visiter son ancien « sweetheart » à la prison de Reading et elle revint de cette entrevue grandement bouleversée parce que, dans un accès d'amertume, Wilde l'accusa d'être la personne qui avait fait s'écrouler son bonheur et détourné le cours de sa vie vers les voies qui l'amenèrent à la ruine.

Pendant toute la détention de Wilde, elle s'installa non loin de la prison, et chaque matin elle s'efforçait de plonger ses regards dans la cour où les prisonniers prenaient l'exercice, dans l'espoir d'apercevoir l'homme qui lui avait fait de si amers reproches. Une maladie intempestive lui fit manquer Wilde à sa libération, mais aussitôt qu'elle en eut la force, elle se rendit à Paris où elle eut une entrevue avec Wilde qui, de nouveau, lui reprocha la part qu'elle avait prise à la ruine de son existence.

Il était alors dans une gêne cruelle, mais il repoussa toutes ses offres d'aide pécuniaire, et, après une scène violente, il lui enjoignit de partir. Malgré cette rebuffade, Mrs Chan Toon resta à Paris et, par l'entremise d'amis, elle réussit à lui faire tenir les ressources nécessaires pour qu'il ne fût pas dans le besoin.

Quand la fin fut proche, Wilde, dans son délire, murmura « Queenie » (Petite Reine), nom d'amitié qu'il avait donné à sa « sweetheart » des jours plus heureux, lorsqu'elle figurait dans la féerie; mais avant qu'elle n'arrivât, le moribond avait rendu l'âme. En grand deuil et couverte d'un voile épais, Mrs Chan Toon fut l'une des rares personnes qui suivirent jusqu'à la tombe les restes du malheureux Wilde.

Peu de temps après, son mari mourut et elle revint en Angleterre où elle s'adonna à des travaux littéraires. Elle rencontra son second mari, citoyen américain, et elle vécut dans une con-

fortable aisance jusqu'à ce qu'il fût tué alors qu'il servait en France, dans la Croix Rouge américaine, dix-huit jours avant que l'armistice ne mît fin aux hostilités.

La guerre avait entraîné la perte des ressources de la famille, et le seul bien que Pearse laissa à sa femme fut le perroquet qui avait été son compagnon jusqu'à la fin et qu'on recueillit, grandement effarouché, après que l'obus eut tué son maître et quelques autres de ses compagnons.

Ces deux spécimens suffisent. On remarque que les allusions à *For Love of the King* sont extrêmement prudentes et qu'il est pris grand soin de ne pas se commettre.

Mais cette prudence ne pouvait satisfaire Mr Christopher Millard et l'occasion était belle pour lui de revenir à la charge. Il ne la manqua pas. Installé devant sa machine à écrire, il rédigea autant de rectifications qu'il y avait de comptes rendus. Les directeurs de journaux à qui elles furent adressées en accusèrent réception, mais s'abstinrent de les publier. On ne reconnaît pas volontiers s'être moqué du public.

Mr Christopher Millard se bornait cependant à souligner les invraisemblances les plus grossières. Il relève que Mrs Chan Toon prétend avoir connu la famille d'Oscar Wilde, mais rien ne corrobore cette affirmation : on ne trouve aucune mention d'elle dans les papiers et la correspondance de Wilde et des siens, et aucun des parents et amis d'Oscar n'a jamais entendu parler d'elle.

La police a établi que Mrs Chan Toon est née à Dublin en 1872. Elle prétend avoir été la « compagne de jeux » de William et d'Oscar Wilde, nés en 1852 et 1854. Oscar Wilde avait par conséquent dix-huit ans à la naissance de la future Mrs Chan Toon et il était alors étudiant à Trinity College. De plus Sir William Wilde mourut en 1876, et il devient difficile pour Mabel Cosgrave, âgée de quatre ans à cette époque, de soutenir qu'elle « a passé ses jeunes années au foyer de Sir William et de Lady Wilde ».

C'est en 1882 que William Wilde, frère aîné d'Oscar,

épousa Mrs Frank Leslie, « la riche veuve américaine » pour laquelle il aurait renoncé à sa fiancée irlandaise, qui avait alors juste dix ans. De même, Oscar se maria en 1884, à l'âge de trente ans, et il est encore bien peu probable que Lady Wilde ait « souhaité » que son fils épousât une enfant de douze ans. Toutes ces circonstances sont échafaudées avec une maladresse telle qu'on n'arrive pas à comprendre qu'un solicitor et les directeurs d'une importante maison d'édition aient pu s'y laisser prendre.

Le reste des affirmations de la dame n'est pas moins controuvé. Il est faux qu'elle ait eu « le privilège » de rendre visite à Oscar Wilde à la prison de Reading. Le nom des personnes à qui cette visite fut permise est conservé sur les registres officiels, et celui de la faussaire n'y figure naturellement pas. Il est également faux qu'elle ait suivi le cortège funèbre d'Oscar Wilde. Aucun de ceux qui assistèrent au service et accompagnèrent le convoi n'a souvenir d'aucune femme enveloppée de voiles épais, et son nom ne figure sur aucune des listes qui furent signées à la maison mortuaire et à l'église. Et l'Hôtel d'Alsace, où mourut Oscar Wilde, n'a jamais changé de nom et ne s'est jamais appelé « Arcadia ».

Dans quelques-unes de ses rectifications, Mr Christopher Millard rappelle que, le 27 juin 1925, Mrs Pearse offrit de lui vendre pour £ 3 six prétendues lettres d'Oscar Wilde, et, ajoute-t-il, « je n'hésite pas à affirmer que c'étaient des faux écrits par elle-même ».

Il reste à relater que l'aventurière n'en est pas à son coup d'essai et que diverses indélicatesses lui valurent de connaître déjà les rigueurs de la justice anglaise. Ses antécédents révèlent qu'en juin 1924 elle habitait Inverness, dans le Nord de l'Ecosse, où elle se faisait passer pour la veuve d'un « prince Orloff » qu'elle disait avoir été tué par les Bolchevistes. Elle proposa à un « syndicat » de journaux écossais d'écrire ses mémoires et en particulier ses souvenirs des principales cours d'Europe, qu'elle aurait fréquen-

tées avec son époux. Le « syndicat » dépêcha auprès d'elle un de ses représentants, qui n'eut aucune peine à découvrir que la soi-disant princesse ne fournissait aucune preuve de ses affirmations et qu'elle ne comprenait pas un mot de français ni de russe, chose assez singulière pour la veuve d'un diplomate, habituée des cours européennes. La subtilité écossaise est rarement en défaut.

Mr Christopher Millard ne s'en tint pas à ces réfutations d'anecdotes un peu trop fantaisistes. Son but est d'arriver à faire supprimer, dans les « Œuvres complètes d'Oscar Wilde », le volume qui contient *For Love of the King*. Dans le *Times* du 29 août dernier, les éditeurs ont déclaré que « jusqu'à ce que l'imposture soit démontrée », ils continueront à publier l'ouvrage. Mr Millard écrivit donc au *Times* pour signaler les invraisemblances dont les déclarations de la police apportaient la preuve, et il adressa de même aux éditeurs une lettre soulignant tous ces faits et les invitant à retirer le volume de la circulation et en cesser l'impression et la vente. Il n'a pas obtenu de réponse.

Cette histoire invite à comparer la procédure suivie en l'espèce en Angleterre et celle qui eût été observée en France. Arrêtée pour vol et abus de confiance, la femme Pearse aurait été, en France, inculpée par le juge d'instruction de tous ses autres méfaits, et le faux et usage de faux eût été certainement retenu contre elle. La condamnation qu'elle eût alors encourue aurait donné aux éditeurs la preuve qu'ils réclament, puisqu'il ne leur suffit pas de tous ces détails pour se faire une opinion. Sera-t-il jamais possible maintenant d'administrer cette preuve de façon qu'aucun doute ne reste ? C'est fort à souhaiter. Mais pour tous les gens de bon sens et de bonne foi, la cause est entendue et jugée : *For Love of the King* est un faux.

HENRY-D. DAVRAY.

LA POLITIQUE CATHOLIQUE EN UKRAINE

—

Le seizième centenaire du concile de Nicée a été célébré à Paris par une série imposante de cérémonies rituelles, appartenant aux Églises orientales et uniates. Aux croyants et aux spectateurs, ces cérémonies ont pu donner une idée de la variété et de la richesse des formes liturgiques dont, conformément à des traditions qui remontent aux premiers siècles de notre ère, les Églises chrétiennes de rite grec (Nestoriens, Maronites, Monophysites, Monothélites, etc.) ont revêtu la même antique profession de foi et l'identique mystère de la rédemption du péché et de la mort.

Au cours de cette « semaine liturgique », dans différentes églises parisiennes, et en présence de l'archevêque de Paris ou de ses représentants, de hauts dignitaires de l'Asie Mineure et de l'Europe orientale ont, intégralement et fidèlement, desservi les grand'messes des principales sectes orientales qui, après avoir, les unes au ve siècle (Arméniens monophysites, Koptes et Abyssiniens), les autres après le *Filioque*, cessé toutes relations avec l'évêque de Rome, se sont, au cours des Croisades ou encore plus tard, réinclinées devant son autorité.

La consécration de ces messes par des archevêques ou évêques, des métropolites ou archimandrites, dans leurs vêtements d'apparat, avec les antiques gestes et les processions rituelles, dans les langues de leurs missels, grec, paloslave, syrien, arabe, n'a pas eu lieu uniquement afin de réunir, en des cérémonies magnifiques, toutes les variétés hybrides de la vie religieuse en Orient, ou pour donner un témoignage public de la bienveillance paternelle et de

la souplesse diplomatique du Saint-Siège. Ces services pompeux et parfois émouvants n'ont emprunté toute leur signification qu'à l'intention solennellement énoncée de la Curie romaine de chercher à réaliser cet ancien idéal : le rétablissement, sous un pape infaillible, de l'unité des Eglises apostoliques.

Jamais, depuis le grand schisme du xiᵉ siècle, les circonstances n'ont été aussi favorables pour une réconciliation des deux groupes des Eglises chrétiennes. La chute de l'empire russe, protecteur naturel des communautés grecques, leur a rendu l'indépendance, ainsi qu'aux divers groupements religieux slaves des pays limitrophes, devenus autocéphales. L'abolition du Saint-Synode par la révolution, la division de l'Eglise orthodoxe en plusieurs sectes animées d'une rivalité funeste, l'impuissance du patriarche de Moscou à l'égard des prêtres rebelles, l'attitude hostile des commissaires du peuple envers l'orthodoxie, « source de superstition et de réaction », ont ravivé parmi certains catholiques romains l'espoir que la résistance des Églises orientales schismatiques contre une hégémonie de Rome faiblirait, et que, peut-être, les intellectuels russes seraient disposés à chercher dans une union avec l'Eglise catholique intacte un remède contre l'inquiétante évaporation des convictions religieuses dans le peuple russe.

D'une part, les Eglises chrétiennes sur lesquelles le Saint-Siège conserve à peine quelque espoir, comme les communautés vieilles-catholiques, l'Eglise anglicane et diverses sectes protestantes, nourrissent des espérances et formulent des projets d'union avec l'Eglise russe. Mais, de son côté, l'Eglise catholique ne néglige pas de faire valoir, dans une propagande qui pénètre les sphères les plus influentes de l'orthodoxie russe, la profonde similitude entre ses propres dogmes et usages rituels, et ceux de la principale héritière de Byzance. Après de multiples efforts (d'ailleurs condamnés par un grand nombre de catholiques) pour arriver à une entente avec le gouvernement

soviétique, le Saint-Siège a provisoirement renoncé à ses projets de prosélytisme en Russie. Il y a lieu de craindre, en effet, que les Jésuites et Dominicains désignés et préparés pour cette mission n'y trouvent un double et vain martyre, d'abord chez les communistes qui les combattraient comme des ennemis de la raison humaine et des espions de la bourgeoise occidentale, puis chez les paysans qui les puniraient pour complicité avec les antéchrists de Moscou.

En Belgique et en France surtout, sous les auspices des cardinaux Mercier et Dubois, de sérieux efforts ont été faits pour exercer une influence sur les jeunes émigrés. Le subit appauvrissement de la plupart d'entre eux les force à accepter des bourses d'études et le patronage amical de modérateurs catholiques. Tous les ecclésiastiques qui, avant la révolution, avaient travaillé en Russie comme missionnaires ou comme délégués de congrégations romaines, et qui, souvent après des tracasseries et emprisonnements, étaient retournés en Europe occidentale, ont été mobilisés pour cette propagande parmi les intellectuels russes. Les assemblées et cours qu'ils ont organisés parmi les émigrés ont rarement eu un résultat tangible, à cause des sentiments nationaux que l'exil a portés au paroxysme. Les négociations que le Secrétariat romain a menées avec le prétendant légitime à la couronne impériale russe, représenté à Rome par un baron de religion uniate, ne possèdent jusqu'ici qu'une valeur purement hypothétique. Les prêtres orthodoxes à l'étranger ont manifesté une absence complète d'intérêt pour l'enseignement catholique et nul d'entre eux (1), soit par attachement héréditaire à leur propre confession, soit par sentiment de solidarité avec l'émigration, n'a cédé aux tentations. Autour de certains Russes, que l'espoir de trouver dans l'Eglise romaine un appui dans leur lutte contre les soviets a gagnés pour Rome, ou du moins pour une union avec

(1) En Pologne, deux prêtres orthodoxes, apparentés à des familles catholiques, se sont convertis à l'église ruthène. Un certain Dabitch, gagné au catholicisme pendant un séjour à Constantinople, est depuis retourné dans le giron de l'orthodoxie.

elle, se sont formées comme autour de centres de cristallisation de petites sphères de sympathie avec l'Eglise catholique, mais celles-ci sont restées rares, ont éveillé des sentiments de résistance et ne s'étendent que lentement. Cependant quoique le Saint-Siège ne méprise pas le jeune enthousiasme des conversions isolées, il compte surtout, pour la conquête de l'Orient, sur les mécanismes politique et ethnologique de divers groupes populaires en Russie, et sur la collaboration des forces d'égoïsme et d'ambition chez certains séparatistes. Nous verrons tout à l'heure à quelle politique séculaire l'ancien idéal spirituel d'une réunion des Eglises apostoliques est lié, et quels en sont les buts et les instruments.

Il y a un côté extrêmement tragique dans les intentions délibérées et dans l'obstination méthodique avec lesquelles sont menées toutes ces tentatives pour utiliser l'état d'épuisement dans lequel l'orthodoxie russe est plongée, afin de briser sa résistance séculaire et d'arracher à son corps impuissant et anémique le geste de la soumission. Il est impossible pour l'émigration russe d'oublier que tous les moyens ont été jugés dignes pour atteindre ce but. Elle se souvient des relations aimables que le Saint-Siège et, par mandat, l'archevêque de Gênes ont liées avec les représentants du gouvernement athée qui a méthodiquement et impitoyablement opprimé les Églises chrétiennes en Russie et torturé et massacré des milliers de prêtres orthodoxes et catholiques. Et pendant toute cette solennelle commémoration du vénérable concile asiatique qui a préfiguré l'unité de la Cité divine, les émigrés russes ont cru voir se pencher sur les services magnifiques et les cérémonies pompeuses le spectre pâle et douloureux de l'Église russe, dans les chaînes, et perdant son sang par mille blessures.

§

Ce n'est pas sans raison que la semaine liturgique a été inaugurée par une messe solennelle dans la basilique du

Sacré-Cœur, par Mgr Chaptal, évêque d'Isionda, qui, sous l'égide du cardinal-archevêque et du recteur de l'Université catholique de Paris, consacre depuis de longues années toutes ses forces à la réunion des Eglises russe et catholique et aux conversions parmi l'émigration russe. De façon aussi significative, la série des cérémonies liturgiques a été close par une messe selon le rite russe à Notre-Dame de Paris. L'importance de ce fait est soulignée par la circonstance que cette messe a été célébrée par le Métropolite de Lemberg, qui est en même temps le chef de l'Église ruthène.

Au sujet de l'Eglise ruthène, je rappelle qu'elle est l'héritière de ces épiscopats orthodoxes qui ont été séparés de la terre russe lors de la conquête de la Russie occidentale par les Lithuaniens au XIVe siècle et, après l'union de la Lithuanie avec la Pologne, incorporés à un Etat catholique. L'histoire des efforts que le clergé catholique a engagés pour convertir les vaincus au catholicisme prouve une fois de plus cette loi : que la grande masse des croyants est moins rebelle à des tentatives pour modifier la forme de gouvernement de son Église (forme qu'elle considère comme peu essentielle) et les doctrines de sa foi (dont le sens lui échappe) qu'à des changements dans les rites des services divins (qu'elle connaît et qu'elle identifie avec les mystères religieux). Comme partout ailleurs en Europe, les nombreuses conversions « globales » ne purent se produire qu'après que le haut clergé eut été gagné à la nouvelle religion pour des motifs politiques ou par des promesses de dignités honorifiques. En général, le bas clergé se rangea aux côtés des masses populaires, contre les innovations religieuses. L'union avec Rome, après de multiples efforts stériles, n'aurait pas été conclue sans la « trahison » de deux ecclésiastiques russes, Mgr Cyrille Terletsky et Mgr Ipatyi Potéi, qui allèrent à Rome signer un concordat de soumission à l'évêque de Rome. Retournés en Pologne, ils amenèrent d'abord les prêtres et croyants des villes, puis des campagnes, par des confiscations et des contraintes de corps, à apporter

des modifications dans le rite des cultes. L'Eglise ruthène, devenue une des églises uniates, a occupé depuis cette époque une place particulière entre les Eglises catholique et orthodoxe, méprisée par la première comme un christianisme incorrect, combattue par la seconde comme un schisme. Ce n'est qu'au commencement du XVIIIe siècle qu'il a été possible d'apporter des changements plus profonds dans le culte proprement dit. Au cours d'une assemblée de hauts dignitaires catholiques et ruthènes, en 1709, au château du magnat Zamoisky, à Zamostié, il fut résolu que l'Eglise ruthène adopterait les rites essentiels du culte catholique. Mais la résistance opiniâtre des masses populaires, qui ne reculaient pas devant le martyre, a eu comme conséquence que le culte ruthène ne concorde avec celui de l'Église catholique qu'en des points d'importance secondaire. Les prêtres ruthènes ont adopté la soutane et se rasent généralement la barbe. Les seules concessions importantes que les Ruthènes aient faites au rite catholique concernent le baptême par aspersion, au lieu de celui par immersion, et la formule de la transsubstantiation. Nous y reviendrons tout à l'heure.

§

Déjà Pie X, à l'occasion du seizième centenaire de saint Jean Chrysostome, avait participé à un service selon le rite grec. Mais c'est probablement pour la première fois que, pendant la semaine liturgique du mois de décembre 1925, une messe selon le rite russe a été célébrée dans une cathédrale catholique. Le cardinal Dubois, entouré des représentants des ordres monastiques du diocèse de Paris et du chapitre de la cathédrale, a présidé le service à Notre-Dame où Mgr Szeptycki, métropolite de Lemberg, officiait. Ce qui a été particulièrement frappant dans cette messe, c'est que Mgr Szeptycki n'aurait probablement pas osé la célébrer, dans tous ses détails, dans sa propre cathédrale en Galicie. Malgré de légers écarts, dus au manque d'habi-

tude chez les officiants, les règles de la liturgie russe ont été fidèlement suivies.

Comme dans les églises russe et ruthène, l'autel et la foule des croyants étaient séparés du reste de la cathédrale par une iconostase, écran fortement doré, sur lequel le Christ, la Sainte Vierge, saint Wladimir, — ce saint si spécifiquement russe, — saint Nicolas et deux anges étaient représentés. La messe fut célébrée auprès, ou plutôt autour d'un autel de forme cubique composé d'une table recouverte d'un morceau d'étoffe pendant jusqu'à terre. Sur l'autel étaient placés l'antiminse (2), le crucifix, l'Evangile, le ciboire, deux candélabres et deux croix pour le geste de la bénédiction de la foule. Tandis que le prêtre catholique célèbre sa messe devant la pierre de l'autel, les gestes et mouvements processionnels du prêtre orthodoxe, de ses aides et diacres ont lieu autour de l'autel. Mgr Szeptycki était suivi d'un archimandrite grec, de deux religieux de l'ordre des Studites (3) et de deux Russes d'origine orthodoxe, l'un sacré prêtre catholique, l'autre prêtre ruthène. Les litanies et répons furent chantés en langue paloslave, et dans les termes mêmes qu'emploie l'Eglise orthodoxe. Naturellement, la formule de la Trinité fut lue sans le *Filioque*, et la sonnette employée pendant les services ruthènes manquait. L'archevêque officiant portait la dalmatique (*sakkos*) avec le pallium à forme large des orthodoxes. La prépararation hâtive de la cérémonie y avait laissé quelques petites lacunes. Pour mentionner un détail typique, d'importance d'ailleurs légère, on avait oublié de laisser une fente dans la dalmatique des diacres et sous-diacres, et l'un d'eux fut obligé pendant la messe de soulever sa dalmatique pour pouvoir retirer un mouchoir.

(2) Morceau d'étoffe brodée. Curieux exemple d'étymologie hybride : le nom est dérivé du mot grec ἀντί, au lieu de, et du mot latin *mensa*, table.

(3) Les Studites sont une congrégation monastique, fondée au IXe siècle, à Constantinople, par un gentilhomme grec, éteinte quelque temps après, et récemment rétablie par le Saint-Siège, avec ses anciens rites, dans une intention de propagande religieuse en Orient.

Pendant le service divin, un incident assez remarquable eut lieu. On sait que le miracle de la transsubstantiation est accompagné, dans les cultes orthodoxe et catholique, de gestes et formules rituels différents, qui résultent de conceptions dogmatiques différentes. Dans la messe catholique, les paroles du Christ : « *Hoc est enim corpus meum*, etc. », prononcées par le prêtre, ont une puissance magique et causent automatiquement le changement des substances du pain et du vin. Dans la messe orthodoxe, le prêtre prononce également ces paroles, mais elles ne sont chez lui qu'une réminiscence du récit de la Sainte Cène. Ensuite, le prêtre commence une série de trois prières, où il supplie le Sauveur de remplir la promesse faite à ses apôtres : « Nous vous offrons aussi cette offrande spirituelle et non sanglante, et nous vous invoquons, nous vous prions, nous vous supplions d'envoyer votre Esprit saint sur nous et sur ces dons posés sur l'autel, » etc. Après cette « épiclèse », le prêtre se jette à genoux et attend, dans cette position, le miracle.

A Notre-Dame, Mgr Szeptycki a prononcé la formule brève et impérieuse que son Église avait adoptée, mais, en même temps, le chœur russe, qu'on avait loué dans ce but, chantait à mi-voix très complètement les chants selon le rite russe. La conséquence en fut que le métropolite de Lemberg, pendant la période qui, dans les messes russes, est consacrée aux prières et à l'accomplissement de la transsubstantiation, resta inactif auprès de l'autel, et que la messe présentait une lacune parfaitement inexplicable pour les non initiés.

§

Cette messe orthodoxe à Notre-Dame cache une intrigue politique concernant l'Ukraine. L'espoir du Saint-Siège que toutes les Églises de rite grec se rangeront sous son autorité s'étend à la Russie tout entière, mais les obstacles à sa réalisation resteront longtemps encore infranchissables.

Dans le cauchemar chaotique des idéals révolutionnaires, les contours d'anciens rêves très connus, nationalistes et même panslavistes, commencent à se dessiner, de plus en plus clairement. Non seulement le clergé orthodoxe en Russie soviétique, bafoué et opprimé, se cramponne opiniâtrément aux anciens dogmes, mais dans les sphères de l'armée et de l'université et dans le monde des fonctionnaires, une propagande pour le catholicisme serait suspecte, non seulement comme une nouveauté superflue, mais comme une damnable immixtion d'étrangers dans les affaires russes.

Certains cercles ukrainiens sont venus au-devant de ces désirs difficilement réalisables du pape de Rome. Dans cette Ukraine qui se félicite de s'être proclamée, immédiatement après la conquête du pouvoir par les bolchéviks et le départ des troupes allemandes, une république soviétique indépendante, les partisans d'une séparation définitive d'avec la Russie se mettent à s'agiter à nouveau. Dans leurs projets d'avenir, l'idée d'une Eglise ukrainienne uniate occupe une place prépondérante.

Dans l'Ukraine actuelle se dessinent quatre groupes ecclésiastiques.

Le parti le plus nombreux est resté fidèle à l'ancienne Eglise russe et voit l'unique remède à toutes les difficultés religieuses du moment actuel dans le rétablissement de l'autorité du patriarche de Moscou.

Quoique le concile de l'Eglise vivante de Moscou ait prononcé en octobre dernier l'autocéphalie de sa province ukrainienne, ce décret, inspiré par les commissaires du peuple, n'a séduit qu'une minorité. On peut encore dire que l'Eglise vivante en Ukraine a des tendances panrusses.

Un troisième parti s'est complètement dégagé de Moscou et a proclamé une Eglise nationale ukrainienne. Dans de grandes assemblées publiques, elle s'est *elle-même bénie* et a élu ses évêques, archevêques et son métropolite. Il est

déjà maintenant certain que cette Eglise, à cause du caractère non apostolique de son clergé, ne pourra pas se maintenir à côté des autres Églises avec un clergé sacré par des successeurs autorisés du Christ et de ses apôtres. Elle est condamnée à se désagréger, tôt ou tard, en de petites sectes d'inspiration protestante, et qui se rapprocheront probablement de celle des Stoundistes (4).

Le quatrième parti ukrainien, encore peu nombreux, est le seul qui se prête à une intervention de l'étranger, et en premier lieu de l'Église catholique. Il désire la fondation d'une Eglise ukrainienne, sous un patriarche qui recevra son investiture des mains du pape. On croit qu'ainsi la nouvelle Eglise pourra conserver son rang parmi les autres Églises apostoliques, sans avoir demandé la moindre concession à la foi de charbonnier des villages. Cette idée est partagée par un certain nombre de prêtres ambitieux et par un groupe de notables ukrainiens sous l'inspiration, dit-on, de M. Lossky et du général Kapoustiansky, ancien ministre et ancien chef d'état-major de l'ataman Skoropadsky qui a joué en 1917 et 1918 un rôle si considérable dans la politique grande-ukrainienne de Guillaume II.

Pour ces « patriotes », il importe beaucoup, afin de prouver leurs prétentions à une Ukraine complètement indépendante de la Grande-Russie, de n'en être pas réduits à invoquer soit de très anciens souvenirs d'une Ukraine longuement asservie et insoumise, mais incapable de se libérer sans le secours des armées moscovites, soit de très jeunes espoirs d'une culture pauvre et trop incomplète. Ils croient qu'une différence actuelle, apparente et caractéristique, comme le serait celle entre une nation entièrement uniate et une autre traditionnellement orthodoxe, séparerait définitivement le peuple ukrainien du peuple russe. Ils espèrent que la reconnaissance du pape de Rome, à

(4) Secte mi-orthodoxe, fondée par un domestique russe qui avait emprunté aux colons allemands, au service desquels il avait été, l'habitude de faire ses prières à des heures (*Stunden*) fixes.

condition qu'elle ne comporte aucune modification de la liturgie orthodoxe, ne se heurterait pas à une résistance sensible des prêtres de village et des paysans, et que, peut-être, elle conquerrait leur sympathie, comme un acte de séparation symbolique d'avec la Russie soviétique détestée.

On pourra se demander si, de son côté, le Saint-Siège serait disposé à se contenter d'une soumission purement formelle de l'Eglise ukrainienne à son autorité, sans exiger en même temps un certain nombre de modifications à ses thèses dogmatiques et aux formes de son culte. La réponse est affirmative, du moins pour une période provisoire. Il est impossible de nier que l'attitude de l'Eglise catholique à l'égard des minorités uniates dans les pays catholiques ait subi des changements notables au cours du dernier demi-siècle. Après la séparation des Ruthènes de la juridiction de Constantinople au xvᵉ siècle, le clergé catholique en Pologne avait sévi contre eux avec une grande dureté. Ces méthodes de répression cruelle et souvent intolérable avaient été employées jusque dans la seconde moitié du xixᵉ siècle, sans résultats tangibles : encore aujourd'hui, les paroisses ruthènes des Carpathes utilisent pour leurs services religieux des missels paloslaves, imprimés à Moscou au xviᵉ siècle.

Comme pour former un contraste avec les méthodes que le gouvernement russe mettait en œuvre contre les Uniates de Volhynie et de Kholm (que le Saint-Synode considérait comme des orthodoxes hérétiques et rebelles), Léon XIII a introduit, à l'égard de leurs frères de Galicie, une tactique de modération et de bienveillance. Il semblait s'inspirer subitement de la parole paternellement prudente que son prédécesseur Léon IX avait adressée au patriarche de Constantinople, auquel il reprochait d'avoir fermé les églises latines de son patriarcat : *Ecce in hac parte romana ecclesia quanto discretior, moderatior et clementior vobis est.* Afin d'habituer — dans un but historique plus

éloigné — les Russes orthodoxes au spectacle d'une Église ne se distinguant en rien de la leur, mais dévouée à l'évêque de Rome, il encouragea le clergé ruthène à un retour intégral vers les anciens rites russes. Cette reconstruction, en Galicie, de l'antique cité spirituelle de Kief a pu y être exécutée sans peine dans les monastères uniates. Quant au peuple, la nouveauté archaïsante s'y est heurtée à une très forte résistance. On assistait donc au spectacle surprenant de deux Églises ennemies qui, des deux côtés de la frontière russo autrichienne, pour des motifs diamétralement opposés, et d'ailleurs avec des résultats également illusoires, avaient voulu forcer des populations récalcitrantes à l'introduction des mêmes réformes dogmatiques et rituelles.

Il semble que Mgr Szeptycki soit, aux yeux des séparatistes ukrainiens, le *patriarchès designatus* de l'Ukraine reconquise. En effet, il importe de ne pas oublier que Lemberg est revendiqué par les nationalistes ukrainiens comme une de leurs plus anciennes et plus importantes villes.

Mais il est permis de douter que les Ukrainiens — au cas que l'idée d'une Église d'État en obédience au pape prît pied chez eux — reconnaissent aisément comme patriarche national un gentilhomme polonais que des liens de politique cléricale rattachent à un pays étranger.

La question d'une Grande Ukraine, soustraite à l'hégémonie russe, nous conduit insensiblement à d'autre problèmes d'ordre européen. Pour le moment, les revendications ukrainiennes ne comportent, avec l'indépendance, que la réunion de toutes les régions de la Russie méridionale, jusqu'au Caucase. Malheureusement, dans cet empire rêvé, cette Sobornaia Oukraïna, avec ses champs fertiles et la richesse de ses mines, trois ou quatre groupes entièrement différents par leurs particularités ethnologiques et leurs formations historiques, se laissent distinguer. L'Ukraine proprement dite a subi un trop long et trop violent asservissement pour que les très belles et légen-

daires résistances des cosaques ukrainiens (Zaporogues) nous en fassent oublier les humiliations presque universellement consenties et quelques ineffaçables empreintes. Les cosaques du Kouban, dont une moitié descend de colons ukrainiens, sont également revendiqués par les Grands-Ukrainiens. Mais ils sont séparés des provinces de Kharkof et de Kief par les cosaques du Don qui, d'origine grand-russienne, ont toujours, au cours de leur histoire, victorieusement défendu leur indépendance, leur forme de gouvernement et leur religion contre les invasions et les violences des « pans » catholiques.

Doute-t-on que des causes d'ordre religieux, comme nous les avons développées, puissent avoir des conséquences politiques étendues? Qu'on n'oublie pas que, dans ces pays russes et limitrophes, les sectes chrétiennes sont enfermées dans les cadres nationaux et que les fièvres patriotiques s'ajoutent facilement aux passions religieuses. L'atmosphère y est saturée d'idéologies mystiques et de traditions historiques. Le passé continue à y vivre, et le présent ne s'est nulle part consolidé. Les dynasties déchues et les minorités nationales y sont des forces agissantes. Aucune frontière n'y est définitive. Dans leurs chants patriotiques, les pèlerins de tous pays appellent de leurs vœux de nouvelles guerres, pour effacer de récentes injustices.

Que dire de l'avenir? Comment discerner dans ce monde d'ambitions effrénées et de volontés amorphes les dénouements qui en surgiront? Sur le théâtre des événements politiques, la clarté des tendances proches, mais passagères, et l'obscurité des buts permanents, mais lointains, se mêlent dans une pénombre incertaine. Si l'on s'approche des réalités pour les distinguer, les perspectives fuient et les choses reculent.

Mais il suffira de dire quel jeu de coulisses présente le drame auquel nous assistons. Au premier plan, rien qu'une innocente vision pastorale : le christianisme russe restera-t il confiné dans ses frontières nationales et ses traditions

byzantines, ou suivra-t-il le Berger qui lui tend les bras ?

Sur un second plan, se détachent les anciens souvenirs et les longues traditions de l'Autriche et d'une grande Pologne. La « conversion » des Ukrainiens à l'Eglise uniate-ruthène est une hypothèse que l'ancien gouvernement autrichien avait depuis longtemps envisagée. Ce plan ukrainien était, en somme, en parfait accord avec la politique intérieure à l'égard des Ruthènes que l'Autriche soutenait en Galicie, afin d'y affaiblir l'élément polonais. Il est permis de supposer que la tentative de confier à un archevêque polonais la direction de la grande aventure religieuse qu'on prépare est destinée à faire dévier les tendances antipolonaises, que la politique germano-autrichienne avait imprégnées, au mouvement séparatiste ukrainien. Les Lithuaniens ne cessent de rêver à la possession de Wilna, de Tilsit, de Kœnigsberg. Pourquoi la Pologne ne méditerait-elle pas la pénétration spirituelle d'abord, économique ensuite, des domaines de Kief, que leurs palatins et hetmans polonais ou alliés avaient gouvernés pendant quatre siècles?

La candidature du comte Szeptycki à la plus haute dignité ecclésiastique en Ukraine, a-t-elle été rêvée et préparée par le pape actuel, quand il était nonce à Varsovie ? Quoi qu'il en soit, un tel mouvement, une fois déclanché et réalisé, pourrait très bien tromper toutes les prévisions. La conquête de populations aussi nombreuses au christianisme latin, ce renforcement si considérable des influences catholiques dans le proche Orient n'introduira-t-il pas un nouvel élément d'incertitude dans l'existence de plusieurs Etats limitrophes russes, déjà si difficilement viables ? Les républiques contemporaines sont généralement gouvernées par de fragiles compromissions entre partis instables, et sont donc — par définition — en même temps sectaires et capricieuses. Est-il vraiment possible à un chef d'église d'accorder les intérêts éternels des âmes qu'il prétend garder et défendre, avec la politique religieuse décousue et hystérique de leurs gouvernements ? Et si les circonstances

lui permettaient d'opter entre diverses formes de régimes politiques, ne préférerait-il pas l'avènement ou le retour d'une dynastie, qui lui permette des accords stables et une œuvre de longue haleine (5) ?

Ce n'est donc pas au second plan non plus que se préparent les dénouements des crises auxquelles nous avons fait allusion. Au troisième plan de ce théâtre politique, tout au fond de la scène, dominant de sa masse pesante la foule des événements transitoires et des ambitions éphémères, se dresse, comme un *deux ex machina*, le fantôme de la race élue, qui se croit appelée à commander les issues de tous les chemins que les petits Etats pensent pouvoir librement suivre, et à coordonner et conduire leurs volontés éparses vers le glorieux avènement du cinquième Etat mondial (6).

L.-H. GRONDIJS.

(5) Pour les questions qui se rattachent au problème de l'unité russe, consulter le clair et élégant exposé de M. Emile Haumant dans son *Unité de la Russie* (Bossard).

(6) *Mittel-Europa*.

SUR LE QUAI WILSON

—

PREMIÈRE PARTIE

I

Duvillier, trompant l'attente, se mit à examiner l'*Illustration* pour la troisième fois. Puis il consulta sa montre, releva les sourcils en signe de surprise et envoya un chasseur lui chercher au bureau de tabac du hall un paquet de Maryland. Autour de lui, quelques voyageurs commençaient à dîner. On entendait le bruit des derniers coups de jacquet. On réglait les apéritifs.

Il tira une lettre de son portefeuille et la consulta :

— Pas d'erreur, pensa-t-il. C'est bien au café de la gare d'Orsay qu'il m'a donné rendez-vous.

Sous l'œil sévère du garçon, se sentant un peu gêné d'occuper si longtemps une table, il commanda son troisième « demi » et une carte pneumatique.

Il commença à la rédiger :

Paris, 25 août 1924.

Mon vieux Jean,

Tu es aussi vague dans tes rendez-vous que dans tes opinions. Je t'attends depuis une heure, sept minutes, et...

Morchaud était devant lui... Duvillier déchira le papier bleu.

— C'est soixante-quinze centimes fichus... dit-il à demi fâché, mais heureux que son ami fût enfin arrivé. J'allais partir.

Jean s'installa à son côté sur la banquette et l'interrompit aussitôt.

— Ce n'est pas le moment de me faire une scène! Ça y est, Will, ça y est...

— Non! Ah! çà... Je te félicite, zèbre.

Et le jeune homme tendit la main pour la seconde fois à l'arrivant.

— Je ne t'ai pas caché que ce que tu viens d'obtenir ne me ravirait pas du tout pour moi-même, mais, puisque tu l'as désiré...

— Et, depuis que j'ai atteint le but, continua Morchaud, c'est-à-dire depuis une heure, je me reproche de ne l'avoir pas désiré assez éperdument encore!

— Quel toqué tu fais!

— Va, va, ne te gêne pas, mon vieux Duvillier... Il y a vingt-cinq ans que je t'écoute...

— Et que tu n'hésites pas à me répondre.

— Je ne te comprends pas! fit Morchaud. Toi que j'ai vu soulevé par les horreurs de la guerre!... Désires-tu que la monstruosité recommence et que les peuples s'entretuent à perpétuité?

— Comment peux-tu me poser cette question?

— Alors, tu devrais m'admirer, m'encourager...

— Réponds aussi, interrompit Duvillier. Malgré ton désir que les fauves cessent de dévorer les bêtes et les hommes, penses-tu que jamais...

— Tu es stupide! Il n'y a plus qu'un espoir, mon cher, un seul, d'empêcher que le coup de 1914 ne recommence : la Société des Nations. Si tu en connais un autre, indique-le moi. Je vais à Genève pour travailler avec les autres à l'épanouissement de cette grande espérance. On verra bien! Mais même ton scepticisme finirait-il par avoir raison, il aurait encore valu la peine de tenter la dernière chance de salut...

— Occupez-vous tant que vous voudrez, là-bas, s'obstina Duvillier, à jouer aux fondateurs d'un monde idylli-

que et, par cela même, nouveau, mais, bon Dieu! ne nous enlevez pas les garanties sérieuses qui nous restent! C'est tout ce que je vous demande. Nous sommes un certain nombre qui avons fait la guerre — et tu l'as faite aussi, d'ailleurs, je le reconnais — et qui aimons mieux pour le moment compter sur...

André n'acheva pas. Les deux amis, sachant bien qu'ils s'affrontaient en vain, se replièrent chacun dans son silence.

Morchaud, le premier, reprit :

— Ce n'est pas la première fois que nous discutons, et même violemment, cette question. Mais ce soir notre désaccord me fait une peine particulière, et je te l'assure, profonde. Tu comprends... A partir de ce soir...

Duvillier coupa sa phrase.

— C'est vrai, on s'est emballé tout de suite... et je ne t'ai même pas demandé d'explications : en arrivant, tu m'as crié : « ça y est ». Je me doute bien de ce qui « y est », mais encore... Précise.

— Eh bien! je sors du Service français de la Société des Nations, je viens de l'Esplanade des Invalides. Tu sais, ou tu ne sais pas, que c'est de là que partent toutes les propositions pour le haut personnel, celui qui est choisi directement par le Secrétariat général de Genève. J'étais à peu près sûr d'être nommé, puisque j'étais proposé par la France, qui, selon le principe de proportionnalité, a droit à un des postes libres en ce moment. Mais, je te l'ai dit, je désirais beaucoup être affecté au Secrétariat général et dans un emploi qui me permît de voir passer les dossiers importants, de collaborer à la préparation des sessions... Sir Drummond m'offrait bien un service assez intéressant, mais mes amis ont estimé que mon passé, mes études, mes titres, ma vie de militant, ma situation dans le parti, ne pouvaient pas s'accommoder d'une position malgré tout un peu secondaire. Ils ont obtenu pour moi une sorte de secrétariat du secrétariat

général qui me ravit. Je vais assurément au-devant d'un gros turbin. Mais au moins aurai-je la satisfaction d'exercer une action directe et effective. Voilà pourquoi je suis en retard... Ça en vaut la peine.

— Mon vieux zèbre, je suis heureux : tu as obtenu ce que tu désirais... Quoi que je pense personnellement de tes... illusions, ta réussite n'est pas pour m'affliger, tu le penses bien.

— Mais oui, je le sais, ami, répondit Morchaud rasséréné. Je sais que ton affection est capable de se réjouir même contre tes opinions... Ce qui te fait probablement en ce moment un état d'esprit aussi compliqué que le mien.

Ils commandèrent de nouvelles consommations.

— Ecoute, reprit Morchaud, après avoir bu, je vais te faire une confession... Tu ne m'en voudras pas, j'en suis certain. Si je suis arrivé en retard, c'est que, dans le trajet des Invalides jusqu'ici, il s'est passé un événement important et étrange : j'ai découvert mon âme.

Duvillier sourit. Cette phrase philosophico-mystique révélait Morchaud tout entier, tel qu'il le connaissait depuis plus de vingt-cinq années. Duvillier en lui-même se disait que ce n'était pas « son âme » que son ami venait de découvrir, mais une de ses âmes successives. Depuis longtemps, s'essayant à la psychologie de cette belle personnalité, il avait noté les marques profondes qu'y avait imprimées la politique : Jean appartenait à cette aile gauche de la bourgeoisie appelée le parti radical. Celui-ci, dans tous les pays du monde, mais en France surtout, depuis 1830, tente, par la générosité de son idéal démocratique, de faire oublier au prolétariat l'erreur fondamentale des ancêtres de 1789 qui ne surent rien prévoir de l'avenir social. Ayant épuisé ses raisons d'agir dans la lutte pour le suffrage, pour l'enseignement laïque, pour la séparation des Eglises et de l'Etat, pour l'impôt sur le revenu, incapable, étant donné ses origines, d'aborder

dans un esprit affranchi les problèmes du monde ouvrier et de lui inspirer confiance, le radicalisme se trouvait désemparé devant le néant de son programme quand l'avant-guerre et la guerre vinrent lui offrir le thème inspiré de la fraternité humaine.

Fuyant alors les réalités et les solutions précises, il renouvela sa substance dans les aspirations encore confuses et les rêves légitimes, mais vagues, de l'Humanité douloureuse. L'esprit et la sensibilité de Morchaud avaient été réglés au rythme de cette espèce de malaise nouveau que la catastrophe imminente avait communiqué à la Démocratie. C'était, au fond, un homme de la Première République, de la Grande et Indivisible, mais dépouillé de l'énergie pratique et du merveilleux sens politique qu'Elle a conférés à ses amants passionnés. Il n'avait hérité d'Elle que son idéologie et sa débauche sentimentale d'abstractions. C'est de ce cœur dogmatique, à la recherche d'un amour, qu'il avait reçu, comme la Révélation, le pacte wilsonien.

Du radical Morchaud avait tout : ce fanatisme, qui est une noble force réalisatrice sous la condition qu'il ait une consistance et un objet ferme; cet exclusivisme, pour qui un programme souple et un esprit intransigeant sont la mesure de toutes choses; cette obsession de la politique, qui pousse à tout confronter, génie, beauté, passions, avec la Doctrine; cette impossibilité absolue enfin de comprendre la vie autrement que sous son aspect parlementaire et de ramener le mouvement humain à autre chose qu'à un jeu ministériel ou électoral. Conception qui, en dépit de son étroitesse, a, somme toute, une certaine grandeur puisqu'elle fournit aux mots la vertu d'engendrer des réalités et prête aux cerveaux la faculté de se modeler sur des chimères.

L'âme de Morchaud était faite de cette âme radicale, continuellement enfiévrée d'une crise politique, perpétuellement tendue vers quelque chose, n'importe quoi,

mais quelque chose qui soit à gauche... sans être trop à gauche pourtant, de cette âme radicale toujours exagérément passionnée... pour les solutions sans exagération, de cette âme radicale qui ne tolère et ne respecte que ce qui est dans la ligne du parti. On peut maudire et ridiculiser cette empreinte indélébile de l'intelligence, on ne peut toutefois pas en méconnaître la puissance et la noblesse. C'est elle, sur d'autres plans et dans d'autres domaines, qui a fait la force et la victoire de tous ceux qui ont dominé et marqué le monde de leur volonté.

L'âme de Morchaud était d'ailleurs faite d'autres nuances encore : par exemple, d'un effort constant vers la Vertu. La Vertu, c'est le côté pour ainsi dire « réformé » du radicalisme. C'est un mot, mais c'est le Mot, c'est le Verbe — qui est Dieu. Quelques-uns attendent toujours sa venue, son règne sur la terre, sans comprendre que si la Vertu triomphait, c'en serait fait, et pour toujours, de tout, y compris du radicalisme.

La Vertu, c'est la grande erreur léguée par Robespierre à la Démocratie et dont elle crèvera, car elle comporte une exigence d'absolu incompatible avec la nature humaine et surtout avec la Politique. On ne gouverne les hommes qu'en les considérant dans le relatif, en tenant compte de leurs vices et en les accommodant. Toute la vie, celle des vertueux eux-mêmes, est là pour le prouver.

Physiquement aussi Morchaud était le Radical. Il avait le nez aigu, un peu pincé et totalement dépourvu des moindres signes de sensualité, des yeux de myope combinés pour voir l'Invisible, le front entêté et fait pour cogner. Il portait, ce qui est aujourd'hui rare chez les hommes jeunes, la barbe comme les apôtres, comme Brunetière, comme le général Boulanger, et une cravate flottante. Sa tare, qu'il se reprochait sans cesse, mais contre laquelle il ne pouvait réagir, c'était d'être mieux vêtu qu'un homme occupé exclusivement d'idées ne doit l'être. Sa nature raffinée, sa sensibilité délicate et que n'avait

pas émoussée sa vie de café, de meetings et de comités, étaient les plus fortes : il n'y pouvait rien. Il avait le goût du costume bien taillé, parce que secrètement, malgré lui, il avait le goût de plaire.

Il n'avait fallu à Duvillier que le temps de fermer les yeux cinq secondes et d'avaler une gorgée de vermouth-cassis, pour se remémorer toutes les grandes lignes du caractère de son ami dont il avait tracé le dessin depuis longtemps déjà. Ce résumé passa dans son cerveau comme un vol rapide d'oiseau dans l'encadrement d'une fenêtre et il répondit :

— C'est en devenant fonctionnaire de la Société des Nations que tu as « trouvé ton âme »... Alors, admets que d'autres peuvent aussi « trouver leur âme » en entrant dans les Douanes ou dans les Contributions indirectes...

Duvillier, ingénieur d'une précision rigide comme les équations de la construction d'un pont, avait ainsi coutume de tirer des phrases mystiques de son ami des conséquences logiques et bouffonnes qui les précisaient et en condensaient le brouillard en une goutte d'eau tenue dans le creux de la main.

D'ailleurs, Morchaud, visiblement en proie à une grande émotion, avait à peine entendu la plaisanterie. Il essayait de formuler en paroles la cohue d'idées brumeuses qui tourbillonnait en lui :

— Attends, je ne t'ai pas tout dit... Si je suis arrivé en retard, ce n'est pas qu'on m'ait retenu bien longtemps aux Invalides. Je suis resté plus d'une heure accoudé au parapet du quai, vers la statue de Voltaire. L'ai-je aimé avec toi, ce coin de notre histoire! Je crois que personne, comme nous, n'a perçu tous les relents de vie qui rôdent autour de ces vieilles maisons, au-dessus de ces vieux pavés. C'est vraiment entre ces pierres grises que nous avons goûté les joies, les déceptions, les espoirs, les passions mesquines ou grandes des anciens morts qui ont vécu là!

— C'est exact... et je crois bien que c'est le seul endroit du monde où je me sois laissé entraîner loin des réalités, confirma Duvillier. Elles seules, à l'ordinaire, m'intéressent. Pourtant, quand nous revenions sur terre et que nous abordions les précisions... Avons-nous pu discuter à perte de vue, comme de vulgaires Russes, pendant des nuits entières de printemps, sur la valeur symbolique du palais des rois, sur ce qui s'est élaboré dans ce Louvre et sur l'espace, aujourd'hui vide, des Tuileries!

Ils en étaient arrivés à l'instant mélancolique qui précède les longues séparations. En un langage un peu spécial, on dresse l'inventaire des souvenirs. Morchaud répondit :

— Tu vénérais dans ce palais l'endroit où la France s'est agrégée, le lieu où s'est lentement concentré le territoire, où a soufflé l'esprit du royaume. Et moi, j'y voulais voir, j'y vois encore le sanctuaire d'une loi périmée que la France, le jour où elle est devenue la France nationale, a arraché aux mains malades de la Monarchie! Et Voltaire!... Quelle argumentation épique sur cette statue du Libérateur qui sort en un relief émouvant, malgré elle, dirait-on, du mur de la vieille tradition académique! Nous étions d'accord que *Candide* et les *Lettres* restent le plus parfait exemple de français précis! Mais sur l'esprit!...

Morchaud et Duvillier se turent un instant, les yeux et les oreilles recueillis dans des visions et des échos d'heures abolies.

— Eh bien, tout cela, mon vieux, reprit Morchaud, s'arrachant à son émotion dans un sursaut d'énergie, c'est fini. Tout à l'heure, j'ai réfléchi tout seul et à fond, dans ce décor... Je te l'avoue cyniquement, je ne t'y ai pas retrouvé un seul instant, pour la bonne raison que je ne m'y retrouvais pas moi-même. Cet événement banal, terre à terre, d'être devenu, comme tu dis, un fonctionnaire de la Société des Nations, a fait franchir

à ma sensibilité une étape imprévue, mais préparée dès longtemps, j'en suis sûr, au fond de ma raison inconsciente. Ces pierres, ces quais, ce fleuve, ces antiques maisons, toutes ces vieilles choses que j'ai tant goûtées parce qu'elles étaient le cadre de la libération de mon pays, tout cela a, pour ainsi dire, perdu à mes yeux son sens vivant...

— Tu fais un beau coupeur de cheveux en huit, interrompit Duvillier en hochant la tête.

— Possible. Il n'en est pas moins vrai que je viens de pénétrer dans le grand Idéal moderne, singulièrement plus vaste, plus généreux, plus grave que celui de nos adolescences! Je viens de découvrir des contours précis à ce mot nouveau forgé par la souffrance de dix millions d'êtres : « Humanité. » Je viens de concevoir un programme auprès duquel celui de nos luttes internes passées et même présentes paraît étrangement mesquin et rétréci : la fraternité terrestre...

— Ah! que j'ai bien fait, ricana Duvillier, de te surnommer « zèbre »... il y a très longtemps. Tu ne marches pas, tu cours... Te voilà de nouveau parti au galop!

— Si tu veux... Il n'en est pas moins vrai que cette Société des Nations, en m'absorbant, m'a fait don d'une âme neuve, je te le répète, une âme plus large, plus humaine, meilleure. Je sens bouillonner en moi tant de devoirs jeunes. Songe que je vais travailler, là-bas, à la prospérité de ce Pacte sacré, à peine en action encore, mais qui est l'avenir, qui est la conscience des temps futurs, au sein duquel, dans vingt ans, dans cinquante ans, dans un siècle, les patries se fondront, s'anéantiront peu à peu, les patries avec leurs préjugés, leurs mœurs rétrécies, leurs intérêts limités, leurs obligations étroites, leur sauvagerie certaine... Je me suis détaché jadis de ma famille personnelle au profit de la France, je me détache aujourd'hui de la France au profit de l'Humanité. « Détaché », tu comprends ce que je veux dire... Détaché politi-

quement, intellectuellement s'entend. Il n'en est pas moins vrai que cette Société des Nations est faite pour moi, comme je suis fait pour Elle... Elle est pour moi la Pensée-Messie. Elle représente exactement l'apostolat que ma vie appelait, que j'attendais depuis que je médite, dont j'ai entendu les premiers enseignements pendant les nuits du champ de bataille!

— Nous verrons dans un an, fit Duvillier sceptique.

— Je suis convaincu que tu me retrouveras plus « citoyen du monde » qu'aujourd'hui même. Au-devant de quoi vais-je? Je n'en sais rien. La Société est-elle servie par un personnel bien imbu de cette mentalité nouvelle qu'Elle apporte, qu'Elle réclame, qu'Elle impose? Je vais le voir bientôt. Pour moi, Elle peut être certaine que je lui offre un cœur qui ne connaît plus rien que le culte de son idéal, j'ose le dire, en dehors et au-dessus de tout ce que ma propre race, mon propre pays peuvent tenter pour resserrer leurs vieux liens, renouer leurs vieilles chaînes!... Je t'assure que je me suis bien affranchi.

— Pour t'asservir à l'esclavage d'une douteuse tentative!

L'incrédulité de Duvillier et l'enthousiasme de Morchaud, leurs sincérités indéniables se mesurèrent tragiquement parmi le bruit des soucoupes et des dominos, dans l'agitation enfiévrée de ce café, traversé d'appels, de commandes, de chocs de vaisselles et de verreries, Duvillier bref comme l'esprit formulaire de l'Ingénieur, Morchaud, disert, éloquent suivant les habitudes verbales de son milieu. Ils se heurtaient ainsi non sans mélancolie, comme deux amis fraternels qui, après avoir composé pendant vingt-cinq ans avec leurs profondes divergences d'opinions, se trouvent enfin et malgré eux face à face dans d'irréductibles oppositions. Le duel leur était d'autant plus douloureux qu'après s'être prodigué des blessures, ils allaient laisser tomber entre eux le divorce d'une longue séparation.

C'était la fin intellectuelle, ou à peu près, d'une tendre et vieille affection maintenue obstinément jusqu'à ce jour, à travers toutes les dissensions, hors des luttes profondes et des mots irréparables. Les sentiments peuvent subsister intacts, prospérer dans toute leur vigoureuse beauté, même quand les idées se combattent, puisque, pour se combattre, a-t-il fallu encore qu'elles se rencontrent, c'est-à-dire qu'elles évoluent sur le même terrain. Tant que les deux amis n'avaient fait que concevoir le salut et la grandeur de leur patrie suivant des méthodes différentes, rien n'empêchait qu'ils restassent cœur à cœur. Bien que Duvillier, uniquement occupé d'industrie et de science, n'eût d'autres opinions politiques que les solutions opportunistes et avant tout pratiques qu'il apercevait aux problèmes de chaque jour et que Morchaud, au contraire, se fût lancé à corps perdu et par tempérament dans l'action d'un parti, ils relevaient l'un et l'autre de cette espèce de dogmatisme de caste dont ils avaient reçu la marque, l'un à Polytechnique, l'autre à Normale. Cette fraternité d'essence cimentait leur union en dépit de ce que leurs convictions avaient de disparate. Mais maintenant !... Morchaud passait dans un autre monde physique et moral. Ce n'était plus la discussion, c'était même la contradiction qui devenait impossible. Déjà, depuis une heure qu'ils escarmouchaient, ils ne s'opposaient plus réellement parce qu'ils ne se comprenaient plus. Leurs idéologies se développaient désormais dans deux plans différents, leur vocabulaire ne correspondait plus aux mêmes idées, les mots ne révélaient plus les mêmes concepts. Pour la première fois, et avec amertume, Duvillier découvrait, mesurait le chemin que son ami avait parcouru en silence, sans que lui-même s'en aperçût, et qui l'avait éloigné définitivement de lui. Il ne trouvait plus rien de convaincant, de logique, à opposer à l'exaltation néophyte de Morchaud. Cette rupture sans espoir de leur unité intellectuelle lui était si douloureuse

qu'il se félicitait presque de ce que les nouvelles fonctions de Jean comportassent un long, peut-être un définitif éloignement.

Il était convaincu que ces mots « citoyen du monde », dont Morchaud venait de définir son nouvel état d'âme, ne contenaient qu'utopie et vanité. Il ne lui venait pourtant plus une idée décisive à dresser en face de ce beau rêve. Mais son bon sens méfiant, son instinct aigu des réalités l'empêchaient de se leurrer.

Morchaud regarda l'heure et se hâta d'appeler le garçon pour régler les soucoupes.

— Arlette m'attend. Tu dînes avec nous?

— Elle préférera être seule avec toi... C'est presque les adieux...

— Justement. Malgré tout, devant toi, on s'attendrira moins.

Ils marchaient maintenant le long des quais apaisés, presque déserts. Morchaud était hors des temps et des lieux. Duvillier, en dépit de son cerveau pratique et d'une sensibilité assez rebelle à toutes autres émotions que les scientifiques, subissait ce soir d'Ile-de-France cendré, tendre qui semblait, de sa sérénité bleue, sculpter de nouveau, avec le génie du ciel, les frises et les reliefs du Louvre. Les lignes du vieux palais couraient, coulaient, pures et larges sur l'horizon pâle, incrustant dans une délicate atmosphère leurs lignes de grâce puissante. Même la Seine bourbeuse était imprégnée d'une pureté nocturne. Ils la traversèrent au Pont Royal. Sur la place du Carrousel, Duvillier formula tout haut une pensée qui l'avait tourmenté pendant leur long silence :

— Tu quittes Arlette. Tu ne l'emmènes pas à Genève?

— Ça n'est pas possible, tu comprends... Moralement... Dans une petite ville et dans ce petit monde de la Société... Et puis, je n'ai pas employé trois années de ma vie à la relever d'où tu sais, à lui inculquer le goût d'un labeur sain, à la maintenir à son travail pour la replon-

ger tout à coup dans l'oisiveté où elle vivrait nécessairement là-bas.

Morchaud se tut encore une fois comme s'il interrogeait sa conscience. Arlette! C'était elle, en effet, l'écueil que sa religion nouvelle avait trouvé sur sa route. Depuis le premier jour où il avait envisagé l'hypothèse d'aller vivre à Genève, jamais son cœur n'avait été d'accord avec son cerveau. Opposition si douloureuse qu'il connut même des heures, au début, alors qu'il n'était pas encore complètement saisi, possédé par l'Œuvre, où il souhaita que ses démarches échouassent. La rupture, il le savait bien, devait être pour lui autre chose qu'un déchirement sentimental. Il aimait certes encore Arlette après quatre années d'union. Il l'aimait de cette tendresse un peu confuse, un peu routinière qui est la forme la plus générale de l'amour sans passion. Il l'aimait de toute la force de ses habitudes, pour toutes les commodités introduites par elle dans son existence qu'elle avait fixée et régularisée, pour la paix physique et morale aussi qu'elle fournissait à son activité politique. Mais il l'aimait surtout parce qu'elle était la preuve vivante, la seule encore qui manifestât la vérité de ses aspirations apostoliques. Tout son merveilleux instinct de prophète qui rêve de bouleverser le monde avec les ferments de sa foi n'avait encore agi que sur cette femme, son unique disciple. Sa destinée était la seule qu'il eût pu encore pétrir de ses mains, appelées, il en était convaincu, à modeler un jour une humanité nouvelle et régénérée. Mais du moins avec elle, il avait pleinement réussi! Il avait ramassé Arlette presque dans la fange, danseuse professionnelle et courtisane attitrée d'un dancing de dixième ordre. Goutte à goutte, mot à mot, sans remarquer la contradiction entre ses désirs d'une nouvelle Loi et le travail essentiellement chrétien qu'il accomplissait, il avait versé dans son âme, d'abord rebelle, puis peu à peu illuminée, le meilleur de sa vieille morale, l'essen-

tiel de ses préjugés, les notions les plus intransigeantes et les plus traditionnelles de sa caste. Il l'avait ramenée au travail honnête et bourgeois, à la vie régulière, à l'austérité des mœurs ; il l'avait ensuite aidée à s'établir en l'intéressant dans les affaires d'une modeste boutique et, depuis deux ans, déjà elle gagnait largement sa vie en gérant un magasin de maroquinerie, rue du Helder. C'était assurément une belle œuvre qu'il avait accomplie là, une œuvre de patience, de volonté et d'amour dont il était fier et dont il se rendait complaisamment témoignage. Il estimait en lui-même que les autres, Duvillier surtout, n'appréciaient pas à sa valeur ce sauvetage d'une créature humaine, sauvetage qui avait une portée sociale plus considérable qu'on ne le pensait. Et, de fait, son orgueil n'était pas tout à fait déplacé. Il n'avait pas été exclusivement inspiré dans son acte généreux par le désir physique de cette belle fille, ni par une égoïste jouissance intellectuelle. Il avait subit l'élan de son altruisme foncier et écoulé les appels de son sens impérieux de la solidarité.

— Assurément, je ne quitte pas Arlette sans un serrement de cœur, reprit Morchaud après avoir longuement médité. Mais, du moins, mon départ ne me laisse-t-il aucun remords désormais. Elle peut vivre maintenant par elle-même, proprement. Je pense lui avoir rendu un rude service... Et d'ailleurs, je la quitte sans la quitter...

C'est au-dessus de la boutique, dans le petit appartement de deux pièces occupé par la jeune femme que les amis s'installèrent pour dîner. Tout y était couleur et odeur petit-bourgeois, sans personnalité : les chambres tristes et sombres, les meubles vulgaires, les bibelots de bazar; jusqu'à la galantine de charcutier étalée sur la table dans son papier gras, tandis qu'Arlette, dans la cuisine, surveillait une omelette tout en débouchant un litre. L'été boulevardier, doré et joyeux, entrait avec la poussière et le cornement des autos par la fenêtre ou-

verte. La Didon dédorée de la pendule contemplait le triste couvert de ruolz désargenté et la grossière vaisselle sur la nappe fripée. Une lumière déjà décolorée errait sur le faux chêne du buffet en douteux Henri II de faubourg.

Cependant, cette médiocrité morose, parmi laquelle il avait tant vécu et qu'il allait quitter, parut à Morchaud, plus accessible aux idées qu'aux sensations, le paradis de la paix, du confortable, du bonheur. Vers quelles chambres d'hôtel, vers quels meublés s'en allait-il? C'en était fait maintenant de l'asile sûr, familier, certain, du logis de repos où l'on est à l'aise entre les murs, dans les meubles comme dans de vieux vêtements! C'en était fait du nid où l'on se détend à chaque crépuscule, dont on reconnaît chaque brin de paille à chaque réveil. C'en était fait du lit personnel, façonné à votre corps, docile à vos amours. Après les heures de café et de brasserie, les dîners hasardeux, les soirées où l'on tue le temps, ce seraient désormais les draps anonymes de la chambre louée qui demeure hostile et obstinément inconnue. Tandis que là!... Comme il y avait accommodé sa vie! Que de souvenirs! Que de joies modestes, mais saines! Il se dédoublait. Il lui semblait dans le passé, et maintenant qu'il allait tout perdre, se voir lui-même, installé en pantoufles, dans le grand fauteuil près de la cheminée, les soirs où la politique lui laissait quelques loisirs. Arlette, confiante en son amour, assurée de l'avenir, circulait autour de lui, brassant aux remous de sa marche gracieuse une allégresse calme, prodiguant les douceurs de l'intimité. Et les beaux dîners amicaux autour de cette table! N'y avait-il pas encore dans ces vases les brassées de fleurs qu'ils rapportaient de leurs excursions dominicales? Ces murs étaient gonflés du seul bonheur paisible qu'il eût connu dans sa vie.

Duvillier le tira de sa rêverie :

— Tu as lu hier matin l'article de *la Fraternité*?

— Non, tu l'as?

Morchaud tendait la main.

— Ma foi non. J'étais persuadé que tu le connaissais.

— Qu'y disait-on?

— Il vaut mieux que tu sois prévenu... C'était Lobelle, le député de...

— Un communiste.

— D'une violence, mon vieux!... Ça avait pour titre : *Assez de Normaliens, assez de Comitards!* Tu vois d'ici... Il s'agissait naturellement de ta nomination. Lobelle prétendait qu'on déconsidérait le pays en proposant à l'agrément de l'administration de la Société pour les hauts postes un membre du Comité central radical-socialiste et un normalien de plus. Les fonctionnaires du radicalisme, écrivait-il à peu près, s'affirment comme des sectaires obtus et étroits, incapables d'apporter aux problèmes internationaux autre chose qu'un esprit de caste et de parti. Ils ne sont plus, quand ils sont à Genève, appointés par le libéralisme bourgeois, la plus ridicule et la plus odieuse des parodies, mais ils continuent à représenter son esprit dans un organisme qui a besoin d'une autre impulsion. Quand ils se doublent de normaliens, c'est bien le comble ! Alors, au sectarisme bourgeois s'ajoute le dogmatisme universitaire. Un normalien est, par essence, un esprit qui a renoncé à tout contact avec la vie ou qui, du moins, prétend faire entrer la vie de force dans le cadre de son érudition et de ses doctrines, un homme à qui on a inculqué l'idée que sa supériorité le dispense de toute expérience, qu'il sait tout en principe et qu'il lui suffit de fouiller dans le fatras de sa culture pour y trouver la solution de n'importe quel problème. Le cerveau de la rue d'Ulm est un magma de formules abstraites et de matières à fiches. L'orgueil normalien a été une des plaies de ce pays... Tu vois d'ici ce que Lobelle a pu broder sur ce thème. Ça continuait sur ce ton pendant trois lourdes colonnes de journal. Je

ne t'en donne qu'un résumé et, je te le répète, parce que j'estime qu'il est de mon devoir de te tenir au courant. D'ailleurs, tu sais bien qu'on en a servi autant, qu'on en sert quotidiennement à mon Ecole Polytechnique...

Morchaud réfléchit un instant. Puis il répondit :

— Oui, mon vieux, tu as bien fait de me parler de cet article. Il vaut toujours mieux connaître les attaques dont on est l'objet. Au surplus, tous les journaux d'extrême gauche ont fulminé contre ma nomination. J'en tire quelque orgueil. Cela prouve qu'elle n'est pas indifférente. Nous allons voir! Je n'ai qu'une ambition : leur répondre en agissant et opposer des résultats heureux à leur phraséologie stupide.

Arlette, qui avait fini leur popote, écoutait, les deux coudes sur la table, sans trop comprendre pourquoi l'on vitupérait ainsi l'homme qui, devant son humble entendement, était un grand homme, sans comprendre même que l'événement auquel se référait l'article de Lobelle et la conversation des deux amis marquait la conclusion de leur vieil amour.

Morchaud pour la leurrer — et un peu pour se leurrer lui-même — lui avait assuré que, Genève n'étant qu'à une nuit de voyage de Paris, il ferait constamment le trajet et viendrait la voir au moins deux fois chaque mois, qu'il y aurait peu de choses changées dans leur vie et que leur tran-tran continuerait comme par le passé. Lui savait bien, quand, au fond de lui-même, il envisageait l'avenir réel, qu'il trompait ainsi son propre chagrin. Mais elle avait cru en sa parole, comme elle avait cru en son amour, en son génie, en sa morale, en tout ce qu'il lui avait affirmé.

La prostitution lui avait façonné pour toujours une âme résignée et accessible à tous les mensonges. Morchaud, en la sauvant du trottoir qui l'attendait, s'était dessiné dans son cerveau simple et veule, troublé par les grandes phrases qu'il lui débitait et qu'elle ne compre-

nait pas, comme une sorte de saint, si ce n'est de Dieu. Elle le mêlait confusément au souvenir de l'évêque qui avait présidé sa première communion et qui était demeuré pour elle ce qu'il y avait de plus haut sur la terre. De ce fait, elle n'avait même jamais discuté ce qui tombait de la bouche de son amant. Et puis, ne fréquentait-il pas quotidiennement tous les grands personnages dont elle lisait les noms dans *le Petit Parisien* : Herriot, Briand, Caillaux, Painlevé?... Avec de telles relations, comment aurait-il pu lui mentir?

II

Aussitôt que le train eut franchi la gare de Charenton, Paris, l'humanité qui s'agite dans son décor, sa propre vie, les deux êtres qu'il venait d'abandonner sur le quai de la gare, émus et douloureux, tout ce qu'il laissait derrière lui s'amenuisa dans le souvenir de Morchaud, devint minuscule, lointain, inexistant, semblable au mirage de jeux de fumées. Il fut envahi par une joie indéfinissable et quelque peu féroce à se sentir détaché de ce monde mesquin et inconsistant de nains, à se sentir entraîné vers de plus vastes destinées, et il éprouva un besoin immédiat d'accomplir quelque chose de nouveau et d'extraordinaire. Malheureusement, son désir imprécis d'héroïsme et d'innovation était contenu dans le couloir et l'étroite cabine d'une voiture de sleeping. Il se contenta donc de commander au préposé à ce wagon de luxe un whisky-soda. Et il ajouta, vieille habitude des cafés politiques, « bien tassé », mots qui lui paraissaient, en les proférant, être revêtus d'un aspect viril et résolu.

Ce 31 août, dernier jour de son existence parisienne, avait été singulièrement occupé. Comptant sur l'émotion du départ et des souvenirs, sur la légèreté joyeuse de cette belle journée, sur la féerie de lumière qui faisait sourire toutes les pierres du vieux Louvre, jouer toutes ses

frises, tous ses hauts-reliefs, tous ses détails architecturaux et qui transformait l'eau de la Seine en flots d'ambre gris, Duvillier avait emmené son ami, pour leur dernière promenade, vers le coin de leur ancienne dilection. Sournoisement, profitant de ce que leur ultime et âpre discussion détournait son attention du chemin, il l'avait dirigé vers le petit carrefour que forment le quai, le mur de l'Institut et le débouché de la rue Mazarine. Là, sur le refuge où trône Voltaire, il s'était arrêté, immobilisant Morchaud, arrêtant brusquement sa période. Là, pourtant!... Au-dessus de cette asphalte, de ces pavés, entre ces briques et ces pierres, le long de ces balustres de fer, contre ce mur du vieux Palais, parmi les feuilles survivantes et brûlées de ces arbres, son ami, véritablement possédé par une foi qui avait brusquement desséché son cœur, n'allait-il pas retrouver, dans la fraternité dont ils avaient imprégné ce coin de terre, des accents plus humains, plus émus, moins apocalyptiques pour terminer l'enchantement sentimental de leur vie commune ?

Duvillier qui, sous son écorce moderne, sous sa rudesse et son réalisme avait gardé une conception traditionnelle de l'amitié, le souhaitait désespérément.

Mais Morchaud, sourd à cet appel muet, avait continué son discours, ne fixant son regard, parmi les détails de tout ce tableau magnifique, que vers les lointaines Victoires qui encadraient les guichets du Louvre et dont les palmes tendues et les seins pointés vers un mystérieux avenir semblaient prendre à ses yeux un sens personnel et symbolique.

Rien n'avait plus frémi de sa sensibilité. Il était bien et définitivement incorporé dans l'Abstraction qu'il allait rejoindre et qui avait dévoré sa vie. Il s'était bien fait l'âme neuve et implacable qu'il avait souhaitée pour aborder son œuvre d'amour. Alors, devant cette effarante mort du cœur, Duvillier s'était durci lui aussi, s'entêtant dans une théorie à laquelle il ne se rattachait en réalité

qu'à demi et, dans ce coin de Paris qui, durant tant d'heures ardentes de jeunesse, avait vu mûrir leur affection, il n'y eut plus, à l'instant morne de la séparation, que le nationalisme et le wilsonisme qui s'affrontaient aigrement.

Au buffet de la gare de Lyon où ils dînaient, Arlette les avaient rejoints. L'imminence du départ avait mis en elle comme une vague illumination. Il se précisait dans son esprit qu'elle rentrerait seule, ce soir-là, et que ni le lendemain, ni le jour suivant, ni de longtemps son ami ne vivrait plus auprès d'elle. Elle mangeait en silence, caressant le voyageur de regards désemparés et suppliants. Celui-ci parcourait hâtivement les journaux du soir et les commentait, tout en lisant, avec la familiarité d'un homme bien informé et déjà à son aise dans la Maison.

— Oui, Vendredi, Hymans a fait déblayer par le Conseil, réuni en séance publique, les rapports sur l'esclavage, sur le trafic de l'opium... Ah! Branting a rapporté sur les territoires sous mandat... une question de mon ressort...

Il jeta encore un coup d'œil sur une autre page :

— En somme, le terrain est bien préparé et toute l'attention, toute l'émotion vont pouvoir se concentrer sur le Protocole, sur le problème de la sécurité et du désarmement. Il est nécessaire, en effet, de les monter en épingle : ce sont les vedettes de la session et les gros événements depuis la signature de la paix.

— La sécurité, mon zèbre, la Paix... répondit Duvillier qui jusqu'au bout voulait défendre son point de vue. Moi, et tous les gens sensés et pratiques, nous ne la voyons que dans une bonne armée sur le Rhin. C'est simple, trop simple, trop bête peut-être... Mais c'est la vérité quand même. Vous raisonnez, vous autres, exactement comme au printemps de 1914...

Duvillier avait parlé non plus avec l'accent véhément

de l'après-midi, mais avec une voix empreinte d'une telle douceur, il avait mis dans ces mots « mon zèbre » une telle mélancolie affectueuse que Morchaud n'eut aucune envie de répondre. Le silence était la seule concession qu'il pût faire.

Mais un grand chagrin, en dépit de son fanatisme, avait rompu la digue de sa passion intellectuelle en pénétrant sur le quai de la gare. A mesure qu'ils approchaient du wagon réservé, Arlette, muette, lui serrait la main plus fort, si désespérément que, malgré tout, il en était bouleversé. Quand même, aux dernières minutes, sans qu'il eût la force de résister à ce qui avait été leur amour, des impondérables qui tiraient leur force d'avoir palpité dans leurs cœurs, balayaient tous les mirages de l'avenir. Il respirait, tandis que les ultimes secondes tombaient une à une, toute son amitié et toute son affection encore présentes, mais déjà effacées et qui réchauffaient pour la dernière fois l'air glacial qui soufflait des demains inconnus d'utopie. Il mesurait, quand il n'était plus temps de revenir en arrière, l'effroi de sauter d'un bond de la plus tendre des intimités à la solitude de sa grande tâche. Son cœur, alors qu'il était déjà presque parti, triomphait trop tard de son esprit.

Il était sur le point de faiblir quand il vit monter, dans le wagon des sleepings où il allait prendre place, quelques-uns des conseillers techniques adjoints à la délégation française : Georges Scelle, professeur de droit international, Réveillaud, vice-président du conseil de préfecture de la Seine, Massigli, chef du secrétariat de la Conférence des Ambassadeurs, Luchaille, inspecteur général. Il serra des mains, il échangea quelques phrases. C'en était fait. Le vent mystérieux, venu du fond des aspirations humaines, auquel il avait un instant échappé, l'avait ressaisi dans son typhon et l'entraînait.

Il brusqua les adieux et monta dans son compartiment. Ayant bu son whisky et conversé un instant dans le

couloir avec deux conseillers, il s'enferma dans sa cabine. Il avait besoin d'être seul. Reclus dans sa petite boîte d'acajou et de velours bleu, étendu sur sa couchette, il se présentait à lui-même. Depuis que sa nomination était acquise, il avait vécu dans un tel tourbillon de sentiments et d'idées, dans un tel tohu-bohu de courses et de préparatifs, d'obligations et de démarches, qu'il n'avait pas eu le moindre loisir pour faire le tour de l'homme neuf surgi en lui. En ce début de voyage, il trouvait les premières heures de liberté dont il pût profiter pour prendre pied dans sa personnalité nouvelle, pour pénétrer dans un cœur, dans un cerveau élargis, réglés non plus aux battements d'une patrie, mais au rythme de la marche humaine.

Drame ardent qui palpitait dans la lumière morne et dans l'air lourd de cette cabine étroite, drame fiévreux joué par un homme qui, franchissant l'interminable étape du traditionalisme, se trouvait tout à coup dans les faubourgs d'une cité neuve, édifiée au seuil d'un monde inconnu dont il allait devenir le citoyen!

La pensée l'obsédait de devoirs immenses et qu'il ne pouvait même pas se préparer à affronter mentalement dans l'ignorance où il était de leur forme précise; l'idée l'hallucinait qu'il allait porter, pour une parcelle au moins, le poids du rêve pacifique des hommes. Il ne concevait nettement qu'une seule chose : la nécessité de s'arracher, pour œuvrer utilement, aux dernières vieilles conceptions, aux ultimes sentiments surannés qui traînaient encore en lui, comme il venait de le constater.

Un mélange de terreurs, d'allégresses et d'exaltations lui tenait les yeux ouverts. Il se levait souvent, lâchait le lourd store et appuyait son front contre la vitre. Il voyait passer dans la nuit la masse confuse des bois, la silhouette sombre des collines, de grands trous de lumière au bout de plaines vite dépassées, des maisons endormies et qui lui semblaient gigantesques, le miroite-

ment bref d'une surface d'eau. Il lui semblait qu'il ne voyageait plus sur la terre de France, que le train, dévié de son trajet, l'emportait à travers des paysages fantastiques, vers quelque terre qu'il allait découvrir...

Pourtant, l'arrêt de Dijon lui permit de se ressaisir. Le doute de soi-même ne persiste jamais bien longtemps dans les esprits formés par la dogmatique de grandes écoles et le rituel de certains partis. Depuis quelques heures, s'abandonnant, il ne percevait l'œuvre à laquelle il allait collaborer qu'avec sa sensibilité, il ne la saisissait qu'avec son frisson. Dans les émotions du départ, presque malgré lui, il l'avait immergée dans le vaste océan de la vie, la mêlant à ses houles, à ses flux et à ses frémissements. Il n'était pas homme à accepter longtemps des impressions que ne contrôlait plus son intellectualité passionnée.

Les lumières et le mouvement de la gare sonore sous son toit de verre, un simple bock qu'il se fit passer par la portière, suffirent à le ramener dans la ligne de ses habitudes d'esprit. S'étant recouché aussitôt que le train eut repris sa marche, il se mit à inventorier, méthodiquement cette fois, la situation. Et d'abord les résultats obtenus jusqu'à ce jour par la Société des Nations : affaire des îles Aaland; différend de la Pologne et de la Lithuanie; affaire de Silésie; constitution de Dantzig en ville libre; reconstitution financière de l'Autriche; cour permanente de justice internationale; étude et résolutions à propos de l'hygiène, de l'esclavage, de l'opium, des publications obscènes, des communications ; rapports sur l'unification des législations relatives aux lettres de change; rapport sur le problème des matières premières; mémorandum sur les monnaies, sur la situation économique de l'Albanie. C'était là une œuvre déjà importante, suffisante en tout cas pour défendre la Société des Nations contre l'accusation d'impuissance dont la malveillance intéressée la harcelait. La première moisson justifiait

tous les espoirs et permettait de promettre mieux encore aux hommes affamés.

Comme il venait de se documenter hâtivement, dans sa mémoire encore fraîche il retrouvait la plupart des traités et engagements internationaux enregistrés par le secrétariat, il passait en revue la situation des divers mandats sur le Togo, la Palestine, le Samoa...

Déjà, il s'était guéri de la fièvre exaltée de la première partie de sa nuit, de cette fièvre qui, un instant, l'avait grandi jusqu'aux proportions de l'espoir humain lui-même, inconscient et véhément. Son cerveau avait repris le jeu normal de son fonctionnement politique...

Il s'endormit en formulant par habitude un programme.

A la gare de Cornavin, le lendemain matin, c'était le tohu-bohu. Le train, la veille au soir, ne lui avait pas paru aussi bondé : des retardataires qui arrivaient à la dernière heure pour l'ouverture solennelle de la cinquième Assemblée générale de la Société des Nations. On réclamait des bagages, on hélait des porteurs ou des voitures, on cherchait les omnibus d'hôtels rangés dans la cour, le long du trottoir. On criait, on bavardait, on s'informait dans toutes les langues et avec tous les accents. Ne sachant encore comment il organiserait définitivement sa vie, Morchaud avait retenu une chambre à l'Hôtel de Russie. Mais il ne songeait guère à gagner son gîte. Il restait debout sur le terre-plein, devant la gare, ses valises à la main, ému, indécis. C'est que le spectacle qui l'accueillait balayait de nouveau toutes les préoccupations de son cerveau. En contre-bas, le long d'une large rue, inondée de soleil et ponctuée d'ombre, plantée de mâts pavoisés, verdoyante de guirlandes de lierre, claquante de drapeaux, piquée d'écussons, traversée de banderoles portant des bienvenues, coupée d'arcs de triomphe, une foule coulait, au pas lent d'une procession, religieusement, vers une flaque d'eau bleue enfermée

dans les angles droits des maisons. Au fond, au-dessus du peuple grave et du pavoisement multicolore, comme une émanation de la fête austère qui planait sur la ville, dans sa blancheur irréelle et ses lignes nettes burinées sur le ciel clair, montait un Mont-Blanc souverain : sa sérénité éternelle paraissait avoir surgi, ce jour-là, des brumes qui presque toujours l'enveloppent, comme un conseil et une bénédiction aux hommes de bonne volonté.

Dans le hall de l'hôtel, tumultueux et encombré, Morchaud reconnut Hogart Dawson, un Anglais qu'il avait rencontré quelquefois dans les congrès interparlementaires et parmi le personnel de conférences ministérielles dont ils faisaient l'un et l'autre partie.

Cette première figure connue lui fut, dans son dépaysement, un grand réconfort. Il ne s'arrêta dans sa chambre que le temps d'ouvrir deux lettres déposées par des collègues français du quai Wilson et, ayant trouvé à son adresse une carte pour la séance inaugurale, il se fit indiquer immédiatement la route de la Salle de la Réformation. Le pont du Mont-Blanc était encombré, chargé d'autos qui roulaient vers la réunion, de citoyens qui, faisant la haie sur les trottoirs, regardaient passer les délégués des cinquante-deux Etats représentés. Bas et trapu, ce pont semblait presque flotter sur l'eau bleue. L'agitation de la rade, l'envolée du jet d'eau de la jetée, signe traditionnel de fête, au fond du décor la colline de Cologny, bonasse et lumineuse, piquée de maisons blanches, chaque détail de cette large toile, sans plans, sans ombres, se transformait en une source d'allégresse sacrée. Morchaud suivit un moment des yeux la maison flottante du Conseiller national de Rabours qui, tassée et confortable, remorquée par un canot à moteur, sortait des jetées en même temps qu'une barque de pierre démesurément large, livrée à l'effort puissant de deux voiles dorées — deux ailes qui faisaient un oiseau gracieux de ce lourd navire. Puis il arrêta un moment son regard émer-

veillé, vidé de son obsession intellectuelle, de sa sombre passion doctrinale, sur la roseur des vieux toits patinés qui se bousculaient, comme des dos de moutons pressés à la porte d'une étable tutélaire, à l'assaut des deux tours de Saint-Pierre, pavoisées aux couleurs du Canton et de la Suisse, hautes dans leur prière grave et leur protection divine de la Cité.

La foule, à l'entrée de la Réformation, était filtrée par des contrôleurs sévères, mais débordés. Morchaud attendit au milieu de la cohue mitraillée par les prises de vues des cinémas, puis il fut dirigé sur l'intérieur. Mais là, il se trouva plongé dans une mer agitée d'humanité trépidante dont les remous l'empêchaient d'avancer et dont les crêtes — en l'espèce des épaules et des têtes hérissées autour de lui — lui interdisaient de voir le décor qui l'entourait. Ce n'était pas ainsi qu'il s'était représenté la majesté du lieu. A Paris, il avait imaginé une procession solennelle défilant religieusement dans un espace auguste et respecté, un cortège dans le genre des Panathénées. Plus rien ne valait contre l'envahissement, ni l'autorité du personnel de service, ni ses titres certains à prendre place sur l'estrade réservée aux fonctionnaires du Palais des Nations. Ceux-ci, noyés, submergés comme les autres, se voyaient incapables de fendre la masse de simples curieux qui n'avaient aucun droit de se trouver là. Une lourde mélancolie, mêlée à un énervement irrité, descendait en lui. Il parvint péniblement jusqu'à proximité de la porte ouverte sur la salle des séances. Mais là il se trouva bloqué. Il ne fallait pas songer à franchir les rangs d'hommes pressés, immobiles, figés là. De loin, il entendit la sonnette d'Hymans, président du Conseil de la Société des Nations et président provisoire de l'Assemblée, qui ouvrait la séance et sa voix qui commençait son discours.

Ereinté par les émotions de la veille et par sa nuit de voyage, écœuré, il résolut de regagner la sortie, le grand

air, son hôtel et de prendre ses précautions le jour de la grande séance du Protocole en venant s'installer au moins une heure à l'avance.

Il se retrouva dans la rue en même temps que quelques-uns de ses collègues qui, eux aussi, se retiraient. L'un d'eux, qui le reconnut, le présenta aux autres et lui expliqua que cette séance inaugurale ne présentait aucun intérêt :

— Le discours, disait-il, vous le lirez ce soir dans les feuilles et, d'ailleurs, ce sera, comme toujours, un palmarès, une série de congratulations et un ordre du jour des travaux. Après, nomination de la Commission de vérification des pouvoirs. Vous pensez bien que tout cela n'est guère palpitant.

Déjà ses yeux ne regardaient plus ni le lac, ni la brumeuse et fuyante ligne du Jura, ni la côte légère... Il se grisait, comme d'un philtre, de ces paroles d'un aîné dans la carrière qui l'initiaient aux rouages, aux traditions, aux coutumes des assemblées.

— Cette année, continuait Pozzioli, un autre collègue italien de la Section financière et économique, tout cela ressemble aux lazagnes qu'on sert avant le rôti. Les plats de résistance, les seules nourritures substantielles, celles qu'attendent les affamés, ce sont les discours de Mac Donald et d'Herriot.

— Assurément, acquiesçait Morchaud. Il n'y a guère que cela qui compte. J'y pensais cette nuit, dans le train. C'est le sort même de la Société des Nations qui va se décider. Il est étroitement lié au sort du Protocole qu'elle va discuter. Elle sortira de cette épreuve triomphante ou frappée à mort. Elle n'a été inventée que pour organiser et fixer la paix. Si elle ne l'apporte pas...

A ce moment Perrion, du Bureau international du travail, les rejoignit en courant. Pozzioli présenta encore l'un à l'autre les deux compatriotes :

— Vous savez ce qu'on dit, commença immédiatement

Perrion, très ému. Il paraîtrait que Shottwell est parti d'urgence pour Lyon. Il aurait été exposer à Herriot le projet américain de désarmement. Je sais d'ailleurs qu'il a travaillé toute la nuit avec Harbord et Bliss.

— Bliss? Le général qui représenta les Etats-Unis au Conseil suprême de Versailles?

— Parfaitement.

Tous trois s'arrêtèrent, bouleversés. Puis Morchaud, épanoui de se trouver plongé aussi subitement et jusqu'au cou dans le grand mouvement et même dans ses coulisses et ses racontars confidentiels, reprit après réflexion :

— Oui, oui, pas de doute, nous touchons à une heure sérieuse. C'est par le Protocole que les Etats-Unis vont faire leur rentrée sur la scène d'Europe. Harbord et Bliss sont, malgré tout, mieux que des personnalités privées. Quel coup de théâtre s'ils avaient en poche leur nomination de délégués!

Dans le hall de l'hôtel, il retrouva Dawson, déjà installé entre une pipe et un whisky-soda. L'Anglo-Saxon lui ayant désigné un fauteuil, au fond d'un de ces petits salons ouverts que forment de lourdes colonnes, commanda d'autorité, à son intention, un « Black and White » et le ramena immédiatement à la vie pratique. Il s'exprimait difficilement en français, et avec un tel accent qu'on eût dit qu'il se parodiait lui-même :

— Allez-vous rester dans cet hôtel?

— Le moins longtemps possible, répondit Morchaud. J'ai hâte d'être chez moi... Seulement trouver un meublé agréable et pas trop cher!...

— J'ai trouvé pour moi et peut-être, si vous voulez, pour vous aussi...

Dawson tira un instant sur sa Dunhil, puis s'expliqua :

— Dans trois semaines, deux collègues quittent la Société et leur appartement, là, derrière... — il tendait le doigt, vaguement, dans la direction du square des Alpes,

— ... très confortable et épatant l'appartement, mais trop grand pour un gentleman... Voulez-vous avec moi? Je l'ai déjà retenu.

— Avec plaisir, mais combien?

— Quatre cents suisses par mois... Ça n'est rien : nous sommes bien payés, et en livres... grâce à mon gouvernement.

L'homme long et sec rapprocha son fauteuil de celui de Morchaud et, tandis qu'il se penchait pour lui parler bas, sa figure de bois s'éclairait d'une sorte de cruauté égrillarde :

— Et puis, on entre par une voûte à deux issues, sur la rue et sur le square... Vous, ne pas comprendre?... C'est rassurant pour les femmes mariées.

Morchaud resta un instant abasourdi, mais cette allusion aux fêtes éventuelles de leur garçonnière ne lui déplut pas. Bien qu'Arlette ne l'eût que peu entravé dans l'indépendance de sa vie, il lui semblait pourtant que son départ lui avait rendu sa liberté. Il n'était pas d'un tempérament à n'en pas user. Par association d'idées, il songea à annoncer à son amie, sur une carte postale, sa bonne arrivée.

Mais déjà, tout en revenant du salon à écrire, il éprouvait la sensation de correspondre avec une morte.

La séance était finie à la Réformation et la Société des Nations déversait en foule ses sectateurs vers les salles de déjeuner. Le concierge, important, aimable, debout derrière sa table, répondant avec aisance aux interpellations de droite et de gauche, plongeant automatiquement sa main dans le casier de la correspondance pour distribuer journaux, imprimés et lettres aux voyageurs qu'il apercevait dans la cohue, dominait, subjuguait de son regard exercé et autoritaire le flot qui coulait devant lui.

Ce flot montait de la rue du Mont-Blanc par un court escalier dont deux sphinx, en ces circonstances particu-

lièrement symboliques, gardaient les marches. Il envahissait le salon de gauche, se fondait dans la lumière diffuse de la verrière du hall, se ruait au téléphone, se canalisait le long du bas côté vers l'ascenseur et les lavabos, grouillait sur l'escalier. Tous les fauteuils étaient maintenant occupés, toutes les tables chargées de cocktails, d'amers, de vermouths, de whiskys. Les colonnes latérales de faux marbre émergeaient d'un océan de crânes, de tignasses, de capelines, de turbans, du remous, du moutonnement des cheveux masculins et féminins, luisants et vaporeux, du frissonnement d'une forêt d'aigrettes folles, d'un parterre de fleurs artificielles, des vagues sombres de feutres arrondis. De chaque côté du grand Apollon en plâtre verni, par les glaces sans tain on apercevait dans la salle à manger la masse triste des vestons, striée des nuances multicolores des robes et des blouses. C'étaient les plus affamés qui s'attablaient immédiatement, sans s'attarder à l'apéritif, pour déjeuner.

Au fond du hall, dans le quart de rotonde abrité d'un dais de verre qui prenait son point d'appui contre l'escalier, sur le divan en arc de cercle et sur les fauteuils autour des tables, un groupe s'installait, étrange : une femme-déesse le dominait, l'illuminait, mais de ces déesses délicieusement humaines par la grâce de leur beauté imprégnée de toutes leurs faiblesses. On n'aurait pu dire si le vertige qui, même de loin, émanait d'elle, était distillé par son visage tendrement magnifique ou par son corps rythmé et lascif. Elle ondulait dans des voiles superposés de mauves nuancés qui balançaient leurs lumières subtiles et mélancoliques vers les océans éclatants de ses blonds cheveux et vers les jades mouvants de ses boucles d'oreilles.

Trois hommes l'entouraient, gauches de désirs, ivres d'elle et qui paraissaient tous trois ses maris. Cependant son mari véritable, à l'écart, vêtu d'un costume un peu trop vert, de guêtres un peu trop beiges, coiffé

de cheveux un peu trop lissés, s'intéressait plus à la fumée de son havane qu'à la contemplation de sa troublante femme.

Morchaud, en découvrant la divine apparition, ne put étouffer une brusque extase de ses yeux.

Dawson la remarqua et se leva en souriant :

— Vous ne seriez pas incorporé véritablement à la Société des Nations si je ne vous présentais pas à la belle Mme Rocco-Montès!

Et comme s'il se réjouissait sadiquement de perspectives troubles, il ajouta, avec ce regard cruel qu'ont les Anglo-Saxons vicieux :

— Je suis très fier d'avoir cet honneur...

Quand ils eurent fait leur cour à cette idole accueillante, l'Anglais, qui avait envie d'achever son verre, ramena Morchaud vers leur table. Celui-ci fût resté indéfiniment plongé dans le parfum poivré et frais qui flottait autour du beau corps.

— Magda est magnifique, aujourd'hui, fit Dawson après avoir, au moyen de fortes aspirations, ranimé une fois de plus sa pipe.

— Madame Rocco... commença Jean.

— Oh! vous pouvez dès maintenant l'appeler Magda... comme tout le monde. Ça lui fait plaisir. — Ici, il cligna de l'œil d'un air entendu. — Revenez prendre le café avec moi, tout à l'heure, je vous raconterai des choses... Je ne vous invite pas à ma table, car je digère mal quand je ne mange pas seul.

Morchaud fut d'ailleurs très heureux de trouver dans l'isolement l'occasion de se recueillir un instant et de classer les événements de sa première matinée à la Société des Nations.

Par les larges fenêtres, le lac jetait dans la salle ses miroitement d'eau. Une circulation intense de serveurs croisait les hors-d'œuvre avec les nouilles au gratin, les rôtis avec les artichauts. On piaillait, pépiait, pontifiait,

commentait, discourait autour de toutes les nappes illuminées par les taches dorées des vins vaudois dans les verres.

« D'abord, se dit Morchaud, ce mufle d'Anglais veut faire croire qu'il est au mieux avec Mme Rocco-Montès et que Mme Rocco-Montès est au mieux avec tout le monde. C'est d'une belle moralité pour un homme qui prétend collaborer à l'édification d'un ordre nouveau!... »

Il interrompit ses réflexions pour enlever les arêtes de la féra meunière qu'on venait de poser devant lui, escortée de deux pommes à l'eau, ses inséparables compagnes d'éternité.

Puis, il continua à méditer :

« ... S'il y a beaucoup de fonctionnaires de cet acabit, il faudra que je fasse comprendre à Herriot et à la rue de Valois qu'avant toute chose, il est nécessaire, il est indispensable pour la France et pour les puissances intéressées au Covenant de n'envoyer ici qu'un personnel de choix, trié sur le volet et surtout de caractère plus sérieux. Nous ne réussirons qu'autant que nous serons tous comme la femme de César, sans une défaillance... »

Nourri des dernières miettes de la phraséologie robespierrienne, Morchaud, comme tous les démocrates, nous l'avons dit, croyait dur comme fer, et tout en prenant personnellement avec elle des libertés, à la valeur éducative de la Vertu sur les masses.

Poussé par la curiosité, il revint pourtant prendre le café dans le hall avec son collègue britannique, comme celui-ci l'y avait invité.

Mme Rocco-Montès, le déjeuner terminé, avait regagné le divan en rotonde à qui sa seule présence conférait une sorte de majesté de trône.

— Vous vous demandez probablement, ou vous vous demanderez bientôt, commença Dawson, comme tout nouvel arrivant sur le quai Wilson, pourquoi M. et Mme Rocco-Montès sont fixés à Genève, en marge de notre

monde... par quel miracle ce diplomate, vraisemblablement originaire du Sud-Amérique, y représente la petite république nègre de Batang et comment, n'étant qu'un officieux messager d'un pays qui n'est pas encore admis dans la Société, il jouit ici d'une influence presque souveraine. Le fait est!... Dans les coulisses de la S. D. N. il fait, comme vous dites, la pluie et le beau temps. Vous verrez les personnages que l'on rencontre dans les salons du couple... Car vous serez invité!... Vous verrez les hommes les plus considérables faire antichambre à la villa de Florissant! Vous verrez que personne n'oublie de convier les Rocco-Montès à la plus intime des réceptions... Influence souveraine, vous dis-je!...

Morchaud regardait son collègue de ses yeux arrondis par l'étonnement et par le malaise. Ce préambule indiquait une révélation désagréable qui ternirait peut-être la construction idéale dont il avait, au premier regard, enveloppé la magnifique exotique. Mais en même temps, et sans qu'il remarquât cette contradiction, une vague espérance chatouillait ses nerfs et ses sens. Si cet être qui, comme un coup de vent venu de l'inconnu soulève tout à coup les flots, avait soudain gonflé en lui une tempête de désirs, n'était pas aussi inaccessible que le faisait supposer sa splendeur hautaine!...

Mais déjà Dawson continuait :

— Demandez le secret au professeur Duparc, ici même, à Genève. C'est le maître de la prospection. Il sait ce qu'il en est. Ce mouchoir de poche de Batang, pas tout à fait aussi grand que la Suisse, s'étale du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, en long et en large, sur un sous-sol bourré de pechblende... de pechblende d'où l'on extrait le radium. C'est le plus riche gisement connu... Alors, vous commencez à comprendre?...

Morchaud ne comprenait que trop. Autour des Rocco-Montès, en marge évidemment de cette vaste entreprise fraternelle de désintéressement et de pacification, mais

quand même à l'abri de sa sérénité apparente, c'était donc la ruée, comme partout ailleurs, des appétits nationaux et des frénésies particulières! Le Français ne devait pas tarder à apprendre que l'Angleterre, avec tous ses agents fixes et temporaires à Genève, avec toutes ses forces d'intrigue et de persuasion, n'était pas la moins ardente à manœuvrer. Le pechblende de Batang valait autant et mieux que le pétrole de Mossoul.

Morchaud, évadé du brouhaha du hall, remâchait cette première désillusion en s'installant dans sa chambre.

D'ailleurs, on ne lui laissa guère de loisirs. Du bureau du concierge, on le prévint bientôt qu'on le priait de descendre. Une bande de journalistes parisiens qu'il connaissait de tous les congrès politiques, de la Chambre, des rédactions, au courant de son influence et de l'importance de sa situation, l'avait fait demander.

Il y avait là l'*Agence Radio*, l'*Agence Havas*, *Le Temps*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin*, *Le Journal* et les représentants les plus authentiques du radicalisme journalistique.

En une heure, l'état d'esprit du hall, toujours grouillant, avait complètement changé.

Personne ne s'intéressait plus à ce qui se passait à la Réformation. L'élection de Motta, sans concurrents, à la Présidence de la 5ᵉ Assemblée était assurée. On ne s'était guère dérangé pour assister à cette formalité.

Libérés, les gens, un court instant absorbés par la séance solennelle d'ouverture du matin, erraient maintenant dans l'enthousiasme angoissé de l'attente. Morchaud se trouva plongé tout à coup dans leur exaltation. Sa brûlure ardente cicatrisa immédiatement les égratignures encore fraîches. On attendait pour le lendemain, 18 heures, l'arrivée d'Herriot. Il arriverait de Lyon en automobile. Le mercredi matin, par l'express de Paris, débarquerait Mac Donald : les deux premiers ministres pénétreraient dans Genève précédés de la colonne de

fumée des prophètes, nimbés de la lumière des Rédempteurs ! De leur réunion allaient naître les Temps modernes, les Temps rachetés, les Temps sauvés! Entre les murs austères de la Réformation, en deux discours, ils allaient poser les assises de l'Avenir! Le Protocole, forgé au feu de l'Idéal qui les dévorait, sortirait vivant et trempé de deux séances aussi solennelles que le matin du Mont Sinaï! On sentait frémir, dans la nuit de ce qui n'est pas encore, le statut définitif, le statut d'amour et de paix d'une Humanité régénérée! Bien mieux! La Société des Nations, berceau du Protocole, foyer dont la chaleur avait couvé le Salut, la Société des Nations, née de la guerre débile et mourante, allait de ce triomphe et après avoir vagi dans la douleur, sortir invincible, immortelle, érigée en conscience souveraine et en arbitre de la Terre.

Morchaud perdit vite la tête dans cette atmosphère de gloire et de foi. Pour s'exprimer en termes moins choisis que son espérance propre, les journalistes le chauffaient à blanc. C'était bien « cela » qu'il était venu chercher, « cela » dont il avait rêvé dans les heures ardentes où, logiquement, toute sa pensée politique le conduisait, hors des frontières de sa patrie, vers la Genève de l'aube universelle!

Les correspondants spéciaux qui l'entouraient étaient très énervés, plus agités que les autres acteurs ou spectateurs du grand événement. Au soulèvement des idées se mêlait pour eux la préoccupation des devoirs professionnels. Sauf les représentants des puissantes rédactions qui avaient envoyé un reporter et un chroniqueur, sauf deux ou trois autres journalistes qui s'étaient entendus avec des professionnels locaux, Trollux, de *La Tribune*, Sommer, de *La Suisse*, pour tout ce qui concernait l'information pittoresque, la plupart étaient tenus à des besognes multiples, aussi bien à renseigner leurs lecteurs sur les détails de l'arrivée des deux premiers minis-

tres que sur les solutions que ceux-ci allaient jeter du haut de la tribune sur l'Assemblée, sur le monde.

A droite et à gauche de leur groupe, quelques sceptiques étaient aux prises avec les enthousiastes. On entendait des bribes de phrases :

— ... Bien sûr, quelques différences de détails, mais l'idée générale est commune...

— C'est fait... la guerre est enterrée, cette fois. Vous allez voir l'émotion générale!...

— ... Herriot et Mac Donald vont exposer publiquement les nuances sur lesquelles ils diffèrent, mais d'avance ils sont d'accord sur les concessions...

Drosa, un juriste italien, affirmait, en gesticulant. M. Garay, délégué de Panama, Président de l'organisation technique, discourait, sa face brûlée animée d'un feu intérieur. Bouksanine, un Norvégien de la Section financière, était soulevé de cette ardeur froide des gens du Nord.

Bostos, un Espagnol glabre, remarquait pourtant :

— Ce ne sont pas deux discours qui vont purifier le sang humain du sang des loups qui y est mêlé.

Un peu partout des hommes et des femmes, qui n'appartenaient ni aux bureaux ni aux délégations, intriguaient pour obtenir des entrées à la fameuse séance; quelques professionnels se plaignaient hautement que les bancs de bois des galeries, même ceux réservés à la presse de tous les pays, fussent accaparés exclusivement par les journalistes anglo-saxons ou distribués aux passagers britanniques et américains des cars d'excursion spécialement frétés pour cette occasion à Annecy, à Evian et à Aix-les-Bains. Quelques hommes d'affaires, dans les coins, posément, froidement, bâtissaient des plans pour la mise en coupe réglée des temps nouveaux.

Les saluts à l'aurore fraternelle, les demandes de places, les discussions, les pronostics, les ébauches d'affaires, toutes les voix sonores ou sourdes, criardes ou

graves, étaient mêlées aux bruits des tasses à thé, des cafés au lait, des plateaux. Des essaims d'hommes guettaient des fauteuils libres, debout autour d'actrices notoires qui commençaient à prendre l'habitude d'illuminer de leurs fards et de leurs bijoux les Assemblées de la S. D. N. comme la salle de jeux de Deauville, les terrasses de la Conférence de Gènes, les jardins de Cannes ou les salons de Ciro et du Ritz. L'ascenseur n'arrêtait pas ses courses rapides; on montait et descendait en cascades intarissables l'escalier qui débouchait au fond du couloir latéral gauche, près des lavabos, très fréquentés eux aussi. Partout, toujours, sur toutes les lèvres, on entendait passer les noms « Mac Donald, Herriot... Herriot, Mac Donald... » mêlés aux mots ronflants « ... Paix... Monde nouveau... Heure historique... Grand événement...» Chacun d'ailleurs coulait dans ces syllabes qui, à force d'être proférées, s'étaient vidées en partie de leur sens primitif, outre l'idée générale, la perspective d'une sorte de paradis où pourraient s'épanouir ses instincts et ses intérêts.

Les journalistes emmenèrent Morchaud vers six heures.

Comme le hall de l'Hôtel de Russie, la ville était soulevée d'une émotion sacrée. Genève avait retrouvé la grande allégresse du jour de l'Armistice. Elle attendait, dans l'orgueil d'être le décor de la solennelle journée humaine, l'arrivée des deux apôtres, porteurs de la lumière qui tomberait sur les peuples du haut des tours de Saint-Pierre, une deuxième fois. La foule était animée d'une austère joie calviniste, mêlée aux manifestations plus exubérantes des étrangers. Elle circulait sans but précis, sans autre dessein que de se plonger dans l'atmosphère heureuse, de s'imprégner de la grande Idée qui flottait dans la clarté lémanique, d'assister au Grand Evénement.

Quelques ouvriers, pourtant, trainaient sur le pont du

Mont-Blanc, les mains aux poches, narquois, raillant en divers jargons suisses, allemands, italiens, les espérances bourgeoises, sans trop oser cependant afficher leur scepticisme, tant la cohue humaine était décidée à croire. On ne devait pas, à la veille du 14 juillet 1789, voir venir la vie avec d'autres yeux ni en une autre tenue d'habits endimanchés. Il éclatait dans les regards et dans les voix qu'après une rude montée, le monde encore frémissant d'efforts et d'angoisses, arrivait sur un col aéré, devant une perspective claire de plaines fécondes et de cités heureuses.

Morchaud se dilatait dans son rêve diffus sous le ciel limpide, sur l'eau frissonnante d'une joie paisible, fendue par une grande barque qui, arrivant au port, ailes déployées, paraissait symbolique. Les vapeurs, chargés d'hommes joyeux, comme des nageurs barbotaient de leurs grandes roues latérales; les canots et les mouches, les « essences » rapides, tous les esquifs noirs, grouillants de passagers, laissaient des chants religieux ou profanes dans leur sillage et paraissaient transporter les Nations libérées vers des rives paradisiaques.

Chez Rolfo, au Nord, à la Centrale, à la Couronne, le long des rues Basses, de la rue du Rhône, la même jubilation dilatait les visages, animait les gestes, enflammait les yeux.

Oui, c'était bien vers ces minutes inoubliables que Morchaud était venu du fond de sa destinée. Plus de doute, maintenant, qu'il ne touchât à l'Heure espérée, à l'Heure de sa Foi! Cette vague d'enthousiasme n'agitait pas, ne soulevait pas que le peuple de Genève... La Terre entière était bouleversée par une puissante, une irrésistible marée d'espérance qu'on ne pouvait plus endiguer, qui balaierait, il en était sûr, il le sentait, les résistances, les gouvernements rétifs, les hommes rebelles. La Victoire était acquise. La cérémonie attendue des échanges de discours n'était plus, par la volonté universelle, qu'une

formalité. Ses premières et menues désillusions des premiers instants s'étaient évanouies, effacées par cette grave exaltation réfléchie qui était la forme d'émotion de la Ville du libre-examen. Les étrangers y mêlaient leur fièvre plus instinctive, plus extérieure, plus bruyante et l'amalgame s'accomplissait sous le signe blanc de la chaine des Alpes, dressée et étendue au fond de la rade, sur un divan de verdure, radieuse, elle aussi, d'une de ses plus rares puretés. Seuls les hauts quartiers de l'aristocratie financière demeuraient muets, fermés, dédaigneux, renfrognés dans leur rêve toujours vivace d'hégémonie et de domination que menaçait, dans ses intérêts, cette libération des peuples.

Au Cintra, dans le décor élégant de faux tonneaux et de boiseries couleur vieux-Madère, l'animation était extrême.

Sans autre cérémonie, la bande de journalistes, que Morchaud n'avait pas quittée, s'assit à des tables déjà bondées. Une femme au visage inquiétant, tant il était froidement énergique, les présidait. Ses jupes très courtes étaient relevées très haut, ses cheveux coupés et ébouriffés lui prêtaient un aspect léonin. En suçotant son verre à moitié plein de porto, elle clignait les yeux derrière ses grosses lunettes d'écaille, avec l'air d'avoir plus d'un tour dans son sac. Lily Backwell occupait un poste et exerçait une influence très importante au département de dactylographie de la S. D. N. Elle devait cette situation à ses sérieuses qualités d'énergie et de travail. Son autorité était grande au palais du quai Wilson. Maîtresse officielle d'un haut fonctionnaire tchéco-slovaque de la Section juridique, elle ne lui accordait, racontait-on, que la satisfaction du titre, réservant à quelques autres les avantages effectifs de la fonction. Elle parlait haut, péremptoire et autoritaire, en femme qui, nourrie dans le sérail, ne se laisse pas prendre aux apparences et sait bien où gisent les réalités.

— Un peu plus, disait-elle, ils se laissaient tous emballer à l'Assemblée, et on n'aurait rien fait d'utile pendant tout septembre. J'ai été obligée de rappeler à Marinkowitch que la Commission de l'ordre du jour devait exiger que la première Commission abordât la revision de l'article 27 du règlement intérieur de l'Assemblée, proposée par les Pays-Bas...

Elle s'exprimait en anglais, coupant, par politesse diplomatique pour les étrangers qui l'écoutaient, la langue de Shakespeare de phrases françaises prononcées avec un accent tel qu'on les distinguait à peine des autres.

Un journaliste interrompit ces mots qui semblaient étranges, tombant de lèvres trop rouges :

— Est-ce qu'on aime toujours beaucoup au quai Wilson?

— C'est idiot de répandre cette légende dans le public. C'est une calomnie, une pure calomnie... Au début, je ne dis pas que...

— Evidemment, reprenait le journaliste, des hommes pas très vieux, des filles très jeunes, tout à coup lâchés seuls dans la vie, et surtout dans un ancien hôtel encore plein de divans, de lits, de baignoires...

Un autre ajouta :

— Et tous, pourris de livres sterling...

Lily Backwell coupa court, de son ton tranchant :

— Mais on s'est calmé depuis longtemps. Aujourd'hui c'est malhonnête de prétendre que... Sir Eric Drummond a rétabli l'ordre et instauré une discipline... Il y a peut-être encore quelques brebis galeuses, comme disent les Français..., mais quelle est la réunion humaine qui n'en compte pas?...

— Ta, ta, ta, ta... interrompit un reporter parisien, décidé à taquiner la fonctionnaire britannique. J'ai eu l'idée d'aller interwiever le jardinier de votre boîte. Il m'a raconté que tous les matins il ramassait sous les

fenêtres des bureaux quelques preuves... britanniques, chère mademoiselle, des amours de vos subordonnées...

Miss Backwell pinça les lèvres et pria son voisin de lui commander un autre porto.

III

Ereinté par les émotions de cette première journée, Morchaud se réveilla tard. Le maître d'hôtel d'étage lui apporta son café au lait et le concierge son courrier. Il se jeta d'abord sur *Le Journal de la cinquième assemblée de la Société des Nations* qui, à chaque session, est abondamment distribué dans tous les hôtels de Genève. Puis il remarqua une lettre non affranchie, portée à la main. Ecriture inconnue, mais pleine d'élégance, de distinction et de féminité :

Genève, 2 septembre.

Cher Monsieur,

Avant que les réceptions organisées pour nos grands hommes ne vous accaparent, voulez-vous nous faire le plaisir, à mon mari et à moi, de venir prendre cet après-midi à Florissant une tasse de thé? Excusez mon invitation tardive, puisque je n'ai le plaisir de vous connaître que depuis hier, et veuillez trouver ici les sentiments distingués de

MAGDA ROCCO-MONTÈS.

Morchaud calcula immédiatement que, suivant l'horaire prévu, Herriot ne devant arriver qu'à 18 heures aux Bergues, il avait largement le temps de répondre à 16 heures à l'invitation de la belle représentante du royaume de Batang.

« Qui sait? se dit-il souriant, en boutonnant son gilet, le radium sera peut-être pour moi... »

Il se mit en route vers le Palais des Nations, ayant résolu de profiter de cette matinée de loisirs pour prendre immédiatement contact avec le milieu où il allait travailler.

Il s'arrêta, malgré lui enlevé à toute préoccupation, quand, au tournant du boulevard, après le casino municipal, il vit s'étendre entre le quai de pierre, les bouquets d'arbres de la promenade Plantamour et les collines vertes de la rive opposée, l'étendue de l'eau bleue. En dépit de la légère brume qui semblait dorloter sa surface, si polie qu'on avait envie d'y passer la main, il montait de la pureté de ce flot souverainement calme une lumière de fête. Même l'éclat brutal des géraniums et des bégonias de la promenade s'adoucissait dans l'air léger de paradis. Au fond du décor, la pointe de Bellerive et, plus lointaine, plus estompée, celle d'Yvoire, s'enfonçaient comme des ombres heureuses dans l'onde paisible, tandis que les montagnes vaudoises qui fermaient le tableau n'étaient que de vaporeuses grisailles sur un ciel clair.

On avait prévenu Morchaud, s'il désirait être introduit rapidement auprès du Premier Secrétaire général, Sir Eric Drummond, ou auprès de tout autre chef de service, qu'il devait demander d'abord aux huissiers de service de le conduire au bureau d'une dactylographe importante. Il fit donc porter sa carte à miss Lily Backwell. Elle le fit attendre un instant, car il importait de laisser comprendre qu'elle était surchargée de besogne, accablée de visites, et qu'elle ne pouvait guère accueillir un visiteur à l'impromptu. L'huissier l'avertit que miss Backwell lui demandait dix minutes, un quart d'heure peut-être de patience. Il en profita pour examiner le hall du Palais-Hôtel, pour goûter la joie de marcher sur de belles carpettes d'Orient, pour s'intéresser au mouvement des visiteurs, émus de pénétrer dans le temple, et du personnel imbu de son importance et qui s'appliquait, par la manière de s'aborder, de converser, de sourire, à donner l'impression qu'il constituait une sorte d'aristocratie internationale. Il lut les affiches apposées contre les murs, les notes de service. N'était-il pas désormais de la maison?

N'était-ce pas là le cadre de sa nouvelle vie? Il poussa même, tout en flânant dans les couloirs, la canne au dos, jusqu'à la salle du Conseil. Les grandes tables en fer à cheval, les fauteuils de cuir du bureau, les bancs du public et de la presse, noyés dans la tonalité bleue des tapis, avaient un air gauche et niais dans leur vacuité. Il visita aussi la salle des Commissions, installée dans la véranda. D'ailleurs, là comme ici, ce qui sollicitait surtout son attention, c'était l'admirable vue de lac et de coteaux qui s'encadrait dans les fenêtres au delà du premier plan de parterres et de fleurs pourpres.

Il examinait la salle de la presse, sombre et confortable dans ses boiseries, avec sa tournure de bar, quand on l'appela. On l'enfourna dans un rapide ascenseur qui le déposa dans une vaste rotonde, chaudement tapissée, elle aussi. L'huissier lui indiqua le chemin et le lâcha, perdu au milieu d'un va-et-vient de jeunes hommes en jaquette et de filles hautaines qui, toutes, s'étaient, avec leurs cheveux coupés et leurs lunettes d'écaille, imposé une sorte d'uniforme. Les uns et les autres portaient papiers, serviettes et dossiers comme le Saint Sacrement. Il marchait dans les couloirs, cherchant le nom de Lily Backwell sur les cartes de visite épinglées aux vantaux et qui étalaient les assonances de toutes les langues du monde. Par quelques portes ouvertes, il apercevait les porcelaines blanches et les nickels brillants des cabinets de toilette, des meubles anglais chargés de paperasses, de lampes, de livres, de machines à écrire; il entrevoyait des graphiques, des portraits, des tableaux aux murs. L'appareil administratif n'avait pas encore absorbé toute l'atmosphère du palace. Il restait dans l'air un peu d'instabilité et de provisoire. Ses hôtes actuels y paraissaient, comme les précédents, campés momentanément.

Enfin Morchaud découvrit la pièce où était installée Lily Backwell. Il trouva la jeune femme affairée, derrière un bureau américain, donnant des signatures, répondant

au téléphone, distribuant des ordres à ses secrétaires, hachant de remarques, de demandes, de réponses la conversation avec son visiteur installé sur un divan fatigué de panne verte. En face de lui, sur la cheminée, s'entassaient les brochures, les journaux, les revues; de cet océan de papiers émergeait une potiche en faux Satsuma. Aux murs un grand portrait du président Wilson et quelques caricatures de personnalités de la S. D. N. parues dans des journaux illustrés : histoire de se donner une allure indépendante. Un peu partout, des chaises encombrées de Underwood, de Woodstock, de Royal, de chemises cartonnées, de codes divers, de piles de journaux : le désordre inévitable... ce qui mène le monde enfin!

En une minute de calme, Lily Backwell put demander au téléphone Sir Eric Drummond. On répondit de son cabinet que le Secrétaire général attendait immédiatement M. Morchaud.

Ce n'est pas sans émotion que celui-ci aborda l'ancien collaborateur de Lloyd George et qui faillit être son ministre. D'abord, il se sentit glacé par l'accueil du haut personnage dont il ne devait que plus tard découvrir sous la froide réserve la mesure, la conscience, la finesse et la touchante timidité.

Heureusement que deux Français, MM. Avenol, secrétaire général adjoint, et Mantoux, directeur du département politique, et un Italien, M. Attolico, sous-secrétaire général, atténuèrent par leur présence la frigidité de la réception. M. Nitobe, autre sous-secrétaire général, Japonais, après un salut un peu cérémonieux, continua dans le bureau à vaquer à diverses besognes.

L'entrevue, ce jour-là, fut assez brève étant donné les circonstances. Sir Drummond et Morchaud décidèrent de se revoir, après les événements, pour déterminer plus à fond les fonctions du nouveau fonctionnaire.

Au moment où Morchaud fermait la porte du cabinet du Secrétaire général, sortit d'un bureau voisin une

grande fille qui portait des chemises bourrées et une machine à sténographier. Dans l'ombre du couloir, il la vit mal d'abord, mais il lui sembla pourtant reconnaître une silhouette et aussi un parfum... Sa mémoire ne put préciser... La femme avait fait quelques pas, s'était retournée, elle aussi... Elle revint résolument en arrière :

— Vous ne me reconnaissez pas?... Une femme change de vingt à trente ans.

— Eva Marine! fit-il, stupéfait.

Et du fond de son passé trouble, encombré de visions vagues, voici que montaient des jours de lumière, un grand amour d'une année, des soirs de restaurant et de music-hall, des bonheurs jeunes, des rires dans les jardins, une adolescente blonde rencontrée presque à ses débuts dans les bureaux du radicalisme, tout un passé!...

Et la Pentecôte à Saint-Aubin! et l'hôtel meublé de la rue de Rennes!... Eva Marine!

Il posa la question stupide :

— Vous êtes ici?

— Oui, à la Section politique.

Elle ajouta, plus bas, comme un reproche à la vie :

— Enfin, je mange assez souvent à ma faim.

Morchaud restait tout bête. Que dire?

— C'est drôle de se retrouver là, articula-t-il machinalement. Moi aussi j'entre à la Société. On pourra se voir souvent.

— Oui, oui... Mais...

— Ah! oui... Je comprends...

Il lui tendit la main.

— A bientôt... quand même.

Le long du quai Wilson, il s'en alla, mal à l'aise. Eva Marine avait un amant! C'était hors de doute. Il y avait eu sur ses lèvres un « mais... » suffisamment révélateur. N'était-elle pas libre après tout de mener son existence comme bon lui semblait? Quel droit avait-il sur sa vie? Depuis dix ans, depuis qu'ils s'étaient séparés, s'était-il

préoccupé d'elle? S'était-il inquiété des aventures vers lesquelles la rupture avait pu la jeter? Qu'était-elle restée pour lui? Pas même une camarade. Il l'avait froidement, cruellement perdue de vue, malgré la douceur de ce qui les avait liés. Et pourtant, tout en marchant, un frémissement jaloux et douloureux lui traversait le cœur. Il avait tout à coup retrouvé au fond de son cerveau des images précises de possession, comme un parfum fané de leurs soirs de jadis... Sans aucune raison, il se mit à souffrir aigrement en évoquant entre les bras de la jeune femme un autre homme que lui. Pourtant il ne l'aimait plus, il ne la désirait même plus. Mais il saignait dans ses souvenirs et dans le remords de la mauvaise rupture.

Il fut hanté par cette rencontre pendant le déjeuner et jusqu'au seuil de la villa des Rocco-Montès. A la grille, il rencontra Fachtenov, du Secrétariat général, qu'il connaissait depuis la veille :

— Ah! vous êtes de la petite fête, lui dit celui-ci. On vous chauffe déjà. Evidemment. Vous pourriez être chargé du rapport sur l'admission de Batang.

Le rez-de-chaussée était déjà encombré de groupes mouvants qui se formaient et s'égaillaient sans cesse. Les salons ronronnaient de conversations, bourdonnaient de rires, s'enflaient de brouhaha, tandis que les chocs cristallins du service du buffet, installé dans la salle à manger, les traversaient sans interruption. Ils étaient meublés avec un goût d'autant plus sûr que leur luxe un peu exotique frisait sans cesse le manque de tact sans y tomber jamais. Ce qui est le signe d'une maîtrise incontestable. Naturellement l'art de Batang y était largement représenté dans tout ce qu'il avait d'éclatant et de brutal : par des bas-reliefs un peu primitifs d'ivoire, par des soieries violentes, par des cuivres lumineux comme des coups de clairon. Mais ce décor barbare était fondu dans de délicieuses et douces étoffes françaises, dompté par des meubles délicats dont le galbe harmonieux et les

bois discrets paraissaient timides au milieu de l'effronterie des autres lignes et des autres teintes; il était corrigé par de beaux bibelots italiens, par les rutilences atténuées d'œuvres espagnoles, par de hauts tapis moelleux comme une mousse aux pieds.

Les salles de réception descendaient par trois marches dans un jardin à la genevoise dont un chêne, souvenir de la vieille forêt burgonde, couvrait sous ses puissantes ramures le gazon peigné, les corbeilles de roses naines et d'œillets.

Mme Rocco-Montès s'installa d'abord avec Morchaud, pour le mettre à son aise, sur un divan d'angle :

— Je suis bien heureuse que vous ayez accepté mon invitation. J'avais envie de faire meilleure connaissance avec vous.

Elle laissa au jeune homme, en femme du monde experte, le temps de bredouiller une politesse, puis elle reprit :

— J'aurai besoin de vous rencontrer et de vous parler longuement après les grandes journées qui se préparent et qui bouleversent la vie. Je ne sais pourquoi... hier, quand Dawson vous a amené à notre table, j'ai senti en vous une foi neuve, une force désintéressée, tout ce que je n'ai jamais trouvé encore chez personne et ce qui est nécessaire pour faire triompher notre juste cause. Vous voyez que je suis brutalement franche et que je ne vous dissimule pas mes intentions.

« Diable, se dit Morchaud, elle n'est pas longue à mettre les choses en train... elle va droit au but. C'est une femme d'attaque. »

Puis, à un sentiment de malaise et de crainte, succéda une joie contenue devant la perspective de la revoir souvent.

Bientôt il fut submergé par l'odeur poivrée de santal qui montait de sa robe, mêlée au parfum d'ambre de ses cheveux; ses yeux baignés dans le soleil qui entrait par

les portes-fenêtres devenaient un mélange mouvant d'eau verte et de reflets dorés. Leurs genoux se frôlaient presque contre le bois d'un guéridon hindou.

— Vous verrez! continuait-elle, avec quelques bons amis, l'hiver même est très agréable à Genève... On s'occupera de vous arracher à la bise...

M. Rocco-Montès, astiqué, luisant et veule, s'approchait de son pas fatigué. Il avait cette allure lasse, ce regard éteint dont les veilles passionnées stigmatisent les joueurs; ses doigts, énervés de n'avoir rien à tenir, jouaient dans l'air des deux côtés de son corps gras.

— Darey (c'était son surnom), lui dit sa femme en se levant, présentez M. Morchaud aux plus intéressants de ces messieurs et confiez-le ensuite, pour le buffet, à une de ces jeunes filles... Il faut que je m'occupe.

Morchaud fit tour à tour la connaissance de délégués ou de conseillers techniques belges, tchéco-slovaques, danois, autrichiens, de fonctionnaires suédois, anglais, serbes, suisses.

M. Rocco-Montès le présenta enfin à M. Norot, banquier genevois, mais d'origine piémontaise qui, en dépit de sa morgue, fréquentait assidûment ce salon. Il n'était probablement pas insensible aux charmes du radium de Batang. Ses cheveux grisonnants donnaient à sa figure matoise une fausse douceur. Son aspect bonasse, son accent sucré inquiétaient l'observateur comme le goût artificiel qui enveloppe un remède amer, surtout lorsqu'ils alternaient brusquement avec une raideur figée et un ton tranchant. Il était grand, souple, sportif et traînait dans la vie un air ennuyé. M. Norot, la connaissance faite, manœuvra immédiatement : pesant tous ses mots, visant manifestement à atteindre plusieurs buts en une seule phrase, cherchant à se concilier Morchaud qui pouvait être utile, sans, bien entendu, s'engager lui-même en quoi que ce soit ni lui permettre l'espoir d'être admis jamais parmi ses relations

intimes, il voulait lui laisser entendre, sans trop préciser d'ailleurs que, seuls, des intérêts supérieurs pouvaient l'amener dans ce milieu qui n'était pas le sien et où il se trouvait déplacé. Il daigna pourtant ajouter, pour paraître s'intéresser au nouvel arrivé et marquer en même temps les limites de leur future familiarité :

— Si vous avez jamais besoin de renseignements financiers, monsieur, je serai heureux de vous recevoir à ma banque de la rue du Stand.

Mais Rocco-Montès happait Morchaud et le faisait pivoter sur lui-même pour le mettre en présence d'une jeune fille. Le Français s'inclina :

— M[lle] Waltaire à qui je vous confie pour qu'elle vous fasse restaurer. — M. Jean Morchaud, du Secrétariat général de la Société des Nations. — Le père de M[lle] Waltaire, ajouta le diplomate *in partibus*, est Président du Conseil d'administration et Administrateur délégué d'une puissante compagnie suisse, qui a des filiales dans tous les pays du monde : la Compagnie d'informations financières par T. S. F. avec l'appareil Tilbich...

— La Telibich, rectifia Morchaud pour montrer qu'il connaissait bien la célèbre entreprise qui, grâce au monopole d'un appareil incomparable, inventé par un Genevois, tenait tout le marché financier d'Europe et d'Amérique...

Rocco-Montès profita de trois minutes où la jeune fille s'était détournée pour répondre à une question de M[me] Darboutlasnier, l'intime de Magda, et il fournit tout bas au nouveau venu quelques informations supplémentaires :

— M. Waltaire est d'origine allemande; il a changé l'orthographe de la fin de son nom quand il résolut de devenir un ami de la France. Sa femme, ses enfants et lui-même affichent depuis la guerre et à toute occasion des sentiments extrêmement gallophiles. Mais, malgré leur bonne volonté, certains affirment que l'hérédité...

M[lle] Waltaire entraînait Morchaud vers le buffet.

Celui-ci trouva en Elisabeth Waltaire une jeune fille de forte éducation intellectuelle et morale. Mais son allure le surprit un peu. Cette première prise de contact comportait naturellement toutes sortes de réticences, de lieux communs, de réserve, de tâtonnements, voire d'hostilité. Le jeune homme s'étonnait que, sollicitée par une bande d'amis de golf, de tennis, de rowing, elle s'obstinât à se consacrer si longtemps à lui qu'elle ne connaissait que depuis quelques instants. Il se demandait si déjà se répandaient autour de lui, en auréole, les effluves prestigieux du radium dont on allait peut-être lui confier les destinées. Comme il l'avait appris au seuil de la villa, le bruit s'était vite répandu qu'il serait chargé du rapport sur l'admission du Batang. Est-ce M[lle] Waltaire?... Tout en se posant cette question troublante, il essayait au cours de leur entretien, de se reconnaître dans ce mélange de forte conscience luthérienne et de hâblerie méridionale, de culture sérieuse et de superficialité mondaine. Il découvrait surtout en elle, sans que ce travers, enveloppé de grâce et de tact, fût gênant, un besoin manifeste de paraître.

Bien qu'il fût fort accaparé, Morchaud, tout en causant, s'aperçut que les salons se vidaient lentement. On entendait vers la porte du vestibule des « déjà», des « excusez-moi », des « Herriot arrive »... Il y avait maintenant des espaces libres sur les tapis somptueux, ce qui permit au jeune homme de remarquer les rythmes extraordinaires, à la fois voluptueux et chastes, de la démarche de M[me] Rocco-Montès. Etait-ce à cause de cette démarche affolante qu'il dégustait maintenant dans une plus grande intimité, était-ce à cause de M[lle] Waltaire?... Morchaud sentait qu'il manquerait sans aucun remords l'arrivée du Président du Conseil.

Il ne se posait pas de questions d'ailleurs, s'abandonnant à la volupté presque nouvelle pour lui, habitué aux

amours populaires, de se sentir entouré, choyé, courtisé par des femmes élégantes et, pensait-il, difficiles. Mais cette abdication ne dura qu'un moment. Quelques mots entendus, en passant près d'un groupe attardé, l'arrachèrent aux délices de Capoue, enflammant de nouveau d'un incendie irrésistible son cerveau plus exalté, au fond, que son cœur.

Sur le seuil, tout en enfilant le pardessus que lui tendait un valet, une autre série d'impressions l'envahit, comme un résumé rapide des conversations générales. Il se rappela avec malaise... Comme l'enthousiasme pour le grand événement du lendemain avait été tiède dans ce milieu d'hommes d'affaires et de diplomates! Etait-il de bon ton de retenir son émotion ou y possédait-on des renseignements inquiétants? Ou, vraiment, tous ces hommes étaient-ils plus préoccupés de leurs intérêts particuliers que d'arracher les hommes à leur longue souffrance? N'avait-il pas entendu même quelques plaisanteries déplacées d'esprits forts et qui prétendaient planer au-dessus des plus nobles envolées!

Il prit congé à son tour. L'automobile d'un secrétaire grec l'emmena vers l'hôtel des Bergues. C'était du balcon du restaurant qu'il devait assister à l'arrivée du ministre français. Son compagnon et lui durent quitter la voiture vers le Jardin anglais, devant le Monument National: il était impossible au chauffeur de rouler à travers la foule qui avait envahi la chaussée. Elle s'écoulait lente et grave, cette foule, assez différente de celle de l'avant-veille, plus homogène, parce que tous les étrangers s'étaient installés à des fenêtres ou massés en face des Bergues et au haut de la rue du Mont-Blanc, vers la route de Lyon. Elle était, en cette partie de la ville, presque exclusivement genevoise et suisse, c'est-à-dire composée d'hommes les moins badauds du monde. Mais pourtant, persuadée qu'elle allait voir arriver l'Annonciateur des temps nouveaux, elle se dirigeait vers les Bergues

comme les Juifs vers la porte de Jérusalem, au-devant de Jésus monté sur son ânon prédestiné. Quelques-uns, les vieux péclotiers du faubourg, essayaient bien, par habitude héréditaire, de plaisanter leur propre émotion, de blaguer encore, de blaguer toujours, mais sans parvenir à se prendre eux-mêmes à leur propre faconde; ils ne recueillaient que des rires angoissés de complaisance. D'autres, à cette heure de tous les hommes, avaient, obéissant à une vieille coutume et par une contradiction étrange, arboré à leur boutonnière des insignes aux couleurs fédérales ou cantonales, néophytes qui portaient encore le signe des vieilles idoles, premiers citoyens du monde qui ne s'étaient pas encore dégagés du culte étroit de la Cité.

La rade, au déclin du soleil, était couverte de paillettes d'eau scintillantes qui illuminaient, comme des millions de miroirs minuscules, cette foule, maintenue au bout des ponts par des barrages de gendarmes en bicornes, à l'ancienne.

L'auto présidentielle était en retard; les photographes et les cinéastes s'impatientaient, craignant d'être bientôt dans l'impossibilité d'opérer, puisque déjà les roseurs du crépuscule autour des parois du Salève et des clochers de Saint-Pierre s'imprégnaient d'ombre.

A grand'peine Morchaud était parvenu jusqu'au balcon central de la façade des Bergues. Pressé, immobile au milieu des officiels, il contemplait, entre des dos et des épaules, la surface moutonneuse et ondulante de l'océan humain et le fond lumineux d'eau borné par les collines vertes. Il se mêlait peu aux conversations des diplomates et des hommes d'Etat blasés qui discouraient et commentaient autour de lui. C'était la première fois qu'évadé des combinaisons de parti, des espérances et des enthousiasmes de factions, il était mêlé à un acte international. Et quel acte!... L'enfantement d'un monde! Il lui semblait, tout en faisant effort pour cacher son émotion, que sa

poitrine se dilatait et se vidait à la fois et il y sentait battre largement son cœur...

Tout à coup, à 19 h. 43, une acclamation sourde, étouffée, une rumeur lointaine, venant de la Corraterie, monta, s'étendit, de l'autre côté du fleuve, puis au-dessus de la rumeur du Rhône, enveloppant enfin les groupes pressés sur l'Ile Rousseau, sur le pont et le quai des Bergues. Au Grand Quai, il y eut une poussée formidable vers la place du Lac. Evidemment, le Président arrivait et non par la route de Lyon, mais par celle de Belley. Des gardes ruraux à bicyclette ouvrirent brusquement un chemin dans les masses mouvantes, les immobilisèrent, dégagèrent le débouché du Molard, la place du Lac et l'entrée du pont.

Morchaud ne distinguait plus rien qu'une foule énorme et sombre, agitée de remous sous les drapeaux multicolores de toutes les nations du monde qui serpentaient sur eux-mêmes et se déployaient en claquant haut dans la brise. Comme fond de décor, derrière les milliers et les milliers de têtes tendues, le moutonnement muet des vieux toits montait pour se réfugier hors de cette fête cosmopolite sous la protection des bannières nationales qui, immenses, flottaient aux tours de Saint-Pierre. Plus en arrière encore, émergeant de masses bleues et vertes, les parois rocheuses du Salève... Enfin, encore faiblement doré, à gauche du cirque, lointaine, la chaîne du Mont-Blanc.

A 19 h. 44, à petite allure, une première auto, celle du directeur de la police genevoise, M. Perrier, s'engagea sur le pont du Mont-Blanc, suivie de l'auto présidentielle, au milieu d'une frénésie d'acclamations, de cris de « Vive Herriot », « Vive la Paix », de « hurras », mêlés à la clameur sourde de ceux que l'émotion empêchait d'articuler autre chose qu'un vague cri d'amour. Défilant entre une double haie de chapeaux agités à bout de bras comme le frilottement d'une forêt de feuilles, le Président

était démocratiquement assis à côté du chauffeur, en pardessus brun et en mou noir. Dans la voiture, MM. Peretti della Rocca, Bergery, Coponnat, Sahuc, Léger.

La foule, énervée par l'attente, soulevée par une vague formidable, poussée par un élan irrésistible, au moment où la Rochet-Schneider stoppait devant la porte des Bergues, bouscula les gendarmes, renversa le barrage, se rua dans la nuit survenue et trouée par les éclairs infernaux du magnésium.

Morchaud ne se mêla pas au groupe qui reçut M. Herriot à sa descente de voiture : MM. Motta, Allizé, Avenol, Réau et autres personnalités, parmi lesquelles venaient de se glisser M. et Mme Rocco-Montès, délivrés de leurs derniers invités.

C'est au premier étage, derrière Léon Bourgeois et de Jouvenel, qu'il serra la main au dieu du jour, à son patron.

— Vous dînez avec nous, Morchaud, fit Herriot en passant.

Puis il s'écria, comme s'il ne s'attendait pas à le voir :

— Tiens, Loucheur! Où est donc Boncour?

Briand laissa tomber du coin railleusement tordu de sa bouche, les yeux illuminés de malice :

— Alors, une panne?

Les mêmes scènes d'enthousiasme se renouvelèrent le lendemain à la gare de Cornavin et le long de la rue du Mont-Blanc, quand arriva le Premier britannique. M. Mac Donald gagna l'Hôtel Beau-Rivage, porté par l'espérance des peuples.

Le 4 septembre, première des deux grandes journées attendues, Morchaud, impatient de visiter la salle et les locaux illustres où l'Humanité tenait ses assises, arriva de bonne heure à la Réformation. Ses impressions furent d'abord nettement désagréables. Quoi! on pénétrait dans le Temple par un hôtel désaffecté, mais qui, ainsi que le Palais des Nations lui-même — ex-Hôtel National, —

gardait encore tous les stigmates de l'auberge et de la gargote! Et, de plus, comme un présage, comme une prédestination, cette ancienne hôtellerie arborait encore, inscrit en lettres d'or sur sa façade, un nom anglais : *Victoria.*

Il traversa des salles où l'on reconnaissait aisément l'ancien restaurant, les anciens salons, des chambres qui n'avaient pas encore dépouillé leur banalité de caravansérail. Il eut un sursaut en découvrant un bar où Miss Daisy — à laquelle on le présenta — préparait ses flacons et son matériel à coktails. Sans se l'expliquer, il éprouva une gêne que ce lieu auguste, exceptionnel, sacré, ressemblât — par la buvette au moins — à tous les Parlements du monde et à tous les congrès radicaux de son pays.

La salle des pas perdus, la salle de la presse lui parurent d'une mesquinerie ridicule. Ah! ce n'était pas sous cet aspect qu'il avait imaginé le sanctuaire des temps fraternels!

Et quand il entra dans la salle même des Assemblées! D'abord, il fut littéralement glacé. Les murs de sapin, le plafond glabre, les rangées de bancs et de pupitres de bois, la tenture rigide du fond de l'estrade, l'éclairage administratif qui tombait d'en haut, l'enserraient dans une banalité, dans une tristesse, dans une médiocrité, dans une froideur anglicanes encore, toujours. L'architecte, comme pris de remords d'avoir édifié une bâtisse aussi monotone, avait cru lui ajouter quelque fantaisie en incurvant les balcons en astragales esquissées. Sur l'estrade, au milieu de l'archaïsme religieux, le microphone extra-moderne paraissait d'autant plus déplacé qu'il avait, pour ainsi dire, comme écrin, une sorte de tente assez ridicule en velours rouge dont on avait voulu rehausser la majesté de la petite tribune présidentielle.

Mais, peu à peu, de ce local d'abord hostile et rébarbatif, se dégageait une singulière grandeur; la simplicité

du lieu prenait à la longue, à mesure qu'on s'y accoutumait, sa valeur et sa dignité; l'esprit se dilatait plus à l'aise que dans un luxe criard au milieu de cette atmosphère grave et austère comme l'œuvre qui s'y élaborait. Les écriteaux posés sur les tables, qui indiquaient leur place aux délégations, semblaient à eux seuls remplir la salle de l'âme même de la terre et parer ces murs glacés d'une beauté émouvante.

La Réformation cependant se remplissait peu à peu à craquer. De la chaise où il avait pris place sur la scène, parmi le personnel supérieur de la S. D. N., Morchaud voyait les galeries latérales où s'entassaient la presse, la diplomatie et les personnalités importantes. Elles étaient bondées, grouillantes, envahies d'êtres debout, assis, soulevés, et s'avançaient vers l'estrade comme pour y déverser sur ses collègues et sur lui leur chargement humain. Les amphithéâtres au fond fourmillaient de têtes d'hommes nues, de chapeaux de paille, de feutre, de taches violettes, noires, blanches, de rubans roses et verts, de plumes, de fleurs, de vestons de ville, de voyage, de sport, de corsages, de blouses, entassés jusqu'aux étages supérieurs où ils se perdaient dans l'ombre et dans un magma confus. Des mains s'agrippaient aux rampes de sapin, des manteaux y pendaient. On se faisait des signes, on tentait de se caser sur les bancs, on se querellait à voix sourde pour une place.

Dans la fosse, les délégations agitées étaient toutes mêlées. Les membres de l'Assemblée s'amalgamaient en groupes compacts qui se déformaient, disloqués par des remous profonds. Il semblait que la fièvre du monde, tendue vers les paroles qui allaient retentir, brûlait, palpitait dans cette salle.

Morchaud, placé en face des ces fleuves et de ces océans tumulteux, fouillait des yeux la foule des délégués enchevêtrés et tourbillonnants, assis et debout.

Un rassemblement compact s'était formé autour de

M. Léon Bourgeois déjà installé, les jambes entourées d'un plaid moelleux, surveillé par son fidèle ami, M. Leroy. Au-dessus du mur de vêtements sombres qui l'enveloppait, qui encombrait l'allée centrale, qui escaladait les fauteuils et qui asseyait quelques-uns de ses éléments jusque sur les pupitres, le jeune homme distinguait le profil latin de M. Osusky, ambassadeur de Tchécoslovaquie à Paris et le sourire délié de Son Excellence Albert Mensdorff-Pouilly-Dietrichstein qu'un collègue lui désignait. Et puis, c'était la tête du Brésilien Afranio penchée vers l'oreille de M. Fernandez y Medina, délégué de l'Uruguay; la stature herculéenne du Maharadjah Jan Saheb of Nawanagar pouvait seule affronter la large taille de Mlle Vacaresco. Les mouvements désordonnés de cette mer humaine découvraient parfois quelques membres de la délégation française, groupés, eux aussi, autour de leur chef, dans le rayonnement de l'affection universelle qui l'enveloppait. La figure fine et énergique d'Henry de Jouvenel, la face bouledoguienne de M. Loucheur et, surmontant son dos voûté par la lourdeur des poids qu'il a supportés, la tête puissante de M. Briand apparaissaient et disparaissaient tour à tour.

Plus près de l'estrade, M. Boncour, fringant, décidé, auréolé de blanc, au profil magnifiquement aigu, s'entretenait avec Jouhaux et un grand homme sec, dur de regard et de carcasse, altier, M. le Comte de Gimeno, grand d'Espagne.

M. Motta, à la tête de bois, mais aux yeux mouvants, plissés d'un sourire fermé, conversait avec M. Ador, solennel, très « père noble », une des belles personnalités de la réunion, avec son allure de vieux Coligny. Mal placés, près d'une porte, ils étaient sans cesse bousculés par les entrants et les sortants, sans qu'ils songeassent, tant ils étaient enfoncés dans leurs préoccupations, à se reculer. M. Quinonès de Léon, debout devant son siège, appelait du geste le gros et réjoui M. Salandra,

qui quittait aussitôt son collègue M. Giuratti, ami et représentant personnel de Mussolini à Genève.

Georges Bonnet, de l'équipe française, en un entretien vif et animé, tenait tête à lord Parmoor, à Gilbert Murray et à Helena Swanwick, — anglais, — sous l'œil un peu mort du prince Dovleh, délégué de la Perse.

M. le Jonkheer H. A. Van Karnebeek, à l'écart, préparait son courrier de Hollande; le docteur Ilia Shoumenkovitch s'occupait d'un ongle qu'il venait de casser.

Aux portes, dans le pourtour, mêlés aux officiels avant que commençât la séance, des parlementaires en vacances, des officiers supérieurs en civil, des évêques *in partibus*... Surtout, debout comme des rocs au milieu de la foule qui s'écoulait autour d'eux, des financiers, des hommes d'affaires internationaux, l'air assuré et triomphant, couvaient des yeux les protecteurs et les clients qu'ils possédaient dans l'Assemblée. Sir Drummond, M. Avenol, M. Camerlynk circulaient, serraient des mains, jetaient une phrase en passant.

M. Comert était déjà installé sur l'estrade.

Un mot, venu des tribunes de la presse, était tombé dans l'hémicycle. On se le murmurait à l'oreille, désignant de la tête un groupe formé de délégués de couleurs variées qui allaient du bronze sombre au café au lait clair : « La Société des Nations... le dessus du palmier!... »

Peu à peu les yeux de Morchaud s'étaient, pour ainsi dire, vidés du spectacle qu'ils contemplaient et emplis de lumière.

Il avait, ce matin-là, une âme vraiment religieuse. Calme à sa place, les tempes serrées d'émotion, il attendait la Révélation, échangeant de temps en temps quelques brèves paroles avec Paul Mantoux, son voisin, qui tortillait sa curieuse barbe rousse de commodore en retraite.

Il ne lui échappait pas que la plus grande partie de cet immense public avait été jetée dans cette fournaise

plus par la curiosité que par la ferveur. Ce n'était plus l'enthousiasme populaire et sain de la veille et de l'avant-veille, dans la rue. Que de spectateurs étouffaient là comme à une générale ou à un vernissage, parce que, l'hiver venu, il fallait pouvoir dire, dans les salons des capitales, en s'adjugeant le prestige mystérieux d'être dans le secret des dieux : « Quand j'ai vu Mac Donald se lever... » ou : « En entendant Herriot... »

Il souffrait affreusement de cette profanation morale. Il eût souhaité, pour entendre les mots du Nouvel Evangile, une Assemblée de martyrs recueillis. La Paix du Monde! La Fraternité humaine!... C'étaient pourtant des mots qui valaient la peine qu'on les recueillît à genoux, la tête dans les mains, libéré de toute pensée basse. Autour de lui, des collègues bavardaient, coupaient les feuilles de brochures, lançaient des pointes; les délégations, dans la fosse, bourdonnaient avec un bruit trop joyeux et trop désinvolte; les galeries apportaient à la magnifique cérémonie une âme trop professionnelle, trop mondaine et trop détachée. Ignoraient-ils, tous ces gens, qu'à l'instant où, l'un après l'autre, les deux messies se lèveraient, tout à l'heure, la Civilisation effondrée sur une pierre de la route allait ramasser son bâton et reprendre son chemin, le front tendu vers un soleil nouveau.

Morchaud respirait lentement d'un souffle de feu, fermant les yeux pour mieux apercevoir, au milieu des vendeurs du Temple, les rayons ardents de sa belle espérance.

MARCEL ROUFF.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Paul Claudel : *Feuilles de Saints*, Nouvelle Revue Française. — Paul Fort : *Fantômes de chaque jour*, Flammarion. — Jean Ryeul : *Centaurés*, Au Sans Pareil. — A.-P. Garnier : *Les Heures dorées*, aux dépens de l'Auteur, en sa librairie — Paul Husson : *Journée*, Montparnasse. — Abel Doysié : *La Halte Nocturne*, aux Editeurs Associés.

Feuilles de Saints, « ce titre emprunté à l'imagerie populaire d'Epinal, désigne, — selon la note rose bio-bibliographique incluse au volume », — « un certain nombre de figures épiques qui dominent l'histoire et la spiritualité française. C'est une sorte d'allée à travers la légende de monuments poétiques ». Peut-être; et, en tous cas, c'est une exaltation mêlée d'aperçus de psychologie ou de critique objective en présence ou, plutôt, en mémoire de certains héros de lettres, de ferveur mystique, d'intimité familiale en qui l'auteur, M. Paul Claudel, fixe l'élan volontiers mystique de ses souvenirs, de sa reconnaissance, de sa piété. Il ne manque pas, avec cette superbe de certitude hautaine et exclusive, apanage sans charité de ceux que possède la foi, par dédain parfois ou ailleurs avec des paroles touchantes, de décréter sans rémission la vanité de quiconque, par les actes ou par la pensée, s'écarte des voies de ferveur qu'ils estiment, selon Dieu ou l'enseignement de ses prêtres, les seules orthodoxes. Comment s'y prennent ces dévots, à moins que, comme Verlaine ou la petite pauvre d'Assise, leur conviction amusée d'images naïves demeure comme instructive et divinement puérile, pour accommoder la véhémence, même contenue, de leur humilité volontaire avec les complexes exigences de leur volonté de prestige ou de domination par le verbe et la magie de l'art ? Je me demande si la contradiction perpétuelle de ce qui leur bat au cœur, de ce qui leur fermente au cerveau avec cet indomptable, cet irrépressible besoin qui d'eux déborde et qui les oblige à formuler par un jaillissement d'éloquence, presque pêle-mêle, leurs imprécations et

leurs oraisons propitiatoires, n'est point la cause foncière, essentielle, du pathétique par lequel ils captivent l'intérêt et provoquent l'émotion du lecteur : le drame n'est point en ce que Hello, Léon Bloy, Paul Claudel imaginent, suscitent en leurs écrits, mais c'est à ce qu'on surprend, par-dessous, du débat inconscient qui s'agite en eux-mêmes, que la curiosité s'attache exclusivement.

La forme à laquelle l'art de M. Claudel s'astreint depuis tant d'années renforce ma conviction. Ces laisses de longueur indéterminée se succédant de façon monotone, presque toujours appuyées deux par deux sur une rime haletante ou une consonance marquée d'un arrêt, s'adaptent aux mouvements, aux desseins, visent aux effets les plus dissemblables. On les pourrait, pourtant, changer, transporter d'un poème à un autre ; elles y seraient aussi bien à leur place. Non que souvent elles ne renferment d'impressionnantes beautés, des fulgurations de splendeur pleines et décisives, mais ces splendeurs se noient dans des nuées de balbutiements où il semble que l'idée ne se dégage qu'avec peine des vapeurs indistinctes ; l'impatience quoique sourde et confuse de l'auteur en écarte coûte que coûte les brumes, étendant les périodes selon qu'elles lui viennent d'un clou à l'autre clou, ou rimes disposées d'avance. Soudain ce qu'il a voulu ; l'éclair frissonne ; mais le poète craint d'avoir manqué aux bienséances de l'humilité chrétienne, il se rengourdit dans les mêmes brumes où dévotement sa fierté d'artiste s'enveloppe et se dérobe, non sans secrète importance, non sans dépit qu'il ne dissimule pas toujours.

Ces réserves établies, je ne fais point difficulté de reconnaître beaucoup de grandeur, de sûreté élocutoire dans certaines de ces « feuilles », *Sainte Geneviève*, par exemple, *Jacques Rivière*, *A la mémoire de l'abbé Daniel Fontaine*, *Sainte Thérèse*, et, plus que dans toute autre, *Saint Joseph* peut-être, et une émotion concentrée, vibrante néanmoins et pénétrante, dans le *Verlaine* (que déparent inutilement des évocations indignées de comparses malfaisants ou stupides) et principalement, fusion harmonieuse de visions familiales et intimes et d'évocations du labeur patient, serein, utile et grand, *l'Architecte*, à la gloire de son beau père, Sainte-Marie Perrin, qui reprit, amplifia et réalisa les plans primitifs de son maître Pierre Bossan pour l'édification (on en pensera ce qu'on voudra) de Notre-Dame de Fourvière, à Lyon.

Pourrais-je, sans le saluer d'une gratitude particulière, signaler le recueil nouveau de Paul Fort, *trente-troisième série des Ballades Françaises*, où il fixe l'apparition incessante et diverse de ses **Fantômes de chaque jour** ? Ce sont, d'autrefois, au rythme de ballades et chantefables, des fantômes de rois et des personnages légendaires ; les héros lunaires, fantastiques ou galants, des plus belles chansons de France ; ensuite, guirlande de poésies sans lendemain, entre les larmes et le sourire, des souvenirs où passe le poète par les frais paysages d'Ile-de-France, et, sous le signe de saint Hubert, la chasse à Montlhéry, la chasse en Argenlieu, où tant l'ivresse printanière aussi est captivante et enchantée. Images d'un beau voyage en mer, ô merveilles prodigieuses de cette *Ile de Paqueta*, — retour, et, enfin, des portraits sur le sable, si délicieusement tracés : si j'osais dire Paul Fort, auquel vont mes préférences, tout imprégné de votre, émouvante amitié, ne dirais-je pas, bien sûr, que c'est celui-là que vous avez placé — et qui m'est le plus précieux — entre l'effigie du tendre poète, dès longtemps et si jeune évanoui, Charles Guérin, et l'effigie où si bien vous fixez l'enchanteur regard d'une fille de Zante (Isola d'oro, fior di Levante), en qui se souviennent de revivre harmonieusement l'Hélène, comme vous dites, de Pâris et l'Hélène de Ronsard !

Chiron, Nessus, **Centaures** et Héraclès enfant ou vers le milieu de ses travaux, qui passe, viril, libre et triomphal. De courts poèmes en alexandrins et en vers de treize syllabes, c'est l'art volontaire, sûr et allégorique de M. Jean Ryeul. L'atmosphère souvent n'est point éloignée de celle dont s'enveloppent plusieurs grands poèmes de M. Henri de Régnier. Pourtant, le vers se disjoint entre tels de ses éléments ou marque une intention d'allusion intellectuelle parfois un peu à la manière de M. Paul Valéry, art surveillé, précis et de résonance redoublée, dont la signification à la fois frémit en surface et affleure en symbole. La succession savante, subtile, harmonieuse, des beaux vers de M. Jean Ryeul par moment heurte à des achoppements qui surprennent ou s'assourdit en terminaisons de mots lourds et monotones, participes présents qui se succèdent avec des adverbes en *ment*. Un peu plus de précaution, le poète s'en avise presque toujours, et le chant est ailé, alors, et d'une sûreté sonore.

Si je me laissais aller à envier, ce serait, fût-ce sous le signe de

la chouette, la destinée poétique de M. Auguste-Pierre Garnier, sans doute. J'apprécie de son bonheur les éléments vitaux : il mène une existence de sage entre une femme dont la présence lui est douce et bienfaisante et plusieurs jeunes enfants à qui s'attache sa sollicitude, tantôt dans la ville où un labeur agréable occupe ses moments, tantôt aux champs, au bord de la mer, dans le pays de ses ancêtres, qui est le pays de ses dilections. Il a renoncé aux ambitions futiles de l'extrême jeunesse ; il a édifié la maison d'un bonheur paisible et sûr, et ses chants s'élèvent pour en perpétuer tendrement et clairement la beauté sereine et le calme fécond. Etre heureux, c'est, en dehors des nécessités qu'impose l'organisation sociale, en dehors de l'acquisition fétide de l'argent sans lequel nul ne saurait être admis à respirer l'air que l'on croyait à tous, être heureux, c'est, pour un cœur résolu et sage, à peine un problème. Le constater, le reconnaître, s'en proclamer satisfait et reconnaissant, voilà qui est plus rare, et c'est le cas admirable du beau poète A.-P. Garnier. Il se voue avec confiance au culte des lettres, de la poésie, de la nature, comme il s'enveloppe de la double atmosphère de l'amour et de l'amitié, et comme ses vers se groupent harmonieusement en poèmes d'action de grâce et de tendresse lucide, que lui pourrait-on souhaiter encore, puisqu'il a réuni tous les dons, et en connaît le prix et les délices ?

Pour les poèmes un peu longs peut-être et qui gagneraient à se condenser, me semble-t-il, où M. Paul Husson inscrit ses émotions de citadin, de travailleur halluciné, une sympathie déjà vieille se renouvelle par la lecture de **Journée**. Des images vraiment prodiguées au gré sans doute des rencontres du moment se groupent heureusement, grandissent sous l'épaisseur des brouillards, de la nuit, sous l'azur de midi, aux heures lasses de l'après-midi, aux longs soirs désemparés. Sans recherche, je crois, ces effusions d'images se soumettent par elles-mêmes à un rythme qui se poursuit et que jamais ne brise un heurt. Puis, dans *Matin* principalement, en contraste avec le décor urbain et l'évocation des rues et des maisons aux heures angoissées du réveil, se lève le souvenir si simple, si ingénu, discret et énervant des attitudes et des songes de l'enfant qui regardait naître l'aube mystérieuse aux fenêtres de « l'étude », et plus lointainement quand il entendait sonner les cloches dimanche dans la campagne lorraine...

M. Paul Husson est des poètes du vers libre, de sentiment tout à fait moderne, mais combien mélancolique dans ses nostalgies et dans ses admirations.

Sonnets en majeure partie, dont certains, les moins amers, sont les meilleurs, M. Abel Doysié, en m'adressant **la Halte Nocturne**, a cru devoir m'avertir que ses vers « ne sont ni néo-classiques ni post-mallarméens » J'imagine que M. Doysié me signifie, d'une part, qu'il répudie le système d'imitation où s'attardent souvent ceux qu'on appelle ou qui s'appellent les néo-classiques, et, de même, l'influence de Mallarmé... à moins que, selon le sens plus vrai des mots dont il use, il ait voulu m'avertir (mais je ne le crois pas) que ces vers n'ont pas été écrits après, mais avant ceux de Mallarmé? Je présume que le désir de M. Doysié était également de me blâmer implicitement d'une complaisance à l'égard des néo-classiques et des post-mallarméens. J'ai la prétention dans mes chroniques non certes de ne jamais me tromper dans mes appréciations, qui sont d'impression et de sentiment et ne *jugent* pas, mais de ne faire acception ni de personnes, ni de groupes ou de systèmes littéraires. Quand je n'aime pas un livre, je cherche à en formuler les raisons; quand un livre me plaît, ce n'est pas toujours parce qu'il ressemble à l'idéal dont je m'efforce d'approcher, ni qu'il use de ressources que j'aimerais moi-même mettre en œuvre. Ne m'a-t-on pas naguère reproché de ne parler jamais, du moins avec faveur, de poèmes écrits en vers libres, parce que, pour ma part, j'ai (définitivement ou non, qui sait?) renoncé à en écrire? Les lecteurs de cette chronique peuvent sur ce point me rendre témoignage. Je n'aime pas tous les poèmes écrits en vers libres, ni, d'ailleurs, tous les poèmes écrits en vers réguliers, soit parce qu'écrits en vers libres, soit parce qu'écrits en vers réguliers, ou parce que néo-classiques, ou parce que « post-mallarméens ». Moréas mourant confessait : « Romantiques, classiques, c'est de la f... ; les écoles, cela n'existe pas. Il y a des gens qui ont du talent et des gens qui n'ont pas de talent. » J'ajouterai : M. Doysié appartient à la première catégorie : son sonnet sur Verlaine suffirait à le prouver. Je l'en loue et je m'en réjouis, qu'il en soit bien assuré.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henri Deberly : *Pancloche*, Librairie Gallimard. — Pierre-Jean Jouve : *Paulina 1880*, Librairie Gallimard. — Charles Géniaux : *Les faucons*, E. Flammarion. — Louis Hémon : *Battling Malone*, Grasset. — Martial-Piéchaud : *La Vallée Heureuse*, Plon-Nourrit.

Pancloche, par Henri Deberly. Un des caractères à quoi la plupart des jeunes écrivains et des critiques qui leur sont dévoués reconnaissent, d'emblée, qu'un roman n'est pas un roman réaliste ou naturaliste (traduisez : l'abomination de la désolation), c'est à ceci que ses personnages ont de la fortune ou qu'ils se comportent comme s'ils en avaient, et qu'ils ne font rien... Dès qu'un auteur met en scène des individus de classe inférieure ou moyenne, obligés de gagner leur vie, il appartient lui-même à une catégorie vulgaire et ne peut nourrir que des ambitions littéraires médiocres. La peinture des mœurs et l'étude des psychologies ne deviennent intéressantes qu'à partir d'un certain chiffre de rentes. Impossible d'aller là-contre, et à talent égal, qui nous promène avec ses héros dans les salons et dans les bars est un artiste, tandis que qui nous emmène avec les siens dans les champs, les bureaux ou les ateliers n'est qu'un artisan. Je suis loin de penser ainsi, et sans vouloir dresser de barrières autour du romancier dont c'est le droit d'observer n'importe quel monde, je crois que, s'il ne veut s'égarer dans une espèce de métaphysique et partir de ce qui est pour atteindre à ce qui n'est pas, un écrivain romanesque a pour obligation de maintenir aussi rigoureusement que possible ses personnages sous l'influence des nécessités qui les déterminent. Faute de tenir compte du milieu desdits personnages et des contraintes qu'il leur impose, quand il cesse de ne jouer que le rôle de décor, cet écrivain échappe à la réalité pour se perdre dans l'abstraction. M. Edmond Jaloux écrivait dernièrement dans *Les Nouvelles littéraires* que ce qui caractérise les romanciers contemporains, c'est qu'ils envisagent presque tous l'homme, « non plus en fonction de la société qui l'emploie ou qu'il utilise, mais en tant qu'individu solitaire ». Je souscris à cette opinion, mais je crois qu'il serait erroné d'en déduire que l'étude de la psychologie d'un tel homme peut se faire sans tenir compte du milieu où il s'est développé et contre lequel sa solitude le préserve. On ne s'explique sa vie farouche ou chimérique que par l'hostilité qu'il a rencontrée, que par son re-

fus ou son incapacité de s'adapter aux circonstances extérieures. Si nous *refoulons*, comme dit Freud, c'est qu'une résistance à nos inclinations nous y contraint. Et la définition de cette résistance est indispensable à l'élucidation de notre nature la plus intime ou la plus profonde. Aussi bien, le milieu est il très minutieusement observé chez Proust et chez MM. Estaunié et Lacretelle, par exemple, qui ont montré l'individu solitaire ou obligé de se travestir pour pouvoir sauvegarder ses aspirations. Ces réflexions me sont suggérées par le dernier roman de M. Deberly qui, tout en nous introduisant dans la société des rustres et en nous présentant un gars d'intelligence au-dessous de la moyenne et une fille sans caractère et sans dignité, nous fait très avant pénétrer dans le mystère et les complications de l'âme humaine. Pancloche a été condamné au bagne pour un crime qu'il n'a pas commis. On l'a vu s'échapper la nuit du cabaret dont le patron a été assommé. C'est qu'il sortait des bras de la fille de celui-ci. Il n'aurait qu'un mot à dire pour se disculper. Or, il ne veut point compromettre Louise dont ce serait, du reste, le devoir de parler. Mais Louise se tait par pusillanimité en se donnant l'excuse que l'innocence de son amant ne saurait ne point s'imposer. Pancloche part pour Cayenne. Il y finirait ses jours si le véritable assassin ne confessait son crime, neuf ans plus tard, au moment de mourir. Pancloche rentre à Flancourt où une réception triomphale lui est faite. Mais la gloire du réhabilité est de courte durée. Une suspicion vague l'entoure. Ce n'est pas en vain, estime-t-on, qu'il a vécu avec des canailles. Il a dû contracter de leurs vices. On ne lui confierait point, en tout cas, un poste de confiance. Et qui, parmi les notabilités de la petite ville, qui l'ont le mieux accueilli, se résignerait à lui donner sa fille en mariage ?... Enfin, il était à l'abri pendant que les autres se battaient (car la guerre a eu lieu) et qu'ils mouraient ou perdaient la santé. Pancloche sent quelle réprobation pèse sur lui, et comme il revoit Louise, qui est devenue la maîtresse d'un certain Tournemire, mutilé plein de malice et de hargne qui la terrorise, il cherche à retrouver auprès d'elle la confiance et la sympathie qui lui manquent, une douceur où il cesserait d'éprouver qu'il est un étranger dans son pays. La fatale liaison renouée, Pancloche ne jouira pas longtemps de son bonheur. Louise, menacée de mort, puis de complicité d'assassinat par Tournemire qui veut

la reprendre, perd encore une fois la tête, et, toujours égoïste et craintive, mais peut-être chérissant la brute qui la fait trembler, suggère à son ancienne victime de l'abandonner à son sort, et Paneloche, ayant trouvé une place au loin, s'exile .. Cette analyse du roman de M. Deberly, si elle n'en traduit la douloureuse vérité, permet du moins de sentir avec quelle rigueur est observée l'étroite relation de la vie intime de Paneloche avec les manières de voir et d'agir des gens de Flancourt. Rien de ce que le pauvre diable éprouve qui ne dépende de la façon dont son entourage se comporte avec lui. M. Deberly nous a révélé dans l'âme de son héros des mouvements qui, pour paraître simples, n'en ont pas moins une signification d'une portée lointaine. Son style, encore un peu tendu dans *l'Ennemi des siens*, se modèle avec plus d'aisance sur le sujet. Il me semble que M. Deberly est en passe de devenir un de nos meilleurs romanciers.

Paulina 1880, par Pierre-Jean Jouve. C'est un très curieux, très intéressant ouvrage que ce roman de M. Jouve, et dont les mérites ont justement attiré l'attention des Académiciens Goncourt, qui auraient tout aussi bien pu le couronner que *Raboliot*. Paulina Pandolfini vit avec son père sous une surveillance étroite, à Milan. Elle est belle, passionnée, mystique, et autant impatiente d'enivrer sur cette terre l'homme qui lui est destiné qu'inquiète de mériter le ciel. Rien de plus italien que cette dualité, et la façon dont M. Jouve l'accuse, en attribuant à son héroïne, en même temps que des paroles de foi brûlantes, des propos d'une ingénuité hardie relativement aux troubles et aux agréments de son corps, eût ravi Stendhal. Mais l'élu se présente à elle sous les espèces d'un homme marié, le comte Michele Contarini, et elle n'hésite point à se donner à lui — dût la damnation éternelle la punir de son audace — en allant prendre, pour l'introduire de nuit dans sa chambre, une clef qui se trouve sous l'oreiller même de son père... Elle ne s'est point détournée de Dieu, cependant, et tout en continuant de pécher avec la violence dont elle est capable, elle communie, comme a cru devoir l'y autoriser son confesseur, qui espère qu'un miracle la sauvera. Ce miracle, si miracle il y a, se produit.

Le père de Paulina meurt ; puis, quelque temps après, la comtesse Contarini. Rien n'empêcherait Paulina d'épouser son amant, sans doute. Mais sa passion ne saurait devenir légitime, dont il

lui est impossible d'associer les infernales délices à l'idée qu'elle se fait de son salut. Aussi bien, seul, son père qu'elle trompait, et qui est parti sans qu'elle lui eût avoué sa faute, pouvait lui remettre cette faute... Paulina entre dans un couvent, où elle se consume dans un repentir éperdu, sans parvenir à se délivrer, toutefois, de l'amour de Michele. Celui-ci, qui croyait sa maîtresse perdue pour lui, s'est remarié. Mais Paulina a suscité le désordre dans les âmes des religieuses de l'asile où elle s'était réfugiée, et la voilà de nouveau rendue à la vie profane. C'est pour se redonner à son amant, avec la certitude de se perdre sans recours. Point de doute pour elle, désormais, que Michele ne soit le démon incarné. Pour se délivrer de celui qu'elle n'aime avec tant de fureur que parce qu'elle le hait, il faut qu'elle le tue, et elle le foudroie, en effet, d'un coup de revolver à bout portant.

Exceptionnelle, une telle créature l'est, certes ! Mais l'évolution de la crise de conscience qui l'accule au meurtre me semble d'une logique à laquelle il n'y a rien à reprendre. M. Jouve a magistralement mené son drame et c'est en sûr psychologue qu'il a poursuivi jusqu'à sa suprême conséquence le conflit qui dévaste l'âme de son héroïne. J'avoue, en revanche, que sa forme ne m'a pas séduit, si je reconnais encore qu'elle convient à la nature de son sujet. Peut-être y a t-il quelque artifice dans la façon dont il découpe son récit en petits chapitres où il passe brusquement du style personnel au style impersonnel. Le procédé dont il use, et qui consiste à mêler à sa narration les paroles ou les réflexions de ses personnages déconcerte et fatigue ou agace à la longue. Tout en visant à la brièveté, ou à la rapidité cinématographique, il oblige le lecteur à s'interrompre et à reprendre plus haut sa lecture, faute d'avoir été averti par un signe quelconque que le ton changeait. Je crois que l'art de la transition — qui est un des plus difficiles à acquérir — contribue pour la plus grande part à la suggestion d'un récit. Il manque, ici, totalement, en tout cas. Et je le regrette, car M. Jouve a d'admirables qualités.

Les faucons, par Charles Géniaux. Rarement, M. Charles Géniaux, que je tiens pour un de nos meilleurs conteurs, a trouvé sujet aussi bien adapté que celui-ci à son imagination verveuse et juvénilement éprise du pittoresque le plus outrancier, mais non, comme on serait tenté de dire, le plus truculent, car

il y a de la préciosité dans sa richesse, et de délicates fleurs à côté de monstrueuses arborescences. Rien d'aussi romantique, du reste, que cette attachante histoire d'un gentilhomme de grande race et de sa femme qui s'arrachent l'un à l'autre, en pleine passion, dans un effort désespéré, pour ne point continuer de donner naissance à des enfants difformes ou idiots. A côté de son couple héroïque, M. Géniaux a dressé, en outre, l'étrange figure d'un nain génial, rongé de rancune à la fois contre son père qui le méprise et contre le destin qui l'a privé de la vigueur et de la beauté physiques, les seuls biens qu'il ambitionnât, et dont le caractère antithétique m'a rappelé ce *grand d'Espagne* de M. de La Guérinière, à l'égard duquel on s'est montré naguère bien injuste. M. Géniaux a brossé autour de ses personnages un décor approprié à leurs natures et à leurs infortunes exceptionnelles. Dans un paysage altier, violemment accidenté, il a multiplié les tableaux hauts en couleurs d'archaïques chasses aux faucons, et l'on sent qu'il a éprouvé à l'évocation de ces scènes expressives un plaisir égal à celui qu'il nous procure. Le mystère dont il entoure son drame est, à vrai dire, un peu artificiellement entretenu ; mais c'est qu'il aime à tenir le lecteur en haleine, et à mettre à l'épreuve sa perspicacité. Que M. Géniaux soit Celte, je le devinerais, si je ne savais sa bretonne origine, à la fantaisie flamboyante de son art, éloquent et naïf, tendre et brutal, et d'inspiration tout ensemble épique et lyrique.

Battling Malone, par Louis Hémon. Cette nouvelle œuvre posthume de Louis Hémon vaut, peut-être, par son pathétique et l'impression de violente réalité qu'elle dégage, le roman canadien qui a rendu célèbre le nom de son auteur. On sent à lire ce livre que l'étrange jeune homme, qu'un train devait broyer dont il empruntait le rail pour marcher vers la région des grands Lacs, s'était exalté à vivre, toutes attaches rompues avec sa patrie, dans le grouillement tentaculaire des villes britanniques, et à Londres, en particulier, au milieu des *roughs* et de ces indicibles gueux dont la misère est la plus pittoresque de la planète. C'est avec une couleur admirable et l'accent le plus persuasif, en effet, qu'Hémon raconte l'histoire de Malone, bête irlandaise de pugilat, que de nobles et riches gentlemen mettent à l'entraînement comme on dresse des bulls ou des coqs pour le combat, afin qu'en abattant le champion français, il restitue bientôt à la vieille

Angleterre son titre — qu'on lui a ravi par surprise — de première nation sportive du monde. La verve du conteur élève à la beauté de certains récits de Léon Cladel le réalisme des scènes où Malone apprend à boxer, puis monte sur le ring. Comme le dit M. Daniel Halévy dans la préface qu'il a écrite pour ce roman : « Rien n'est moins fondé que l'opinion qui fait de Louis Hémon l'homme d'un livre ; il était, comme Dickens ou George Sand, l'homme d'un poème innombrable. »

La vallée heureuse, par Martial-Piéchaud. L'ouvrage de M. Martial-Piéchaud est de ceux dont on dit qu'ils sont distingués. Si je reprends, toutefois, cette expression pour le qualifier, c'est sans l'intention légèrement péjorative que l'on y attache d'ordinaire, mais pour marquer que l'art avec lequel il est écrit eût, sans doute, gagné à tendre moins à la stylisation. M. Martial-Piéchaud a de la sensibilité, de la finesse, un sens très délié d'observation, et le récit est d'une émouvante simplicité qu'il nous fait du sacrifice de cette jeune fille qui, sortie du couvent pour assister aux funérailles de sa mère, y rentre bientôt après la mort de son père. Valérie, par plus d'un trait, rappelle la touchante Eugénie du roman de Balzac, et, à l'avarice près, l'égoïste M. Sabouraud le vieux Grandet. C'est avec une tendre attention que M. Martial-Piéchaud se penche sur l'âme de son héroïne, et il en surprend les mouvements ou il en révèle les nuances autant en poète qu'en psychologue.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

J'ai perdu ma femme..., trois actes de MM. Jean Kolb et Max Harry, au théâtre Cluny. — *A Paris tous les deux* ; trois actes, six tableaux, de MM. Jacques Bousquet et Henri Falk, à la Comédie des Champs-Elysées. — *La Bergère au pays des loups*, prologue, trois actes et un épilogue, par M. Henri Ghéon, 4e spectacle des Compagnons de Notre-Dame, à l'Atelier.

Sous le prétexte de l'infériorité de sa catégorie, le théâtre Cluny est assez négligé de la critique. A mon avis, cela n'est ni juste ni raisonnable. En toutes branches, il importe surtout de voir si l'on fait bien ce que l'on a choisi de faire. C'est une réalité que ce théâtre réjouit, à Paris, par sa scène et par ses affiches, trivialement mais aussi sans vanité, deux arrondissements. Par ailleurs, qu'on ne nous parle pas généralement d'art dramatique ; le temps, partout, est aux fructueuses exploitations.

J'ai perdu ma femme..., son nouveau spectacle, n'est rien moins que la vieille farce ressassée, aux trois actes compris dans une journée de mariage : le cortège, avec, côté de la mariée : le père, riche marchand de fromages, la mère, ménagère rustique, sentimentale et ornée, verte, rouge, emplumée, telle un perroquet ; côté du marié : l'oncle noble, véritablement bien, et de qui on s'étonne qu'il ne soit pas à la Comédie-Française. Tout cela agité, troublé à la folie, par le garçon d'honneur amoureux de la mariée, et par la plus récente maîtresse du marié, animée d'une scandaleuse ardeur. Oh ! ce n'est pas neuf ! Bien souvent cela rappelle le célèbre *Triplepatte* de Tristan Bernard. C'est joué par une troupe homogène très bien rassemblée pour le genre ; excellents bateleurs, la plupart maquillés à force, comme les clowns du cirque. Naturellement, tout est très gros et passablement incongru ; mais n'est ce pas légitime selon la tendance gaillarde appliquée ici ? D'ailleurs ce n'est pas gaillard, à proprement parler, mais plutôt d'une licence vulgaire et « bonne enfant ». Deux aimables et jeunes artistes, rôle de la mariée et rôle de la maîtresse, réussissent, avec une apparence de vocation qu'on peut, sans être grand devin, ne point reconnaître pour véritable, à se montrer égrillardes. Leurs louables efforts les découvrent surtout gentilles et pleines de bonne volonté, au moins à mes yeux. Elles s'agitent, avec douceur ou vivacité, dans le simple appareil de leur linge de corps, ou bien habillées, en relevant par-dessus cuisses leurs jupes avec ébriété. Elles n'ont pas, dans ces jeux, la verdeur impure de Cassive. Mais le quartier aime, jusque dans ce qui lui donne de la récréation, une certaine candeur. Il veut que ses favorites aient, au plus vif même de leurs débauches, l'âme de la petite bourgeoise, bonne fille en goguette, qui est le rêve suprême de son esprit délassé. La joie du spectateur est à son comble lorsque tout cela est, par surcroît, sous l'enseigne de la fleur d'oranger. A ces vues particulières, Mmes Norma Caplan et Andrée Delaval sont convenables.

§

Nonobstant notre scepticisme, on réussira toujours à nous séduire, ou à nous faire soupirer, en nous montrant à la scène les aspects significatifs de l'époque de l'Exposition Universelle de 1889 ; le plus brillant décor à notre jeunesse. Sur ce point, le

nouveau spectacle de la Comédie des Champs-Elysées nous a donné quelque agrément ; un agrément qui est proprement de ceux qu'offrait l'ancien Musée Grévin, mais un Musée Grévin animé à la Vaucanson, dont les sujets mangent, marchent, parlent ; même nous voyons ici qu'ils rêvent ! Car c'est un rêve que vivent, **à Paris tous les deux**, de jeunes fiancés, provinciaux éblouis du renom proverbial de ce Paris, et qui s'y trouvent transportés en songe pour la satisfaction de leurs vanités, puis pour le cuisant déboire qui les réveille, les rend à papa et à maman. Ceux-ci les marieront et les conserveront loin de la capitale.

Nous louerions pourtant sans réserve l'effort de la Comédie des Champs-Elysées à nous récréer, si, indépendamment d'une pièce nigaude, simple prétexte tout à fait superflu, elle avait atteint très bien ce qu'elle se proposait aujourd'hui : évoquer les modes, le mobilier et les façons de la célèbre époque qui est encore au fond de notre mémoire. Quelque séduisantes et plaisantes que soient les robes à grosses tournures qu'on a composées pour Mmes Marguerite Deval, Coséa et Aurel, dans de rutilants, profonds et sombres velours, ou de souples et cassantes soieries, cela n'empêche qu'elles sont d'un autre âge. 1889 ne connut pas de tels derrières rebondis et surchargés.

Cela n'aurait d'ailleurs pas grande importance, si on ne nous montrait précisément l'Exposition Universelle battant son plein. Or, justement, en ce temps-là l'équipage des femmes, la mode, étaient les plus simples, les plus raisonnables. Le fameux « petit strapontin » célébré par Paulus dans *la Botteuse*, rejeton bâtard des paniers, puis des sacs remplis de crin que les dames, tout un temps, accumulèrent sur leurs sacrums, le fameux « petit strapontin » lui-même avait sombré. Les autres détails sont rendus à l'avenant. Ainsi, pipés sur l'attrait de la reconstitution, bonheur des yeux que le programme semblait nous promettre, nous avons dû nous satisfaire d'une parade hétéroclite. Et, lorsque, dans le tableau central, d'ailleurs le mieux venu, on nous a montré de vastes et hautes tentures jaunes, encadrant une large verrière qui découvrait la tour Eiffel, toute rouge encore de la couche initiale de minium, surmontée du drapeau national! Ah! que nous aurions été aise ! Mais le surplus était trop inexact, trop à peu près, pour que notre joie ingénue n'en souffrît point. Par contre, là-dedans, nous avons vu, trépidante et

piaffante, Marguerite Deval avec la réalité d'une jeunesse datant, elle, de 1889, et toujours là, à cause du cran et de l'esprit. Elle a été le clou de cette soirée. Le huit-reflet en tête, bottée et caracolante, brève de taille, elle paraissait, et cela était surprenant, aussi souple et libre qu'elle était serrée, à le faire craquer, dans son vêtement d'amazone.

A ses meilleurs couplets vertement lancés, la salle a vivement et justement crépité. Au voisinage de cette commère de haute verve, Mme Alice Cocéa paraissait bien fillette ; mais justement, et cela se trouvait bien : c'était son rôle. Malgré qu'un peu sèche et pas toujours servie à souhait par un timbre de voix parfois au filet de vinaigre, cette jeune femme n'est pas désagréable : blonde-rousse, blanche, mince, rougissante, vêtue de soie rose et à volants, elle a comme la frêle silhouette d'une ombrelle. Jeanne Fuzier est tour à tour une impayable servante, ou l'habilleuse accorte et avertie d'une cocotte célèbre, et, cela, selon qu'elle donne dans la partie réelle de la pièce ou dans la partie rêvée. Ainsi, d'ailleurs, tous les personnages paraissent, ou simplement eux-mêmes, ou plaisamment outrés, selon ces deux positions du scénario ; Galipaux toujours verveux, MM. Paul Asselin très divertissant, Henry Defreyn, jeune et beau, Paly ; MMmes Jacline (*sic*) Aurel, Renée Pignon et Franciane. M. Jouvet et sa troupe, actuellement en tournée, ont prêté leur plateau pour les exploits que je viens de rapporter.

§

La Bergère au pays des Loups n'est pas sans me donner quelque embarras. Le groupement qui l'interprète et dont c'est le 4e spectacle est éminemment attirant, puis l'émulateur est lui-même l'auteur de la pièce. Au surplus, ces hommes et ces femmes accomplissent, en jouant la comédie, une vocation qui paraît si bien leur tenir à cœur (et cela dans un débit et des simulacres attachants, humains, véridiques, dans un art probe, de grand goût naturel, volontairement, simplement et gravement dévoué à la cause de leur foi) qu'on se sent, à leurs débats, aussi désarmé d'aucun goût de critique qu'au spectacle de quelque autre cérémonie religieuse. Mlles Mathilde Donnelle, Marie Donnelle, A. Macquin, Postaux, Régla, MM. H. Brochet, G. Luigui, J. Dupont, J. Saacké, Henri Ghéon lui-même, voudront bien prendre cela pour une manière d'hommage.

On nous représente l'histoire d'une sainte, Germaine Cousin, fameuse à Pibrac, près de Toulouse, et qui vécut seulement vingt ans vers l'an 1600. Nous voyons sa mère mourante qui, de son lit, dans un décor d'un relief et d'une simplicité remarquables, prédit à son époux, hébété et bon, ce qui ne peut manquer de lui arriver quand elle aura trépassé : son remariage, et les malheurs de la pauvre petite, dont elle est encore couchée et dont elle meurt, lorsqu'elle sera sous une marâtre. Ainsi advient-il au cours de la pièce et alors que, sauf pour sa belle-mère, la sainteté de Germaine éclate aux yeux de tous, béats des miracles qu'elle opère sans étonnement (on la vit, entre autres façons, marcher sur les eaux d'un torrent pour ne point manquer l'Office), sa vie est douloureuse au foyer où la femme la harcèle, la prive, et la bâtonne, tandis que son père, inane et bon, tout à fait sans ressort, fond d'irresponsabilité. La bonne chose de la pièce est d'ailleurs cette familiarité passive, et si courbée, qui relie le caractère de la sainte à celui de son père. Ainsi, au delà de la vue bornée de M. Henri Ghéon, ou peut-être de ce qu'il n'ose avouer ouvertement, on aperçoit le propos exact de l'évangile que : le royaume du ciel est aux pauvres d'esprit. On pourrait considérer que la religion serait bienfaisante à pourvoir les misérables d'une bouée passagère, si précaire serait-elle ; au moins, positivement, c'est le propre aveu du Christ. La transfiguration de leurs maladives mélancolies en satisfaction débordante, l'auteur nous en montre, dans l'image du miracle final, la prestidigitation : Germaine a ramassé subrepticement les croûtes de la table, elle a rejoint le Pauvre et les lui apporte. Mais survient la virago. Devant le village assemblé, elle somme, trique au poing, Germaine, de rendre les croûtes qu'elle lui a volées. Et ce sont des roses, miracle ultime, qui se répandent du tablier de la Sainte.

A l'épilogue on voit passer Germaine dans un cortège de quatre blancs séraphins qui l'emmènent au Paradis. Son visage fardé est ici assez déconcertant. J'entends bien qu'elle est élue et que cela peut lui donner des couleurs ; mais, cette élection, on l'a manquée en maquillant sa blême face familière accoutumée de crème blanche et de rouge aux joues, comme font sur elles-mêmes les infernales pécheresses modernes... Une telle relation serait alors pour nous convertir...

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jean-Louis Faure : *Claude Bernard*, avec un portrait hors texte, G. Crès. — Dr Paul Hauduroy : *Le Bactériophage de d'Hérelle*, préface du professeur Fernand Bezançon, Le François. — Etudes diverses sur *les Ultra-microbes*.

Voilà bientôt cinquante ans que Claude Bernard est mort. Ce savant occupait une place considérable dans les milieux scientifiques. Et aujourd'hui encore son nom a conservé tout son prestige : il apparaît comme « une de ces grandes figures qui symbolisent une époque ». Jusqu'ici, les physiologistes contemporains n'ont guère fait que continuer son œuvre : l'éminent physiologiste russe Pavlov, par exemple, se déclare un disciple de Claude Bernard.

Et pourtant on n'écrit plus guère sur Claude Bernard. Il y a quelque trente ans, Le Dantec a fait une vive critique de sa conception de la vie, critique qui a beaucoup ému un de ses fidèles élèves, Dastre, auteur de *la Vie et la Mort*. Puis cela a été le silence. Mais voici qu'un chirurgien renommé, Jean-Louis Faure, vient de consacrer un livre à **Claude Bernard**. Il s'est documenté auprès du professeur d'Arsonval, qui a conservé vivace le souvenir de son vieux maître.

Elevé moi-même dans l'admiration de Claude Bernard par mon père, qui, jusqu'en 1877, avait suivi ses cours au Collège de France et au Muséum, je viens de lire avec une attention particulière l'ouvrage de Jean-Louis Faure. A vrai dire, je n'ai rien appris de nouveau sur le savant, l'écrivain, le philosophe. Aurait-on tout dit déjà ? La valeur du livre édité par Crès est peut-être surtout littéraire : il rappelle un genre qu'on pratique de moin en moins, celui des éloges académiques : les critiques les plus cruelles s'y trouvent dissimulées au milieu des louanges. Et je pense que si Dastre vivait encore, il n'aurait pas manqué de protester.

Claude Bernard était un savant génial. Paul Bert a dit de lui :

La plupart des chercheurs scientifiques sont des espèces de somnambules qui ne voient que ce qu'ils cherchent, que ce qui est sur la trace de leurs idées ; leur œil semble fixé sur un point et ils ne perçoivent pas, non seulement ce qui est à côté de ce point, mais même ce qui s'y présente sans avoir été prévu. Claude Bernard semblait avoir « des yeux tout autour de la tête », et c'était avec stupéfaction qu'on le voyait, au cours d'une expérience, signaler des phénomènes évidents, mais que personne, hormis lui, ne savait apercevoir.

En vingt ans, Claude Bernard « a trouvé plus de faits dominateurs, non seulement que les physiologistes français qui, peu nombreux, travaillaient à ses côtés, mais que l'ensemble des physiologistes du monde entier ». Claude Bernard a édifié pour ainsi dire une science nouvelle ; il a créé pour elle une méthode rigoureuse ; il en a donné les lois. Ses résultats expérimentaux, ses idées, ses réflexions philosophiques se trouvent exposés dans 18 volumes, monument incomparable.

Or, Jean-Louis Faure n'hésite pas à déclarer que les travaux de Claude Bernard « peuvent nous sembler aujourd'hui hors de proportion avec le retentissement qu'ils ont eu à l'époque où ils furent publiés » ! Il ajoute : « C'est que l'œuvre immense de Pasteur, immense par sa grandeur même, immense surtout par ses conséquences prodigieuses, nous a rendus difficiles. Rien ne compte auprès d'elle, et il est évident que, si les travaux de Pasteur avaient été antérieurs à ceux de Claude Bernard, ceux-ci auraient souffert de la comparaison. »

« Evident » ! pas tant que cela : et peut-être bien que, si Claude Bernard était venu après Pasteur, il aurait indiqué les points faibles de l'œuvre de celui-ci. Dans ses dernières leçons, décembre 1877, Claude Bernard a précisément critiqué cette œuvre ; quelques jours avant sa mort, janvier 1878, il regrettait de n'avoir pu terminer des travaux sur les fermentations, auxquels il attribuait une grande importance ; entouré de ses élèves, il leur disait : « C'est dommage, c'eût été bien finir ! »

On était unanime à considérer cette mort prématurée comme un désastre. On parlait d'une polémique qui se serait engagée infailliblement entre Claude Bernard et Pasteur. Les sympathies allaient vers Claude Bernard. Son esprit lucide venait d'entrevoir l'évolution physico-chimique de la biologie.

Jean-Louis Faure loue ensuite l'écrivain. Mais il met trop sur le même plan Claude Bernard et Flourens : « Deux physiologistes, deux savants, deux écrivains. » Les grands esprits sont toujours de bons écrivains, a dit Renan, mais ceci ne saurait s'appliquer à Flourens, qui ne fut ni un grand esprit, ni un grand savant. Flourens, à vrai dire, fut un précurseur ; il créa un nouveau type de savant : mondain, arriviste, sans cesse à la recherche des situations honorifiques, des décorations, des titres...

Dans le chapitre consacré au philosophe, Jean-Louis Faure

affirme que « Claude Bernard, s'il était encore parmi nous, n'écrirait plus aujourd'hui ce qu'il écrivait il y a un demi-siècle ». C'est certain. Ainsi, il ne dirait plus : « La force vitale dirige des phénomènes qu'elle ne produit pas. » Mais certainement il ne se laisserait pas tromper par les imitations grossières des formes organiques réalisées depuis une vingtaine d'années par Stéphane Leduc, et qui font l'émerveillement de l'auteur du livre sur Cl. Bernard. Les physico-chimistes modernes, pour expliquer les phénomènes vitaux, font intervenir les propriétés des molécules chimiques *les plus complexes*, et l'idée ne leur vient pas que les cristaux de glace qui se forment sur les vitres en hiver puissent avoir quelque chose de commun avec les feuilles des Fougères.

§

Le passage de la « matière inanimée » à la « matière vivante » semble actuellement devoir être recherché dans un monde nouveau, qu'on est en train d'explorer : celui des microbes invisibles. J'ai parlé déjà ici des belles recherches de d'Hérelle sur **le Bactériophage.**

La première note sur le Bactériophage a paru dans les Comptes rendus de l'Académie des Sciences le 10 septembre 1917. Dans tous les pays du monde, on se mit à étudier le Bactériophage, et la question comporte maintenant une bibliographie considérable. On doit savoir gré à M. Hauduroy, disciple de d'Hérelle, d'en avoir fait une excellente mise au point.

La nature du Bactériophage continue à soulever des discussions passionnées ; pour Hauduroy comme pour d'Hérelle, il s'agit d'un être vivant invisible, d'un ultra microbe, ayant la propriété de détruire des Bactéries pathogènes, de déterminer leur dissolution, leur lyse. Bordet, le célèbre bactériologiste belge, combat cette manière de voir : pour lui, la lyse des Bactéries, qu'on observe dans la convalescence de certaines maladies, — lyse contagieuse et transmissible par « hérédité », — serait déterminée par une substance chimique sécrétée par la Bactérie après une « viciation » de son activité.

Considérant le Bactériophage comme un être vivant, d'Hérelle a été conduit à une théorie nouvelle de l'origine de la vie. Les Bactéries seraient formées par la réunion de « micelles albumineuses ». A un échelon inférieur se trouveraient des êtres uni-

micellaires : le Bactériophage, les « ultra-virus » et les « formes filtrantes » des Bactéries visibles. La réunion de plusieurs individus unimicellaires serait capable de donner naissance à un être plurimicellaire, donc à une Bactérie. Enfin le Bactériophage, en s'attaquant aux Bactéries visibles, mettrait en liberté des formes filtrantes. Il y a à cet égard des expériences très curieuses d'Hauduroy (Société de Biologie, décembre 1924). Partant de ces faits, Ch. Nicolle, dans les *Archives de l'Institut Pasteur de Tunis* (janvier 1925) expose des vues fort intéressantes sur les « infra-microbes ». Pour Nicolle, beaucoup d'organismes microscopiques, Bactéries, Champignons, Protozoaires, existeraient sous deux formes : une visible au microscope, et une invisible ; la forme invisible serait souvent plus virulente que la forme visible (Spirochète de la fièvre récurrente).

Dans le livre d'Hauduroy sont indiquées les applications thérapeutiques du Bactériophage. Récemment, dans la *Presse Médicale*, d'Hérelle a publié quelques cas de guérison de la peste par le Bactériophage. Si l'on songe que, rien que dans l'Inde, il y a par an 200.000 décès du fait de la peste, on conçoit l'intérêt de la découverte.

GEORGES BOHN.

SCIENCES MÉDICALES

Le médecin devant la Douleur et devant la Mort. — J'ai lu ces temps-ci deux livres remarquables, l'un du docteur P. Carton : *Bienheureux ceux qui souffrent ;* l'autre du réputé chirurgien L. Dartigues : *La Douleur en chirurgie.* Le premier, spiritualiste, veut qu'on accepte la douleur qui élève l'âme, qu'on bannisse les calmants qui ne font que l'écarter momentanément, ne l'empêchant pas de revenir, plus forte. Le second, sans préoccupation philosophique, considère la suppression de la douleur comme la plus grande conquête de la médecine. Poussé par ces deux livres de valeur à mieux pénétrer une question à laquelle j'avais longtemps pensé, j'ai tenu à faire le tour des publications médicales sur l'immense question de la Douleur et de la Mort. Contrairement à l'opinion la plus répandue, j'ai constaté que le nombre était grand des médecins spiritualistes. Non seulement notre métier ne nous enferme pas dans un scepticisme et un matérialisme étroits, mais il semble plutôt

qu'il nous donne, par réaction, le désir de respirer l'air des plus hautes cimes.

Tout médecin, écrit le docteur Paul Duplessis de Pouzilhac dans son vigoureux roman, *la Poignante agonie* — qui est l'étude de l'état d'âme du médecin devant sa propre mort — est doublé d'un artiste. Le confident de l'âme humaine, le consolateur de la souffrance, le guérisseur d'horribles maux éprouve à certains moments une soif intense, que, seules, les cimes éblouissantes de l'art et du beau peuvent désaltérer. Et voici une pléiade de poètes, de romanciers, de peintres, de sculpteurs, de musiciens !

Il me suffira de citer le grand spiritualiste que fut le Professeur Grasset et de signaler le passionnant *Traité de Métapsychique* du Professeur Charles Richet. L'auteur de *l'Expérience religieuse* fut d'abord docteur en médecine. Au point de vue philosophique, — ou mieux métaphysique, — le médecin est un homme comme les autres Hors les limites de son métier, il ressent, suivant son imagination et son affectivité, l'énigme de l'univers ; il croit ou il ne croit pas, mais sa croyance ou son scepticisme sont déjà en lui avant qu'il entre à l'école. Je le répète, loin de le dessécher, la vue constante de la souffrance et de la mort rend, plus souvent qu'on ne pense, plus ardente sa foi.

Aussi bien n'est-ce pas de cela que je veux parler.

Professionnel de la Douleur et de la Mort, il les étudie dans les laboratoires, au lit du malade, et sur lui-même. Et c'est de son attitude dans ces circonstances différentes que je me suis préoccupé dans mes récentes incursions.

Dans les laboratoires, cherchant à en connaître la nature, il a, avec une patience de Peau-Rouge, suivi pas à pas la route de la douleur. Sacrifiant avec une insensibilité nécessaire les malheureux animaux des vivisections, il a pu, dans le système nerveux, étudier toutes les modifications causées par les diverses excitations douloureuses. Il a montré les nombreux points de ressemblance entre la douleur physique et la douleur morale. Il a donné des faits expérimentaux aux philosophes qui ont disserté sur la nature de la sensation douloureuse, acceptant ou discutant les théories de Lange, James, Dumas, sur la priorité ou la non-priorité des modifications vasculaires du plaisir ou de la douleur. Il a précisé l'importance de la douleur en clinique, montrant son rôle de premier plan pour le diagnostic, enrichissant la langue

de qualificatifs pittoresques. Il est difficile de se faire une idée de l'ingéniosité dont les expérimentateurs ont dû faire preuve pour établir la topographie de cet organe des sens singulièrement riche qu'est la peau. Il y a là des merveilles de physio-psychologie expérimentale. La carte des « points de pression », des « points de chaud », des « points de froid », des « points de douleur », chacun *spécifiquement* sensible à la pression, au chaud, au froid, ou à la douleur, représente les résultats de travaux continués avec une angélique patience. Des corpuscules spéciaux situés dans la peau, la sensation douloureuse court dans les nerfs, la moelle épinière et va éveiller la conscience dans les centres nerveux cérébraux. La perception de la douleur se fait par des centres différents de ceux qui perçoivent toutes les autres sensations. Nos deux moitiés de corps sont inégalement sensibles. Nous sommes gauchers pour la douleur. La douleur est généralement d'origine toxique et cette découverte, jointe à celle des anesthésiques, explique l'action de ces derniers. Dans son beau travail sur *la Douleur en Chirurgie*, Dartigues nous révèle les grands progrès de l'anesthésie. Il chante presque sur le mode lyrique les triomphes à ce sujet de la médecine et de la chirurgie. Générale ou partielle, inconsciente ou consciente, l'anesthésie bien conduite, favorisée par des appareils très perfectionnés, n'offre plus aucun danger. La rachi-anesthésie, obtenue par injection de la substance anesthésiante dans le canal qui contient la moelle épinière, permet les opérations les plus graves, alors que le malade éveillé peut, à la rigueur, griller une cigarette. On a vu des chirurgiens s'opérer ainsi eux-mêmes. Dartigues note, avec une légitime satisfaction, que le développement inouï de la chimie synthétique moderne crée chaque jour de nouvelles combinaisons dont elle sait par avance le degré de pouvoir anesthésique ; c'est ainsi qu'on a utilisé tour à tour la *novocaïne*, la *stovaïne*, la *syncaïne*, la *scurocaïne*, etc... Tout récemment, on vient de découvrir des substances dont on espère beaucoup au point de vue de la durée et par conséquent de la continuité de l'anesthésie après l'opération, de telle sorte que, bientôt, on pourra traverser, non seulement le moment de l'intervention, mais la période post-opératoire sans douleur. Heureux d'avoir vaincu la dure loi de la douleur, anticipant sur l'avenir, le chirurgien peut s'écrier avec Dartigues :

Un jour viendra où l'on s'anesthésiera par une simple piqûre sous-cutanée indolore, par un breuvage agréable, par une cigarette exquise, par un bain délicieux, par un simple lavement rafraîchissant, par un courant électrique produisant un doux frisson vibratoire, par une hypnose charmante, et peut-être même par une *volonté éduquée* qui commandera la cessation de la douleur à discrétion.

A l'homme chassé du Paradis terrestre Dieu a dit : « Tu souffriras » ; la loi physiologique de la défloration et de la parturition veut que la vie génitale et maternelle de la femme soit comprise entre un déchirement initial et un déchirement terminal. La Douleur a été chantée de toutes les manières par les poètes, les peintres, les sculpteurs, les musiciens. Mais Musset a beau dire : « Rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur », Gœthe a beau nous affirmer : « Ce qui fait la conscience de l'homme, c'est la douleur » ; le médecin et le chirurgien pensent — sauf rares exceptions, — avec Hippocrate, que : « Soulager la douleur est œuvre divine. »

§

De même qu'on leur a reproché un matérialisme qui est loin, comme je l'ai dit, d'être la règle, on les a accusés de demeurer insensibles à la souffrance d'autrui. C'est une injustice. Si, devant la souffrance à soulager, le médecin et le chirurgien conservent dans l'intérêt de leur art le sang-froid nécessaire, leur âme n'est insensible que d'apparence. Nous sommes malheureux de notre impuissance, nous donnerions souvent le meilleur de nous-mêmes pour soulager ceux qui s'abandonnent à notre confiance. Il n'est pas besoin de rappeler les exemples quotidiens que donnent aux hommes les médecins imbus du devoir professionnel. Quand le théâtre s'occupe de nous, il n'est heureux que dans la caricature. C'est d'ailleurs plus facile. Il est dans la littérature médicale — et dans la littérature tout court — un petit livre qu'on a, à juste titre, qualifié de chef-d'œuvre : *l'Ame du chirurgien*, du Professeur J.-L. Faure. Nous n'en saurions trop recommander la lecture aux profanes, de même que celle des *Essais sur la chirurgie moderne*, du docteur Jean Fiolle.

Je ne pense pas, écrit J.-L. Faure, qu'il y ait au monde de situation dans laquelle il soit plus nécessaire d'être doux et compatissant avec ceux qui souffrent, affable et persuasif avec ceux qu'épouvantent les opérations, patient avec les malades qui ne le sont pas... Il n'y a pas

d'homme au monde qui reçoive, plus souvent que le chirurgien, l'empreinte d'émotions puissantes, quelquefois très douces, souvent tragiques et douloureuses, mais d'une variété infinie et dont, peut être, la diversité seule permet de supporter sans défaillance l'incessante répétition. Dans les batailles qu'il livre chaque jour et dont l'enjeu est une vie humaine, il connaît tour à tour l'angoisse du péril imminent et la satisfaction de la difficulté vaincue. Brusquement, et sans transition, il passe de la tranquillité d'âme où le laisse une opération régulière à l'inquiétude subite qui naît de quelque accident imprévu. L'âme se trempe vite à ces luttes constantes et à ces secousses soudaines.

J.-L. Faure a écrit sur la mort d'une jeune femme de vingt ans, fauchée par une appendicite foudroyante, des pages dignes des plus sévères anthologies. Devant le cadavre d'une autre, le Maître écrit :

J'étais seul, je sentis ma poitrine se gonfler d'une oppression soudaine, et mes yeux s'emplirent de larmes. Du fond de mon cœur, une prière montait vers elle, et sur son front déjà glacé je posai mes lèvres, en lui demandant pardon de n'avoir pas pu la guérir.

Je rappelle à ce sujet le discours de présidence du Professeur Emile Forgue, au XXIe Congrès de chirurgie française, sur *la Responsabilité du chirurgien* et, du même, le discours prononcé à la Séance solennelle de rentrée des Facultés de Montpellier, en 1925, sur *l'Euthanasie*.

Quant à l'attitude du médecin devant la souffrance et la Mort quand il s'agit de lui-même, je ne crains pas d'affirmer ici son stoïcisme. Ce professionnel a vu tellement souffrir et mourir, qu'il sait regarder la Douleur et la Mort en face. Le célèbre roman de Paul Bourget, *le Sens de la Mort*, dans lequel le Professeur Ortègue se suicide avec de la morphine, pourrait laisser croire que le médecin qui se sait condamné et que la foi religieuse ne soutient pas, déserte volontairement la vie. Ce n'est qu'une très rare exception. Convaincu de la valeur de la vie, considérant comme un devoir strict de la conserver le plus longtemps possible, comme on protège une flamme vacillante, il est marqué vis-à-vis de lui-même par ce devoir qu'il s'est imposé devant le lit du malade. Le docteur Campagnou, mon vieil ami à l'écorce rugueuse, me disait brutalement un jour :

Je ne crois un malade mort que quand il a le ventre vert, et j'en repêche ainsi qui seraient morts si je ne m'étais pas acharné contre l'impossible.

Pour mon compte, j'ai dit à ma femme : « Quand je serai à l'article de la mort, si le confrère qui me soignera te dit que je te quitterai vers 18 heures 30, demande-lui de « m'allonger » jusqu'à 19 heures ; peut-être qu'à 18 h. 45 je te jouerai le bon tour de commencer à guérir contre la « loi » scientifique. »

Les internes, les praticiens, donnent chaque jour des exemples sans publicité. La plus redoutable et la plus contagieuse des maladies ne relâche pas leur zèle. La diphtérie en a fauché plus d'un. Le martyrologe des radiologues est long. Quand il est touché à mort, le médecin accepte le sort, qu'il soit spiritualiste ou non. Il n'a pas la chance de l'illusion grâce à laquelle nous aidons tant nos malades défaillants. On cite, dans les services hospitaliers, Trousseau diagnostiquant lui-même son cancer de l'estomac, Demoulin, Langlois, devinant leur cancer du gros intestin ; Poirier — modèle, avec Albaran, du Professeur Ortègue, — qui mit son élégance à paraître encore plus « snob » quelques jours avant la date qu'il s'était fixée ; tel autre donnant rendez-vous à ses élèves, sans se tromper, sur la date de ses obsèques. Le héros de la *Poignante Agonie*, du docteur Paul Duplessis de Pouzilhac, ne se fait pas d'illusion sur la tumeur du médiastin qui doit l'emporter et meurt debout. Tant d'autres. Je ne parle pas de leur attitude pendant la guerre. Là, le médecin se conduisit en soldat, ne valant pas mieux, mais certainement pas moins, qu'un autre. Aux armées, j'ai appris à connaître mon collaborateur de plusieurs livres, le médecin divisionnaire de ma chère 67e D. I., le médecin principal Louis Huot, dont les articles qu'il donna au *Mercure de France* furent si remarqués. Soldat intrépide, il fut, en 1918, nommé médecin inspecteur du Service de Santé de l'Indo-Chine. Atteint d'une maladie terrible — celle qui tua Ortègue, — sachant ce qui l'attendait, il garda le sourire au milieu des plus cruelles souffrances, regarda la Mort en face, en beau colonial qu'il était. Il écrivait une admirable lettre au ministère des Colonies, priant de ne pas inquiéter inutilement sa famille à qui il cachait soigneusement son mal et demandant d'urgence l'envoi de son remplaçant, qu'il aurait juste le temps de mettre au courant avant de mourir.

Voilà comment savent mourir les médecins. Jules Romains ne mettra pas ceci au théâtre.

MÉMENTO. — Dr Henri Bouquet : *Initiation à la Médecine*, Hachette

— Livre agréable, utile à tous, d'un journaliste scientifique réputé. Voici les chapitres : Les causes de la maladie. — Comment l'organisme se défend contre la maladie. Le diagnostic. Le Pronostic. Le Traitement — l'Hygiène. — Dr E. Laplanche: *La médecine de demain, science de la vie*, G. Doin. Livre curieux qui rappelle et développe les travaux de Claude Sigaud sur la Morphologie, travaux dont nous avons rendu compte ici. — Docteur A. Viéla : *La Capsule amygdalienne*, étude embryologique, histologique, anatomique et chirurgicale, 1925; thèse inaugurale tout à fait remarquable d'un des plus brillants élèves de la Faculté de Toulouse.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Lucien Romier : *Explication de notre temps*, Grasset. — Mme Brunschvig et autres : *La Vie publique dans la France contemporaine*, Alcan. — Ferdinand Lovio : *L'Enfant, pédagogie, natalité, avortement*, Messein. — Mémento.

Notre temps est si incompréhensible avec son mélange de bien et de mal, d'héroïsme et de pleutrerie, de dévoûment et de méchanceté haineuse et envieuse, qu'il faut acclamer les gens qui s'efforcent de nous l'expliquer, surtout quand, comme M. Lucien Romier, l'auteur du livre **Explication de notre temps**, ils joignent conscience à science. Historien plusieurs fois honoré du grand prix Gobert, M. Romier, on le sait, est aussi journaliste, directeur naguère de la *Journée industrielle*, maintenant du *Figaro*, et vraiment si tous les journalistes étaient comme lui... mais ceci est une autre histoire.

Son livre, dédié « aux Français qui gaspillent le capital précieux de leurs nerfs », est un tableau savoureux et vivant de notre pays. D'abord sa figure géographique, du sol à l'habitant; puis sa physionomie démographique, du hameau à la capitale; ensuite sa psychologie variée, celle de l'argent, celle de l'opinion, « impératrice nomade », celle de l'art, celle de l'idéologie ; après, sa faculté d'association, ce que l'auteur appelle « les façons de se compter », et son gouvernement qu'il définit « l'Etat gardien sans consigne », avec l'évolution de ces forces actives qu'il dénomme « le défilé sur la place des seigneurs » ; et enfin l'avenir de l'Europe.

Par cette simple analyse, on voit que le livre est bien enchaîné, comme par les rubriques citées qu'il est scintillamment écrit. J'ajoute qu'il est pensé avec autant de largeur que de sagesse,

mais de ceci on ne s'apercevra bien qu'en lisant le livre en entier; j'y renvoie donc le lecteur. Qu'il suffise de dire que dans son domaine psycho-social l'ouvrage me semble le plus remarquable de tous ceux qui parurent en 1925.

Un temps, quel qu'il soit, ne s'explique que par l'âme de ceux qui y vivent, et plus spécialement une nation, en un temps donné, sera le produit des qualités actives ou passives de son caractère. Ce que ce caractère permet d'être à un peuple, ce peuple le sera, et suivant qu'il sera composé, de façon dominante, de vaillants ou de lâches, d'équilibrés ou de détraqués, de compétents ou d'ignorants, il donnera tel ou tel produit dont on peut voir la collection variée dans l'histoire.

Mais ne parlons que du nôtre. Notre propre matière nationale est assez énorme et délicate, comme disait Verlaine, pour que les plus insatiables d'études à la recherche d'un programme d'action puissent s'en contenter. Les divers points de celui auquel arrive l'auteur, et qu'il aurait pu résumer en terminant son livre par quelques alinéas lapidaires (il faut penser aux lecteurs pressés qui courent tout de suite à la dernière page) peuvent s'analyser ainsi :

Avant tout, rétablir le réservoir de la race : ce qui comprend, d'une part, le fait de remédier à l'usure excessive des villes (hygiène, protection des berceaux), d'autre part celui de ménager et aménager les forces rurales (rendre confortable et agréable la vie au village et renouveler complètement l'esprit de l'éducation primaire).

Ensuite harmoniser les divers groupements sédentaires et leurs liens mouvants : favoriser le réveil de la vieille route qui ressuscite les anciens hameaux et bourgs, dépolitiquer les villages, protéger les petites villes, libérer les grandes, éclairer les très grandes, qui quelquefois ne comprennent pas leur rôle. Paris, notamment, aurait mieux à faire qu'à se transformer en ville de restaurants de nuit ou même en ville d'expositions périodiques ; Paris port de mer vaudrait dix fois mieux.

Comprendre l'argent. Il n'y a pas un homme sur cent dans nos milieux gouvernementaux qui sache quel est le rôle de l'argent et quels sont les rapports du banquier, du commerçant, de l'industriel, de l'agriculteur. Il faudrait éclairer ces cervelles enfumées par la basse doctrine marxiste, et leur montrer que

tout, dans une civilisation économique, dépend du producteur qui lui-même est triple, l'inventeur, le capitaine d'industrie et le capitaine de capitaux, et que l'entreprise de production elle-même dépend de l'épargne qui trop souvent comprend mal son rôle. Que d'idées inexactes à rectifier dans toutes ces directions ! Et quand donc comprendra-t-on qu'une société, économiquement parlant, n'est grande que de ses grands riches quand ceux-ci sont, bien entendu, à la hauteur de leur rôle, le riche n'étant, suivant la vieille sagesse chrétienne, que le dépositaire du bien de tous ?

Eclairer l'opinionqui a toujours besoin de lumières, car les passions humaines sont toujours là en train de l'aveugler. Cette opinion est fille de trois facteurs : l'école, la femme, la presse. Pour la presse, il n'y a rien à faire que lui conserver sa liberté ; tous les régimes qui la suppriment comme le bolchevisme, ou la restreignent à l'excès comme le fascisme, sont blâmables ; la presse libre est le grand espoir de tout peuple libre. La femme peut jouer également un rôle salutaire, à condition que ses qualités réalistes et pratiques ne soient pas obnubilées par ses passions quelquefois terribles. Enfin, l'école serait à aérer en grand, l'air qu'on y respire est un air vicié par le politicianisme, et nous souffrons tous des miasmes méphitiques qu'on a, semble-t-il, insufflés à dessein dans ces locaux depuis une ou deux générations.

Dominer nos idéologies, au lieu de nous laisser dominer par elles. Nationalisme, démocratie, science, tout cela est excellent, à condition d'être compris et harmonisé. La science est autre chose que l'instruction, et la volonté générale de Jean-Jacques lui-même est autre chose que la tyrannie de la moitié plus un. Mais il faudrait un volume rien que pour éclaircir le sens de ce mot démocratie, qui a fait dire tant de sottises à ses défenseurs comme à ses contempteurs.

Renouveler justement toutes les représentations démocratiques, syndicats, régions, partis politiques. Le régime républicain reste voulu et même aimé par tous (on peut négliger les criailleries des oies de la royauté et même, quoique peut-être plus sérieux, les silences des dogues de l'empire), mais le régime parlementaire voit monter contre lui une vague grandissante d'impopularité. Le problème difficile, mais point insoluble, consistera ici à

améliorer notre parlementarisme ou à le subordonner à une opinion publique indépendante des cuisines où mijotent les ratatouilles politiciennes.

Et du coup, l'Etat aura une consigne! Il travaillera non comme aujourd'hui dans un but sordidement intéressé pour préparer et perpétrer les élections prochaines, mais pour maintenir la concorde et promouvoir le progrès, national d'abord et international ensuite. Et le « défilé sur la place des seigneurs » ne sera pas un carnaval de chienlits gueulards, mais une procession de grands et bons citoyens apportant chacun sa part à l'œuvre de grandeur générale et de bonheur commun.

Quant à l'avenir de l'Europe, M. Lucien Romier, sans nier le danger de nouvelles guerres possibles (et, entre nous, l'Angleterre fait, peut être sans s'en douter, tout ce qu'il faut pour les faire éclater plus tard), espère dans un « aménagement organique des forces » de civilisation, sous la direction d'hommes d'Etat de génie, et à la double condition qu'une philosophie de l'ordre renaisse parmi les Européens et que le prestige de l'effort individuel vers le mieux se rétablisse dans les masses. *Di faveant amen !*

§

Je parlais du rôle que peut jouer la femme. Justement, l'Union française pour le suffrage des femmes vient de publier sous le titre, **La Vie publique dans la France contemporaine**, un recueil de conférences montrant que beaucoup de nos sœurs sont aussi compétentes que nous pour traiter certaines questions. Rien de plus sérieux que les dires de Mmes Brunschvig, Grinberg, Maleterre-Sellier, etc., que complètent d'ailleurs ceux de divers conférenciers masculins, et cette sagesse sereine est le meilleur argument pour la cause du suffrage féminin que les extravagances des suffragettes. Verrons-nous donc prochainement la femme voter? Il ne semble pas que cette Chambre ci soit disposée à créer quelques dix à douze millions de votants de plus, qui pourraient bien, à l'exception de quelques détraquées, se prononcer contre la politique qui lui est chère. D'autres, au surplus, pensent que les femmes par imitation voteraient comme les hommes, et que, rien ne devant du coup être changé à la situation, il vaudrait mieux éviter à nos sœurs cette cause de préoccupation, et peut-être de discordes familiales (il y a bien assez de motifs de se chamailler

au foyer !). Ce que je souhaiterais pour ma part, comme je l'ai indiqué dans ma *Nouvelle Cité de France*, ce serait l'institution d'une Chambre consultative féminine composée de 300 femmes : 50 de droit (les plus hauts dignitaires dans la Légion d'honneur par exemple), 200 tirées au sort parmi les mères de familles très nombreuses (donc pas d'élection) et 50 cooptées par les précédentes et prises parmi les femmes d'élite du temps. Ainsi obtiendrait-on une assemblée très sérieuse, très judicieuse et dont les avis, quoique simplement consultatifs, seraient certainement respectés par le Parlement. Ceci serait d'ailleurs à étendre, et d'autres Conseils consultatifs pourraient être créés, apportant des limites et des correctifs à la tyrannie intéressée et brouillonne de nos Parlements.

Au surplus, nos femmes auraient, en vérité, un but un peu plus important à se fixer que celui de glisser tous les quatre ans une enveloppe dans la fente d'une boîte, qualifiée d'urne pour la circonstance. Faire un enfant est autrement noble, utile et sérieux que de voter pour ou contre M. Tartempion. M. Ferdinand Lovio ne le niera pas qui, cependant, dans son livre **L'Enfant, pédagogie, natalité, avortement**, part en guerre contre tous les partisans de la repopulation avec des plaisanteries presque aussi mauvaises que ses vers. On peut d'ailleurs lui concéder que le meilleur moyen de favoriser les familles nombreuses serait d'organiser la production et le travail, de façon à rendre la première intense et le second rémunérateur. Mais toutes nos lois politiciennes font exactement le contraire. Au surplus, les récompenses à la natalité qui exercent sa verve ne semblent ni si mauvaises ni si inefficaces que ça. Mais l'obstination des malthusiens n'est comparable qu'à celle des ânes rouges, et il est probable que M. Lovio persistera à croire dur comme fer que plus un pays est peu peuplé et plus il est heureux, riche et puissant. Il devrait pourtant se dire que si la France avait deux fois plus d'habitants, il y aurait deux fois plus de lecteurs pour admirer sa poésie !

Mémento. — Tous les journaux économiques et financiers de janvier 1926 font une revue de l'année 1925 qui manque d'agrément. *L'Economiste européen* rappelle que la circulation des billets de la Banque de France est passée en 12 mois de 40 milliards à 51 ; le montant des avances de la Banque à l'Etat de 21 milliards 1/2 à près de 36 ; la livre qui, en avril 1924, veille des élections, était à 71 fr. 15 est montée à 128 fr. 91 en décembre 1925, et le dollar qui était à 16 fr. 37 est à

26 fr. 62; l'indice des prix de détail, 378 en mai 1924, est de 444 en décembre 1925. Comme, d'autre part, notre situation économique est bonne au point de vue production et échange, il faut en conclure que la crise dont les chiffres ci-dessus sont la preuve est uniquement d'origine politicienne et que les fautes de nos gouvernements depuis 18 mois en sont la seule cause. Aucune Chambre n'aura été plus déplorable dans notre histoire contemporaine que celle du *11* mai 1924, et aucun Cabinet plus désastreux que celui de M. Herriot. Sans doute MM. Briand et Doumer peuvent encore nous sauver, mais rien ne dit que nos socialistes le leur permettront. — Dans la *Revue de Paris* du 1er janvier, M. Germain Martin expose *la situation économique de la France*, très satisfaisante au point de vue production; l'activité industrielle a passé de 100 (1913) à 115 (1924), assez satisfaisante au point de vue agricole (nous arriverons bientôt à nous suffire à nous-mêmes), excellente au point de vue argent dépensé en France par les étrangers (9 milliards, croit-on), un peu fléchissante pour le commerce extérieur (16 millions de tonnes de moins qu'en 1924), mauvaise au point de vue financier (la moyenne mensuelle des émissions est tombée de 403 millions en 1924 à 314 en 1925), déplorable au point de vue monétaire et budgétaire. L'auteur indique, comme tous les gens compétents, les remèdes : économies, remboursements, amortissements, travail, ordre, sagesse etc., bref tout le contraire de ce que réalisent les socialistes et socialisants. — Même note dans la *Revue des Deux Mondes* (chroniques de René Pinon), dans la *Revue de France* (articles de M. Recouly), dans *le Journal des Débats* (son programme d'économies s'est clos le 5 janvier sur un total de 2774 millions), bref dans tous les périodiques sérieux, et alors se pose une question troublante : Comment l'opinion de tous les gens compétents et sensés peut elle être tenue en échec par celle de quelques dizaines d'hurluberlus du Parlement ? — Ce qui est plus grave encore que l'appauvrissement en argent du pays, c'est son appauvrissement en hommes; le 3e trimestre 1925 a marqué un excédent de décès sur les naissances de 9.483. Le seul socialisme approuvable serait celui qui chercherait à remédier à ce mal mortel. Il faudrait ici d'ailleurs d'autres remèdes que l'enfantine lutte contre l'immoralité publique que préconisait M. Gemähling au sixième Congrès de la Natalité, en un rapport que reproduit le dernier numéro de la *Revue de la plus Grande Famille*. — Il y a, au surplus, des enfantillages plus dangereux, chez certains bien intentionnés, notamment les pacifistes. Dans le dernier numéro de *la Paix par le Droit*, M. Prudhommeaux, parlant de la paix de Versailles, la qualifie de fruit inespéré, paradoxal et abominable... Serait-ce que la défaite de la France aurait été un fruit espéré, légitime et acclamable ?

HENRI MAZEL.

VOYAGES

Roland Dorgelès : *Sur la route mandarine*, Albin Michel. — Mme Yvonne Brémaud : *En passant par la Lorraine*, Librairie Fischbacher.

Une très intéressante excursion est celle qui a été faite par M. Roland Dorgelès dans l'Indo-Chine française, au Tonkin, en Annam, Cochinchine, Cambodge.

Ce qu'apporte le volume de M. Roland Dorgelès, c'est l'impression donnée par nos colonies d'Indo-Chine, quarante ans environ après la conquête ; et ce qu'il dit de leur prospérité, — l'agrément, l'animation des endroits qu'il présente, — ne semble nullement infirmer la valeur de nos facultés colonisatrices.

Le voyageur commence par gagner le Tonkin et ne dit mot de sa longue route de mer. Il est à Hanoï, dans le quartier indigène, où les professions sont encore réparties dans des rues distinctes que ferment des portes parfois monumentales. On aperçoit des femmes en robes de soie bleu foncé, qui chiquent le bétel et crachent des jets de salive rougeâtre ; des *nhaqués*, dont certains tiennent de curieuses boutiques de poteries. Ensuite il passe à Phu Qui, chez les Muongs, et il assiste à des fêtes, — entre autres à la « danse des bambous ». Cette population Muong, qui vit dans les forêts, va en procession au temple du génie tonnant Doc-Loï — pour le prier de les garder de la maladie et du travail. Cependant M. Roland Dorgelès raconte des histoires des temps héroïques de la colonie, parmi lesquelles celle d'un ancien légionnaire et incorrigible ivrogne, qui se trouva chargé d'une mission géologique et annonça un jour la chute d'un bolide à l'endroit où il se trouvait. Puis il craignit d'être dérangé par les autorités et messieurs compétents, et envoya une seconde dépêche pour dire que le bolide était reparti ! Il y a d'ailleurs bien d'autres histoires sur les vieux coloniaux de l'Indo-Chine, à commencer par le résident qui voyageait en baignoire.

Mais nous sommes loin du temps de la conquête, et le Tonkin est maintenant couvert d'autos, que les indigènes conduisent d'ailleurs plus mal que bien et sans trop savoir où ils doivent aller. On va à la porte de Chine en chemin de fer ; les fils de mandarins préparent leur licence à l'école de Droit ; des canots à vapeur sillonnent le canal des Bambous.

On peut regretter les palanquins de jadis ; mais sur toutes les routes on voit passer des autobus bondés d'indigènes, dont les

pieds nus dépassent de tous côtés, tandis que les bicyclettes sont ficelées le long du marchepied et sur la galerie, etc.

Toutefois, si l'on a cru avec nos *ustensiles* d'Europe bouleverser un vieux monde, on s'est trompé, car, s'ils adoptent nombre de nos inventions, ils ne s'en étonnent pas. A Saïgon existe un poste de bourreau, mais la guillotine, qui a coupé déjà plus de trois cents têtes, est aussi archaïque que le couperet et le billot de jadis. Le peuple annamite, qui a si longtemps imité le chinois, imite aujourd'hui l'Europe, — mais comme il arrive toujours, c'est par ses mauvais côtés, ses inventions médiocres, et il reste toujours annamite.

Il y a des histoires assez cocasses dans ce volume, par exemple celle de ce payeur cochinchinois croyant apercevoir dans les bambous les yeux d'un tigre (si nombreux dans le pays) et lâchant deux coups de fusils — qui transpercent le capot de son automobile ! Dans un poste de la vallée du Song Heu où les femmes se coiffent en corne, le tigre avait fait tant de ravages que les derniers habitants avaient fui, en prenant la précaution de *changer de nom*, pour dépister la bête.

Mais l'auteur a surtout collectionné des histoires où le tigre joua un rôle bonasse, comme celle d'un résident de France dont les domestiques dérangeaient le fauve familier en le poursuivant à coups de balai. — Un autre tigre vivait à Hanoï, — dans la villa d'un médecin colonial, qui devint ensuite gouverneur du pays, — et jouait avec l'enfant de la maison ; le fauve couchait avec ses maîtres et ronronnait comme un chat. Il eut mal à un œil et le docteur envoya un boy chercher une pommade qu'il désigna ; le boy passa une corde au cou du tigre et tous d'eux s'en furent chercher l'onguent, au grand émoi de tous ceux, blancs et jaunes, qui se trouvaient là.

Cependant M. Roland Dorgelès, qui nous a montré les fantastiques paysages de la baie d'Along, où il imagina volontiers un des romans de Pierre Loti, passe en Annam, où il visite les tombeaux des anciens empereurs qui semblent pouvoir être comparées à ceux des empereurs de Chine. Il nous montre ensuite, à Hué, une usine des eaux, copiée sur un temple annamite, mais en doublant les proportions. Le nom de l'usine est inscrit sur la façade en caractères chinois.

De très curieuses pages sont encore consacrées au dernier

empereur d'Annam ; puis M. Roland Dorgelès passe en Cochinchine, à Saïgon à Cholon, curieuse ville chinoise poussée sur le sol cochinchinois comme un champignon, et qui demeure pittoresque, chaude et puante, au delà de ce qu'on peut imaginer.

Sur le Mé Kong, l'île du Dragon est occupée par des lépreux, auxquels se dévouent des religieuses françaises, dont on ne dira jamais assez l'abnégation. Enfin nous visitons au Cambodge les ruines et surtout le grand temple d'Angkor, dont les architectures entassées, — qu'il faut défendre contre l'envahissement de la végétation — valent, elles surtout, le voyage du Cambodge.

Le livre de M. Roland Dorgelès est un livre écrit ; il évoque les paysages, les êtres, les costumes, — même l'attitude et les gestes des populations visitées. Pour ceux qui ont connu jadis les pays qu'il a traversés, il rappelle les souvenirs et les impressions d'un des plus beaux voyages qu'il soit possible d'accomplir.

§

Le volume de Mme Yvonne Brémaud : **En passant par la Lorraine**, est un ouvrage analogue à celui qu'elle donnait naguère sur *Paris*, un récit avec une affabulation, des personnages de toute honnêteté et qui se communiquent des renseignements historiques ou des détails curieux sur les villes, les régions qu'ils traversent.

Le rendez-vous est à Vittel, dans les Vosges ; et c'est de là que les excursionnistes partent en auto — on se croit aujourd'hui déshonoré si l'on prend un autre moyen de locomotion — et parcourent la province. On passe à Domremy où se trouve la maison de Jeanne d'Arc, mais bien retapée au cours du siècle ; au château de Bourlémont (xve-xvie siècles) ; à Neufchâteau ; à Plombières, qui fut en vogue au xviiie siècle et sous le second Empire ; on y montre la « maison des Arcades » (1761), où séjournèrent les filles de Louis XV. Tout proche est l'ancien palais des Dames Chanoinesses de Remiremont ; et au milieu de la rue s'élevait le *grand bain* que l'on prenait en commun, — et qu'on ne vidait que de temps en temps. Ailleurs ils visitent le château de Saint-Baslemont (xiiie siècle) où se trouvent encore des oubliettes(?). La petite bande gagne Nancy où elle fait un court séjour, mais assez long pour aller voir la superbe porte de la Craffe, le Palais ducal bâti par René II, où dans une grande

salle on exposait le cercueil des ducs morts ; tandis que tout proche existe encore l'église des Cordeliers, où les souverains venaient dormir leur dernier sommeil. Parmi les constructions anciennes de Nancy, on peut citer encore une tour des Hospitaliers (XIIe siècle) — proche de laquelle on peut voir une croix marquant le lieu où fut retrouvé le corps de Charles le Téméraire. De même est la chartreuse de Bosserville (XVIIe siècle), etc... On a décrit beaucoup, naturellement, le Nancy du XVIIIe siècle avec les ferronneries de Jean Lamour. Incidemment, on nous parle de Toul où se trouve la très intéressante cathédrale, le cloître, l'église Saint-Gengoult, etc.

Les voyageurs passent à Haroué, qui garde, avec son château de briques, le souvenir du maréchal de Bassompierre. C'est plus loin Fléville et son manoir, qui fait penser à Azay-le-Rideau. C'est la basilique de Saint-Nicolas-du-Port, et Lunéville qui garde avec son château, le souvenir de Stanislas Leczinski ; c'est Pont-à-Mousson qui conserve de délicieuses façades à tourelles et arcades de la Renaissance ; c'est Metz, avec son intéressante cathédrale, mais où les Allemands ont ajouté des quartiers d'horribles bâtisses ; Vaudémont où sont des ruines romaines et les restes d'un château, — et qui garde le souvenir de Maurice Barrès ; Verdun, enfin, avec le décor de la Grande Guerre et le siège fameux où s'épuisa l'Allemagne, — son champ de bataille, l'effroyable chaos qui s'étend sous la place, etc...

Le volume de Mme Yvonne Brémaud a collectionné, en somme, nombre d'indications et renseignements sur le pays, et se trouve intéressant à lire ; surtout, il semble bien désigné pour servir de livre d'étrennes ou de distribution de prix, — et c'est un sort qui en vaut bien un autre. L'illustration, toute documentaire, a été fournie par les cartons de M. Charles Sadoul, conservateur au Musée Lorrain.

CHARLES MERKI.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Maurice T. Price : *Christian Missions and oriental Civilizations, a study in Culture Contact*, Shanghaï, Edward Evan and Sons, 8°. — Genchi Kato : *A study of the development of religious ideas among the Japanese people as illustrated by Japanese phallicism.* Tokyo et Kyoto, The Kyo Bun Wan, 8°. — Gilbert Murray : *Nine Stages of Greek Religion*, Oxford Clarendon Press, 8°.

Il faut être Américain du Nord, et sociologue, donc sociologue

américain, pour avoir l'idée d'étudier **les Missions chrétiennes et les Civilisations orientales** sous un aspect biologico-psychologique comme a fait M. Maurice T. Price. Il déclare périmées, inexactes et trompeuses toutes les méthodes antérieures d'évaluation de l'œuvre des missionnaires en Orient ; il étudie cette œuvre comme un phénomène de « comportement » (*behaviour*) et comme un fait social qui dépasse non seulement les individus, mais même les groupes restreints d'individus. Le christianisme étant un élément de la civilisation dite occidentale, il s'agit de voir quelle est la réaction locale lorsqu'il entre en contact avec d'autres civilisations ayant parmi leurs éléments constitutifs d'autres systèmes que le système chrétien.

Je dirai de suite que cette façon de voir dans l'activité missionariste un phénomène « social » ne laisse pas que de surprendre au premier abord : ceci surtout parce que nous autres Européens pensons aussitôt aux missions organisées par Rome catholique, que d'autre part notre propre histoire est pleine de faits de cet ordre, à commencer par la christianisation des Gaules et de la Germanie, les conversions forcées des hérétiques du moyen âge, l'Inquisition, la mission de saint François de Sales en Chablais, le mouvement des missions de l'Ordre moral, etc.

Aussi, tout en admettant que l'activité missionariste puisse être considérée d'un point de vue abstrait, en tant que phénomène collectif, comme nous en connaissons directement d'innombrables détails, l'idée ne nous serait pas venue de bloquer ainsi les variantes individuelles de cette activité et ses nuances, simplement parce que le lieu d'action a changé.

Mais M. Price est Américain; par suite, pour lui l'expansion du christianisme en Extrême-Orient est un fait tombé du ciel tout constitué; et le transport de ce fait en Chine ou au Japon lui fait l'effet du transport d'un colis postal. Puis, il ne connaît que peu les missions catholiques ; son sujet principal d'étude, ce sont les missions protestantes. Enfin, il faut bien convenir que s'il a pu regarder le phénomène en bloc comme un cas de « comportement », exactement comme les biologistes étudient le « comportement » des fourmis, des abeilles, etc., ce n'a pu être qu'en supprimant toutes sortes d'éléments d'appréciation spécifiquement humains (par quoi le mot « comportement » devient inutilisable en la matière) et parce que la propagande missio-

nariste est arrivée au point mort qui précède sa disparition.

Théoriquement, tous les Français sont chrétiens : M. Price semble considérer que si tous les habitants du globe étaient aussi chrétiens, fût-ce théoriquement comme les Français (il dit naturellement : comme les Américains), ce serait un bien, et l'élimination d'une cause de guerres. Oui, mais... Il y a trop de mais, notamment celui-ci : que ce n'est pas le moment, quand notre Europe réussit à secouer enfin le joug du christianisme, d'aller proposer le même joug à des peuples qui en étaient indemnes. Cette attitude moderne du monde européen (dont M. Price et ses compatriotes sont des rejetons psychologiquement attardés de deux siècles), l'auteur ne la connaît pas. Et c'est par là que la lecture de son livre, malgré ses affirmations d'objectivité, produit sur nous un effet de subjectivisme forcené.

L'érudition de l'auteur est formidable. L'américanisme de son vocabulaire obscurcit souvent les interprétations ; mais les faits recueillis, publiés dans leur texte original, ont de la saveur. C'est pour la première fois, en tout cas, qu'ils sont groupés, selon des catégories que voici : 1°) comment les peuples non chrétiens réagissent à l'égard des missions protestantes ; 2°) quelles sont les influences de consolidation, de combat ou de faiblesse des divers groupes indigènes ; 3°) pour quelles raisons ces groupes passent avec armes et bagages de l'autre côté et quels avantages matériels ou spirituels ils trouvent à leur conversion ; 4°) comment les convertis éprouvent la tendance, ou la volonté, à participer au gouvernement du groupe nouveau des convertis; les prêtres « indigènes » sont l'équivalent des évêques des Gaules, etc.

Un chapitre spécial est consacré à l'analyse et à l'explication de « l'impact propagandiste considéré comme un tout » ; et des appendices servent à prouver que l'auteur était justifié à considérer la propagande missionnariste dans l'Asie extrême-orientale (Inde comprise) et en Océanie comme un phénomène particulier, obéissant à des lois spéciales, qui sont celles de la psycho-sociologie « américaine ».

Il ne faut pas m'en vouloir de mon scepticisme : je n'arrive pas à comprendre le jargon psychologique et sociologique des savants américains. Montaigne, Descartes, Spinoza, Leibnitz et quelques autres nous ont rendu un bien mauvais service : je crains

avec d'autres Européens l'embrouillamini des idées et des mots. Dire du missionarisme que c'est un « comportement » ne m'avance guère; mais le lecteur doit me pardonner ma faiblesse critique : le livre de M. Price est une mine très riche en faits peu connus, recueillis avec un soin parfait, où les arguments antichrétiens des pauvres païens sont présentés avec une sorte de jouissance d'impartialité. Il fera, je l'espère, le bonheur de notre école sociologique durkheimienne.

§

Le mot « comportement » employé par M. Price ferait supposer qu'il se place vis-à-vis du phénomène missionariste comme un naturaliste. Des fonctions naturelles, l'une des plus importantes est (je suppose qu'on le sait) la sexualité ; et c'est contre elle que le christianisme a dirigé ses efforts les plus persévérants. Dans toutes les autres religions, l'activité sexuelle est reconnue comme normale, avec ou sans mariage, avec ou sans complication unisexuelle ou bisexuelle, également. Il aurait été intéressant de voir quelle est la réaction de l'humanité non christianisée et normalement sexuelle à l'égard de propagandistes d'une religion pour qui l'acte est entaché d'impureté et de péché. Mais M. Price cite à peine quelques documents, d'ailleurs imparfaits, et ne consacre au problème que cinq ou six pages éparpillées dans son énorme volume. Or, il subsiste précisément en Extrême-Orient des systèmes religieux à base phallique (dans l'Inde aussi, comme on sait) ; et il est bien évident que les symboles de ce culte, en somme naturel et normal tant du point de vue biologique que du point de vue social, ont toujours paru aux missionnaires chrétiens l'abomination de la désolation. Les interdire, les pourchasser a dû susciter des réactions à la fois individuelles et collectives qui méritaient d'être autant étudiées que les autres.

Un mémoire récent de M. Genchi Kato, publié par la Société Asiatique du Japon, sur le **Développement des idées religieuses dans le peuple japonais, illustré par le phallicisme japonais,** donne enfin sur le rôle religieux du phallus et du kteis dans le shintoïsme et le bouddhisme japonais des documents exacts et des illustrations nombreuses qui prouvent définitivement que les cérémonies phalliques n'avaient pas au Japon primitivement pour objet d'augmenter la fécondité indi-

viduelle, mais surtout la fécondité de la nature. Le document le plusancien se trouve dans le *Kogoshui*,qui date de 807 après J.C.; mais les rites décrits sont évidemment bien plus anciens que leur émergence littéraire.

Il est difficile de décider de nos jours à quelles divinités agricoles spécialisées s'adressait au Japon ce culte phallique ; il comportait des cérémonies périodiques, de préférence situées au printemps afin que les récoltes d'automne fussent abondantes. M.Genchi Kato, qui a parcouru son pays à la recherche de documents nouveaux et qui décrit plusieurs sanctuaires inédits, ajoute que les représentations phalliques (tant femelles que mâles) sont aussi utilisées dans les classes « grossières » de la population : 1° en tant que divinités présidant au mariage ; 2° comme divinités, ou plutôt comme amulettes, protégeant contre les maladies des organes sexuels ; 3° comme patronnes des femmes stériles et des prostituées, donnant aux premières des enfants et aux autres des amants. Ce culte et ses croyances subsistent dans les campagnes ; dans les villes, le gouvernement a souvent éprouvé des difficultés à supprimer des manifestations que « la morale moderne regarde comme arriérées et infâmes ».

D'ordinaire l'adaptation s'est faite comme en Europe : à nos saints phalliques, étudiés par Dulaure, Sébillot et d'autres, correspondent au Japon des saints bouddhistes et parfois le Bouddha lui-même ; M. Genchi Kato cite plusieurs cas de remplacement de cet ordre et montre aussi comment, dans ces symboles primitifs et naturalistes, le confucianisme a réussi à introduire des conceptions éthiques et philosophiques supérieures. C'est là une partie extrêmement intéressante de son mémoire, en ce qu'elle nous donne des points de comparaison certains et neufs.

Quant aux illustrations, elles montrent comment même des représentations plastiques aussi simples ont réussi à acquérir chez les Japonais une valeur artistique, jusqu'à devenir un pilier, sculpté avec soin, portant en bas-relief des personnages (fig. 32) ou constitué par deux hommes adossés dont le crâne arrondi, l'épaisse ceinture, enfin la double jupe rappellent les particularités constitutives de l'organe érigé (fig. 35).

§

La nouvelle édition du livre de Gilbert Murray sur certains **Stades de la religion grecque** est bienvenue : c'est un re-

cueil de conférences, d'une érudition et d'une clarté admirables, qui jadis étaient au nombre de quatre et auxquelles l'auteur en a ajouté une cinquième qui complète le tableau. L'auteur s'est donné pour but d'exposer au grand public instruit quels sont ce qu'on pourrait nommer les grands tournants de la religion (y compris naturellement la philosophie) des Grecs; il part des débuts et arrive ainsi à l'aurore du christianisme, en montrant dans quel sol celui-ci prit racine. C'est moins une accumulation de faits de détail; qu'un exposé suivi des doctrines successives que les philosophes grecs ont élaborées pour interpréter les croyances et les actes que leur avaient légués leurs ancêtres du « stade » précédent, le dernier étant aisé à connaître grâce à ce que Gilbert Murray nomme le « catéchisme » de Salluste, l'ami de Jullien, intitulé *Des Dieux et du Monde*. C'est là le stade que l'auteur nomme « la dernière protestation » et dont le credo se trouve traduit en fin de volume.

La nouvelle édition a été enrichie de notes complémentaires. L'auteur est un des meilleurs écrivains anglais actuels; sa petite phrase courte est pourtant rythmée; il est arrivé à faire comprendre les moindres nuances de la pensée religieuse grecque avec le vocabulaire le plus simple qui soit. On n'y rencontre pas un seul « américanisme ».

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Eugène Tavernier : *Cinquante ans de politique. L'œuvre d'irréligion*, Editions Spes.

Le but de cet intéressant volume de M. Eugène Tavernier est très nettement indiqué dans son titre: **Cinquante ans de politique L'œuvre d'irréligion.** Sa démonstration va tendre à nous montrer comment, depuis un demi-siècle, d'abord sourdement, puis de plus en plus ouvertement, un groupe d'hommes a travaillé, de toute sa force, à détruire dans les âmes des Français les croyances traditionnelles sur lesquelles reposait la vie morale et religieuse des générations qui nous ont précédés sur notre terre natale. Ainsi posée, la thèse pourrait être acceptée par la plupart des adversaires de l'auteur.

Cependant, et sans remonter au déluge, on pourrait faire remarquer que le conflit, au moment où le prend M. Eugène Ta-

vernier, était en puissance et depuis assez longtemps. Les graves questions soulevées principalement par l'exégèse allemande (et d'où devait sortir le *modernisme*) avaient troublé beaucoup d'âmes jusque-là croyantes, déjà travaillées peut-être, souvent sans en avoir bien conscience, par le grand et désagrégateur souffle philosophique venu d'au delà du Rhin, depuis la fin du XVIIIe siècle. Et c'est sans doute pour cela que dans son livre l'auteur consacre une première partie, intitulée : *Les docteurs de la Politique irréligieuse*, à faire défiler une galerie de portraits dont, en mettant un peu à part *Auguste Comte* et *Proudhon* comme plus spécifiquement sans doute de pensée purement française, on peut considérer le choix comme assez juste : *Renan*, *Taine*, *Michelet*, *Quinet*. J'ai regretté de n'y pas voir figurer *Renouvier* dont l'autorité sur le monde universitaire fut très grande (l'est peut-être encore). Il me paraît incontestable que ces écrivains, illustres à divers titres, exercèrent sur l'esprit français, qu'on le déplore ou qu'on s'en réjouisse, une action considérable. Sans doute leur influence ne s'exerçait que sur des lettrés, mais c'étaient les semeurs de l'idée et la moisson devait être riche.

Après cet exposé nécessaire, M. Eugène Tavernier entre dans le vif du sujet et nous montre dans une deuxième partie le développement de : *L'Anticléricalisme* avec son *Programme* et sa *Tactique*. Il fait encore passer devant nos yeux quelques uns de ses grands chefs (les généraux, si l'on peut dire) : *Gambetta*, *Jules Ferry*, *Paul Bert*, *Jaurès*, *Viviani*. Au début, c'est-à-dire dans les premiers temps de la République, le programme était tout prêt ; mais on le cachait avec soin pour ne point effaroucher l'esprit des masses, encore plongées dans les ténèbres de l'*obscurantisme* ; on opéra par doses successives. D'abord et c'était le principal pour une telle œuvre, il faut bien le reconnaître par : l'école *obligatoire*, puis l'école *gratuite* et enfin l'école *laïque*. Les deux premiers termes devaient assez facilement s'accepter ; quant à l'école *neutre*, elle souleva des tempêtes, bien que l'on promît, du haut de la tribune et dans les lois, que cette neutralité serait rigoureusement observée. Il n'en fut rien ; il était bien difficile, d'ailleurs, qu'il en fût autrement. M. *Viviani*, dans un discours au Parlement, dit un jour qu'il avait été pendant longtemps utile de pratiquer ce qu'il appela victorieusement

un *mensonge nécessaire*, ce qui occasionna quelque tumulte. Le mot est joli dans la bouche d'un orateur qui avait souvent flétri la mauvaise foi des *cléricaux*.

On avait attaqué la croyance religieuse en premier lieu à l'école primaire, sous le prétexte un peu comique que l'enfant devait être libre de faire un choix entre le credo de son foyer et la libre-pensée. La lutte continua au lycée et dans l'enseignement supérieur, où d'ailleurs elle s'expliquait mieux.

Mais on se trouvait toujours en présence d'une Eglise fortement constituée et qu'il fallait abattre. S'emparer de l'âme de l'enfant, du jeune homme, ce n'était qu'une première tranchée : il fallait aller plus loin. La suppression des Congrégations, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et enfin la dénonciation du Concordat, ces trois étapes, envisagées dès le début des hostilités, quoique soigneusement dissimulées, répétons le, devaient, ainsi que l'écrit M. Eugène Tavernier, déblayer le terrain et permettre à l'Etat, c'est-à-dire à un petit groupe de fanatiques, de débarrasser l'âme des Français de demain de toutes croyances positives. Il faut bien reconnaître ici, avec franchise, qu'une telle *opération* ne pouvait réussir sans une sorte d'approbation tacite de la masse populaire et bourgeoise. Mais approbation est un terme un peu pesant, même atténué par une épithète. Il vaut mieux dire qu'une apathie profonde chez le plus grand nombre favorisa ces entreprises.

Dans une troisième partie : *Les Ruines,* M. Eugène Tavernier examine les effets de cette longue lutte et ses résultats. Après avoir, on le devine, parlé du divorce, de la dissolution de la famille, l'auteur arrive à ce que l'on peut considérer comme la conséquence fatale de cette législation de combat. En détruisant, ou si l'on préfère, en affaiblissant la conscience religieuse, n'a-t-on pas travaillé (sans doute sans le vouloir) à diminuer la conscience morale ? Cette thèse, on le sait, a été développée assez abondamment par les écrivains orthodoxes. Les libres-penseurs ont répondu avec violence et prolixité. Est-ce que, disaient en général ces derniers, les esprits impartiaux n'ont pas pu constater que de parfaits athées ou agnostiques (pratiquement, c'est la même chose) pouvaient être cités comme de bons modèles de probité dans toute la force du terme ? Je l'ai constaté en effet. Toutefois cet argument me paraît assez pauvre. Il ne s'agit pas de

savoir, en effet, si quelques honnêtes gens, réfugiés dans l'athéisme comme dans une citadelle sacrée, ont continué à mener une vie parfaitement honorable, mais si la négation systématique, exercée sur plusieurs générations d'enfants et de jeunes hommes, d'une réalité divine dictant à chacun de nous des devoirs impératifs, si cette négation répétée ne conduit pas insensiblement la conscience à ne dépendre que d'elle seule dans toutes ses déterminations. Une morale sociale cohérente, remplaçant ce que de grands pontifes officiels appellent dédaigneusement la vieille morale désuète, sera-t-elle efficace ? Il faudrait qu'un tel code existât et ne fût pas discuté, dans tous les cas, par l'*individu*. Autrement, il y aura fléchissement. Que si nous nous tournons à présent vers le grand champ d'expérience que constitue la vie d'une nation, il suffit de regarder, d'observer aussi impartialement que possible, et l'on pourra constater, il me semble, sur tous les terrains, que la moralité générale, celle que l'on peut appeler moyenne, est à tendance régressive. Je voudrais d'ailleurs et bien sincèrement me tromper. C'est à chacun de nous de décider. La question est assez grave pour mériter qu'on s'y arrête un peu. L'avenir de notre race en dépend.

Je désirerais, en terminant — et ce n'est pas sortir de mon sujet, — examiner rapidement une dernière question d'assez grande importance, je crois. Il s'agit de la séparation *absolue* des Eglises et de l'Etat. Pour l'Eglise de Rome, une telle séparation est pratiquement assez difficile. Aussi, les partisans de cette réforme ont, comme des enfants simplistes, décidé qu'en supprimant toute idée religieuse par la violence, le problème n'existerait plus. Malheureusement pour eux (et pour nous aussi, à cause des répercussions), la solution proposée est fausse. L'Eglise Catholique, même persécutée, même chassée en apparence, subsistera toujours, car elle a des assises dans les consciences dont on ne soupçonne pas les profondeurs. Si nous supposons un instant que toute attache visible avec l'Etat est supprimée, il faut s'attendre à ce que l'Episcopat soit de plus en plus recruté par le Saint-Siège, qui imposera tôt ou tard ses candidats à une Eglise désemparée. Certes, je ne doute pas un seul instant que son choix sera toujours dicté par le sentiment de sa mission surnaturelle. Mais l'Eglise de France tendra continuellement à devenir l'Eglise en France. Et c'est ce que tout homme d'Etat, qu'il soit catholique,

protestant, israélite — ou même libre penseur, — devrait se refuser énergiquement d'accepter. Il lui suffirait pour cela d'être un Français un peu clairvoyant.

AUGUSTE CHEYLACK.

MÉTAPSYCHIQUE

Oskar Fischer : *Experimente mit Raphaël Schermann, ein Beitrag zu den Problemen der Graphologie, Telepathie und des Hellsehens*, Urban et Schwarzenberg, Berlin-Vienne. — Mémento.

La liste s'allonge tous les jours des personnalités scientifiques qui, non seulement constatent à leur grande surprise la réalité des phénomènes métapsychiques, mais qui s'adonnent à l'expérimentation et produisent des travaux de valeur. Tel est le cas du Dr Oskar Fischer, professeur de neurologie et psychiatrie à l'Université allemande de Prague. Le livre qu'il vient de publier : **Expériences avec Raphaël Schermann, contribution aux problèmes de graphologie, télépathie et clairvoyance**, est en tous points remarquable, tant par l'abondance des matériaux que par la rigueur de la méthode et de la critique. Le sujet qu'il a employé, Raphaël Schermann, est bien connu à Vienne comme « graphologue », depuis des années. Mais il diffère beaucoup des graphologues dits scientifiques qui déduisent le caractère des gens de la boucle de leurs lettres ou de l'épaisseur de leurs pleins et déliés. Il ne se sert d'aucune règle et souvent il ne jette qu'un coup d'œil sur le document qu'on lui présente. Son analyse va aussi beaucoup plus loin, car il devine le caractère des scripteurs, et en outre il trace leur portrait physique, il décrit leur ambiance et leurs relations. Mais voici qui n'est plus de la graphologie : Schermann peut donner tous ces renseignements sans regarder l'écriture ; il lui suffit de promener les doigts sur le document. Le contact physique n'est même pas nécessaire ; le document peut être enfermé dans une enveloppe, il peut être écrit (sans relief perceptible) à l'encre sympathique ou à la pointe sèche. Enfin ce singulier graphologue demande parfois qu'on pense seulement à la personne qu'il s'agit d'identifier. Nous sommes là dans le domaine de la clairvoyance pure, de la métagnomie, et c'est une présomption que, malgré ses règles et ses paradigmes, la graphologie est surtout une faculté métapsychique, non dévolue à tout le monde.

Les expériences de Fischer, au nombre de 204, portent sur ces quatre modalités de la métagnomie de Schermann, de la pseudo-graphologie jusqu'à ce qu'il nomme le « transfert psychique ». Elles se rapportent à 14 personnes dont il connaissait particulièrement la vie et le caractère, ce dernier étant très marqué et susceptible d'une définition rigoureuse. Il est inutile de dire que les précautions très faciles prises par l'expérimentateur excluaient totalement la moindre supercherie. Nous ne saurions entrer dans le détail des expériences dont la plupart établissent, pour les plus incrédules, l'existence en l'homme d'une faculté de connaître en dehors des sens. Une seule de ces expériences suffirait à cette preuve. Comme Bergson l'a parfaitement exposé (*Energie spirituelle*, pp. 71 sq.) :

Je n'ai que faire de la comparaison du nombre des « cas vrais » à celui des « cas faux », la statistique n'a rien à voir ici ; le cas unique qu'on me présente me suffit, du moment que je le prends avec tout ce qu'il contient.

Le Dr Fischer a cependant tenu à donner cette statistique et nous la reproduirons parce que, si elle n'ajoute rien à la conviction, elle renseigne sur la sûreté du don de Schermann et sur la marge d'erreur de la faculté métapsychique en général. Nous ne pouvons malheureusement pas donner les 54 clichés qui attestent, par la photographie, avec quelle merveilleuse perfection le sujet imite l'écriture ou la signature des gens, après avoir effleuré un document écrit ou touché par eux.

Sur 50 essais de pseudo-graphologie, c'est-à-dire d'analyse rapide d'un autographe, Schermann donna 39 fois une description de la personne qui s'appliquait jusqu'au dernier détail. 4 fois, la description était fausse comme s'il se fût agi d'une autre personne. 7 fois elle fut mélangée de vrai et de faux et considérée comme douteuse. Dans 15 autres essais, l'autographe était réduit à de simples traits ou à des dessins au crayon. Le succès fut alors moins bon. Il fut bien meilleur pour la divination des situations des scripteurs et impeccable pour celle des relations des scripteurs avec d'autres personnes (12 réussites sur 12 essais).

12 expériences eurent lieu par le seul contact des doigts, sans intervention de la vue. Elles donnèrent 7 réussites complètes, 3 cas douteux et 2 échecs. Comme cas particuliers intéressants, Schermann trouva presque aussitôt l'endroit de l'écriture, il put

reconnaître que deux écritures différentes étaient sur le même papier, il put décrire le scripteur, il put imiter l'écriture (sans l'avoir vue). L'ensemble de ces résultats condamne absolument l'hypothèse, trop souvent avancée, d'une hyperesthésie du sens du tact.

Mais cette hypothèse est anéantie par la série suivante, dans laquelle les traces de l'écriture étaient inappréciables à l'œil et au tact (cas du doigt ou d'une pointe mousse). Sur 17 essais, il y eut 9 réussites complètes. Encore plus frappants sont les résultats obtenus par le contact d'un pli renfermant l'autographe. Sur 28 essais, il y eut 11 réussites complètes, excluant totalement l'hypothèse du hasard.

Enfin il faut accorder une attention particulière aux expériences de « transfert psychique », ou, comme on disait autrefois, « de transmission de pensée ». Sur 55 essais, il y eut 40 réussites et 2 cas douteux. Fischer regardait habituellement une lettre d'un de ses amis en se représentant cette personne. Dans 10 essais, il se bornait à contempler l'écrit. Enfin une fois, il ne connaissait pas le scripteur, et le portrait fut néanmoins trouvé exact après vérification.

Comme 14 personnes en tout avaient servi aux quatre catégories d'expériences, Fischer put comparer entre elles les traductions de chaque personnalité, obtenues par ces différents procédés. Il constata une ressemblance trop précise dans ses détails pour ne pas attester la prise de connaissance d'une même réalité humaine, extérieure au sujet. Que Schermann voie ou ne voie pas l'écriture, c'est toujours la même personne qu'il atteint et qu'il pénètre mentalement. Il ne se rend d'ailleurs pas autrement compte de l'identité de cette personne, et il lui est arrivé de décrire le caractère de Fischer et même son propre caractère, sans soupçonner de qui il s'agissait.

Enfin, au point de vue de l'imitation de l'écriture sans avoir vu le modèle, voici le dénombrement des réussites : par contact, 55 o/o (et 22 1/2 o/o douteux) ; sous pli fermé, 18 o/o (et 65 o/o douteux) ; par transfert psychique, 67 o/o (et 5 o/o douteux). Encore une fois, ces chiffres ne prouvent rien et le résultat qualitatif a seul de l'importance. A cet égard, un coup d'œil jeté sur les documents photographiques montrera l'étonnante analogie des divinations graphiques de Schermann. Les caractéristiques

de l'écriture sont telles qu'un faussaire pourrait les reproduire après entraînement.

Cherchant à s'expliquer ces faits singuliers, parfaitement ignorés de la psychologie scolaire, Fischer a d'abord songé à la transmission de la pensée de cerveau à cerveau, au moyen d'une énergie inconnue, mais il a dû reconnaître combien les faits débordaient cette ancienne hypothèse, en vérité trop inadéquate. Plus justement, il rapporte donc les divinations du sujet à la faculté que Richet nomme la « cryptesthésie » et qu'il vaut mieux nommer, avec Boirac et Osty, la « métagnomie » pour ne pas introduire l'hypothèse d'un sens caché. Il a remarqué cependant que ces divinations ne se produisaient pas avec une égale facilité, que Schermann avait par exemple 58 o/o de réussites par le toucher de l'autographe et 39 o/o quand l'autographe était sous enveloppe. Il y a donc dans le contact quelque chose qui favorise l'intuition surnormale et c'est bien ce qu'on constate avec tous les sujets ; d'où l'habitude de remettre au sujet des objets portés par une personne pour aider à l'opération métagnomique. On peut supposer qu'ils sont imprégnés d'une sorte de « fluide » personnel, de nature matérielle ou énergétique. Il serait d'ailleurs téméraire de rapporter la métagnomie à des causes physiques. Le seul fait, par exemple, que Schermann saisissait des individualités très originales par le seul frôlement de leur autographe et qu'il ne pouvait pas deviner de simples mots isolés que Fischer cherchait à lui transmettre, prouve qu'en métapsychique le simple est parfois plus difficile que le complexe ; et nous sommes amenés à introduire dans nos études ce facteur de « totalité » que des philosophes comme Höffding et des biologistes comme Driesch admettent dans la science des êtres organisés.

Mémento. — La curiosité des esprits éclairés pour la métapsychique, qui s'accroît tous les jours en Allemagne, vient d'obliger la vieille revue *Psychische Studien* (fondée par Aksakof en 1874) à éliminer ses éléments mystiques ou non critiques et à devenir un grand organe scientifique, sous le patronage de 20 professeurs d'université. Son titre est transformé en *Revue de parapsychologie* (*Zeitschrift für Parapsychologie*, O. Mutze, Leipzig). Ses directeurs sont les Drs P. Sünner, W. Kroner et R. Lambert. — On trouvera dans *Okkultismus* de décembre une étude complète du *Mouvement métapsychique en Allemagne de 1920 à 1925*, par le Dr G. Zeller. — Les *Proceedings* de

la Society for psychical Research de Londres publient l'intéressant procès-verbal des communications reçues par le sujet Blanche Cooper. — Le *Journal* de la S. P. R. américaine de novembre donne la seconde partie de l'article de Harry Price sur *les fraudes de la « photographie psychique »*. — En plus de l'article déjà mentionné de A. Tosi sur *Les radiations cérébrales et la science*, *Luce e Ombra* de novembre contient la suite de l'étude documentée de Bozzano sur *les manifestations surnormales chez les peuples sauvages*, d'après les relations des voyageurs. — La *Revue Métapsychique* de novembre-décembre a deux remarquables contributions expérimentales : *Un fait de prévision d'événements généraux*, par le Dr Osty, d'après documents fournis par le Dr Antoniou d'Athènes, et *Expériences faites avec M. St Ossowiecki*, par les professeurs Ch. Richet fils, de Szmurlo et Santoliquido. Nous publions également une étude sur *La classification et le vocabulaire métapsychiques*, en vue du prochain Congrès international.

RENÉ SUDRE.

LES REVUES

La Guerre civile : Chansons populaires russes publiées par les Soviets. — *La Revue européenne* : Souvenirs de M. Yeats sur Oscar Wilde et la famille de celui-ci. — *La Revue de France* : Goncourt et Alphonse Daudet vus par M. Gustave Guiches. — *Nos Poètes* : Propos de Léon Dierx à MM. Marius-Ary Leblond. — Mémento.

Daté de décembre 1925 et de janvier 1926, le dernier numéro de **Clarté** est aussi le premier numéro de **La Guerre civile** qui lui succède. Ce titre est un rouge programme. M. Marcel Fourrier explique à ses lecteurs les causes de la substitution. Elles sont de nature à intéresser quelques personnes. La valeur plus générale de ce fascicule consiste dans la publication de « Chansons populaires russes » (*Tchastouskis*), imprimées par les éditions d'État soviétiques, et recueillies dans les usines où les chantent « les ouvriers et les ouvrières au travail ». Ces chansons, d'un art naïf, sont, en effet, sinon « admirables », du moins fort curieuses et renseignent mieux, sur l'ouvrier russe d'aujourd'hui, que de longs reportages :

5.

Mon chéri est assis sur la barrière.
La révolution dans les yeux,
Il lit une proclamation
Sans rien y comprendre.

6.

La pluie a beau me tremper,
Je ne prends pas de parapluie.
Mon amant a beau m'aimer,
Je ne me marie pas.

7.

Ses yeux noirs et leurs reflets
Ont l'odeur des pruneaux.
Ses yeux ne connaissent pas de scrupules,
Ils caressent n'importe qui.

9.

On a voulu nous défendre
De traîner dans les rues.
Nous abattrons les murs de pierre
Et nous nous promènerons quand même.

11.

Tous les mouchoirs sont usés,
Il ne me reste qu'un châle.
Tous les garçons sont mariés,
Il ne reste que des rosses.

12.

Sur la table un flacon d'eau-de-vie,
Mais il est vide.
Je suis une jeune fille
Dont personne ne veut.

§

La Revue européenne (1er février) donne la traduction d'un fragment des mémoires de M. W. B. Yeats, relatifs à Oscar Wilde entre 1887 et 1891.

Il semblait vivre dans la joie de sa spontanéité. Un jour, il commença : « J'ai inventé une hérésie chrétienne. » Et il se mit à raconter, avec force détails, dans le style d'un Père de l'Eglise, comment le Christ, rétabli après la crucifixion et évadé de son tombeau, avait vécu bien des années, seul homme sur terre qui connût la fausseté du Christianisme. Une fois, saint Paul vint dans sa ville et, seul des charpentiers, il n'alla point l'écouter. Les autres remarquèrent qu'à partir de ce jour-là, pour une raison inconnue, il garda toujours ses mains couvertes.

M. Yeats donne des renseignements nouveaux sur la famille de Wilde.

Ces dernières années, je me suis souvent expliqué Wilde par l'histoire de sa famille. Son père était un ami ou une connaissance du père de mon père, et parmi nos traditions de famille se trouvait une vieille devinette dublinoise : « Pourquoi les ongles de Sir William Wilde sont-ils si noirs ? » Réponse : « Parce qu'il s'est gratté. » Et il existe une vieille histoire, encore courante à Dublin, sur Lady Wilde disant à une servante : « Pourquoi mettez-vous les assiettes dans le seau à charbon ? A quoi les chaises sont elles bonnes ? »

Il semble que ceci soit une très judicieuse observation du caractère d'Oscar Wilde :

Je crois que son fils Wilde vivait, sans aucune ironie, une vie imaginaire ; qu'il représentait certainement une pièce qui était tout le contraire de ce qu'il avait connu pendant son enfance et son adolescence, qu'il ne perdit jamais tout à fait son étonnement d'ouvrir les yeux chaque matin dans une belle maison à lui, de se souvenir qu'il avait dîné la veille avec une duchesse, qu'il faisait ses délices de Flaubert et de Pater, lisait Homère dans l'original, et pas comme un maître d'école pour la grammaire. Je crois, aussi, qu'à cause du sang à demi civilisé qui coulait dans ses veines, il ne pouvait supporter le travail sédentaire de l'art créateur, et restait un homme d'action, exagérant, pour l'amour de l'effet immédiat, tous les tours appris de ses maîtres, transformant leurs tableaux de chevalet en grandes scènes peintes.

§

M. Gustave Guiches donne à **La Revue de France** (1er février) une nouvelle série de ses très remarquables et si vivants « souvenirs de la vie littéraire ». A sa suite, on entre cette fois chez Goncourt, dans ce « grenier » où, selon l'hôte lui-même, on s'ennuyait quand Alphonse Daudet n'y était pas. Le voici, au bras de Paul Margueritte :

Daudet, un bras fraternel autour de sa taille, l'attaque et le cajole :

— Mon bon Goncourt ! Vous souffrez ! Je le sais ! Vous avez très mal ! Mon bon ami ! Dites-moi ce que c'est et qu'est-ce que ça vous fait ?

— C'est comme si on me brûlait des petits morceaux de papier sur les cuisses ! explique-t-il en geignant.

— Des petits morceaux de papier ! C'est ça ! Vous avez un zona, mon bon Goncourt ! C'est horrible ! Vous devez souffrir le martyre, mon bon ami ! Je vous plains de tout mon cœur, mais ça me fait

plaisir ! Oui, mais laissez-moi vous le dire ! Je vous en fais ma confession publique, oui, ça me fait plaisir ! Parce que moi aussi je souffre abominablement ! Moi, c'est des coups de couteau du dedans au dehors ! Vous, le zona, ça passe ! c'est une fois souffert ! C'est à forfait. Tandis que moi, cette bougresse de souffrance, c'est pour toujours, à tempérament et sans tempérament ! Alors, quand je souffre trop fort, je me dis : « En ce moment, mon bon Goncourt a des petits morceaux de papier qui lui brûlent les cuisses ! » et ça me fait plaisir, parce qu'il me semble que vous souffrez aussi par amitié pour moi, pour que je ne sois pas tout seul, comme un ivrogne solitaire de la souffrance, comme le vieux monsieur qui vient, tout seul, dans les lieux de plaisir et de qui l'on dit : « C'est le miché sérieux !... »

Goncourt se délecte. Cet apitoiement rosse et sentimental, c'est pour lui de la bonne, de la curieuse littérature parlée. Il en note les trouvailles, que tout le Grenier souligne par des sourires discrets : le « zona à forfait », la « souffrance à tempérament », « l'ivrogne solitaire de la souffrance ». C'est absolument neuf. C'est excellent ! De tout premier choix !

Plus loin, M. Gustave Guiches rapporte ce bout de dialogue. C'est A. Daudet qui parle :

— Hier A... est venu me lire le scénario d'un de mes romans dont il voudrait faire une pièce. Je l'ai retenu à déjeuner. Je n'ai jamais vu manger avec une distraction si agaçante ! Je lui ai dit :

« — Vous ne prêtez aucune attention à ce que l'on vous sert...

« — Mais si ! a-t-il protesté. Ce poulet est merveilleux !

« Or ce poulet était une pintade ! »

Maupassant est ainsi. En Angleterre, chez Swinburne qui l'avait invité à déjeuner, il s'écrie :

— Ce lièvre est délicieux !

C'était du singe !...

— Avez-vous mangé de l'écureuil, Daudet ?

— Non, mon bon Goncourt. Mais j'ai mangé un plat dont jamais vous n'avez mangé !...

— Quoi donc ?

— De la vache enragée !

§

D'un bon article de MM. Marius-Ary Leblond sur « Léon Dierx », publié par **Nos Poètes** (15 janvier) :

Il n'avait aucune confiance dans l'avenir et clamait la fin de notre civilisation matérialiste et stupidement américanisée. Un jour que nous sortions de chez Léon Hennique, nous lui dîmes que Rosny aîné prédit

à l'Oiseau l'empire de l'avenir et le privilège de remplacer l'Homme sur la Terre. — « Tiens, fit avec gaîté le poète de *Lazare*, moi aussi j'ai voulu composer un long poème là-dessus, mais je ne l'écrirai jamais. Voici. C'est après la fin du Monde. L'Homme a disparu de la Terre ; tous les animaux aussi. Seul, unique de son espèce, il ne survit qu'un Oiseau, celui qui a reçu le don du verbe : le cacatoès. Il répète dans le vide immense les paroles de l'Humanité qui n'est plus ; il s'en va planant et clamant dans le néant : « Progrès ! Progrès ! » et un tas d'autres mots dont il ne comprend pas plus le sens que les hommes qui les prononçaient... Seulement, reprit-il, seulement, pour mettre cela en vers, ce qui m'a toujours arrêté, c'est le côté grotesque de cet oiseau. » Et il souriait de ce sourire de jeunesse qui arrondissait purement la bouche au-dessus du menton parfait.

Mémento. — *Le Divan* (janvier) : « Lettres à soi-même », de P.-J. Toulet. — M. Jean Lebrau : « Prosper Mestre-Huc », poète romantique, aïeul d'Henri Bataille.

La Revue Mondiale (1er février) : « La vraie pensée des Etats-Unis », par M. Louis-Jean Finot. — Criticus : « Le style au microscope : G. Duhamel ».

Revue de l'Amérique latine (1er février) : « Une révolte de chercheurs d'or », par M. Elysis de Carvalho.

La Revue de Paris (1er février) : « Loyautés », par M. J. Galsworthy. — « La prohibition, danger social », par M. W. Bird.

La Nouvelle Revue française (1er février) : M. Alain : « Études pour les idées et les âges ». — M. Blaise Cendrars : « Les Indiens bleus ».

Les Marges (15 janvier) : M. A. de Bersaucourt : « Les livres et les manuscrits de Balzac ». — « Poèmes pour mon amie », de M. Tristan Klingsor. — « Les dernières années de Lamartine », par M. P. Leguay.

La Revue hebdomadaire (30 janvier) : « Au service de la France », par M. Raymond Poincaré.

La Revue nouvelle (15 janvier) : « Salade d'incongruités », par M. R.-G. de la Serna. — « Le destin dans le Paysage », par M. J. Sindral.

Revue des Deux Mondes (1er février) : « Voyage en Russie (1912) », par M. Raymond Poincaré, qui confond habilement sa politique et celle de Gambetta et de Ferry. — « Lettres » du commandant Henri Rivière à Mme de Caillavet. — Suite des « Cahiers » de Sainte-Beuve.

La Revue Universelle (1er février) : « Le Testament » du duc d'Alençon. — La suite du « Rêve éveillé », de M. Léon Daudet.

Cahiers de Léon Bloy (janvier-février) : suite du « Journal d'Enfance » de Bloy. — « Un plagiat d'académicien », par M. Joseph Bollery.

Æsculape (janvier) : Les « Ecorchés », par M. le Dr H. Meige.

L'Europe nouvelle (30 janvier) : Le traité de commerce germano-russe, texte complet.

Les Humbles (décembre) : « En marge d'un feuilletoniste », par M. Maurice Wullens, qui n'a pas vu la Russie soviétique comme l'a vue M. Henri Béraud.

Europe (15 février) : Numéro spécial consacré à M. Romain Rolland, à l'occasion du soixantenaire de ce grand écrivain et de cet admirable citoyen. Les témoignages recueillis montrent l'importance universelle de l'œuvre et de l'action de ce Français courageux qui, le premier, chercha la vérité sur les événements de 1914 et honore l'esprit humain par la hauteur de sa pensée.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra-National. — *Brocéliande*, prélude féerique en un acte de M. Fernand Gregh, musique de M. André Bloch ; *l'Ile désenchantée*, drame musical en deux actes, poème de Mme Maria Star, musique de M. Henry Février ; *les Rencontres*, ballet, musique de M. Jacques Ibert. — Opéra-Comique : *le Joueur de Viole*, conte lyrique en quatre actes et cinq tableaux, poème et musique de M. Raoul Laparra. — Mémento.

Une indisposition assez longue m'a empêché d'assister au dernier spectacle de notre Opéra national et induement subventionné. Ainsi qu'il advient d'ordinaire en ce temple de l'incohérence, il a duré si peu qu'il avait disparu de l'affiche avant que mon rétablissement fût suffisant pour me permettre le risque d'une étouffante soirée de théâtre. Il se composait de trois ouvrages fort différents, sinon disparates. En ayant reçu les partitions, je puis du moins parler ici de l'essentiel, c'est-à-dire de la musique. M. André Bloch, le musicien de **Brocéliande**, obtint le Prix de Rome il y a trente-deux ans et on s'en explique assez bien que sa partition ne soit guère à la page. C'est une œuvre correcte, dépourvue de la moindre personnalité, où il semble que l'ombre d'un Saint-Saëns au moins septuagénaire dévide sans entrain la bobine pseudo-wagnérienne des pâles rappels de motifs. L'unique qualité de cet ouvrage est sa sincérité touchante et c'est en quoi il gagne singulièrement à la comparaison avec son acolyte du même soir, **l'Ile désenchantée** de M. Henry Février. Il paraissait invraisemblable que M. Février pût jamais dépasser *Gismonda* pour l'impudeur dans le bas industrialisme et l'avidité du gros succès auprès d'un public primaire. Il y a réussi cependant en laissant bien loin derrière lui Massenet et

les véristes italiens. *L'Ile désenchantée*, à cet égard, est un vrai tour de force. En ce salmigondis de tous les genres grandiloquents et pommadés, le musicien n'hésita point à caricaturer jusqu'à Wagner en une désarmante « chevauchée » d'amazones barbares, dont on peut certifier que c'est l'auditeur qui l'avale qui rit. Car, avec ses fadeurs et ses éclats, le puffisme de M. Février atteint ici souvent à un comique échevelé. Le livret abracadabrant est remarquablement adéquat à la musique et contribue à un ensemble de l'homogénéité la plus rare. Le nom, inconnu jusqu'ici, de Mme Maria Star, qui le signa, trahit une origine étrangère qui peut seule excuser les attentats y consommés contre notre syntaxe et notre langue. La direction de notre Académie nationale de Musique et de Danse a tenu à nous informer, par une note expresse aux journaux, que *Brocéliande* lui était imposée par son cahier des charges, et que M. André Bloch bénéficiait ainsi du droit, acquis à tout lauréat du Prix de Rome, d'avoir un acte représenté à l'Opéra. Avec seulement un liard de culture musicale et pour deux sous de quelque intelligence, elle se fût épargné la gaffe d'infliger un désaveu assez grossier à une œuvre de probité parfaite et qui, dans sa médiocrité, n'en reste pas moins infiniment supérieure à *Nerto* et au *Jardin du Paradis*, le même jour où, de son libre choix, elle nous offrait une élucubration du servile acabit de *l'Ile désenchantée*. Mais, en dépit des apparences, peut être la responsabilité n'en remonte t-elle point jusqu'à M. Rouché. Dans un théâtre dont l'exploitation comporte un personnel aussi considérable que celui de l'Opéra, la tâche des « subordonnés » est évidemment importante et délicate. Il y a le « subordonné » qui « notifie un retrait de service de presse » de telle sorte que l'intéressé « puisse en être froissé », quoique, par quadrature d'un cercle inopiné, ledit retrait ne soit « ni une offense ni une restriction des droits de la critique ». Il y a le « subordonné » qui, par une information mensongère aux agences, transforme le soufflet reçu par son patron en une gifle donnée par lui en réponse à « *l'esquisse* d'un geste de menace ». Peut-être existe-t-il aussi quelque « subordonné » chargé d'apprécier publiquement à l'avance, selon l'aloi qu'il leur assigne, les nouveautés annoncées sur l'affiche, et au dam, cette fois, de M. André Bloch. Il est sans doute regrettable que la compétence des « subordonnés » ne puisse être éten-

due à un autre terrain. Quant à M. Rouché il est trop occupé pour faire tout par soi-même. C'est pourquoi « son véritable état d'esprit » est une énigme, en admettant qu'il en ait un. Car pour avoir « l'état », il faut avoir la chose. Que M. André Bloch s'en console d'un affront qui « put le froisser », mais qui n'était point « une offense ». Il est possible que notre Opéra ait cru faire acte de témérité en montant les **Rencontres** de M. Jacques Ibert. Cet ouvrage est à coup sûr incomparablement plus actuel et plus talentueux que les deux autres. Au point de vue purement musical, il n'a cependant rien de novateur. Outre le petit jeu stravinskyste des appogiatures de seconde non résolues, son harmonie n'excède pas un ravélisme des *Valses nobles et sentimentales* mâtiné de quelque Grieg et contaminé de Chopin pour l'écriture. Les idées y ont peu de relief et de consistance. Elles se suivent et se répètent sans aboutir à quelque développement intéressant. La musique de *Rencontres* est, au surplus, extraite d'une *Suite* pour le piano constituée de morceaux détachés que le compositeur orchestra pour la circonstance. La forme du ballet peut pourtant se prêter, grâce à l'emploi du leitmotif, à une floraison de la pensée et à une unité symphonique dont M. Serge Prokofieff a réalisé, avec *Chout*, un admirable exemple. On doit souhaiter que M. Jacques Ibert, qui est très jeune encore, s'en aperçoive, et y applique les dons brillants et peu communs qui autorisent certes de sérieuses espérances.

§

Le Joueur de Viole est le premier ouvrage inédit monté par MM. Masson et Ricou depuis leur avènement à la direction de l'Opéra-Comique. M. Raoul Laparra, son auteur, a l'habitude de rédiger soi-même les livrets de ses œuvres lyriques et on ne peut pas dire qu'il ait tort. *La Habanera* et *la Jota* le montraient adroit dramaturge, plus même que musicien intéressant. Il a abandonné ici les sujets espagnols et peut-être eut-il moins raison. *Le Joueur de Viole* est un conte lyrique qui mêle le rêve au symbole, et il semble que M. Laparra y soit moins à son aise que parmi la violence et la nostalgie ibériques. La conduite des deux premiers tableaux témoigne de quelque embarras, sinon maladresse. L'époque de l'action est volontairement indéterminée et les personnages sont abstraitement désignés sans plus : le

vieux Luthier, la Mère, la Joueur de viole, la jeune Fille, le Roi. On y voit un vieux maître luthier qui a rêvé de construire une viole dont les quatre cordes seraient respectivement les voix des quatre saisons, et il se lamente de ne pouvoir y parvenir. C'est à son fils, rêveur aussi, comme un poète, qu'est réservé d'accomplir ce miracle, grâce à la fille du bailli qu'il adore et qui l'aime jusqu'au jour où, rencontrés par le Roi et transplantés à la Cour, elle cède à la passion déclarée de celui qui veut faire d'elle « la Reine ». Le joueur de viole trouve ainsi la corde du printemps et de l'amour, la corde de l'été et de la gloire, la corde de l'automne et de la douleur, enfin la corde de l'hiver et de la mort. Car, après avoir joué sur la dernière corde, il meurt, et la jeune fille, invinciblement entraînée vers lui par une fascination mystérieuse, s'écroule inanimée sur son cadavre. Dans cette manière de parabole légendaire, M. Laparra sut buriner la psychologie féminine de la jeune amante un peu coquette, éblouie par le mirage d'une couronne, puis reprise par ses souvenirs et la montée de son premier amour. L'ultime dénouement est une trouvaille dramatique d'un très puissant effet. Quand le Roi, fou de désespoir, saisit pour la briser la viole, une mélodie magique en émane, qui perpétue à tout jamais la plainte des deux cœurs meurtris. Il y a, en somme, dans ce « conte », l'étoffe d'une tragédie antique où la fatalité mène les destinées des humains éphémères. Par malheur, il faut reconnaître que le poète ici n'est point à la hauteur de Sophocle. Dans le *Joueur de Viole* autant qu'ailleurs, l'inspiration de M. Laparra apparaît imbibée quasi comme une éponge du suc de la chanson populaire et ce sont ses meilleurs moments, encore que la personnalité du musicien y soit fatalement obnubilée par une assimilation excessive. Les mélodies des quatre cordes, qui échappent plus ou moins à cette influence, et dans la mesure où elles s'en écartent, sont peut-être le moins heureux de la partition. Celle-ci est assez inégale, un peu incohérente et balbutiante au début, se relevant à partir du troisième acte. L'art de M. Laparra est foncièrement et exclusivement subjectif. L'essentielle objectivité de la « musique pure » n'y transparaît pas un instant. Il exprime des sentiments avec une simplicité qui fréquemment verse dans le simplisme. Son harmonie est d'une grande innocence et ses moyens sont d'une candeur naïve. M. Laparra emploie avec une insistance abusive

le mouvement de tierce entre deux accords mineurs. Par exemple, il fait se succéder les accords de *si* ♭ mineur et de *ré* mineur, de *do* mineur et de *mi* mineur, etc., ou *vice versa*. L'effet émotif en est évidemment immanquable, mais l'intérêt bien émoussé depuis Wagner. Celui du retour de quelques thèmes représentatifs ne s'avère pas plus palpitant. Quelques gracieux airs de danse rendent hommage à Gabriel Fauré et à Saint-Saëns, tandis que la péroraison du dernier acte s'irrise d'échos debussystes. L'orchestration est d'une impéritie plutôt déconcertante. Le principal mérite de cet ouvrage est une sincérité profonde. On sent que son auteur y chante pour soi même, sans souci du succès, isolé du public, et la vérité d'expression qui s'ensuit emporte plus d'une fois l'émoi de l'auditeur. Notre Opéra-Comique a donné tous ses soins au *Joueur de Viole* et la mise en scène du dernier tableau fut particulièrement remarquable. Parmi l'interprétation, dans l'ensemble excellente, où M. Albers lui-même semblait tenté de racheter sa voix de ventriloque par ses efforts inattendus de comédien, M. Vieuille s'affirma, ainsi que de coutume, hors de pair par son jeu, son organe admirable et son art.

Mémento. — Mon ami Charles Régismanset a eu la gentillesse de m'envoyer son dernier livre, *Autres Contradictions*, qui fourmille de pensées ingénieuses et de traits savoureux d'une éternelle actualité. Témoin cette perle.

Dans le Midi. Mot entendu :

Numa allonge un formidable coup de pied dans le derrière de Marius. Alors, celui-ci, dignement :

— Qu'est-ce que cette menace ?

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition Maurice Chabas, galerie Devambez. — Exposition des Peintres du Nu, galerie Devambez. — Exposition Rupert Bunny, galerie Charpentier. — Exposition Martin-Ferrières, galerie Georges Petit. — Exposition des Aquarellistes, galerie Georges Petit. — Exposition d'eaux fortes de Rouault, galerie des Quatre-Chemins. — Exposition du Premier Groupe, galerie Druet. — Exposition Odette des Garets, galerie Druet. — Exposition Gustave Florot, galerie Carmine. — Exposition François Quelvée : galerie Waill. — René Bizet : *La Mode*, librairie Rieder. — Charles Feydal : *Ateliers d'Artistes*, Delamain et Boutelleau.

Maurice Chabas alterne d'être notre William Blake, c'est-à-dire un peintre du mystère, qu'il sait colorer des plus sé-

duisantes et des plus éclatantes tonalités, et un paysagiste attendri devant la nature, tout prêt à en accueillir et fixer les minutes rares. La vingtaine de paysages qu'il est allé chercher dans une âpre région du Quercy est significative de son aptitude à enregistrer l'émotion intellectuelle qui dérive, pour lui, du décor observé.

De hautes roches surplombent les émaux colorés des eaux. Tout le silence du crépuscule, drapé des dernières pourpres du soleil que viennent amortir encore des voiles cendreux, avec des reflets d'acier qui sont le dernier regard du jour, se peint dans le miroir du Lot, tandis que les toits rosissants de Cahors semblent se rapetisser dans l'espace. Des chapelles émergent de collines à pic, comme un oiseau brillant se poserait sur la branche la plus haute. Peinture d'émotion et peinture émotive.

§

Galerie Devambez, une exposition de **peintres du nu**.

Malgré l'intérêt du thème et la valeur de quelques exposants, cela semble un concours pour quelque prix de beauté. Trop de nus juxtaposés, avec une monotone simplicité de pose. Mme Crissay, qui semble avoir prévu l'écueil d'uniformité, jette sur une épaule et sur les avant-bras de son modèle un somptueux manteau bleu brodé de fleurs. Zarraga expose une baigneuse, la tête serrée du bonnet de caoutchouc devant une mer exceptionnellement calme; c'est d'une très belle exécution, stricte et passionnée. Il y a de bons dessins de Van Dongen, des notations rapides et prestes de Favory, de Sabbagh et, parmi les sculptures, une belle statuette de femme assise, coiffée à la grecque, la tête inclinée comme vers quelques fleurs, et cela d'une jolie sensibilité et d'une rare puissance harmonieuse, de Wierick, sculpteur des plus intéressants et qui n'occupe point dans la notoriété la haute place à laquelle il a droit.

§

Même galerie, quelques paysages de M. **Lanjac**, de couleur vive et de mise en page pittoresque et agréable.

§

Des paysages de **Rupert Bunny** remplissent une salle de l'hôtel Charpentier.

Rupert Bunny est un prestigieux évocateur des héros grecs, des légendes du décor de Grenade et des mythes de toutes les théogonies. Il apporte à les traduire une modulation extraordinaire des accords rares de la couleur. Il lutte d'éclat avec la matière précieuse et aussi assouplit ses horizons d'Arcadie et de Tempé à des tons de perle doucement chatoyants et presque vaporeux. Cette année, il nous montre une série de paysages qu'il est allé noter en Provence, d'une exécution strictement naturiste, d'une sobriété constante. Plutôt que les heures de soleil, l'artiste a choisi des minutes indécises, des brumes sur les vallées, des clartés matinales sur des oliveraies dont le feuillage argenté laisse voir, dans les fonds, l'épanouissement rosé des cerisiers en fleurs. Les murs d'Avignon se dorent de clarté encore fraîche sur les eaux du Rhône endormi, comme encore frileux de la nuit écoulée.

A côté de ces paysages M. Bunny expose quelques anciens portraits, d'une très belle séduction, où le regard et la chair vivent intensément dans une puissance de réalité résumée et captivante.

Tableau d'un intérêt documentaire autant qu'esthétique, cette rue de Londres, en 1900, par un matin pluvieux, terrain miroitant, tendelet de ciel en toile grise, sans nuances. Ce n'est point encore le moment des automobiles. Des *hausoms* et des cabs bossellent la rue, parmi les crieurs de journaux et les cyclistes ; des dames en promenade frôlent presque de la course de leurs machines des rentiers prudents coiffés du haut-de-forme.

§

Galerie Georges Petit, **Jac Martin-Ferrières** montre une large série de paysages d'Italie, belles heures et beaux décors de Venise avec une consciencieuse interprétation des eaux lourdes. Tibre grossi par la pluie près du château Saint-Ange et sous ce ciel bas de saison pluvieuse. Rome prend un aspect nordique, presque Anversois. Des villages des Abruzzes, sous la neige, avec les petites maisons serrées les unes contre les autres, comme des troupeaux de chèvres blanches, courant s'abriter du froid, et, le refuge étant lointain, se serrant sous le ciel inclément.

Des toits de Paris, neigeux, aux couleurs de tôle mouillée, quelques subtiles natures-mortes, et deux portraits d'un bel arrangement et d'un grand accent de vérité.

§

Une exposition d'**Aquarellistes** sans grand intérêt, sauf Henri Duhem, toujours probe et expressif, et M. Paul Meunier qui dédaigne les jeux brillantés de l'aquarelle pour encadrer de jolis paysages, des rondes d'enfants nus et d'Eros joufflus, franchement dessinés et d'allure vivante.

§

Galerie des Quatre-Chemins, une série d'eaux-fortes de **Rouault**, où l'artiste recherche, par des contrastes violents et simples, l'aspect du bois gravé. Séries : *Miserere* ; la *Guerre* ; un mélange de pitié sincère et d'ironie âcre, des figures douloureuses de crucifiés auprès de masques à la Tribulat Bonhomet. C'est d'un haut intérêt frémissant et d'une réelle et foncière originalité.

§

Galerie Druet (**1er Groupe**). Valtat se démontre un éblouissant peintre de fleurs, avec des arrangements toujours variés, de magnifiques désordres harmonieux de branchages roux ou pourpres, des surgissements de fleurs aux couleurs tendres, étayées par l'éclat noir des baies de sureau.

D'Espagnat apporte le plus charmant tableau de *baigneuses*, à deux personnages, l'un nu, l'autre habillé ; les deux jeunes corps d'une étonnante souplesse gracile. Dans un intérieur aux jolies tonalités, une figure de fillette, très réfléchie, de la plus expressive inflexion de lignes.

Théo Van Rysselberghe a des nus de femmes éclatantes de lumière solaire, bleutées ou rosées par les rideaux de la salle de bain, d'allure spontanée et vraie ; un bon portrait de Vallotton par lui-même, de beaux Laprade, des paysages d'Italie de Mme Gabrielle Faure, d'une gracieuse et sobre intimité, des visions d'Annam de Mme de Fautereau. A la sculpture, deux admirables masques de Maillot, d'une pureté antique.

§

A la même galerie, exposition de Mme **Odette des Garets**, d'un art très distingué, surtout dans des portraits de femme, des études de nus, des natures-mortes de belle somptuosité et nombre d'aquarelles et de dessins rehaussés, pris à Villeneuve les-

Avignon et qui donnent, de cette petite ville si curieuse, des aspects multiples et tous attachants.

§

Galerie Carmine, **Gustave Florot.**

Cette exposition précise la valeur et la place d'un artiste dont chaque salon d'automne permettait de constater le talent, les progrès et l'obstination triomphant d'un idéal difficile. Gustave Florot compte sur le sujet, et résolument vient exprimer des idées par la peinture, mais il sait que cette ambition doit s'étayer d'une solide technique. Il ne néglige point le faire pour l'idée, son tableau présente une image idéologique, mais il est, dans l'exécution, un réaliste opiniâtre, un vériste décidé qui synthétise sans rien sacrifier des détails où se plairait un peintre de morceaux.

Son *Bacchus* est une toile curieuse de concept et d'exécution. Le dieu, auquel le peintre a gardé sa beauté plastique traditionnelle, s'appuie à un comptoir de bar ; autour de lui, Silène, barman gras et glabre, un nègre joueur de banjo en costume rayé de blanc et de rouge, figure l'aspect moderne des ménades et des bacchantes musiciennes, le décor de l'alcool et du cocktail ne pouvant orchestrer ses harmonies sur la même cadence et les mêmes instruments que le dieu du vin.

Personnification moderne de Pan. C'est une réunion de personnages, les uns habillés, les autres nus, dans un large paysage composé ; les éléments en sont empruntés au Midi français ; un aqueduc traverse un paysage verdoyant, s'élevant sur l'horizon en courbes de collines. Un poète regarde s'élever sur les premiers plans de sa vision des images plastiques qui sont comme l'impression lyrique de la rêverie qui se dégage de ce paysage.

Une vingtaine de toiles méditées et d'un bel accent.

§

Quelvée aime à tenter les grands sujets. Au Salon d'automne, sa toile : *David dansant devant l'Arche*, affirmait sa volonté de faire grand, de franchir les limites assignées à la peinture par le réalisme et de tenter la peinture d'évocation.

Quelvée continue par de curieuses images tirées de la littérature : Goha le simple lui fournit des portraits méditatifs de Goha sur fond de campagnes égyptiennes et de rivages du Nil. Il se

fait une image de lord Jim (de Conrad) et le traduit en un intéressant portrait imaginé.

Parallèlement à ces courses dans l'idéologie, des peintures de fleurs très décoratives, des visions d'Algérie exactes et suggestives et de bons portraits d'un beau métier personnel.

§

Il n'est pas facile d'écrire un livre sur **la mode**, même en se réduisant à la mode des dernières années. René Bizet nous mène de la crinoline à la jupe courte, en évoquant l'époque du fourreau si gracieux et de la monstrueuse tournure. Il y a une influence de l'art sur la mode, mais difficile à dégager, car le couturier et le dessinateur d'art interprètent très librement le tableau, la statue ou l'estampe dont ils s'inspirent, avec un souci précis et préalable de déformation. René Bizet, en faisant la part de cette intervention et aussi du rôle des étoffes employées auxquelles a égard le costumier, n'oublie pas de toucher légèrement à la psychologie de la cliente, aux façons diverses qu'elle montre de vouloir être belle, et ce livre très documenté est aussi un livre très spirituel.

§

Les **Ateliers d'artistes**, de Charles Fegdal, sont un bon livre de critique. Le choix des artistes dont Charles Fegdal visite les ateliers est une indication de ses goûts et formule ses opinions esthétiques. C'est de la bonne critique, mais élargie. L'écrivain, en observant l'artiste au travail, ou se délassant, par la causerie, de la besogne interrompue pour rouler la cigarette ou allumer la pipe, ne s'interdit pas d'inventorier un peu l'atelier ; inventorier, c'est mettre en milieu. Le caractère de l'artiste s'éclaire de ce qui orne ses murs, de ses *échanges*, c'est-à dire de la présence de toiles ou de sculptures que lui ont données ses amis, dont il a, à son tour, orné l'atelier d'une de ses œuvres. L'article d'art ne dévoile que l'œuvre, la formule de Fegdal permet de voir l'homme. C'est du meilleur document, par l'image et par le texte, un texte savoureux. Parmi les meilleures visites, c'est-à-dire les meilleurs chapitres, et les plus remarquables portraits, Charles Guérin, Balande. La diversité du style met en valeur les différences d'esthétique des artistes.

GUSTAVE KAHN.

PUBLICATIONS D'ART

L'Exposition internationale des Arts décoratifs, « l'Art Vivant », Larousse. — Le Corbusier : *L'Art décoratif d'aujourd'hui*, Crès. — Ozenfant et Jeanneret : *La Peinture moderne*, Crès.

L'Exposition des Arts décoratifs de 1925 a été, pour les habitants de la région parisienne, pour la province et même pour l'étranger, une grande attraction. Le papier-monnaie afflue aujourd'hui si largement dans certains milieux que toute grande manifestation, pourvu qu'elle prenne des airs de fête et bénéficie de quelque publicité, attire une foule de personnes qui désirent se déplacer et qui n'attendent qu'une occasion pour se mettre en route.

Ce qu'on a appelé l'Art Nouveau vers 1900, comme ce qu'on appelle aujourd'hui l'Art Moderne, n'a pas conquis la bourgeoisie aisée, qui, tenant à ses habitudes et à ses traditions, était peu disposée à modifier la disposition de ses appartements. Malgré cela, il ressort de l'effort des exposants de 1925 qu'une transformation beaucoup plus profonde que nous n'avions cru s'est opérée depuis 25 ans dans l'extérieur et l'intérieur de l'habitation. L'emploi de nouveaux procédés dans l'industrie du bâtiment, l'obligation de fabriquer des meubles et des objets à bon marché, l'augmentation du prix des matériaux et de la main-d'œuvre, enfin la conception actuelle de l'hygiène et du confort ont conduit à une simplification des lignes et de l'ornementation.

L'album publié par « l'Art Vivant » sur **L'Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels modernes** réunit un ensemble d'articles et de photographies qui donne comme un panorama de cette grande manifestation architecturale et commerciale. Il débute par une étude de M. Georges Le Fèvre sur l'architecture, qui a eu la plus grande importance dans l'exposition et qui a frappé le plus vivement un public peu apte à porter un jugement critique sur les objets exposés. M. Georges Le Fèvre reproche à M. Charles Plumet, architecte en chef de l'exposition, d'avoir réduit celle-ci à l'apparence d'une nécropole en supprimant le jet vertical. Il dénonce la laideur des quatre tours, « cauchemar tétragonique faisant planer au-dessus de l'Exposition tout entière l'architecture sénile d'un 1900 attardé, en dépit d'un quart de siècle où les recherches furent fécondes ». En fin de compte, la seule œuvre vraiment originale lui paraît

être le pavillon de l'Esprit Nouveau, de MM. Ozenfant et Jeanneret.

Deux livres justement, **L'Art Décoratif d'aujourd'hui**, par Le Corbusier, et **La Peinture Moderne**, par Ozenfant et Jeanneret, apportent des précisions sur une conception artistique qui tend à approprier la décoration et l'architecture aux exigences de la vie moderne. Tous deux appartiennent à la collection de « l'Esprit Nouveau », sont abondamment illustrés de reproductions des chefs-d'œuvre d'autrefois et des œuvres d'aujourd'hui et exposent très nettement, sans détour, sans réticence, des idées qui serviraient de point de départ à de longues discussions. Ils sont précédés, l'un et l'autre, d'un « argument » rédigé dans une forme tranchante comme l'énoncé d'un théorème.

« L'art décoratif moderne n'a pas de décor », déclare M. Le Corbusier. Le XIXe siècle a inauguré l'ère du machinisme. Des moyens nouveaux de fabrication devaient engendrer des objets d'un aspect différent de ceux de l'époque antérieure. L'erreur a été de conserver des motifs décoratifs qui correspondaient au labeur lent et fignolé de l'artisan. De plus, pour masquer des défauts ou des malfaçons, on a eu recours à des ornements rapportés : on a mis du décor partout pour cacher la camelote. Nous devons réagir contre de telles habitudes et refuser de considérer l'art décoratif comme un embellissement gratuit des choses qui nous entourent. Guerre au faux luxe, obtenu à si peu de frais ! Demandons à l'industrie des objets de parfaite convenance entièrement adaptés à leur destination, et dont la beauté, comme celle d'une automobile ou d'un avion, résultera de la logique avec laquelle ils auront été établis. Nous habiterons des demeures fort simples, aux murs nus, blanchis à la chaux ou passés au ripolin. Elles seront garnies de chaises en bois tourné, de tables aussi peu compliquées que des meubles de cuisine, de fauteuils profonds et confortables.

On est tenté de protester et de dire : « En somme vous niez l'art décoratif. Ou plutôt vous ne l'acceptez qu'en tant qu'art purement industriel. Vous retenez les meubles fabriqués en série, les étoffes à bon marché, les pavillons rapidement construits, et vous excluez ces objets de choix, admirés à l'Exposition, dont les auteurs ont su renouveler la forme et l'apparence et tenir compte des conditions d'existence actuelles. Quel rôle attribuez-

vous aux meilleurs de nos décorateurs, de nos ensembliers ? N'est-ce pas eux qui créent des modèles coûteux que reproduiront en nombre les maisons industrielles ? L'industrie courante, dans le meuble, dans les étoffes, ne vit que d'emprunts à l'industrie de luxe. Ce que des artistes ont réalisé au prix d'une longue méditation, on le démarque et on le donne en série. Sans l'aristocratie, sans la richesse, le peuple ne posséderait aucun des mille objets qui lui sont devenus indispensables. Il fallait les exigences d'une classe privilégiée pour inventer des besoins, puis pour les satisfaire. »

Si l'on néglige la production de choix et qu'on s'en tienne à la production ordinaire, on est disposé à donner raison à M. Le Corbusier. Un logis clair et commode, sans vaine décoration, ne contenant que des objets appropriés aux besoins journaliers, et dénué de ce fouillis d'horribles bibelots qui remplit les habitations, nous ne désirons rien de plus. La recherche de la simplicité et de l'harmonie des lignes devra d'une manière générale présider à la construction des immeubles et à l'aménagement des intérieurs : tout ce qu'on ajoute aux choses pour les embellir est, à quelque exception près, du goût le plus détestable.

Pour MM. Ozenfant et Jeanneret, *La Peinture Moderne*, elle aussi, doit se soumettre à des règles nouvelles. Autrefois (dans l'ère pré-machiniste) il n'y avait pas de délimitation entre l'art et l'industrie. Aujourd'hui, l'artisan étant disparu et étant remplacé par la machine, l'art doit satisfaire aux besoins supérieurs de nos sens et de notre esprit. Il se pliera aux exigences de la civilisation actuelle qui est presque exclusivement urbaine. Les villes ont un caractère géométrique qui influera sur les œuvres des peintres. C'est pourquoi la peinture est en train de se transformer. Chez Ingres déjà, le sujet n'avait qu'un rôle secondaire. Les impressionnistes, accordant trop à l'émotion, n'ont pas su composer, mais Cézanne, Seurat ont réagi contre le terrible luminisme désagrégateur et l'art est redevenu une création. Enfin apparaît l'avant-dernier libérateur : « Avec Matisse est acquis le droit pour le lyrisme de prendre toutes les libertés nécessaires. Braque et Picasso vont venir qui couperont le dernier fil à la patte de l'art. »

Tout l'intérêt de la peinture moderne se concentre dans les toiles de quelques artistes qui créent « par besoin de faire de

l'ordre ». Du cubisme, qui répondait à un goût violent des choses de la géométrie, est sorti le *purisme* qui se propose de donner naissance à des manifestations constantes sur lesquelles le temps ne puisse rien. Ce système pictural a sa base dans l'élément formel et géométrique. Un tableau, cependant, qui serait seulement une symphonie de couleurs et de formes ne serait guère autre chose qu'un ensemble ornemental : il lui manquerait une certaine émotion intellectuelle et affective. Pour éviter cet appauvrissement, le purisme s'est séparé du cubisme, qui modifiait les objets, et il leur conserve les normes de leur constitution.

Il est rare qu'un ouvrage de discussion esthétique soit aussi vivant que celui de MM. Ozenfant et Jeanneret et qu'il renferme un choix de reproductions aussi intéressant. Il contient beaucoup d'affirmations qui ne sauraient être contredites, mais dont il ne faudrait pas exagérer la portée. Sans mettre en cause comme peintres les deux auteurs, chefs de l'école puriste, qui n'ont pas craint d'ajouter à leur texte de nombreux échantillons de leurs tableaux, il nous est interdit de considérer les toiles de Braque et de Picasso comme le dernier mot de la peinture, mais tout au plus de la peinture décorative. Il existe aujourd'hui des ornemanistes, des illustrateurs, des décorateurs fort inventifs, qui sont des peintres médiocres. Ils s'entendent à merveille à combiner des teintes, à agencer des lignes pour aboutir à des motifs qui conviendraient à des étoffes, à des tapis, à des papiers peints. Ils laissent peu de part à l'inconnu, à l'inexprimable, qui est au fond de l'être humain. Entre Cézanne et Picasso il n'y a pas de commune mesure. La grandeur de Cézanne, que ne certifieraient pas quelques toiles réussies, tient à cette faim d'une vérité profonde qui le porte, anxieux, jamais satisfait, à interroger la nature. A travers la moindre de ses ébauches, on devine un drame poignant, celui de l'individu en bataille contre lui-même, qui serait un génie si ses forces égalaient son ambition. Après comme avant lui, le problème pictural reste à résoudre. Il ne sera jamais résolu. Nous ne connaîtrons ni avant-dernier, ni dernier libérateur. L'art ne vit que de libération et de renouvellement, de réaction contre la faiblesse de l'homme éternellement dupe des formules et qui se croit toujours à la veille d'une ère nouvelle de paix, de bonheur et de perfection.

MICHEL PUY.

LETTRES ANTIQUES

Platon, par Abel Hermant, Grasset. — *Délos*, par Pierre Roussel, les Belles-Lettres. — Mémento.

Serviteur crédule et prêtre passionné du bienheureux Platon, M. Abel Hermant, en écrivant la vie de son Maître divin, semble avoir voulu tenir une gageure. Jusqu'ici, en effet, sur la foi d'une fable d'Esope, nous pensions qu'un masque qui n'a point de cervelle ne saurait être d'une beauté parfaite. Or, en dépit de la fable, M. Abel Hermant s'est appliqué sciemment à nous peindre un Platon dont on ne voit que le masque sans soupçonner le cerveau, et ce masque pourtant, le plus fin des renards serait contraint de l'avouer, ne manque pas d'intérêt et ne discrédite point son habile artisan. En effet, le masque de Platon, que nous présente M. Abel Hermant, est animé d'une vie singulière ; on le sent respirer, vivre, railler, sourire et se jouer, et cela nous change de ce Platon impavide et austère que nous évoquent ceux qui croient devoir, en cet homme divin, sacrifier l'homme au dieu, et qui, sans la comprendre, se cantonnent et se figent dans l'exégèse insensible, immobile et abstraite de sa doctrine si concrète, si ailée et si vive. Quelque incomplet et fragmenté qu'il soit, le **Platon** de M. Abel Hermant est une œuvre vivante, et « la vie, dit Proclus, est nécessaire même à l'intelligence, car l'esprit qui n'a pas le sentiment de la vie n'aura jamais de route pour s'élever jusqu'à l'intelligence ». Toutefois, si, en bon romancier, M. Abel Hermant a su rendre attrayante la physionomie du fondateur de l'Académie et loyalement reconnaître toute la vitalité que ses écrits rayonnent, on aurait souhaité, puisqu'il n'en est, nous dit-il, pas plus incapable qu'un autre, qu'il nous découvrît également toute la vitalité intérieure et féconde de la pensée et de la doctrine du Maître. Le champ était vaste et l'expérience tentante. S'il y a du charme dans l'homme que fut Platon, sa grandeur immortelle provient surtout du dieu qui l'inspirait. Ne s'arrêter qu'à l'homme et négliger la doctrine qui rendit dieu celui qui la conçut, qui la vécut et qui en fit l'harmonie de son être, est une erreur regrettable et complexe. Si, en effet, M. Abel Hermant avait toujours vu, dans la vie de Platon, comme un reflet de sa doctrine, et dans sa doctrine le secret profond de sa vie, peut-être aurait-il évité, emporté par l'amour exclusif de l'homme, de trop se figurer son Maître comme les amants vulgaires se re-

présentent habituellement leurs aimés : comme une image transfigurée d'eux-mêmes. A se voir ainsi trop facilement dans un autre, on court le grand risque de le réduire à sa propre mesure, et de le juger à travers un fantôme. Que Platon ait eu, comme le veut M. Abel Hermant, toutes les petites imperfections de l'humanité, qu'on reconnaisse en lui des faiblesses humaines, qu'on y relève aussi les défauts de l'homme politique, de l'homme de lettres, de l'homme du monde, du riche ou même du snob, il n'y a rien là qui puisse nous étonner : les taches du soleil n'altèrent point sa splendeur. Ce qui surprend toutefois, c'est qu'on puisse arriver, à force de croire que Platon était notre semblable, à l'aborder sans égard, à le juger comme un confrère absent et à le traiter comme on traite un blagueur. Sans ce respect qui fut, et qui demeure la vertu gardienne de la pensée platonicienne, il nous semble difficile d'avoir le long courage d'en pénétrer l'essence, de se l'assimiler, de la rendre pratiquement effective et d'en saisir avec l'esprit requis tous les prolongements. Mais ce souci, M. Abel Hermant ne l'a point pris, satisfait d'un regard par le trou de la serrure.

Toutefois, malgré d'assez graves défauts, dus le plus souvent au parti pris qu'a eu M. Abel Hermant de se désintéresser de la philosophie platonicienne, son livre se lit avec charme et profit. Si le disciple renonce à suivre le Maître sur les plus hauts sommets de son œuvre, s'il ne peut, comme lui, respirer et vivre parmi ce qu'il appelle à tort « les neiges éternelles de l'abstraction », on sent cependant à chaque page que son amour pour Platon est sensible et sincère. Puissent les dieux rayonner cet amour dans le cœur des lecteurs de M. Abel Hermant, leur donner le beau désir de rouvrir les *Dialogues* et d'y réentendre, malgré « la barbarie qui nous assiège de toutes parts, et qui monte sans cesse », les cloches obstinées de la Ville engloutie !

Les Grecs, lit-on dans la *Vie de Pythagore* anonyme que Photius nous a conservée, sont de mœurs plus douces que les Barbares, parce qu'ils habitent un climat tempéré. Les plus privilégiés sont les Athéniens. Chez eux, en effet, la formation n'est pas adventice, mais native ; ils doivent ce bienfait à l'air subtil et pur de leur région, car un air subtil, s'il rend la terre légère, sait aussi rendre légères et subtiles les âmes même des hommes. Or, pour nous faire comprendre et sentir ce que la nature

est en Grèce, la société d'édition *Les Belles Lettres* a eu l'idée de créer, sous la direction de M. Hubert Pernot, professeur à la faculté des Lettres de l'Université de Paris, une collection nouvelle, la *Collection du Monde Hellénique*, qui se propose, nous dit-on, « de présenter la Grèce sous ses multiples aspects et de la décrire notamment au point de vue pittoresque, historique, artistique et archéologique ». Le premier volume de cette collection a été confié à M. Pierre Roussel, directeur de l'Ecole d'Athènes. C'est une monographie de l'île de **Délos**, la patrie d'Apollon. En peu de pages et avec une compétence que tout le monde lui reconnaît, M. Pierre Roussel, le savant auteur de *Délos, colonie athénienne* et *Des cultes égyptiens à Délos*, nous entretient de la vieille histoire de cette île, du sanctuaire qui en fit la fortune, de la ville qui se créa tout autour de l'enceinte sacrée, de ses entrepôts, de son port. « La prospérité dont jouit Délos, écrit-il, peut-elle s'expliquer par sa situation privilégiée au milieu de la mer Egée, en une sorte de carrefour maritime où, tout naturellement, les navires de passage devaient affluer et chercher une relâche au milieu de leur course, un abri contre les tempêtes, qui, si souvent, éclatent, soudaines et violentes, en ces parages ? Mais, alors même qu'on fait entrer en ligne de compte les « facteurs géographiques », et qu'on les met à la base du développement économique de Délos, on s'accorde à reconnaître qu'il y faut principalement alléguer des causes religieuses et politiques. » Ce fut, avant tout, la religion qui fit la fortune de Délos. Son sanctuaire d'Apollon était l'un des plus vénérés de la Grèce. La tradition rapportait en effet que le dieu de la lyre était né en cette île, et qu'il en avait fait son séjour préféré. Marins et trafiquants ne manquaient point d'y aborder pour adresser à Apollon l'hommage de leur dévotion. Des fêtes régulières y attiraient un grand afflux de visiteurs, et la fête religieuse s'y doublait naturellement d'une « foire » où les échanges se pratiquaient, à l'abri de la religion et sur un sol inviolable, en toute sécurité. L'ouvrage est orné de nombreuses reproductions photographiques. Cette nouvelle collection est appelée à nous rendre les plus signalés services. Elle nous met sous les yeux les grands sites classiques, fixe dans leur décor la pensée des poètes, et fournit à l'imagination le support nécessaire pour évoquer dans la vie ce qui meurt dans les livres.

Mémento. — Signalons, chez Hachette, une réédition des fameuses *Conjectures académiques ou dissertation sur l'Iliade*, de François Hédelin, abbé d'Aubignac. Ecrit, à ce que dit M. Victor Magnien dans son introduction à cette intéressante et savante réédition, entre 1666 et 1670, ce livre, après de curieuses vicissitudes, ne parut qu'en 1715. Il ne nous en reste, paraît-il, que trois exemplaires. Or, ce document est curieux, car, bien avant Wolf, François Hédelin prétendait qu'Homère n'avait pas existé, et que l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ces antiques poèmes épiques de la Grèce, tant vénérés par les siècles, mais qui trouvèrent aussi de sévères critiques, avaient été formés par des compilateurs cousant ensemble des poésies d'esprit différent et de différente époque.

MARIO MEUNIER.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

L'assassinat de la famille impériale russe. — Qui est responsable de l'assassinat de la famille impériale à Ekaterinbourg, dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918 ?

Les uns ont accusé le gouvernement provisoire (Kerensky-Milioukoff) de 1917, les autres en ont rejeté la responsabilité sur Kerensky seul qui, sous les menaces du « soviet des députés ouvriers, paysans et soldats », transféra la famille impériale de Tzarskoïè à Tobolsk et l'exposa ainsi aux plus graves dangers de mort. La revue berlinoise, *Nachrichtenblatt über Ostfragen*, a publié, en 1921, certains documents extraits des Archives du ministère des Affaires étrangères de Russie, qui ont fait croire que le Gouvernement royal de Grande-Bretagne aurait demandé au Gouvernement Lvov-Milioukoff-Kerensky de laisser partir la famille impériale (après l'abdication du Tsar) pour l'Angleterre et que le Gouvernement provisoire lui aurait refusé cette autorisation. Une vive polémique a suivi ces révélations de la revue allemande. Aux accusations des journaux russes de l'émigration ont répondu : Milioukoff, dans ses *Dernières nouvelles*, et Kerensky, dans la *Volonté de la Russie* (septembre de cette même année 1921).

Milioukoff rétablissait l'enchaînement des faits qui avaient eu lieu sous son ministère : c'est le Gouvernement provisoire qui aurait proposé au Gouvernement britannique le départ de la famille impériale pour l'Angleterre. La réponse du Gouvernement royal aurait été :

Le roi et le gouvernement seront heureux de mettre à la disposition de l'ex-empereur de Russie et de sa famille un asile en Angleterre jusqu'à la fin de la guerre.

Cependant les événements marchaient (la démagogie de plus en plus déchaînée, l'influence du Soviet sur Kerensky et quelques autres membres du Gouvernement provisoire, la démission de Milioukoff comme trop réactionnaire, le changement d'attitude du Gouvernement de Londres, etc.), et Milioukoff se réfère à ces faits pour décliner toute responsabilité dans ce qui se produisit après sa démission.

De son côté Kerensky, dans deux articles (1921, nos 291 et 307 de *Volia Rossiy*), raconte que le Gouvernement provisoire avait reçu une déclaration officielle catégorique du Gouvernement britannique, d'après laquelle le voyage de l'ex-monarque et de sa famille en Grande-Bretagne était impossible jusqu'à la fin de la guerre.

Le *Daily Telegraph* donna un démenti véhément à la thèse de Kerensky en affirmant que « ce ne fut pas le refus problématique du Gouvernement britannique, mais la pusillanimité de Kerensky et de ses collègues dans leurs rapports avec les bolcheviks qui a été la vraie cause des assassinats d'Ekaterinbourg ». Kerensky répondit par un long article rejetant toute la responsabilité sur le Gouvernement britannique.

Ayant donné les avis des trois groupes intéressés, sur lesquels l'histoire aura à porter son jugement dans l'affaire des responsabilités encourues pour l'assassinat des membres de la famille impériale (en dehors des vrais assassins, les bolcheviks), à Ekaterinbourg, mentionnons encore une note parue à la même époque dans le *Rul*, et dans laquelle, d'après une *source authentique*, un « représentant responsable du *Foreign Office* reconnaît que le Gouvernement britannique n'a pas cru possible de donner asile à Nicolas II pour des raisons de convenances politiques, afin de ne pas créer des *difficultés intérieures* au Gouvernement provisoire, en pleine guerre, à un moment critique » (mars 1917).

L'histoire jugera si les circonstances atténuantes invoquées par Kerensky, Milioukoff et le Gouvernement britannique sont recevables. En attendant, enregistrons l'*Aveu* définitif qui suit des assassins.

La Gazette rouge soviétique publie, sous le titre *Nouveaux matériaux sur l'exécution des Romanoff*, un document d'une valeur historique capitale. C'est l'aveu, fait, pour la première fois, par Moscou, de la participation du Gouvernement bolcheviste à l'assassinat de la famille impériale de Russie à Ekaterinbourg.

C'est l'*aveu* qui est essentiellement nouveau, le reste du document étant déjà en partie connu par le recueil russe *La Révolution ouvrière dans l'Oural* (l'étude de P. Bykoff sur *les derniers jours du dernier Tzar*) et par le livre remarquable du juge d'instruction N. Sokoloff, *l'Assassinat de la famille du Tzar*. Néanmoins le document publié par *la Gazette rouge* (du 28 décembre dernier) est des plus intéressants dans son ensemble.

En voici le texte :

Les Romanoff ont passé leurs derniers jours à Ekaterinbourg, où ils avaient été amenés de Tobolsk. On sait qu'à Tobolsk la famille du Tzar avait été déportée directement de Tzarskoïé Selo sur l'ordre du Gouvernement provisoire (Kerensky).

On mit à la disposition des Romanoff cinq chambres dans la maison particulière d'Ipatieff, M. Ipatieff, ingénieur distingué, s'était enfui à temps pour éviter les persécution des bolcheviks. Il habite actuellement Prague et jouit de l'estime générale de la colonie russe désignée sous le nom de « Maison de destination spéciale ». La famille du tzar ne vivait pas à Ekaterinbourg aussi librement qu'à Tobolsk. Elle ne pouvait plus se promener dans les rues de la ville, ni aller à l'église, ni recevoir des visites. Ils ne vivaient plus aussi aisément qu'à Tobolsk, mais on ne leur appliquait pas les mesures particulièrement répressives du régime sévère de la prison. Le ci-devant tzar et les autres détenus se trouvaient cependant sous la surveillance vigilante d'un détachement de la garde rouge, composé d'ouvriers de l'usine des Frères Zlokazoff de Sysertsk.

Dès les premiers jours du transfert des Romanoff à Ekaterinbourg, des monarchistes commencèrent à y affluer en grand nombre. La même constatation avait été faite auparavant à Tobolsk, où Romanoff préparait son évasion. Des dames à demi folles, des comtesses, des baronnes, des nonnes, des officiers ne cessaient d'y arriver. Certains camarades qui voyaient alors le tzar racontent qu'il avait une attitude stupidement indifférente devant les événements qui se déroulaient autour de lui. Le régime établi ne l'agaçait point, il essayait d'entrer en conversation avec les gardes, mais cessa de le faire dès qu'on le lui interdit. Alexandra (1) se conduisait autrement : elle ne manquait aucune occasion de

(1) L'impératrice.

protester contre le régime établi, offensait souvent la garde et les représentants du Soviet régional qui se trouvaient à la maison. Actuellement il est avéré cependant que l'indifférence du tzar était simulée : Romanoff entretenait une correspondance secrète avec le monde extérieur et préparait son évasion. Voici, d'ailleurs, la lettre expédiée par Nicolas.

Seconde fenêtre de l'angle donnant sur la place reste ouverte depuis deux jours déjà, même la nuit. Les fenêtres septième et huitième près de l'entrée principale donnant de même sur la place sont, elles aussi, ouvertes. La pièce est occupée par le commandant et ses aides, qui composent en ce moment la garde intérieure. Il y en a 13 et ils sont armés de fusils, de revolvers et de bombes. Pas de clefs aux portes, excepté à celle de notre chambre. Le commandant et ses aides entrent chez nous quand ils veulent, l'aide de garde passe l'inspection de la maison deux fois par nuit. A une heure, nous entendons le cliquetis des armes. Sur le balcon est postée une mitrailleuse et au-dessus du balcon il y en a une autre ; pour le cas d'une alerte, en face de nos fenêtres sur l'autre côté de la rue dans la maisonnette, on a mis une garde de cinquante hommes. Toutes les clefs se trouvent chez le commandant qui nous traite bien. Prévenez-nous dans tous les cas, quand une possibilité se présentera. Répondez si nous pouvons emmener avec nous nos hommes. Une automobile se trouve toujours devant la sortie. Chaque poste de garde est relié avec le commandant par une sonnerie et par des fils avec le corps de garde et autres points. Si nos hommes restent, peut-on être sûr qu'rien ne leur arrivera ?

La maison reçoit de fréquentes visites de nonnes. On trouve dans les « transmissions » des notes ; on en a même trouvé une dans le bouchon d'une bouteille de lait. La voici :

L'heure est venue. la délivrance approche. Les jours des usurpateurs sont comptés. Des amis nous l'écrivent. Les armées slaves continuent à s'approcher d'Ekaterinbourg. C'est le Dr Botkine qui a joué le rôle d'intermédiaire ; Marie y a travaillé aussi en faisant la coquette avec les soldats de la garde.

. P. Bykoff, dans son livre sur *les Derniers jours du dernier Tsar* cite cette lettre d'un officier, prise dans le livre de Diederichs et adressée aux Romanoff :

Avec l'aide de Dieu et Votre sang-froid, nous espérons atteindre notre but sans rien risquer. Il faut décoller une de vos fenêtres pour que Vous puissiez l'ouvrir. Je prie de m'indiquer exactement la fenêtre. Si le petit tzarévitch ne peut pas marcher, l'affaire se compliquera fort, mais nous avons pesé cela aussi ; il faudra deux hommes pour le porter : quelqu'un de vous ne le fera-t-il pas ? Ne pourra-t-on pas endormir le petit pour une ou deux heures avec un narcotique ? Le docteur pourra en décider. Il faut seulement calculer exactement le temps. Nous fournirons tout ce qui sera nécessaire, soyez tranquille, nous n'entreprendrons rien sans être absolument sûrs du succès. Nous Vous en donnons à l'avance la promesse devant Dieu, l'histoire et notre propre conscience.

La lettre est signée « un officier » (1).

La famille impériale vit avec la pensée d'une prochaine délivrance. Nicolas lui-même a essayé d'expédier une lettre dans une enveloppe à envers de couleur. On soupçonna quelque chose de mauvais, on l'ouvrit et on y découvrit le plan de l'étage supérieur avec la désignation des chambres et la liste des habitants de la chambre angulaire, séparée de la garde. Des conseils s'y tenaient souvent. Dans ces cas, la famille dépêchait dans le corridor Marie ou Tatiana qui, assises sur le coffre, restaient occupees à leurs ouvrages ; mais, dès l'apparition de la garde, elles rentraient précipitamment dans les chambres. Il était défendu aux détenus de monter sur les fenêtres pour les empêcher de faire des signaux. Cette défense était souvent violée La fille aînée Tatiana (2) a même regardé une fois au dehors par le vasistas de la fenêtre. Le factionnaire de la garde extérieure a fait feu immédiatement. Après quoi les ordres furent exécutés avec plus d'exactitude.

La guerre civile dans l'Oural prenait sur ces entrefaites de l'extension. La révolte des Tchécoslovaques transforma l'Oural en théâtre d'opérations militaires ; le danger de l'abandon de l'Oural aux gardes blancs devint patent. Les organisations des gardes blancs agissaient ouvertement avec l'appui de la bourgeoisie, préparant en ville un soulèvement. Il y avait à Ekaterinbourg beaucoup d'officiers aptes à une action antisoviétique.

La Tcheka régionale découvrit la trace des organisations blanches; le front s'approchait ; il fallait en finir avec le sort des Romanoff.

On projeta de poser la question au Congrès des Soviets dans le but d'instituer un procès public contre les Romanoff, à Sverdlosk.

C'est Trotzky qui devait être l'accusateur principal. Puis on décida de ne pas mettre le procès à l'ordre du jour du Congrès et de faire le procès à Ekaterinbourg, au retour du délégué de Moscou. Le 12 juillet, convocation fut faite du Soviet régional auquel fut présenté un rapport sur l'attitude du centre (Moscou) à l'égard de l'exécution des Romanoff.

Le Soviet régional (*Oblastsoviet*) reconnut qu'il serait impossible d'organiser le procès, comme Moscou le supposait, le danger de l'occupation de la ville par les blancs étant évident : les forces de l'Armée Rouge étaient insuffisantes, les Tchèques avaient tourné Ekaterinbourg par le sud, menant l'offensive des deux côtés. On attendait la chute de la ville dans les trois jours ; en raison de cela, le Soviet régional résolut de fusiller les Romanoff sans attendre le procès.

(1) Quel « officier » aurait écrit une lettre pareille à l'Empereur, s'il n'était ni un dément, ni un agent provocateur ?

(2) La *fille aînée* s'appelait Olga ; la grande-duchesse Tatiana Nicolaevna était la seconde fille du Tzar.

La fusillade et la destruction des cadavres furent confiées à la Commandature (1) et à l'Okhrana, aidées par quelques communistes sûrs.

Le 16 juillet au soir, les personnes chargées de l'exécution des Romanoff s'étaient réunies dans la chambre du commandant de la *maison à destination spéciale*. Les chambres de l'étage supérieur furent reconnues peu propices pour l'exécution de l'arrêt : on décida de faire descendre tout le monde dans le sous-sol de la maison. Jusqu'à la fusillade même, les Romanoff ne connurent point l'arrêt du supplice. Minuit venait de sonner. On dit à tout le monde de s'habiller et de descendre. Pour ne pas inspirer de méfiance, on allégua une attaque de la maison par les blancs.

On descendit dans le sous-sol : Nicolas, sa femme, ses quatre filles, ses quatre suivants (2). Dans une des chambres du sous-sol, le commandant de la *maison* lut l'arrêt de mort et ajouta que tout espoir de salut était vain. Cette nouvelle inattendue déconcerta les condamnés. Seul, le tzar eut le temps de dire en guise de question : « Alors on ne nous conduit nulle part ? » Mais les coups de fusils partirent.

Le 17 juillet, les onze corps furent détruits.

Sept jours plus tard, les blancs arrivèrent.

P. IOURENEV.

Il n'y a pas de commentaires à ajouter à ce récit pathétique, par sa crudité et sa brutalité, rendant sous la plume grossière d'un des principaux assassins l'horreur des derniers instants de la famille impériale.

Mais il est curieux de citer ici les commentaires dont le journal de Kerensky, *Dni* (publié à Paris), accompagne le document bolcheviste (sous les initiales A. K., *Dni* du 6 janvier 1926) :

Donc, le 12 juillet fut convoquée la réunion du Conseil régional, à laquelle on présenta un rapport sur l'attitude du « centre » envers « la fusillade » projetée des Romanoff.

Ainsi tombe officiellement la légende créée par les bolcheviks et d'après laquelle les « Soviets de l'Oural », en fusillant le ci-devant tzar et les autres membres de sa famille, auraient agi *à leurs risques et périls*.

De même est établie la fausseté patente du communiqué (publié dans toute la Russie) du président du C. I. K. (3) Sverdloff, du 19 juillet et du 21 juillet 1918, expédié par dépêche — n° 6153 — à Ekaterinbourg au Soviet Régional.

Dans ce communiqué il est dit littéralement ce qui suit :

(1) Expression allemande.
(2) L'auteur a oublié le tsarévitch.
(3) Comité Exécutif Central.

Prenant en considération toutes ces circonstances, la présidence du Conseil régional de l'Oural décida de fusiller Nicolas Romanoff, ce qui fut exécuté le 16 juillet. La femme, le fils de Nicolas sont mis en lieu sûr (1).

En comparant les données de la *Gazette Rouge*, les récits de Bykoff et les documents recueillis par N. Sokoloff, on peut très exactement fixer l'histoire de la conception et de l'exécution de la résolution solidairement prise par Moscou et Ekaterinbourg de l'anéantissement de Nicolas II et de toute sa famille.

« La question de la mort par fusillade de Nicolas Romanoff — raconte le président du Soviet d'Ekaterinbourg Bykoff — et de tous ceux qui étaient avec lui avait été résolue en principe aux premiers jours de juillet. »

Pas plus tard que le 4 juillet, pouvons-nous affirmer. Car le 4 juillet a été expédié à Moscou au président du C. I. K. Sverdloff et Golochtchekine un télégramme nº 4.558 ainsi conçu :

Avdéieff destitué, son adjoint Mochkine arrêté, Iourovsky remplace Avdéieff. La garde intérieure est entièrement changée et remplacée par une autre. BELOBORODOFF (N. Sokoloff, p. 245).

Le remplacement de la garde intérieure (à la maison Ipatieff), composée d'ouvriers de l'endroit, par un détachement spécial de tchékistes et de Hongrois eut lieu, c'est l'évidence même, après la décision d'assassiner la famille des Romanoff.

C'est là toute la signification de l'envoi du télégramme à Moscou et précisément à Golochtchekine, qui venait d'y arriver d'Ekaterinbourg pour parler avec Sverdloff du sort des prisonniers d'Ekaterinbourg. Car la résolution de principe ne pouvait être mise à exécution sans ordre de Moscou.

D'après les révélations de la *Gazette Rouge* (Bykoff n'en parle pas du tout) « le rapport sur l'attitude du Centre envers la fusillade des Romanoff a été présenté au Soviet régional d'Ekaterinbourg, le 12 juillet. »

Par qui ce rapport a-t-il été présenté ?

En compulsant les données de l'instruction judiciaire sur le retour de Moscou de Golochtchekine à Ekaterinbourg « vers le 14 juillet » — avec la date du rapport — « le 12 juillet » — il ne reste aucun doute que l'ordre verbal de Moscou n'ait été apporté précisément par le même délégué qui y avait été envoyé justement pour régler la question du sort des Romanoff.

D'ailleurs, aux « séances du Soviet régional — atteste le même Bykoff — la question de l'exécution des Romanoff avait été posée encore dès

(1) C'est ce communiqué qui donna naissance (et continue à le faire) aux légendes sur l'existence de membres de la famille impériale qui se seraient sauvés et seraient vivants dans des lieux cachés, en Russie et ailleurs.

la fin de juin. La question à peine posée, Golochtchekine partit en personne chercher les instructions du « centre ».

Ainsi la *Gazette Rouge* confirme, d'une façon lumineuse, les conclusions de l'instruction judiciaire faite par feu N. Sokoloff, et établit officiellement le rôle dirigeant du C. C. du R. K. P. (1) dans le crime le plus lâche, perpétré dans la nuit du 16 juillet 1918 dans la maison Ipatieff, à Ekaterinbourg.

Notons encore que, tout en essayant de justifier l'assassinat par des « tentatives d'évasion » des détenus, *la Gazette Rouge* croit nécessaire d'omettre une phrase dans le texte du billet « trouvé dans le bouchon de la bouteille de lait, » — phrase extrêmement importante.

Ce billet est cité dans l'article de Bykoff, où nous trouvons entre les mots : « ils sont à quelques verstes de la ville » et : « ce moment est arrivé », cette phrase : « le moment devient critique et il faut à présent craindre une effusion de sang ».

Cette phrase ne parle-t-elle pas plutôt d'une mise à mort des détenus avant l'arrivée de l'armée tchèque à Ekaterinbourg que d'une tentative insensée de fuite la veille, pour ainsi dire, d'une loyale mise en liberté? Car si l'on prend en considération l'ordre de la garde et de la surveillance de la maison Ipatieff, il faut accepter l'avis de N. Sokoloff affirmant qu' « avec ce système de garde la famille du tzar se trouvait dans un guet-apens, dans une situation sans issue » (p. 120).

En examinant les dessins de la position des gardes intérieures et extérieures et en voyant sur une photographie deux haies qui séparaient la maison Ipatieff du monde extérieur (la seconde haie présentant un vrai mur de « pieux » sibériens couvrait entièrement la façade de la maison jusqu'au toit), il faut reconnaître que la « lettre de Nicolas » sur l'évasion paraît d'emblée être complètement dépourvue d'authenticité.

« La seconde fenêtre de l'angle donnant sur la place (dans la chambre du tzar et de l'héritier) reste ouverte depuis deux jours, même la nuit ». Par ces paroles, Nicolas II — de l'avis de l'auteur du document publié dans la *Gazette Rouge* — indiquait aux personnes qui préparaient l'évasion le chemin le plus commode pour le rejoindre. Mais entre la fenêtre « ouverte depuis deux jours, même la nuit », et les « officiers » soi-disant errant dans les rues d'Ekaterinbourg, se trouvaient encore deux haies, des mitrailleuses placées autour de la maison, les gardes extérieure et intérieure, lesquelles, comme la *Gazette Rouge* le sait, à la première tentative de délivrance de la famille des Romanoff, devaient, d'après l'instruction formelle, détruire sur place tous ses membres.

Une tentative d'évasion dans ces conditions eût été un simple suicide.

(1) Parti Communiste russe.

L'appréhension d'« une diffusion de sang » nous parle, au contraire, d'un autre état d'esprit qui régnait dans la maison d'Ipatieff aux jours pendant lesquels on préparait froidement à Moscou l'assassinat ignoble de femmes et d'enfants sans défense.

A. K.

Ce plaidoyer rétrospectif de Kérensky ne change rien aux débats sur la responsabilité de l'assassinat de la famille impériale, qui restent toujours en suspens devant l'histoire, comme reste en suspens toute la question de la responsabilité du gouvernement allemand dans la tragédie d'Ekaterinbourg. Je crois de mon devoir de mentionner, dans la présente contribution à l'histoire de l'assassinat de la famille impériale, les deux versions qui avaient cours en Russie (et à l'Etranger) depuis 1918 et que je ne puis, à l'heure qu'il est, étayer d'aucun document authentique, à savoir ; 1°) qu'à Brest-Litovsk les *conversations* entre Hoffmann et Trotsky et Joffe *réservèrent la question du sort de la famille impériale*; 2° que ce ne fut qu'après le refus du Tsar d'accepter l'aide allemande pour le rétablir sur le trône russe *au prix de la reconnaissance du traité de Brest-Litovsk* que le gouvernement du Kaiser se serait *désintéressé* du sort de la famille impériale, qui fut ainsi abandonnée à la vengeance sanguinaire de Moscou.

EUGÈNE SEMENOFF.

RÉGIONALISME

Le théâtre à Lyon. — Le 21 octobre 1882, plusieurs brigades de gardiens de la paix expulsèrent les spectateurs du Grand Théâtre qui manifestaient contre je ne sais plus quel ténor aux vocalises anémiques. Mais les émeutiers se réunirent place de la Comédie et, pour dégager les abords du théâtre, gendarmes et cuirassiers chargèrent la foule ! Les fervents du bel canto montraient alors un cœur de feu, et les plus enthousiastes ne digéraient point dans un fauteuil : ils vociféraient du haut du poulailler. De furibondes clameurs condamnaient les mauvais rossignols. Et s'il le fallait, oranges et gros sous contraignaient le régisseur à baisser le rideau, comme un vaisseau qui sombre amène son pavillon. Nous avons eu, ces temps derniers, comme un écho de ces tempêtes, pendant une représentation des *Huguenots* où la scène se vida trois fois.

Cependant, le fait devient exceptionnel, les Lyonnais se lassent du vieux répertoire :

« Les habitués d'autrefois ont déserté petit à petit des représentations indignes de leurs souvenirs. De la sorte, l'opéra peut encore faire de temps en temps « des salles ». Mais il n'a plus, à proprement parler, un « public ».

« Faut-il s'en étonner ? Non certes. L'opéra, qu'on le veuille ou non, est un genre fini, une forme d'art morte, et la chose vraiment surprenante en l'occurence, c'est qu'il ait pu perdurer — comme on parlait à l'époque symboliste — jusqu'en plein âge du cinéma... »

C'est ainsi que le critique théâtral du *Progrès* terminait son dernier article sur les spectacles de la saison passée.

Mais un nouveau public s'est crée, plus jeune, plus curieux des choses de l'art et de la vie que les habitués des quatrièmes. Son enthousiasme est grand pour le théâtre d'avant-garde, pour les formes nouvelles de la littérature, de la poésie et de la musique. Depuis longtemps déjà, la Société des Grands Concerts, toujours dirigée par M. Witowski, avait façonné nos oreilles aux harmonies les plus rares des compositeurs modernes.

Créées en 1917 par Mme Grignon-Faintrenie, les *Heures littéraires et musicales* contribuèrent beaucoup à la formation de ce public neuf. Conférences et spectacles se succédèrent pendant plusieurs années. Jacques Copeau, Marcel Berger, Paul Fort, Claude Farrère, Marcelle Tinayre, Léo Poldès et beaucoup d'autres vinrent parler devant la jeunesse intelligente de Lyon qui se retrouvait le soir à la salle Rameau, au Conservatoire, pour voir jouer l'*Avare*, *la Volupté de l'honneur* de Pirandello, par Dullin et sa troupe de l'Atelier, par la compagnie du vieux Colombier, les *Six personnages en quête d'auteur* par M. Pitoëf, etc... Aujourd'hui encore, Mme Grignon-Faintrenie poursuit son œuvre d'enseignement dont les résultats sont intéressants et la tentative méritoire.

Toutefois, il fallait à Lyon non seulement des acteurs étrangers à la ville, mais une compagnie locale. Ce fut une jeune fille, actrice de talent, patiente, volontaire, qui parvint à la mettre sur pied. Mlle Suzette Guillaud monta en 1921 les *Spectacles d'art libre*, avec une troupe d'amateurs de bonne volonté, dont M. Jacques Grandier, comédien de classe, est la remarquable

vedette. Les premiers spectacles furent timidement choisis pour ne point heurter un public complaisant. La troupe joua le *Sourire du Faune* d'André Rivoire, *Rosine* de Maurice Rostand. Puis le choix s'enhardit. En 1923, c'est la *Souriante Madame Beudet*, de MM. Amiel et Obey, l'*Indigent* de Charles Vildrac. Plus tard, c'est encore le *Pèlerin* de Vildrac, les *Revenants* d'Ibsen, l'*Appel du Clown* de Regis Gignoux ; cette année, *A l'Ombre du Mal*, de Lenormand. Charles Vildrac, qui a réservé aux Spectacles d'art libre la création d'une de ses œuvres, *Poucette*, jouée le 10 mars 1925, apprécie ainsi les efforts accomplis :

La troupe est tout à fait excellente, non seulement par la valeur de ses éléments, mais aussi par son unité. Elle ne montre aucun métier, si l'on entend par métier cette habileté facile, cet emploi des tics et des recettes à quoi l'on reconnaît les acteurs médiocres, surtout s'ils sont très jeunes ou très vieux. Elle a trop d'ambition pour s'en tenir à la convention, à l'effet, à l'éclat superficiel ; c'est à la vérité qu'elle prétend, à l'authenticité de l'expression et elle y a atteint presque toujours.

Suzette Guillaud dirige les spectacles avec une autorité, une décision qu'on ne s'attend guère à trouver chez une personne dont l'âge et l'aspect, aussi bien que l'emploi sur la scène, sont d'une ingénue. Elle est un metteur en scène impeccable et d'une vive intelligence...

Je prévois maintenant la réflexion très naturelle de tout lecteur au courant des affaires de notre cité. N'existe-t-il pas chez vous un théâtre municipal, largement subventionné, disposant de moyens plus puissants, d'acteurs plus aguerris où se puisse réaliser aussi, mais plus complètement, de bons spectacles ?

Il faut le dire, je connais des fervents d'art dramatique, des jeunes cultivés, des artistes, qui depuis deux ans n'avaient pas mis les pieds aux Célestins, en raison de l'indigence et de la sottise des pièces représentées. Non que la troupe fût mauvaise, mais le spectacle était donné pour les bouchers enrichis. M. Montcharmont, directeur des Célestins, a compris enfin le danger de cette désaffection. Cette saison est jusqu'ici la meilleure de son règne d'après-guerre. Il vient de faire appel au concours de Mlle Paulette Pax pour monter *Pygmalion* de Bernard Shaw, qui fut joué devant un public nombreux et satisfait. Mlle Paulette Pax se révéla, une fois de plus, organisatrice d'une étonnante activité. Elle sut faire pleuvoir sur scène, susciter des avant-premières dans les journaux, créer un mouvement de curiosité et

remplir sa salle. MM. Granval et Monteaux, de la Comédie-Française, contribuèrent à assurer le succès de la première soirée, qui fut suivi de plusieurs autres. Nous espérons que Mlle Pax viendra donner ici quelques-uns de ses spectacles de *Pour l'amour de l'art*. Elle est assurée d'avance de la sympathie générale.

On nous annonce encore les représentations du *Cocu magnifique* de Crommelynck et de la *Jeanne d'Arc* de Shaw.

MARIUS MERMILLON.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La mort du Cardinal Mercier. — Le Centenaire du peintre Louis David. — M. Camille Huysmans, M. Pierre Goemaere et les écrivains belges. — Les œuvres complètes de M. Albert Giraud. — Gaston Pulings : *Arrêts facultatifs*. — Léon Chenoy : *Le Feu sur la Banquise*. — Mélot du Dy : *Hommeries*. — Maurice Carême : *63 illustrations pour un jeu de l'oie*. — Jeanne Gosselin : *La Bergerie d'Epinal*. — Mémento.

La Belgique a fait au **Cardinal Mercier** d'émouvantes funérailles. Devant son cercueil, les rivalités s'apaisèrent et, comme aux plus beaux temps d'« Union Sacrée », tous les Belges se groupèrent dans une même pensée.

Bien qu'à jamais éteinte, la grande voix qui, pendant la guerre, roulait son tonnerre aux quatre coins du monde, sembla par son silence même réveiller l'écho de ses hautes vertus.

Avant 1914, son nom n'était guère connu. Depuis, il éblouit l'univers. L'obscur pasteur d'un petit peuple monta avec ce peuple vers la gloire et, à l'encontre de maint héros, s'y maintint.

A l'ennemi qui l'injurie, il oppose sa foi dans la justice, et tout un peuple affolé retrouve sous son manteau la confiance et la quiétude. Peu lui importe la menace, puisqu'il détient la vérité. Son verbe ravive les consciences et de sa main pleuvent les aumônes. A l'heure même où Waelhem fume encore, où les soldats allemands pillent les rues ensanglantées de Malines, on le voit gravir l'autel d'une église bombardée pour y chanter le *Te Deum* en l'honneur de son Roi.

Comme vers un père bien-aimé, croyants et incroyants lui tendent les bras en attendant la délivrance qu'il leur a prédite.

L'heure venue, il rentre dans l'ombre, indifférent à la gloire qui l'auréole, et il faut que la mort le terrasse pour que son nom,

déjà légendaire, se trouve livré sans défense à l'acclamation universelle.

Il peut paraître puéril, après l'évocation d'une telle figure, de se replonger dans la foule des événements quotidiens. Mais une chronique se soucie peu d'éternité et les grands hommes y cèdent aisément le pas aux pitres. Par bonheur, ce mois nous fut favorable et nous pûmes associer au souvenir de l'illustre prélat celui d'un artiste célèbre qui, sans nous appartenir tout à fait, nous réserva cependant la faveur de ses derniers jours. Bruxelles, en même temps que Paris, honora donc le centenaire du peintre **Louis David**.

Discours, plaque commémorative, congratulations franco-belges et, ce qui vaut mieux, exposition de quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, ravivèrent notre reconnaissance pour un maître qui, par son influence sur plusieurs de nos meilleurs artistes, a sa place dans l'histoire de notre école de peinture.

A cette occasion, **M. Camille Huysmans**, notre nouveau ministre des Sciences et des Arts, nous réserva une harangue de sa façon.

Chacun sait que M. Camille Huysmans professe pour le paradoxe et l'impertinence un amour immodéré. Très intelligent, mais d'une intelligence agressive, il adore le scandale et n'est vraiment heureux que quand on le discute et le combat. Sa verve légendaire n'est pourtant qu'apparente. Ses boutades naissent d'un calcul, comme ses caprices d'une froide réflexion. Ambitieux, il est arrivé au sommet de la hiérarchie politique par la crainte qu'il inspire, et son plus sûr tremplin fut la haine de ses innombrables ennemis. Il déplaît, gêne, mais s'impose. Anticlérical, il fouaille les libres penseurs, socialiste il a le mépris des masses et ne cultive que son moi.

Tout compte fait, c'est une personnalité, assez originale. Aussi son discours à la cérémonie David ne fut-il qu'apparemment officiel. Après les fleurs d'usage vinrent les épines. La France en eut sa part, comme la Belgique eut la sienne. Mais c'est la Belgique qui fut la mieux servie et l'on va voir comment.

Comme le relatait la précédente *Chronique de Belgique*, M. Huysmans a récemment créé deux grands prix annuels de littérature. Désormais, vingt mille francs vont tomber chaque

année dans l'escarcelle des deux meilleurs auteurs, français et flamand, de Belgique.

A cette annonce, poètes et romanciers exultèrent. Leur ingrate patrie reconnaissait son erreur. Déjà ils entrevoyaient les fruits de la Terre Promise.

Mais voici que dans son discours le plus récent, leur Moïse les met en garde. Bien plus, il leur rit au nez. Les écrivains ? Qu'on lui montre donc les écrivains belges !

Où aviez-vous vos esprits, messieurs les gratte-papier ? Chacun sait, n'est-ce pas, que la Belgique ne compte pas d'écrivains, pas plus, du reste, qu'elle ne compte de musiciens, et c'est tout juste si elle peut s'enorgueillir de ses peintres. Des peintres, rien que des peintres... Voilà donc, selon M. Huysmans, fondateur de deux grands prix de littérature, notre seul et réel patrimoine.

Quoique habitués aux fantaisies de M. Camille Huysmans, danseur de corde aussi déconcertant qu'audacieux, les écrivains belges n'en furent pas moins éberlués, si éberlués même que jusqu'à l'heure présente — et c'est sagesse — ils n'ont guère protesté. La fortune est volage et les peintres, aujourd'hui à l'honneur, peuvent subir, à leur tour, les sarcasmes d'un ministre. Et puis, nos écrivains sont fatigués de la lutte. N'ont-ils pas, hier à peine, épuisé toutes leurs munitions dans une offensive contre un autre de leurs contempteurs qui, dans un hebdomadaire français, avait jugé bon d'émettre une opinion assez cavalière sur notre mouvement littéraire ?

A en croire **M. Pierre Goemaere**, c'est le nom du jeune téméraire, la Belgique compte bien des écrivains, mais ces écrivains, se rangent dans une seule catégorie : celle des poètes. Nos prosateurs sont donc des poètes, comme le sont nos auteurs dramatiques, nos historiens et pour un peu, nos éditeurs, aussi. Car il faut savoir que M. Goemaere est éditeur.

Comme de juste, nos romanciers, depuis le grand Georges Eekhoud jusqu'aux derniers nés, se sont véhémentement élevés contre les assertions de M. Goemaere. Celui-ci a fait appel à M. M. Maeterlinck, qui l'a complètement approuvé et, du coup, voilà l'illustre auteur de *Pelléas* en belle posture. Que vient donc faire ce prix Nobel dans la fragile galère de ce marchand de papier ? se demandent, non sans acrimonie, les intéressés. Et

les jeunes revues de partir en guerre, les manifestes d'affluer et les enquêtes de pleuvoir.

La Renaissance d'Occident, dans son zèle à défendre les romanciers belges, ne va-t-elle même pas jusqu'à envisager « la formation d'un idiome national » qui, soyons-en sûrs, recueillera l'approbation de Monsieur Beulemans, et *Le Thyrse* ne fait-il pas à M. Goemaere l'honneur de ses fléchettes hebdomadaires ?

Nous vivons donc en pleine bataille. Nos ennemis sont d'importance : un ministre considérable et un éditeur entreprenant. Il y a des chances cependant pour que ministre et éditeur mordent tôt ou tard la poussière. A la prochaine crise gouvernementale, M. Camille Huysmans, qui n'est ni littérateur, ni musicien, ni même peintre, regagnera le néant sonore des simples députés et si, comme tout le fait espérer, la revue que publie M. Goemaere vit encore d'ici vingt ans, le contempteur des prosateurs belges, succédant à un de ses ennemis d'aujourd'hui, prononcera solennellement son éloge à notre Académie des lettres.

Négligeons donc ces voix malsonnantes pour nous reporter vers les innombrables livres qui, nés aux quatre coins de notre petit pays, s'accumulent sur nos tables. Trions-les et, ne fût-ce que pour faire la partie belle à M. Goemaere, choisissons aujourd'hui les quelques poètes. Il n'est que temps de leur rendre hommage. Ils ne sont que trop souvent négligés.

Voici l'un des aînés, **Albert Giraud**, arrivé à la gloire et dont *La Vie Intellectuelle* réédite, suprême hommage, les œuvres complètes.

Par sa vie, toute de fierté, il est un exemple, par ses livres, l'un des plus parfaits artistes de l'ancienne *Jeune Belgique*.

Né à la suite du Parnasse, il en a adopté les formules non sans les plier à sa sensibilité qui, en dépit des années, garde son accent. Trois volumes — il y en aura cinq — permettent de jeter un coup d'œil d'ensemble sur cet art littérairement impeccable. Il fut parlé ici du premier qui renfermait le célèbre *Hors du Siècle*, de même que fut signalé, lors de son apparition, *Eros et Psyché*. Outre *Eros et Psyché*, les deux tomes récemment parus groupent *La Guirlande des Dieux*, *La Frise empourprée*, *Le Concert dans le Musée*, *Le Sang des Roses* et *Le Miroir caché*.

Tous ces poèmes retentissent des mêmes accords : exil de

l'Artiste, dédain de la vie, désir et peur des départs, regrets d'un passé fabuleux, et en cela M. Albert Giraud s'avère disciple fidèle de Baudelaire qui exerça d'ailleurs, sur tous les poètes de *La Jeune Belgique*, un incontestable empire.

Soit influence d'école, soit dilection particulière, ces deux volumes abondent en sonnets. Esprit à la fois lucide et somptueux, M. Giraud trouve dans cette forme de poème de quoi satisfaire et sa verve mesurée et son amour du décor. Tous ces sonnets sont, en effet, des joyaux admirables, exécutés par un maître orfèvre, quelquefois empourprés par le sang d'une secrète blessure, mais, la plupart du temps, riches de leur seule perfection. C'est, au point de vue de leur valeur lyrique, cette perfection même qui en amoindrit la vibration, car si les mots y sifflent et volent comme des flèches, tous ne concourent qu'à l'expression d'une implacable volonté. M. Giraud sait toujours où il va et ne se réserve jamais la surprise — essentielle pourtant — d'une découverte charmante, douloureuse et saugrenue. Aussi ses plus belles strophes restent-elles mesurées au rythme strict de sa raison qui s'y emploie avec un entêtement magnifique.

Mais si, d'aventure, l'une d'elles se cabre, sous l'éperon de la vie, aussitôt toutes les autres s'enrichissent d'émoi, de tendresse et de mélancolie, et M. Giraud nous apporte alors un poème splendide comme *La Nuit de la Saint-Jean*, dont s'émerveilleront les mémoires futures.

M. Gaston Pulings est aux antipodes de M. Giraud. Elégiaque, il s'est livré naguère, avec des bonheurs divers, à tous les débordements du lyrisme sentimental. Aujourd'hui, il en a quelque honte. Les spectacles de la vie moderne, l'exemple aussi des poètes récents lui ont fait transplanter ses tentes. Non pas que le vieil homme soit mort en lui, mais il s'en méfie et ne lui apporte plus que des hommages furtifs. Ses **Arrêts facultatifs** chantent sa conversion aux formules nouvelles en poèmes brefs, piqués d'images kaléidoscopiques, d'un tour aisé, d'une imagination capricante et presque toujours excellents.

Moderniste, M. Léon Chenoy l'est aussi et de la première heure. Toute son œuvre, déjà abondante, est consacrée à l'exaltation de la vie d'aujourd'hui. Et comme cette vie se résume pour lui en une sorte de féerie mécanique où le cinéma, l'avion et l'automobile remplacent la vieille Urgèle et ses suivantes,

M. Chenoy, qui est un poète lyrique très actuel, nous apparaît un peu comme le Banville des temps nouveaux. S'il possède une évidente émotivité, ne lui demandons cependant ni l'ivresse verbale, ni la générosité rythmique de son prédécesseur. Ce sont là modes désuètes. Avare d'images, insoucieux de la mesure et en rupture complète avec la rime, M. Chenoy découpe aux ciseaux dans **Le Feu sur la Banquise**, de petites impressions, baptisées on ne sait pourquoi du nom de poèmes, où, sous une sécheresse voulue, s'atteste cependant une sensibilité assez aiguë pour nous émouvoir.

Si M. Chenoy évoque un Banville paradoxal, c'est au vrai Laforgue que l'on songe en lisant **Hommeries**, de M. Mélot du Dy. Car, bien qu'épris de toutes les formules nouvelles, M. Mélot du Dy n'a renié aucune des qualités du lyrisme. Sans doute, il a l'instinctive horreur de la sensiblerie et ses prédilections vont à un art un peu léger, un peu distant, un peu hermétique, voire même un peu dédaigneux. Il est probable même que certaines effusions de Laforgue, par tout ce qu'elles décèlent d'intime souffrance, lui doivent être plus ou moins désagréables. Mais, malgré son dandysme et sa désinvolture, il n'est pas toujours indifférent à la petite fleur bleue qui tend son timide calice à travers plus d'un de ses poèmes. Et comme sa discrétion nous est chère !

Moderne, sans sacrifier aux dieux tyranniques du modernisme, il nous évite, avec un tact parfait, ces odes cent fois redites — et si médiocrement — à Charlie Chaplin, aux annonces lumineuses et aux dancings mornes et tumultueux qui ont remplacé — avec quel profit ? — les princesses, les manoirs et les cygnes des poètes symbolistes.

Plus direct, moins nonchalant et totalement indifférent aux nuances, M. Maurice Carême, dans les **63 Illustrations pour un Jeu de l'Oie** qu'il publie à la *Revue Sincère*, déploie toutes les ressources d'une imagination malicieuseet d'une robuste santé. Un vieux carton, une paire de dés et nous voilà, grâce à M. Carême, transportés dans le pays de l'enfance et de la fantaisie. Tous les sites en sont commentés d'une voix claire et fraîche par un guide plein d'humour, qui est certes parmi les plus intéressants poètes de la jeune génération belge.

Nous ne nous plaindrons pas davantage de l'excursion à

laquelle nous convie Mlle Jeanne Gosselin. **La Bergerie d'Epinal** appartient à une cousine de ma mère l'Oye, et Mlle Gosselin doit y avoir rencontré M. Carême.

Mais elle y a fait d'autres rencontres.

N'est-ce pas Verlaine qui lui a soupiré cette

> Langueur d'un long crépuscule incertain

et le vieil Agrippa d'Aubigné ce

> La vie est là, crois moi, plus qu'autre part, exquise ?

Ce qui n'empêche pas Mlle Gosselin d'y découvrir de vrais trésors.

> Le vent d'automne où pleure un vers de Lamartine

est tout bonnement un vers adorable et il en est d'autres aussi évocateurs. Quel dommage, cependant, que Mlle Gosselin, douée comme elle l'est, condense son inspiration en poèmes de quatre vers !

Le quatrain, manié par un Paul Drouot, peut parfois satisfaire et notre esprit et notre sentiment.

Mais chez Mlle Gosselin, il manque trop souvent d'accent, sent le travail facile et trahit un trop rapide contentement de soi-même. M. Albert Mockel a orné *La Bergerie d'Epinal* d'une précieuse préface.

Mémento. — *Le Disque Vert* publie un fascicule du plus haut intérêt à la mémoire de Lautréamont.

Le Théâtre du Marais joue avec un grand succès *Le Revizor*, de Gogol.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ALLEMANDES

Voix de Rhénanie. — Faber : *Les Promenoirs de Mayence*, Paris, l'Ile de France. — Hermann Platz : *La lutte pour le Rhin et la civilisation d'Occident* (*Um Rhein und Abendland*), Deutsches Quickbornhaus, Burg Rothenfels am Main. — Du même : *Allemagne-France et l'Idée de l'Occident*. (*Deutschland-Frankreich und die Idee des Abendlandes*.)

Peu de livres ont soulevé en Allemagne des polémiques aussi violentes que le livre de Barrès sur *le Génie du Rhin*. Œuvre de circonstance étayée sur une érudition d'emprunt, il a eu le mérite au moins de poser pour la première fois dans toute son ampleur le problème rhénan devant une génération que rien n'avait pré-

parée à cette méditation. De là, sans doute, bien des tâtonnements, des erreurs, des illusions douloureusement contredites depuis par cinq années d'expérience rhénane.

C'est bien encore quelque chose de cet « esprit » barrésien, mais corrigé et mis au point, que nous retrouvons dans le récent livre de Faber, **les Promenoirs de Mayence.** Nous en reconnaissons la marque et comme l'accent dans l'avant-propos où l'auteur évoque l'histoire de sa jeunesse, — une jeunesse de « fils de vaincus », — et où il nous raconte comment, au cours d'un voyage d'études en Allemagne, il a pris, pour la première fois, contact avec la Germanie d'alors, armée de pied en cap et menaçante, — pages vibrantes où on sent passer le frémissement grave d'une génération éduquée par l'« Appel au soldat », tendue vers l'inéluctable conflit et qui se sent prédestinée aux sacrifices suprêmes. — Vingt ans plus tard, des hasards de carrière ont ramené l'étudiant français de 1905 en territoire occupé, à Mayence, et lui ont permis, au cours de multiples déplacements, d'observer la terre et la vie rhénanes. C'est le dossier de ces deux années de promenades, de lectures et de réflexions qu'il ouvre aujourd'hui devant nous.

Livre captivant, où s'exprime une vision très artiste des choses et des êtres, en même temps qu'une sensibilité aiguisée à la fois de lettré et d'érudit. Quelles jolies aquarelles l'auteur a vu s'évoquer dans les brumes fluviales, et comme il s'entend, sur cette terre historique, à ressusciter l'âme du passé, scellée dans la pierre des monuments ou enfouie sous les décombres profanes! Deux observations, deux notations semblent avoir plus particulièrement retenu ses méditations et inspiré ses oraisons barrésiennes.

D'abord le cimetière de Mayence. Toute l'épopée des guerres de la Révolution et de l'Empire, avec les souvenirs toujours vivaces de la première occupation rhénane, se trouvent là, fixés dans des inscriptions funéraires auxquelles les événements des dernières années ont donné un relief inattendu et saisissant. Cependant, Faber n'est pas dupe de ces analogies historiques tout extérieures. Il sait que « les fameux clubistes mayençais n'ont jamais été qu'un petit groupe d'illuminés, de ratés et d'aventuriers », et que si Napoléon a apporté aux Rhénans les bienfaits de la plus merveilleuse machine administrative, cette comparaison,

si nous l'invoquions aujourd'hui, risquerait fort de se retourner contre nous.

Il est un autre promenoir, ou plutôt une autre « station », où l'auteur a recueilli des révélations plus précieuses. Cette station s'appelle Ingelheim. Et sans doute ce nom n'évoque aucune résonance dans un cœur français. Pourtant ce fut une des résidences favorites de notre premier Empereur, de ce Charlemagne que nous avons grand tort d'abandonner aux Allemands. Or, c'est là, dans cette bourgade « sentant la pomme et le fumier » avec son église « encapuchonnée de tristes ardoises », que Faber, certain jour, a découvert,

encastré dans le mur qui enclôt l'église, un fût de marbre brisé qu'identifie une inscription de 1689, gravée sur une table de grès rose. Des cent colonnes chantées par Ermold le Noir, celle-ci est demeurée, seule, au lieu même où elle se dressait. Il en est une autre, de vert antique, au cimetière de Mayence... Mais où sont les quatre-vingt-dix-huit colonnes disparues ? Où sont les piliers qui soutenaient l'Europe carolingienne, cette vaste construction à l'abri de laquelle se forma notre civilisation d'Occident ?

M. Seignobos enseigne que tous les malheurs de l'Europe se trouvaient en germe dans le traité de Verdun. Pour lui, la création de la Lotharingie est à l'origine du conflit qui oppose la France et l'Allemagne. Cette explication ne me suffit pas et s'il fallait l'accepter, le duel serait éternel, car ni le partage ni la neutralisation ne suffiraient à clore la séculaire compétition. J'aime mieux penser que le conflit est plus d'idées et de conceptions métaphysiques que d'ambitions territoriales. La clé de voûte de la Carolingie, c'est le christianisme.

Dès que la Germanie retourne au paganisme, un danger menace la France...

Je ne sais si cette curieuse exhumation archéologique, avec le commentaire très barrésien qui l'accompagne, convaincra nos historiens et nos hommes politiques de l'opportunité d'abjurer une certaine dogmatique jacobine et de restaurer, comme le rêve Faber, dans une Europe rechristianisée, une nouvelle « Carolingie spirituelle ». Je crains même que le christianisme, ainsi présenté comme sauvegarde de nos frontières nationales, paraisse quelque peu suspect aux Allemands et qu'ils se décident difficilement, pour les beaux yeux de cette théorie historique, à secouer l'emprise prussienne et à s'accommoder de nouveau de cette « candide et débonnaire Confédération Germanique » à laquelle

vont, certes, toutes les sympathies de Faber, mais qu'ils ont, eux, moins de raisons de regretter que lui. Peut-être est-ce un peu trop avec ses souvenirs du passé et ses rêves d'artiste que Faber a observé l'Allemagne d'aujourd'hui. C'est ce qui, d'ailleurs, fait le charme pittoresque de ses promenades ; mais c'est ce qui rend aussi son jugement un peu prévenu et exclusif. Du moins a-t-il nettement perçu et formulé que si le tragique et séculaire conflit doit prendre fin, ce n'est pas avec les armes ni avec les moyens de l'ancienne politique que le débat pourra être clos. « C'est *sur un autre plan*, dit-il, qu'il faut travailler à la nécessaire réconciliation ». Voilà le sens très actuel que revêt à ses yeux cette Europe chrétienne dont il emprunte, en guise de conclusion, la prophétie au poète romantique allemand Novalis.

Conclusion que d'aucuns trouveront un peu vague. De quel christianisme s'agit-il ? De l'Eglise du moyen âge déchirée par l'hérésie de Luther et de Calvin ? Du catholicisme moderne ? Du protestantisme de Genève ou de Wittemberg, orthodoxe ou libéral ? D'une secte tolstoïsante ? Ou de quelque christianisme interconfessionnel, « à la Stockholm », dont la formule reste encore à découvrir ? Cependant cette prophétie s'éclaire, elle prend un sens plus plein et plus précis, dès qu'elle se rattache à une tradition particulière, religieuse, politique et culturelle. Et cette tradition pourrait bien être en Allemagne essentiellement rhénane et s'appeler le vrai « Génie du Rhin », tel que le conçoivent les Rhénans. N'est-ce pas un Rhénan, Joseph Goerres, qui a donné la première formule de ce Fédéralisme catholique qui cherche à grouper, dans leur diversité, les régions, les peuples et les races, c'est-à-dire les Activités vivantes, plastiques, productives, par un lien plus souple, suivant un ordre plus conforme à la vie, à la nature et à la tradition, que cet ordre uniforme et bureaucratique que leur impose l'Etat moderne, absolutiste et centralisateur ? Constantin Frantz, le grand théoricien allemand du Fédéralisme, n'aura qu'à reprendre cette formule déjà posée par Goerres, pour dénoncer, en dépit des triomphes de la politique bismarckienne, tous les méfaits de cette Prusse, militarisée et bureaucratisée, qui ne fait appel qu'à des intérêts matériels et à des moyens de coercition brutale et où il prévoit, pour l'Europe comme pour l'Allemagne, une source de conflits et de cataclysmes incessants. L'Etat moderne, dont elle est l'incarnation la plus pure, non

seulement appauvrit la sève nationale ; il s'enferme aussi, vis-à-vis des autres Etats, ses voisins, dans un isolement de plus en plus dangereux, gros de menaces. Au contraire, l'Empire du moyen âge avait trouvé la vraie solution fédéraliste, lui qui n'était qu'un édifice de paix où s'abritaient les plus grandes diversités, dans toutes les formes possibles de dépendance ou d'association. Voilà la pensée de l'Unité occidentale, de la civilisation occidentale, dont l'Europe moderne, monarchique ou démocratique, ne nous présente plus guère que la décomposition et le chaos.

C'est aussi la pensée qui inspire les très beaux discours de M. Hermann Platz, professeur à l'Université de Bonn, discours réunis en volume dans son livre **La lutte pour le Rhin et pour la civilisation occidentale (Um Rhein und Abendland)** et puis dans une brochure plus condensée : **Allemagne-France et l'Idée de l'Occident (Deutschland-Frankreich und die Idee des Abendlandes)**. On peut voir là par quels liens profonds la tradition fédéraliste est étroitement rattachée à la pensée catholique rhénane et constitue proprement ce qu'on pourrait appeler l'héritage spirituel rhénan. Certes, elle est restée longtemps comme assoupie, cette pensée rhénane, paralysée d'abord par le particularisme allemand, obnubilée ensuite par la grande Ombre napoléonienne, comprimée enfin par le bureaucratisme prussien. N'est-ce pas la destinée tragique des pays rhénans d'avoir été toujours, plus ou moins, des terres d'occupation ?

Toujours ils sont revenus, les Puissants et les Maîtres de la Terre, magnétiquement attirés par le Fleuve aux eaux argentées, par nos montagnes et nos ruines, par le charme et la douceur de nos trésors artistiques et de nos opulentes cités. Mais tous ils sont repartis, sans avoir rien mis debout de durable.

Cependant l'heure a peut-être sonné de la Renaissance rhénane et, chose curieuse et inattendue, c'est un peu à l'école de certains de nos récents maîtres français que M. Platz voudrait mettre la génération nouvelle appelée à accomplir cette œuvre. Il a été frappé de ce qu'avaient de superficiel, de ridiculement borné à l'égard de la France certains jugements allemands où il n'était question, au moins avant la guerre, que de décadence française, et où l'on s'obstinait à ignorer le travail de reconstruction nationale et aussi morale qui se rattachait aux noms de Barrès, Maurras,

Péguy. Il a écrit son livre, intitulé *Les combats spirituels dans la France d'aujourd'hui*, uniquement en vue, dit-il, de montrer « ce que la France a tiré de la méditation de son histoire et de sa tradition civilisatrice, et ce que les Allemands à leur tour peuvent tirer de leur histoire et de leur tradition ». Le spectacle de ce redressement français d'avant-guerre lui a suggéré une double conclusion : d'abord qu'un peuple ne se relève qu'en prenant contact premièrement avec sa tradition, mais ensuite et surtout que s'il creuse assez profondément dans cette tradition, il rencontrera toujours, tôt ou tard, les fondations plus anciennes, plus primitives, d'une communauté européenne, occidentale et chrétienne.

Cette Renaissance rhénane, elle sera surtout l'œuvre, dans sa pensée, d'une nouvelle jeunesse catholique, éveillée naguère par la voix d'un jeune écrivain catholique d'Elberfeld, Emil Ritter, organisée ensuite et groupée dans le réseau de multiples associations, corporations, ghildes — la plus connue d'entre elles est le groupe du *Chevalier blanc* (*der weisse Ritter*), fondé par Karl Gabriel Pfeill — et que nous voyons inspirée, guidée, sans cesse revivifiée par ce foyer de la pensée catholique qu'est la maison d'édition et de propagande qui porte le nom symbolique de *Quickborn* (*Source d'eau vive*). Il nous a retracé l'histoire de ce mouvement dans un chapitre de son livre, intitulé *les Energies rhénanes dans le mouvement de la Jeunesse catholique*.

Ce qui, dans ce programme, nous intéresse surtout, c'est l'esprit qui, d'après M. Platz, doit animer cette jeunesse rhénane. C'est d'abord l'esprit d'une tradition éminemment spiritualiste et chrétienne. N'est-ce pas du Rhin que sont partis les premiers grands missionnaires du christianisme en Allemagne ? Cette tradition missionnaire de saint Boniface n'a-t elle pas imprimé une empreinte ineffaçable au caractère rhénan ? Rien de plus caractéristique que ces perpétuels conflits entre chevaliers et prélats, entre princes laïcs et princes de l'Eglise, entre l'épée et la crosse, qu'a évoqués naguère la plus grande poétesse des pays rhénans, la Westphalienne Annette von Droste, dans ses immortelles ballades, où toujours la victoire reste à la Puissance spirituelle, puissance de justice, de pardon et de paix, sur la brutalité guerrière et sur la violence des instincts naturels et profanes. Cette prééminence mystique du spirituel sur le temporel, actuellement

encore elle constitue, d'après M. Platz, l'instinctive hiérarchie des valeurs que chaque Rhénan porte dans son sang.

Chez nous, la cathédrale voisine avec la gare, la religion avec la science économique, l'Esprit avec la matière brute et avec l'activité industrielle. Nous ne faisons aucune difficulté à reconnaître le fait. Mais nous affirmons encore plus énergiquement que chez nous la cathédrale passe toujours *avant* la gare, la religion *avant* la science économique, l'Esprit *avant* l'organisation matérielle, et que cette hiérarchie doit rester pour nous intangible.

Et puis cette civilisation est une civilisation fluviale. Or un fleuve n'est pas une barrière. Il est une route vivante, un trait d'union mouvant. « Il y a dans un fleuve un principe de rapprochement et de sociabilité, autant qu'un obstacle qui sépare. Deux rives opposées se reflètent dans les eaux d'un même fleuve. » N'est-ce pas la mission d'avenir réservée au Rhin, de servir de trait d'union entre France et Allemagne et de rétablir la communauté de la civilisation occidentale ? Il y a un grand danger, M. Platz le reconnaît, dans cette éternelle tendance de l'esprit germanique à s'isoler, à se retrancher dans son moi incommunicable. Il y a là un principe d'insociabilité systématique. « De même que Luther a détaché la conscience individuelle de la communauté de l'Eglise, de même Fichte a détaché la nation allemande de la communauté historique où elle était intriquée, à la fois son soutien et soutenue par elle, pour l'ériger en un Principe unique, absolu, en Peuple élu. » La philosophie de ce messianisme national ou raciste, nous la connaissons. C'est cet historisme allemand qui « relativise » tout, qui ne veut plus reconnaître aucune norme universelle, et qui prétend, lui seul, créer cette norme sans cesse à nouveau et l'imposer au reste du monde; — c'est aussi cette idéologie pessimiste et irrationaliste, ce mysticisme biologique, dont Oswald Spengler est le dernier représentant, et qui a sans cesse à la bouche les mots de Volonté, Puissance, Fatalité, Loi du Sang, Race, Décadence, etc. Voilà le « danger de l'Est » qui, en Allemagne, menace toujours à nouveau la civilisation — notre concept occidental de la civilisation, pour lequel il y a une Réalité externe durable avec laquelle nous entrons en rapport, une raison universelle et une Vérité identique par où nous communiquons, un ordre œcuménique, une norme à la fois naturelle et divine, à l'intérieur de laquelle les choses et

les êtres ont leur place, leur rang, leur fonction, leur valeur et leur raison dernière.

L'unité de la civilisation occidentale ne peut donc se fonder ni sur l'individualisme religieux et national, ni davantage sur la technique industrielle ou sur l'organisation matérielle, mais uniquement sur un sens supérieur de la vie, sur une conception organique commune à laquelle le catholicisme fournit des cadres tout préparés. Telle est la conclusion à laquelle aboutit même un Keyserling, au cours des méditations consacrées à ce problème à l'Ecole de la Sagesse de Darmstadt, lors des assises tenues en automne de l'année 1923. « Ce n'est pas par ses barons d'industrie ou ses financiers, mais c'est par ses catholiques — conclut M. Platz — que l'Allemagne reste organiquement rattachée à l'ensemble de la civilisation occidentale. » A tout le moins, il nous faut chercher là, contre les menaces de ce « danger de l'Est », un des plus salutaires contrepoids moraux.

Au reste, M. Platz n'exclut de cette communauté occidentale ni les protestants allemands ni les rationalistes libres penseurs, pourvu qu'ils soient décidés à se placer d'*emblée* dans cette communauté et à souligner ce qui *lie*, non ce qui *sépare*. Sans doute il serait prématuré, à l'heure actuelle, de vouloir préciser l'image ou la formule de cette Europe nouvelle. Mais il est possible, il est nécessaire et urgent d'ores et déjà d'en faire naître le désir et l'attente, d'en faire aimer l'idée. Et pour cela, il faut commencer par sortir de l'ornière des idées préconçues, des préventions et des habitudes invétérées. Quelle méthode fâcheuse, par exemple, que de toujours opposer l'esprit français à l'esprit allemand, de ne les définir que par leurs contrastes, au lieu de chercher premièrement l'Unité humaine plus fondamentale et comme sous-jacente, dont ils sont l'un et l'autre les rejetons! Il faut que l'étude des deux peuples, des deux civilisations, soit faite désormais dans un tout nouvel esprit de rapprochement, et non plus de dénigrement réciproque. Et pareillement le pays rhénan sera-t-il donc l'éternelle pomme de discorde, la frontière toujours âprement disputée — ou deviendra-t-il enfin la terre de concorde où se rétablira d'abord la communauté occidentale ? Il en a été jadis le berceau sacré ; il est la terre allemande la plus riche en humus civilisateur — et peut-être est-il aussi celle qui recèle encore les plus vastes espoirs d'avenir. Et c'est pourquoi nul n'a le droit de

se désintéresser de ce problème rhénan, car, ainsi que l'observe encore M. Platz, « c'est là, sur le Rhin, que sonne pour l'Occident l'heure du destin la plus grave, la plus émouvante et la plus décisive ».

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES PORTUGAISES

Rosalia de Castro : *Cantares gallegos*, Editorial Paez, Madrid. — Teixeira de Pascoaes : *Vida Eteréa*, Seara Nova, Lisbonne. — Anrique Paço d'Arcos : *Divina Tristeza*, Emp. indust. graf. Porto. — Sant'Iago Prezado : *Entre a Folhagem* ; Seara Nova, Lisbonne. — Sarmento de Beires : *De Portugal a Macau* ; Seara Nova, Lisbonne. — Joâs Teixeira de Vasconcelos : *Memorias de um Caçador de Elefantes*, édition Maranus, Porto. — Mémento.

Les rivages atlantiques de l'Occident européen ont fait éclore une qualité de poésie qui semble emprunter son caractère spécifique, non pas précisément à cette habileté patiente de l'ouvrier secondée par d'heureux hasards, dont parle M. Paul Valéry, mais à une sorte de songe nostalgique, fomenté par le voisinage de l'Océan, et capable de se transmuer spontanément dans les sonorités nuancées du langage. Une certaine expressivité se manifeste ainsi commune, malgré la dissemblance des idiomes, aux chansons d'Ecosse, d'Irlande, de Bretagne et de Portugal ; mais peut-être n'est il rien qui se rapproche autant des *sônioù* d'Armorique que les *cantares* et *cantigas* de la Galice, source aujourd'hui incontestée de tout le lyrisme péninsulaire.

Aussi bien, est-il particulièrement instructif, si l'on veut comprendre un Bernardim Ribeiro, un João de Deus, un Julio Brandão, un Teixeira de Pescoaes, un Affonso Lopes Vieira dans toute leur *saudade*, de mettre en regard de leur œuvre si essentiellement lusitanienne les **Cantares gallegos** de la grande poétesse Rosalia de Castro, géniale restauratrice du lyrisme en Galice, et qui a ouvert la voie à toute une pléiade de poètes contemporains, avides d'exprimer intégralement la Terre et la Race.

Dans la préface de son livre, publié pour la première fois en 1863, et plusieurs fois réédité depuis, Rosalia définit avec bonheur le caractère de sa poésie, directement inspirée du folklore et qui, dans son harmonieuse spontanéité jointe à une tendresse profonde, jaillit comme un gracieux roucoulis de jolies syllabes émues.

La poésie de Galice, ajoute-t-elle, n'est que musique ondoyante, où s'entrelacent les plaintes, les soupirs et les doux sourires ; elle semble emprunter leurs murmures aux vents mystérieux des bois, leur éclat aux rayons du soleil irisés sur l'eau d'une rivière qui coule sous les saules en fleur.

Et elle exalte la richesse d'âme de son peuple, la beauté de sa petite patrie, trop souvent dédaignée et qui pourtant possède un ciel bleu comme celui de l'Italie, des torrents, des cascades, des lacs comme la Suisse, des horizons nuageux et mélancoliques, des caps tempêtueux, l'Océan.

Or, les *Cantares gallegos*, dit pieusement l'éminent essayiste et grammairien, M. Pedro Izquierda Corral, qui a unifié l'orthographe de la plus récente édition, celle de 1925, c'est toute l'âme éternelle de la Galice fixée par Rosalia.

Pour cette édition, désormais à peu près sans défaut, Mlle Francisca Herrera e Garrido, digne héritière de l'immortelle poétesse, a écrit une préface qui a l'élan passionné d'une oraison et la tendresse émouvante d'un cri d'admiration filiale.

Rosalia, dit-elle, a identifié sa peine à la peine de la patrie ; sa poésie est un pain bénit ; son œuvre, comme celle de Dieu même, est une œuvre d'amour, de vie et de résurrection. Rien de cette œuvre, de celle qui la créa ne peut mourir ; elle continue et continuera de vivre dans l'âme des êtres et des choses qu'elle a célébrés avec toutes leurs peines, toutes leurs joies, toute leur espérance.

Pourtant cette poésie, d'une vibration si étrangement mystique, n'est ourdie que des mots les plus simples, les plus concrets.

> Voici les coqs qui chantent le jour :
> Lève-toi, m'amour, et va-t'en !
> — Comment faire pour partir, ma toute chère,
> Comment faire pour te quitter ?

commence-t elle, reprenant le vieux thème populaire, qu'elle diversifie avec un bonheur unique.

> — Mais pendant que tu dormais, — te contempler
> était tout mon contentement.....

Ailleurs elle module, comme s'adressant à elle-même :

> — Petite fille, c'est à toi de chanter que je me meurs de peine.
> Chante, petite fille, au bord de la fontaine...

Des larmes au bord des cils, elle interprète la voix des cloches :

— Cloches de Bastabales, quand je vous entends sonner,
Sans le vouloir je me mets à pleurer...

Pour retrouver cet accent avec tout son naturel, il faut aller jusqu'au bord du *sertão* brésilien écouter aujourd'hui les improvisations lyriques et naturistes de Catullo Cearense.

Mais si Mlle Francesca Herrera e Garrido a si bien compris Rosalia, c'est qu'elle est aussi, avec Ramon Cabanillas, Lopez Abente et le tendre bucoliaste Anton Noriega Varela, sa vraie fille spirituelle. Sa magistrale étude sur l'œuvre poétique de Rosalia lui a valu, d'ailleurs, le grand prix littéraire décerné en 1925 par le *Diario Español* de Buenos-Aires. Ce fut là juste consécration d'un admirable talent.

En Portugal, l'âme poétique féminine la plus fraternelle que la poésie de Rosalia ait rencontrée est peut-être celle de Maria da Gloria Teixeira de Vasconcelos, dont les *Heures de Dieu* ont fait applaudir le pur talent tendrement mélancolique, et qui est la propre sœur du grand Teixeira de Pascoaes.

Lui aussi est le proche parent de Rosalia ; mais il ne doit presque rien au folklore, et peut-être, pour le mieux comprendre, faudrait-il méditer un peu avec Miguel de Unamuno sur les *Vérités arbitraires*, si opportunément traduites en français par Francis de Miomandre.

Tout ce que la froide et orgueilleuse logique laisse passer malgré elle à travers les mailles de son filet, tout cet *ineffable* qui participe de l'essence de la Vie et du Monde et que l'abstraction laisse évaporer ou détériore maladroitement, Teixeira de Pascoaes en fait l'élément primordial de son poème et, dans **Vie éthérée**, remaniée comme il a accoutumé de faire pour toutes ses œuvres, nous retrouvons le thème de *Jésus et Pan*, clef de sa pensée à la fois chrétienne et panthéiste, attentive aux jeux nuancés de la lumière et de l'ombre, et qui se plaît à méditer sur l'enlacement mystérieux de l'Amour et de la Mort. Teixeira de Pascoaes célèbre à la façon d'un mage extasié les ferveurs cosmiques qui président à la naissance des dieux et, contrairement à ce qu'il manifeste d'étrangement lunaire en la plupart de ses autres livres, il chante ici l'allégresse vibrante du soleil, le rire éternel de la lyre d'Apollon.

Tout mon être palpite, pleure, chante, irradie, crie et sanglote, s'écrie-

t-il. Il est prière et plainte, éclair, brouillard, vague de la mer, parfum, quand de ton visage allègre rose éclôt. Étoile, fleur, femme !

Et Teixeira de Pascoaes a composé là le plus bel hymne à la Femme et à l'Amour que je connaisse.

D'une forme plus stricte et moins riche, les poèmes délicats d'Anrique Paço d'Arcos: **Divine Tristesse**, célèbrent à la fois la mer et la montagne, les moulins, la nuit et le vent, ourdissent autour de gracieux symboles de nostalgiques variations, et la gerbe des sonnets qui termine le volume mérite de prendre place à côté des bons spécimens portugais du genre. Çà et là, au cours du précieux volume, se reconnaît l'influence de Pascoaes ; mais la personnalité du poète triomphe et elle sera de premier ordre, quand elle aura réussi à se tourner résolument vers la vie et à s'affranchir d'un certain verbalisme.

M. Sant'Iago Prezado est un poète de la nature, de la lumière et de la vie ; son inspiration est riche et diverse, sa forme est sûre et pleine de mouvement. Dans la voie ouverte par les *Simples* de Junqueiro, élargie par Affonso Lopes-Vieira et par Antonio Corrêa d'Oliveira, il s'engage avec bonheur, et son beau livre : **Entre les Feuilles**, nous offre, à côté d'exquises bucoliques, maintes variations lyriques sur la mer et sur la vie. Je salue ici, en Sant'Iago Prezado, l'âme des figures les plus marquantes de la nouvelle poésie portugaise. Voici un quatrain de lui qui me semble assez bien caractériser son art, par endroits enclin cependant à rechercher abusivement l'expression abstraite :

Soleil de mon pays, soleil radieux, — pareil à nul autre : au point du jour, un diamant — au tomber du soir, un rubis.

Depuis que l'Infant Dom Henrique imagina d'annexer la Mer au territoire portugais, la Muse de Lusitanie a pris deux visages: celui du Songe et de l'Aventure qui acclame les départs, celui du Regret et de la paix bucolique, qui symbolise les heureux retours. De même, tour à tour, deux politiques opposées se succédèrent au gouvernement, celle de l'exploitation coloniale et celle de la mise en valeur du sol métropolitain. Toutefois, depuis l'époque de Camoëns et des découvertes, jusqu'aux poèmes de notre contemporain Alberto Osorio de Castro, jusqu'aux récits japonais de Wenceslau de Moraes, la veine littéraire exotique s'était peu à peu stérilisée, — le Brésil mis à part. Mais voici qu'un

écrivain de sorte unique nous est maintenant donné : voyageur et poète, aviateur et narrateur plein de verve. M. le capitaine Sarmento de Beires, chantre inspiré de la *Symphonie du Vent* où abondent les impressions directes savamment musicalisées, renoue, dans le récit imagé de son raid aérien si mouvementé **De Portugal à Macao**, l'admirable tradition des chroniqueurs de sa race.

Nul récit n'est plus attachant, plus précis, plus vivant, plus sincère. C'est un admirable document de bonne foi et d'héroïsme, où défilent, vus de haut, des scènes et des paysages empruntés à toutes les parties du monde.

Séduit par la libre vie de chasse à travers les grands espaces africains, à travers les interminables forêts coupées de fleuves mystérieux, peuplées de bêtes farouches et d'animaux imprévus, le propre frère du poète Teixeira de Pascoaes, M. João Teixeira de Vasconcelos nous conte, de son côté, dans les *Mémoires d'un chasseur d'éléphants*, dix années d'aventures passionnantes, dix années fertiles en péripéties, en périls, en nuits passées à la belle étoile. La préface de Raoul Brandão nous vante le charme d'une visite à Travanca, où s'est retiré l'explorateur, et l'intérêt de sa conversation; mais le livre est écrit comme l'on parle, et tout y est palpitant, Voilà un grand Portugais. La poésie qui sommeillait en lui, il sut la vivre en action. Il aime se sentir seul au milieu d'immenses régions inexplorées, loin des mesquineries de la vie civilisée, ne comptant que sur lui-même et sur sa carabine. Et il découvrit que la solution de tous les grands problèmes philosophiques résidait dans un acte de courage. C'est un peu également le sens des essais et discours réunis par M. Santos Ferro sous le titre d'*Agni*, et qui sont pleins de belle ferveur en faveur d'une reconstruction morale du monde.

La grande réserve morale du peuple portugais, c'est son instinct poétique, base primordiale d'*éducation* véritable, que nulle *instruction* purement technique ne saurait remplacer.

Mémento. — Beaucoup de bruit s'est fait autour de *Mar alto*, la très moderne et très audacieuse pièce en trois actes de M. Antonio Ferro, interdite à la scène, pour ce qu'elle contient de vérité jugée intempestive. L'intention du dramaturge apparaît cependant comme hors de toute suspicion ; elle tend à faire éclater aux yeux de tous que toute liberté prise avec la morale entraîne la déchéance. Rien des soucis philosophiques d'Ibsen, rien de mystique non plus ; de la vie seulement, et

Antonio Ferro s'affirme, à côté de l'auteur de *Parmi les genêts* Carlos Selvagem, comme un futur maître de la scène. Nous reviendrons sur *Mar alto* pour l'analyser en détail : les meilleurs représentants de l'intellectualité portugaise ont, du reste, protesté en sa faveur.

Témoin Trindade Coelho, le conte rustique eut de longue date en Portugal de valeureux adeptes. José Castillo continue leur pieuse lignée, et tout son cher Minho natal revit pittoresquement dans les *Contas do meu rosario*. De même, dans les notes soigneusement documentées que M. Motta Cabral intitule *Ao Sol*, c'est tout le Ribatejo de la pêche aux anguilles, du Tage et des courses de taureaux qui nous est offert avec amour.

La personnalité devenue européenne d'Eça de Queiroz continue de provoquer l'éclosion de nombreux commentaires critiques. Nous dirons prochainement notre opinion sur divers ouvrages de cet ordre. Nous analyserons également *Sob a cinza do tedio* de M. Fidelino de Figueiredo et *O Direito da Mãe* de Mme Anna de Castro Osorio, deux romans de haute portée sociale et morale, ainsi que le monumental *Valverde*, de M. Henrique de Vilhena. Reçu de M. Agnia de Pina un cahier de beaux vers tour à tour émus et spirituels : *Palavras inuteis*, influencés d'Antonio Nobre, et les pages pieusement consacrées à la mémoire du grand *Theophilo Braga* par Mme Olga de Moraes Sarmento. Nous y reviendrons. Intensifiant son action, *Seara Nova* continue de donner large part aux question d'organisation politique et sociale. Lire au 7e fascicule de *Lusitania* les pages instructives que l'auteur des *Palavras Loucas*, M. Alberto d'Oliveira, consacre au *Nationalisme dans la littérature*, et la suite du *Poème du Cid*, par Affonso Lopes Vieira. La grosse revue *Terra do Sol* est le pendant brésilien de *Lusitania* ; elle fait large place aux choses portugaises et publie une magistrale étude sur l'œuvre poétique de Pascoaes. Une belle revue d'art, *Athena*, de Lisbonne nous offre de beaux vers signés Fernando Pessôa, Francisco Beliz, Ricardo Reis, des sonnets parfaitement œuvrés d'Henrique Rosa. En Galice, *Nos* et *A Nosa Terra* poursuivent leur action décentralisatrice et généreuse.

PH. LEBESGUE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Der Russisch-Japanische Krieg, 1. Hälfte, Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik. — Emil Ludwig : *Wilhelm II*, avec 21 portraits, Ernst Rowohlt, Berlin, 1925. — Maxime Gorki : *Lénine et les paysans russes*, Ed. Simon Kra.

Le tome XIX, 1 de la Grosse Politik, est consacré à la première partie de la **Guerre Russo-Japonaise**. Quand elle éclata en février 1904, Guillaume (dont l'un des actes les plus marquants

jusqu'alors était son fameux tableau : « Peuples de l'Europe, gardez vos biens les plus sacrés! ») montra une vive sympathie pour la Russie. Bülow dut lui rappeler que « Guillaume Ier et Frédéric II ne s'étaient pas cassé la tête pour les autres », à quoi le kaiser répliqua : « Vous parlez en homme d'Etat, moi je sens en souverain... Le Tsar compromet tous les grands monarques... Le péril jaune est le plus grand danger qui ait menacé la race blanche, le christianisme et l'Europe. Si les Russes reculent devant les Japonais, la race jaune, dans 20 ans, sera à Moscou et à Posen. » Guillaume observa donc « la neutralité la plus bienveillante possible à l'égard de la Russie. Je sais, écrivait-il le 11 août, que nous aurons un jour à lutter contre le Japon... Les Russes nous aideront alors. Mais il serait mieux qu'ils le rossent dès aujourd'hui. » Il sut d'ailleurs se faire payer sa neutralité par un traité de commerce avantageux (29 mars-28 juillet); Witte, qui le négocia vers le milieu de juillet, dit qu'en réalité sa mission consistait à souscrire aux exigences allemandes. On peut croire que l'utilité de céder fut aperçue plus clairement par Nicolas quand il reçut le 23 juillet un télégramme impérieux de Guillaume où celui-ci lui disait : « Un croiseur russe a arrêté le *Scandia*... C'est une violation nette du droit international et presque un acte de piraterie. Il est grand temps que les capitaines de vos prétendus croiseurs reçoivent des instructions de s'abstenir d'actes de ce genre, qui pourraient amener des complications internationales. » Tschirschky avait essayé de s'opposer à l'envoi de ce télégramme, mais le kaiser lui avait répondu : « Je veux donner au Tsar personnellement *une leçon*. » Elle dut être pénible à celui-ci, mais le principal pour lui à ce moment était de faire arriver la flotte de la Baltique à Port-Arthur avant la capitulation. Pour le trajet jusqu'en Chine, un traité fut conclu avec la ligne Hambourg-Amérique, dirigée par le célèbre Ballin : ses navires devaient fournir du charbon à cette flotte dans les ports où elle s'arrêterait. Protestations de la presse japonaise, inquiétude de Bülow, réponse de Ballin qu'il ne fournissait que du charbon anglais et qu'un tiers de ses navires étaient anglais. La presse anglaise n'en fit pas moins chorus avec la presse japonaise. Le 15 octobre, Rojestvensky prit la mer. Le gouvernement allemand avait été averti dès le 13 que « des agents japonais minaient le Sund et le Kattegat ». Il garda ce renseignement pour

lui. Mais Rojestvensky avait probablement reçu un avis analogue de son propre gouvernement et en était devenu nerveux. Dans la nuit du 21 au 22 octobre, sur le Doggerbank, il prit des pêcheurs de Hull pour des Japonais et les canonna. Explosion de fureur en Angleterre. La presse de ce pays avait déjà exaspéré Guillaume et Bülow par sa campagne contre la fourniture de charbon à Rojestvensky. Le 4 octobre, Bülow télégraphia d'exposer à Lamsdorff les conséquences d'une guerre anglo-japano-allemande :

Le gouvernement allemand ne pourrait éviter de conclure que les goûts belliqueux de l'Angleterre lui viennent de son entente avec la France, que celle-ci serait donc responsable de la perte des colonies, du commerce et des vaisseaux de l'Allemagne dans un combat inégal. *Dans ces circonstances, un règlement de comptes avec la France sur terre serait inévitable.*

Le 19 octobre, Romberg développa cette belle pensée à Lamsdorff qui l'écouta « avec un intérêt croissant », mais objecta que cette guerre lui paraissait bien lointaine et invraisemblable et termina en disant que Delcassé était si sage et si prudent qu'il n'y avait rien à craindre de son côté ». « J'ai cru devoir me contenter de ce remerciement de mon exposé », écrivit Romberg.

Cette réponse n'empêcha pas Bülow d'envoyer le 24 Holstein proposer à Osten-Sacken une alliance pour le cas où l'Angleterre voudrait empêcher les vaisseaux allemands d'apporter du charbon à Rojestvensky. Le 27, même offre dans un télégramme de Guillaume à Nicolas.

La Russie et l'Allemagne, lui disait-il, devraient faire face en commun à ce danger et auraient à rappeler ensemble à votre alliée la France ses obligations envers vous. Elle n'oserait dans ce cas-là esquiver son devoir envers son allié. Quoique Delcassé soit un anglophile enragé, il sera assez sage pour comprendre que la flotte anglaise est absolument incapable de sauver Paris.

Dans ces propositions, Lamsdorff vit surtout « l'effort constant de l'Allemagne pour troubler les relations amicales de la France et de la Russie », mais Nicolas lui écrivit le 29 :

Je ne suis pas entièrement d'accord avec vous. Vous verrez par ma réponse au télégramme de l'Empereur allemand que je suis très désireux de conclure actuellement un tel accord avec l'Allemagne et la France. Il affranchirait l'Europe de l'insolence démesurée de l'Angleterre et il serait dans l'avenir extraordinairement utile.

Et en effet, Nicolas avait télégraphié à Guillaume :

Pourriez-vous m'envoyer le projet de ce traité? *Dès qu'il sera accepté par nous, la France sera tenue de se joindre à son alliée.* Cette combinaison m'était déjà venue souvent à l'esprit. Elle signifie paix et repos pour le monde.

Le lendemain, Bülow envoya à Guillaume le projet de traité. « Les deux alliés, y était-il dit, feront cause commune afin de rappeler à la France les obligations qu'elle a assumées aux termes du traité d'alliance franco russe. » Mais avant que le kaiser l'eût expédié, Bülow lui demanda d'ajouter que le traité n'entrerait en vigueur qu'après que l'incident de Hull aurait été réglé.

Actuellement, disait-il, peut-être à cause de la conduite de Rojestvensky, les Français ne voudraient sous aucun prétexte marcher contre les Anglais... Le but que poursuit Votre Majesté : *séparer la France de l'Angleterre et l'attirer vers nous et vers la Russie,* ne serait pas atteint ; ce serait plutôt le contraire.

Peut-être est-ce cette addition qui permit à Lamsdorff de convaincre Nicolas que le but poursuivi n'était pas celui annoncé. En conséquence, il envoya à Guillaume le 7 nov. son contre-projet : il y promettait seulement « d'initier la France à l'accord et de l'engager à s'y associer comme alliée ». Cette modification fut acceptée à Berlin ; on y demanda en revanche des changements dans le texte proposé par Guillaume lui-même : 1° dans le préambule, aux mots : « afin de localiser autant que faire se peut la guerre russo japonaise », substitution de : « afin d'assurer le maintien de la paix en Europe » ; 2° addition d'un art. III disant que le traité resterait en vigueur tant qu'il n'aurait pas été dénoncé un an d'avance ; 3° la promesse de l'Allemagne « de ne pas s'associer à des tendances hostiles à la Russie » remplaçait « l'entente cordiale lors des négociations de paix entre la Russie et le Japon ».

Ces modifications étaient sans importance, mais les lettres et télégrammes du Kaiser (2, 12, 15, 17, 19 novembre) suaient l'hypocrisie. Celle du 17 nov. en particulier, où il excitait Nicolas à entrer dans l'Afghanistan, dépassait les bornes. Nicolas était un croyant, mais il n'était pas un sot. Lamsdorff réussit donc à lui persuader « qu'avant de signer le traité, il était bon de le laisser voir aux Français... [autrement], on semblerait le leur imposer (23 nov.) ».

Transmettant ce télégramme à Bülow, le Kaiser lâcha la bride à des divagations de son imagination, analogues à celles qui avaient donné à ses dernières lettres à Nicolas le caractère d'hypocrisie maladroite.

Le Haut Seigneur, disait-il, commence à avoir « froid aux pieds » pour les Gaulois. Il est si mou qu'il n'ose conclure un traité sans leur permission et par suite contre eux. Mais il est à mon avis nécessaire que Paris n'apprenne rien avant que le Petit Père ait signé, car une communication à Delcassé signifie un télégramme à Cambon et, le soir même, publication dans le *Times* et le *Figaro*... On ferait alors un tel tapage à Londres que le Petit Père apporterait peut-être au traité des modifications qui le rendraient sans valeur... Il a les reins faibles à l'égard des Gaulois à raison de ses emprunts...

J'ai reçu de Cœrper [l'attaché naval à Londres] avis... que l'on y parle d'écraser notre flotte pendant qu'elle est assez petite pour que l'Angleterre le fasse sans danger...

Les préparatifs de mobilisation de celle-ci sont poursuivis à haute pression...

Dans cette situation, le rappel dans les eaux anglaises de l'escadre de la Méditerranée serait un *casus belli*, car il devrait être considéré comme une menace directe. C'est aussi l'avis du chef de l'état-major.

Au reçu de cette lettre, dont la fin prouve que le Kaiser avait réellement à l'égard de l'Angleterre une crainte mal fondée, Bülow conseilla à son maître de tenir les pourparlers secrets et de ne faire preuve d'aucune nervosité à l'égard de l'Angleterre, ni du Tsar. Il lui fit en conséquence signer (26 nov.) un télégramme demandant le secret au Tsar. « Informer la France avant la signature du traité, y était-il dit, pourrait conduire à des catastrophes (parce qu'elle le révélerait pour empêcher qu'on le signe). Si tu ne crois pas pouvoir conclure sans son assentiment, mieux vaudrait pas de traité. »

Le 6 décembre, les journaux japonais ayant menacé les neutres qui violeraient leurs devoirs, Bülow fit demander à la Russie « de s'engager à soutenir de toutes ses forces l'Allemagne si celle-ci éprouvait des difficultés par suite de la fourniture de charbon ». Le lendemain, Guillaume adressa la même demande directement au Tsar. Avant d'avoir reçu cette lettre, Nicolas répondit à celle du 26 novembre ; il excusait son retard à répondre par ses nombreuses occupations (en réalité, il avait hésité et

avait même songé à en causer avec notre ambassadeur); il donnait les preuves qu'il avait eues du désir des Français « d'être en bonnes grâces aux yeux de leurs alliés », ajoutait qu'ils l'avaient toujours tenu au courant de leurs négociations avec l'Angleterre et de l'« entente cordiale » et demandait si on ne pourrait les informer « préalablement de l'arrangement exclusivement défensif à conclure et leur proposer de s'y associer ».

Le 11, Nicolas ayant reçu la lettre du 7, Lamsdorff causa avec l'ambassadeur Alvensleben de la demande de garantie. D'ailleurs, quoique déclarant « bien comprendre la situation de l'Allemagne », il ajouta qu'une attaque du Japon contre celle-ci lui paraissait bien invraisemblable. Les notes haineuses de Guillaume sur le télégramme annonçant cette conversation prouvaient combien ses sentiments pour la Russie avaient changé depuis qu'il savait que Nicolas voulait agir loyalement avec nous. Dans sa réponse le 12 à Alvensleben, Bülow précisa ce que devait être l'arrangement sous sa nouvelle forme : « l'Allemagne n'y contractera aucune obligation... Il ne concernera que le cas où elle serait attaquée par un tiers à raison de son bon vouloir envers la Russie. » Le même jour, Lamsdorff fit la déclaration demandée : « pour ce qui est de la question des fournitures de charbon, la Russie est décidée à faire entièrement cause commune avec l'Allemagne. »

Le 21 déc., Guillaume informa Nicolas qu'il persistait à croire qu'il valait mieux ne pas signer que nous en informer auparavant.

Le 25, Nicolas lui répondit qu'il croyait la déclaration du 12 suffisante. Le 28, Guillaume, envoyant cette réponse à Bülow, lui dit :

C'est un clair refus de conclure à l'insu de la Gaule, un résultat négatif après deux mois de travail honorable et le premier échec que j'aie personnellement essuyé. Espérons qu'il ne commence pas une série. L'Amérique et le Japon doivent être maintenant soignés davantage. Le second est indubitablement très piqué contre l'Angleterre et dans une situation élégiaque parce que tout ne va pas comme il le désire. *Paris devra recevoir un coup de griffe à l'occasion,* car il a sûrement eu vent de nos négociations et les a fait échouer. Delcassé est d'une satanée habileté et très fort. Avec le Bulgare, je suis comme une seule âme; il viendra pour mon anniversaire. Il est déjà initié au chemin de fer de Bagdad et va essayer d'y ramener les Fran-

çais. Il est très mécontent de l'Autriche et intrigue avec les Hongrois dont il dépeint la défection comme sûre lors de la mort de François-Joseph... Sa Majesté Britannique travaille avec des armes de l'époque du rococo.

Ainsi la France devait payer le refus de Nicolas de lui imposer l'alliance allemande.

ÉMILE LALOY.

§

Emil Ludvig, poète dramatique et romancier, auteur d'ouvrages de toute première importance sur Bismarck, Richard Dehmel, Gœthe, Rembrandt, Napoléon, vient de publier sur l'ex-Kaiser **Guillaume II** un gros volume d'un intérêt passionnant et que l'on peut croire définitif. Il est possible que d'autres publications apportent à ce portrait des corrections de nuances — quand un jour ceux qui si longtemps imitèrent de Conrart le silence prudent se décideront à parler ; en attendant, les sources où puise Emil Ludwig sont si abondantes et si authentiques, ses déductions psychologiques si sûres et si solidement étayées, que l'on a bien l'impression très nette de se trouver en présence d'un jugement sans réplique.

Et l'on souhaiterait à ce livre monumental la plus grande diffusion possible dans la profonde Germanie. Hélas! des millions d'Allemands continueront, après comme avant, à espérer en lui et en sa maison, ou en telle autre, n'ayant rien oublié ni rien appris.

L'ouvrage est dédié ironiquement *Den Untertanen*, aux Sujets. Il serait curieux de savoir si Guillaume II lui-même s'y est reconnu...

Après tout ce que l'on avait appris par les *Mémoires* de Bismark, les *Koepfe* de Harden et bien d'autres publications, surtout depuis la révolution de 1918, Emil Ludwig a jugé le moment venu, non pas encore d'écrire l'histoire de l'époque de Guillaume II, mais de tracer le portrait du personnage bruyant dont l'effigie apparaît ici pour la première fois déshabillée de la pompe et de tout le décor pseudo romantique où se complaisait sa vanité. Voici les principales *sources* : Actes diplom. du ministère des Affaires étrangères (*Die Grosse Politik der europäischen Kabinette 1871-1914*, Bd. I-XXV, Berlin 1921-1925); *Mémoires* de Bismarck, prince Philippe Eulenburg-Hertefeld,

baron Eckardstein, prince Hohenlohe-Schillingsfürst, prince Alexandre de Hohenlohe, Hellmuth von Moltke, Amiral Tirpitz, Waldersee, comte Zedlitz-Trützschler; les *Documents* allemands sur l'origine de la guerre; l'ouvrage de Lucius von Ballhausen sur les mémoires de Bismarck; celui de Bernhard Schwertfeger sur les responsabilités politiques et militaires durant l'offensive de 1918 (Bd II der vierten Reihe im Werke des Parlamentarischen Untersuchungsausschusses, Berlin 1925).

Preuve d'objectivité rare : l'auteur n'a demandé aucun renseignement aux adversaires du Kaiser : c'est merveille de voir ses « amis » porter sur lui des jugements monotones à force d'identité. Point d'anecdotes courantes, point de secrets d'alcôve ; par contre, l'auteur ne pouvait pas ne pas raconter l'histoire intime de son « héros », l'histoire intime risquant trop, dans le cas de Guillaume II, de devenir l'histoire tout court. Aussi ne saurait-on assez proposer aux méditations de tous les royalistes la leçon suprême de cette vie, telle que Ludwig l'a formulée lui-même en des termes que je me reproche de traduire (Préf. p. 10) :

On verra ici ce que peut devenir un jeune homme intellectuellement doué, mais physiquement dégénéré et animé des meilleures intentions, quand, après les dures expériences de sa jeunesse, il arrive subitement au pouvoir et ne trouve personne qui lui dise la vérité. C'est ainsi que la loi de succession peut trop tôt amener un jeune homme élevé d'après les principes périmés à un poste où, entouré seulement de courtisans, il est poussé à la présomption et à l'autocratie. On y reconnaît encore que l'avis et la volonté de ce prince furent décisifs, toute une génération durant, dans toutes les questions vitales de sa nation, qu'aucun problème capital, ni à la paix ni à la guerre, ne fut résolu, je ne dirai pas contre lui, mais seulement sans lui. Ainsi se dressera devant nous la figure d'un homme qui marque la fin d'une race solide, uniquement parce qu'il ne trouva dans son peuple aucune résistance qui eût pu le mûrir.

Vérités vieilles, dira-t-on ? Mais n'est-ce pas le rôle de l'historien digne de ce nom de découvrir, sous les apparences changeantes, les causes éternelles des éternelles erreurs ?

Emil Ludwig interprète les documents avec ce don d'intuition géniale grâce auquel l'historien de race éclaire brusquement jusqu'aux replis les plus secrets d'une personnalité humaine. Personnalité médiocre en somme, mais que le destin — le destin de l'Europe — a haussée jusqu'au tragique. L'histoire recommence

toujours : folie des Césars, atavisme, camarilla, cabales et intrigues de cour, solitude profonde du Maître parmi les égoïsmes prudents et cyniques, les ravages de la flatterie... Guillaume II aimait, dit-on, la paix : il serait plus juste de dire qu'il reculait devant les décisions extrêmes, dont la guerre. Or, sa vie durant, il n'a fait autre chose que de la rendre inévitable, par ses discours incendiaires, ses attitudes inutilement et naïvement provocatrices, ses lettres furieuses et contradictoires, la folle rivalité maritime avec l'Angleterre.

Naïvement encore, il croyait à la royauté de droit divin, tout en comprenant les tendances techniques et commerciales de son temps ; autocrate d'instinct et de tradition prussienne, il s'imaginait pouvoir tout faire par lui même, en plein xxe siècle. En fait de ministres, il ne supportait que des médiocrités et des flatteurs qui savaient habilement diriger à son insu ce caractère flou et faible malgré sa nature impulsive. C'était fatalement le règne du mensonge. Il n'est pas exagéré d'aller chercher des analogies dans Tacite : à tel point, pour plaire au Maître, les caractères s'avilissaient. Tout le monde tremblait devant lui, nul ne lui disait la vérité, sinon atténuée et avec d'infinies précautions oratoires. Le résultat de ce régime apparaît naturel, autant dans la politique intérieure que dans les relations internationales.

Etait-il au moins, comme la presse officielle le dépeignait, un travailleur acharné ? Sur ce point encore, Ludwig apporte toutes les précisions voulues. Déjà son précepteur Hinzpeter déplorait sa paresse. Livré sans résistance à des humeurs capricieuses, il ne tenait pas en place. Voyages, discours, entrées solennelles, discours, voyages, sans oublier les chasses impériales, voilà l'essentiel de son agitation hystérique. Ce n'est qu'avec des ruses d'Indiens que les ministres arrivaient à se faire écouter un quart d'heure sur les plus graves problèmes. Une vie de parade, toute en attitudes et en gestes, *Qualis Artifex* ! Au demeurant, tout étant calculé en vue de l'effet à produire, pas trace de vrai romantisme. Si banals que soient le mot et l'idée, Guillaume II ne fut qu'un comédien.

Il est vrai qu'il a une excuse autre que les criminelles flatteries des courtisans, des ministres et des journalistes officiels. Le dernier mot sur son caractère appartient à la pathologie. Né avec l'infirmité physique bien connue, Guillaume II, par ail-

leurs vaniteux et issu d'une famille de soldats, veut à tout prix marquer l'officier raide et énergique (*schneidig*); or, sachant sa réelle faiblesse, toute sa vie il a conscience de jouer en public un personnage qu'en réalité il n'est pas. C'est ce qui paralyse en lui l'énergie des décisions suprêmes, alors que toutes les fureurs déclamatoires de la parole et du geste sont déchaînées.

Une seconde excuse, c'est sa jeunesse dure et sans amour, son père et sa mère le haïssant positivement : il est vrai qu'il le leur a bien rendu. Sa vie conjugale ne présente aucun intérêt : elle fut monotone et froide. Ludwig examine de très près l'étrange amitié de Guillaume II et du comte Philippe d'Eulenburg : trouble sans plus, elle ne semble pas lui avoir livré tout son secret.

On ne peut pas lire ce gros livre d'un trait, comme on le voudrait. En maints passages on s'arrête songeur, en d'autres on revient sur ses pas, croyant avoir rêvé. De quoi est faite la destinée des peuples ! Et l'on ne peut s'empêcher de songer à l'avertissement que Thiers, à la fin de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, adresse à ses lecteurs.

M. ESCH.

§

Le livre de Maxime Gorki : **Lénine et les paysans russes** se compose de deux articles, l'un consacré à Lénine, l'autre aux paysans russes. Le portrait de Lénine est tracé de main de maître, mais, poète, Gorki exagère quelque peu, quand il vante les vertus, la sentimentalité et la douceur de son héros. A-t-il donc oublié que Lénine régnant, en réponse à l'assassinat du chef de la *Tché Ka* Ouritzty, cinq cents bourgeois furent exécutés en une nuit, dans les prisons de Pétrograd ? Mais l'admiration que Gorki a vouée à Lénine l'emporte sur tout le reste, il écrit :

Pour moi, personnellement, Lénine n'est pas seulement une incarnation étonnamment parfaite de la volonté tendue vers un but que nul autre avant lui n'avait osé envisager pratiquement ; il est à mes yeux un de ces justes, un de ces hommes de volonté, et de génie monstrueux, quasi légendaires, surgissant inopinément dans l'histoire russe, tels que Pierre le Grand, Michel Lomonossov, Léon Tolstoï et autres de même envergure. Je pense que de tels hommes ne peuvent exister qu'en cette Russie dont les mœurs et l'histoire évoquent toujours dans mon esprit Sodome et Gomorrhe.

Pour moi Lénine est un héros de légende, il est l'homme qui a arra-

ché de sa poitrine son cœur brûlant afin d'éclairer de sa flamme la route qui conduira les hommes hors de l'abject chaos contemporain, hors du marécage putride et sanglant de « l'étatisme » étouffant et décomposé.

C'est plutôt un portrait de Lénine intime que nous trace Gorki, qui avoue du reste n'avoir jamais eu que de l'aversion pour la politique, parce que « en politique on a fait du mensonge et de la calomnie une méthode légitime ».

Gorki dit que Lénine était Russe de la tête aux pieds ; il avait la malice de Vassili Chouiski, la volonté de fer du Protopope Avakoum, la rectitude, indispensable à un révolutionnaire, de Pierre le Grand. Parmi plusieurs observations rapportées par Gorki il est intéressant de noter la divergence de vues entre lui et le dictateur. Lénine était convaincu que c'est le peuple, la masse, qui sauvera la Russie et sortira le pays victorieux de la tourmente actuelle. Gorki, lui, compte pour cela sur les savants, les intellectuels et les ouvriers, parce que, dit-il, le paysan en est encore à l'individualisme animal et que l'émotion sociale lui fait totalement défaut.

Le chapitre sur les paysans est beaucoup moins intéressant. Gorki n'a pas une très haute opinion d'eux: le peuple veut manger le plus possible et travailler le moins possible ; il veut avoir tous les droits et aucun devoir. Le paysan russe est convaincu que l'anarchie est un état naturel ; l'instinct nomade existe toujours en lui et il considère le travail de la terre comme une malédiction de Dieu :

Mais où donc est ce paysan russe bon et réfléchi, écrit Gorki, cet infatigable chercheur de vérité et de justice dont la littérature russe du XIXe siècle parlait à l'Univers en termes si beaux et persuasifs ?

Dans ma jeunesse j'ai avec persévérance cherché un tel homme dans les villages de la Russie et je ne l'ai pas trouvé. J'y ai rencontré un réaliste sévère et madré qui, lorsque c'est son avantage, affecte admirablement d'être simple. De sa nature il n'est pas bête et il le sait bien. Il a créé une quantité de chansons tristes, de contes grossiers et cruels, des milliers de proverbe en lesquels s'incarne l'expérience de sa vie pénible. Il sait que « le moujik n'est pas bête, mais c'est le mir qui est sot » et aussi que « le mir est puissant comme l'eau, mais bête comme un cochon ».

Il dit : « Ne crains pas les démons, crains les hommes. » « Frappe les tiens, les étrangers te craindront. »

Il n'a pas une tres haute opinion de la vérité : « La vérité ne nourrit pas. » « Qu'importe le mensonge si tu vis grassement ? » « L'homme vrai est aussi nuisible qu'un imbécile. »

Se sentant capable de n'importe quel travail il dit : « Frappe un Russe, il fera une montre. » Et il faut frapper — parce que « on a du courage pour manger, on n'en a pas pour travailler ».

Ainsi Gorki ne partage pas, touchant les paysans, l'opinion de toute la littérature russe du XIXe siècle qui magnifiait le moujik, ni même celle du XXe. Quant au gouvernement des Soviets, il nourrit la crainte que le paysan russe ne fasse une autre révolution — paysanne, qui ébranlera tous les principes communistes et rétablira dans toute sa force le droit de propriété.

J.-W. BIENSTOCK.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Luc-Benoist : *Les tissus, la tapisserie, les tapis*. Avec 24 planches ; Rieder. 12 »

Gabriel Mourey : *L'art décoratif*. (Histoire générale de l'art français de la Révolution à nos jours, tome III). Nombreuses reproductions ; Librairie de France. « »

Pierre Kovalewsky : *N. S. Leskov, peintre méconnu de la vie nationale russe* ; Presses universitaires. 20 »

Esotérisme

P. Camille Revel : *Le hasard, sa loi et ses conséquences dans les sciences et en philosophie*, suivi d'un essai sur la *Métempsychose d'espèce basée sur les principes de la biologie et du magnétisme physiologique* ; Durville. 1 »

Finance

César Ancey : *Les risques du crédit. L'assurance des crédits commerciaux* ; Librairie de droit et de jurisprudence. « »

Philippe Lamour : *Formules de contrats usuels en francs-or* ; Nouv. Libr. Nat. 10 »

Geographie

Emm. de Martonne : *Traité de géographie physique*. Tome II : *Le relief du sol* ; Colin. 60 »

Emile Saillens : *Toute la France, sa terre, son peuple, ses travaux, les œuvres de son génie* ; Larousse. « »

Histoire

Docteur Cabanès : *L'enfer de l'histoire. Les réprouvés et les calomniés*. Avec 34 illust. Albin Michel. 12 »

Gilbert Chinard : *Les réfugiés huguenots en Amérique* ; Belles-Lettres. 10 »

Gustave Glotz et Robert Cohen : *Histoire ancienne*, 2e partie : *Histoire grecque*. Tome I : *Des origines aux guerres puniques* ; Presses universitaires. 40 »

Littérature

Barbey d'Aurevilly : *Disjecta membra*. (Les textes, n° 7) ; La Connaissance, 2 vol. 60 »
Léon Bopp : *H.-F. Amiel*, essai sur sa pensée et son caractère d'après des documents inédits ; Alcan. 30 »
Bucoliques grecs. Tome I : *Théocrite*. Texte établi et traduit par Ph.-E. Legrand ; Belles-Lettres. 25 »
Albéric Cahuet : *Moussia ou la vie et la mort de Marie Bashkirtseff* ; Fasquelle. « »
Georges Clemenceau : *Démosthène*. (Coll. Nobles vies, Grandes œuvres). Avec 3 grav. et 1 carte ; Plon. 6 »
Pierre Coutras : *Chez les sauvages*, critiques et polémiques, I ; Edit. Pro Arte. 6 »
Henri Girard : *Le centenaire du premier cénacle romantique et de la « Muse française »*. Avec 8 portraits ; Presses françaises et Belles-Lettres. 8 »
Marius Ary-Leblond : *Le roman colonial* ; Rasmussen. 2 50
Paul Lesourd : *La terre et les morts de Maurice Barrès* ; Edit. Spès. 3 75
Jean Lorédan : *Brigands d'autrefois : La Fontenelle, seigneur de la Ligue*, 1572-1602. Avec 10 gravures ; Perrin. 15 »
François Mauriac : *Le jeune homme*. (Coll. Les âges de la vie) ; Hachette. 5 »
Marcel Nadaud et Maurice Pelletier : *Les morts mystérieuses* ; Edit. Georges Anquetil. 15 »
Philotée O'Neddy : *Feu et flamme*, publié avec une introduction et des notes par Marcel Hervier, suivi de la correspondance inédite de Théophile Dondey et Ernest Havet ; Presses françaises et Belles-Lettres. 10 »
Albert Pauphilet : *La roue des fortunes royales ou La gloire d'Artus, empereur de Bretagne*, d'après les textes anciens ; Piazza. » »
Genès Pradel : *Madame de Sévigné en Bourbonnais, ses séjours à Vichy et à Bourbon-l'Archambault*, Libr. Lebienheureux, Montluçon. 10 »
Armando Santanera : *L'apparition de Béatrice*, commentaire au xxx° chant du *Purgatoire* ; Lamertin, Bruxelles. « »
Virgile : *Enéide*, livres I-VI, texte établi par Henri Goelzer et André Bellessort ; Belles-Lettres. 18 »

Musique

Guido M. Gatti : *Le Barbier de Séville de Rossini*, étude historique et critique, analyse musicale ; Mellotée. 5 »
Guy de Pourtalès : *La vie de Franz Liszt* ; Nouv. Revue franç. 9 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Louis Barras : *Souvenirs d'un médecin sur la plus grande guerre* ; Maloine. « »
Robert Lansing : *Mémoires*, édition française par Louis-Paul Alaux ; Payot. 20 »

Pédagogie

Amiel : *Principes généraux de pédagogie* publiés pour la première fois avec une introduction par Léon Bopp ; Alcan. 10 »

Philosophie

Dr R. Laforgue : *Le rêve et la psychanalyse*. Introduction de M. le Dr Hesnard ; Maloine. « »
R. Le Senne : *Introduction à la philosophie* ; Alcan. 20 »

Poésie

Jean Bach-Sisley : *Vitres et vitraux* ; Pensée latine. 6 50
Florent Derieux : *La lampe qui veille* ; Imp. Pailhé, Paris. 20 »

Politique

Olivier d'Etchegoyen : *Pologne, Pologne...* ; Delpeuch. 10 »

Questions juridiques

Marcel Nadaud et André Fage : *Les grands drames passionnels. De Casque d'Or à Mata-Hari* ; Edit. Georges Anquetil. 15 »

Louis Sadoul : *Les crimes des « Cardinaux » (Vittel-1804)*. Préface de M. Henri-Robert ; Albin Michel. 9 »

Questions militaires

Lieut.-Col. Clément Grandcourt : *Nos indigènes nord-africain dans l'armée nouvelle* ; Berger-Levrault. 4 »

Questions religieuses

Divers : *Ce que je sais de Dieu*, enquête. (Coll. Les Cahiers contemporains) ; Edit. Montaigne. 15 »

Georges Goyau : *Qu'est-ce que la vérité ?* correspondance entre le

Dr Raymond Penel et Noémi Regard ; Perrin. 9 »

Félix Sartiaux : *Foi et science au moyen âge*. (Coll. Christianisme) ; Rieder. 9 »

Roman

Mathilde Alanic : *Quand le cœur parle*; Flammarion. 9 »

André Armandy : *Terre de suspicion* ; Tallandier. 7 50

Fernand Batel : *La cité du rêve*; Edit. de l'Aloès, Nice. « »

Paul Brulat : *Ne forçons pas notre talent* ; Rasmussen. 7 50

Louis Chaffurin : *Un homme seul*; Flammarion. 9 »

Henry Champly : *Le goût du sang*; Baudinière. 8 25

Alphonse Daudet : *Le Nabab*. Illust. de Renefer ; Flammarion. 16 »

Charles Derennes : *Mouti, chat de Paris* ; Albin Michel. 9 »

Neel Doff : *Campine* ; Rieder. 9 »

Jean Dorsenne : *Le nouveau Dominique*. Préface de Francis Carco ; Monde moderne. « »

Edouard Dulac : *Mon curé dans les vignes* ; Edit. de France. « »

Henri Duvernois : *Une dame heureuse* ; Flammarion. 9 »

Erckmann-Chatrian : *Contes fantastiques*. Avec une préface de P. Saintyves et suivi de quelques mot sur l'esprit humain. Dessins de Robert Lanz ; Nourry. « »

André Foucault : *Lisbeth ou la perversion intellectuelle* ; Fayard. 9 »

Jean Franck : *L'enfant* ; Croville, 20, rue de la Sorbonne, Paris. 10 f

Rider Haggard : *La fille de la sagesse*, traduction de Henri Demeurisse et Edmond Renoir ; Crès. 9 50

Armand Mercier : *L'aventure amoureuse de Pierre Vignal* ; Edit. de France. « »

Robert-R. Mélais : *L'envers de la bête* ; Figuière. 9 »

F. Mostacci : *Graziella et Fanino*; Figuière. 9 »

Maurice Pottecher : *Un d'eux, nommé Jean* ; Edit. Snell. 9 »

Rachilde : *Monsieur Vénus*, précédé d'une préface et d'une lettre inédite de Maurice Barrès ; Flammarion. 9 »

Elissa Rhaïs : *Le mariage de Hanifa* ; Plon. 9 »

H.-G. Wells : *Mariage*, traduit de l'anglais par P. Hollard et M. Lefebvre ; Payot. 14 »

Sciences

Robert Mirabaud : *Charles Henry et l'idéalisme scientifique*. Préface de Charles Henry. Appendice sur ses travaux par Victor Delfino ; Fischbacher. 6 »

A. Tresse : *Eléments de géométrie analytique*; Colin. 7 »

René Verneau : *Les origines de l'humanité*. Avec 59 pl. en héliogravure ; Rieder. 15 »

Sociologie

Pierre Clerget : *Les industries de la soie en France* ; Colin. 6 »

Marcel Nadaud et André Fage : *L'armée du crime* ; Edit. Geor-

ges Anquetil. 15 »
Jean Piot : *Comme je les vois* ; Kra. » »
Y. Pomeril : *La civilisation, son avenir* ; Presses universitaires. 12 »

Sports

Faes et Mercanton : *Manuel du skieur;* Payot. 10 »

Théâtre

Pierre Valin : *Les dolents*, poème dramatique en 6 actes ; Delpeuch. 7 »

Varia

J.-W. Bienstock et Curnonsky : *Le bonheur du jour*, recueil d'anecdotes et bons mots de tous genres ; Editions Crès. 9 »
E. Pitois : *La photographie, premiers éléments à la portée de tout amateur* ; Delagrave. » »

Voyages

Robert Chauvelot : *Iles de Paradis : Ceylan, Java, Tahiti.* Avec de nombr. illustrations ; Berger-Levrault. 25 »
Gustave Coquiot : *L'invitation au voyage : La terre frottée d'ail.* Avec 77 dessins inédits de Raoul Dufy ; Delpeuch. 20 »
Ch. Dombre : *Six jours en pays camisard* ; Berger-Levrault. 5 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Le comte de Comminges et la « Zone dangereuse ». — Une rue Louis Pergaud à Paris. — A propos de « Francion ». — Finances et bon sens. — La maison de Mélingue. — A propos du serment fiscal. — Le folklore de la taupe. — Strada. — Une survivante d'Ekaterinenbourg. — Encore un projet oublié : Un monument à Mme de Staël. — Errata. — Le sottisier universel.

Le comte de Comminges et la « Zone dangereuse ». — A la suite de la publication, dans le *Mercure de France*, du 1er février, de l'étude sur M. de Comminges par M. Pierre Lièvre, celui ci a reçu, du Dr Charles Daujat, une intéressante lettre qui précise plusieurs points de la *Zone dangereuse*.

J'avais été très intéressé, écrit le Dr Daujat, par la lecture de la *Zone dangereuse*, quand elle parut au *Mercure*. Je revivais les premiers mois de la guerre, passés avec les zouaves à Tracy-le-Val ; j'avais reconnu la vie de Compiègne et la vie dans les villages de la Forêt ; j'avais cru reconnaître le village de Saint-Jean-aux-Bois comme résidence du maire au visage d'Henri IV. J'avais noté les erreurs géographiques destinées à tromper le lecteur."

Dans les « Echos » du *Mercure* du 1er décembre je vois que le comte de Comminges était maire de Clairoix. Or, en consultant mes notes de campagne, je constate que j'ai cantonné à Clairoix, avec mon bataillon, le 13 septembre 1914, et je me souviens que ce village avait été épargné parce que le maire, ancien officier, parlant l'allemand et connaissant les Allemands, en avait imposé aux envahisseurs. Deux soldats allemands avaient été fusillés, accusés de viol, et pourtant dans la région, à Choisy-au-Bac, les Allemands avaient mis le feu et, à Compiègne, ils avaient été très exigeants...

Le Dr Charles Daujat termine en demandant quelques renseignements bibliographiques complémentaires sur le comte de Comminges. Nous lui indiquerons : les *Esquisses critiques* (2e série), de M. Pierre Lièvre (Le Divan, édit. 1924) ; l'*Annuaire international des Lettres et des Arts* (1922-1923) et la dernière édition du *Qui êtes-vous* (1924) ; une notice de Léon Treich dans l'*Eclair* du 22 novembre 1925 et un article de M. Jean-Louis Vaudoyer dans les *Nouvelles littéraires* du 28 novembre 1925.

§

Une rue Louis Pergaud à Paris. — M. Léon Riotor, conseiller municipal, vient de déposer au Conseil municipal de Paris une proposition tendant à faire attribuer le nom de Louis Pergaud à une voie nouvelle. On sait que l'auteur de *la Vie des Bêtes*, après avoir été instituteur, avait été employé de la Ville de Paris. La proposition de M. Léon Riotor, qui contient un exposé fort bien fait de la vie et de l'œuvre de Louis Pergaud, se termine ainsi :

C'est une figure qu'il convient de fixer en relief, de dresser en exemple aux futures générations.

Vous vous rappellerez, Messieurs, qu'il est en votre pouvoir de le faire sans débaptiser de rue au nom traditionnel ou historique, en respectant votre vote déjà lointain, mais si nécessaire, d'attendre plus de cinq années après la mort d'un homme pour magnifier son nom, puisque Pergaud a été tué en 1915, voici onze ans, puisqu'il y aura bientôt dans notre périphérie de nombreuses voies nouvelles sur les zones désaffectées, en adoptant le projet de délibération suivant :

« Le Conseil,

« Sur la proposition de M. Léon Riotor,

« Délibère :

« Le nom de Louis Pergaud, instituteur et conteur rustique, sera donné à une voie publique nouvelle de la Ville de Paris. »

§

A propos de « Francion ».

Paris, le 16 février 1926.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre de répondre à M. Emile Magne qui, dans la « Revue de la quinzaine » (du 15 février), a contesté l'opinion de Pierre Louys sur *Francion* exposée dans mon article du *Mercure de France*, le 15 janvier dernier.

Avant de réfuter à mon tour M. Magne, permettez-moi une petite remarque : M. Magne m'appelle d'abord le « bibliographe », puis le « disciple émerveillé », qualificatifs flatteurs dont je lui sais gré, mais qui remplacent imparfaitement mon nom. Il le connaît tout aussi bien

que je connais le sien, si j'en juge par le nombre considérable de volumes dédicacés que nous avons échangés. A quoi attribuer ce manque de courtoisie, ce dédain de grand seigneur de lettres à mon égard ?

Sa méchante humeur contre Pierre Louys et moi a une cause et il est nécessaire de la rappeler ici. Elle explique le ton de son attaque. M. Magne ne pardonne pas à P. Louys d'avoir mis en pleine lumière le rôle joué par Scarron dans le *Procès de l'Ecole des Filles* voir *Mercure de France*, 1er août 1925) et il me fait grief d'avoir prouvé que Villarceaux peintre du nu, suivant lui, n'a jamais tenu palette ni pinceau (voir *Revue des Etudes historiques*, décembre 1925).

Malheureusement M. Magne est aussi mal inspiré dans sa défense de Sorel qu'il l'a été dans ses affirmations si catégoriques au sujet de Scarron et de Villarceaux.

L'argument de P. Louys est celui-ci (je le rappelle): Un jeune homme de dix huit à vingt ans ne peut être l'auteur du premier roman de mœurs français, roman supposant des qualités d'observation qui sont le fait de l'âge.

Que répond à cela M. Magne ? Il disserte agréablement sur le « jouvenceau » et énumère les publications de Sorel jusqu'en 1622, énumération qu'il a puisée dans mon article ; mais il se garde bien de dire comment *Francion* peut s'y intercaler ! Sur ce point capital notre contradicteur est muet comme une carpe.

Pour expliquer le libertinage d'idées et de mœurs de *Francion* qui est une exception dans les œuvres de Sorel, M. Magne en fait un disciple de Théophile ! Où M. Magne qui répugne aux hypothèses et qui réclame texte et documents a-t-il pris cette assertion ? Il serait bien embarrassé de le dire ; elle est sortie tout entière de son cerveau. Si le nom de Sorel se rencontre en 1623 dans le *Ballet des Bacchanales* avec celui de Théophile (chassé de France en 1619), il y est également en compagnie de ceux de Du Vivier, Saint-Amand et Boisrobert qui n'ont jamais été des libertins !

Qu'oppose ensuite M. Magne aux aveux de Sorel ? Rien. Il n'y fait aucune allusion Et cependant Sorel a déclaré que « c'estoit (*Francion*) un enfant exposé et abandonné qui n'avoit aucun père qui en prist le soin.... » en précisant qu'il « confessera bien que s'il y a quelque chose de picquant dans ce livre ç'a esté luy qui l'y a inséré lors que l'impression en a été faite la *seconde fois*... »

Enfin la curiosité de M. Magne n'a pas été éveillée par le soin que prend Sorel d'attribuer en 1633 le *Francion* à Moulinet, etc., etc... A ses yeux, toutes questions auxquelles il ne peut répondre sont oiseuses et sans importance.

En vous remerciant, Monsieur le Directeur, de l'insertion de cette lettre dans le *Mercure*, je vous prie, etc.

FRÉDÉRIC LACHÈVRE.

§

Finances et bon sens.

Paris, le 16 février 1926.

Monsieur le Directeur,

L'article de M. de Boubée, *Finances et bon sens*, publié dans le *Mercure* du 15 février, contient beaucoup de bonnes choses ; il en contient aussi, à mon avis, quelques-unes fort mauvaises, notamment à propos de l'inflation et de la déflation.

« Le procès de l'inflation, dit M. de Boubée, n'est plus à faire. » Si ! il est encore à faire, l'article de M. de Boubée lui-même le prouve, puisqu'il admet encore la possibilité du recours à l'affreuse et mortelle morphine de la planche à billets.

Sans doute, il ne veut qu'une inflation *restreinte*. « Une inflation restreinte, dit-il, réalisée dans certaines conditions, n'entraîne pas forcément une dépréciation corrélative de la monnaie. » Nous connaissons l'antienne. Nous savons où mènent les inflations *restreintes*. A chaque inflation nouvelle, si restreinte qu'elle fût, nous avons vu s'accentuer la chute du franc. Une nouvelle inflation *restreinte* le précipiterait dans des profondeurs d'où il ne se relèverait jamais. M. de Boubée a-t-il perdu de vue l'engrenage inexorable pour lequel *l'inflation appelle l'inflation* ? Voilà un an que, tous les trois mois, nous en faisons l'expérience : cela ne suffit donc pas ?

« Tout le problème, dit M. de Boubée, réside dans une question d'opinion publique et dans une question du taux d'inflation :» Le taux d'inflation, cela ne se fixe pas : *l'inflation est forcément illimitée.* L'opinion publique, elle, elle est fixée. A l'exception des mercantis, des trafiquants louches, des intermédiaires à la n^e puissance et des métèques de tout acabit qui se sont abattus sur la France comme un vol de corbeaux, il n'y a personne qui ne soit convaincu que toute inflation nouvelle donnerait le signe de la ruine totale et définitive de notre monnaie, en d'autres termes, de l'immense banqueroute que l'Allemagne et la Russie ont connue.

Eh bien ! tant qu'il y a une lueur d'espoir d'éviter à la France un tel désastre, il faut lutter ! Lutter pour la mise hors de combat définitive de la planche à billets. Lutter pour la *revalorisation du franc* et pour la *déflation progressive*, seules solutions honorables. Le chemin sera dur et pénible ? Oui, mais le salut est au bout. Toute autre voie mènera au désastre complet, sans nous épargner aucune souffrance.

Veuillez agréer, etc.

CAMILLE VALLAUX.

§

La maison de Mélingue. — Un écho du *Mercure de France* (15-X 1920) a décrit le grand pavillon de style anglais, à un étage, qui avait été édifié, en 1846, par l'acteur Mélingue, 22 et 24, rue Levert, à Belleville.

On espérait que la ville de Paris, légataire universelle de Georges Mélingue, le dernier des enfants de l'artiste (Georges Mélingue est mort le 11 janvier 1914), pourrait conserver cette jolie maison.

Les quatre ateliers semblaient devoir être utilisés comme dortoir dans la fondation à créer : un asile destiné à recueillir des petits indigents du quartier. Le jardin possédait encore quelques beaux ardres et aurait été facilement transformé en parc pour les enfants.

On a préféré démolir la maison, très solide encore, pour lui substituer une légère bâtisse bien banale. Et, par la même occasion, on a commencé à abattre quelques arbres. Cet aimable coin du vieux Belleville ne sera bientôt plus qu'un souvenir. — L. DX.

§

A propos du serment fiscal. — Le serment fiscal vient d'être voté par la Chambre. Signalons à ce propos et sans commentaire un article de la revue *Etudes*, dirigée par les jésuites.

> Le serment fiscal sera bientôt exigé, en sus de la déclaration ordinaire, quand il s'agit de valeurs déposées à l'étranger. Nous rappellerons que ce serment est nul au sens religieux et que dès lors il ne porte même son nom que par usurpation. L'Etat moderne français n'est en droit d'exiger (parce que laïque) qu'un rite profane. Ce rite peut donner une certaine solennité à l'affirmation qui l'accompagne, *il ne saurait porter à la conscience une nouvelle et spéciale obligation*.

Et si malgré cette tranquillité de conscience en ce qui concerne le serment on avait néanmoins des scrupules au sujet du mensonge, l'auteur ajoute que le mensonge « est parfois nécessaire et que les lèvres ne laissent alors échapper *qu'une enveloppe verbale et vide* ». Ces citations sont extraites de l'article signé Henri du Passage, paru dans le numéro du 20 janvier 1926. — P. L. C.

§

Le folklore de la taupe. — En réponse à une question posée dans une chronique de folklore, relative à l'extension géographique des emplois de la taupe dans la magie et la médecine populaires, j'ai reçu deux réponses qui semblent en opposition avec la théorie de Max Hœfler de la Taupe-Totem d'une certaine tribu gauloise.

Voici d'abord un document espagnol, communiqué par le Dr Herber :

Por ser mano, se hizo desde entonces firme la superticion de la « mano de tejon », que juntamente con la *higa* se llevo luego, en todo el siglo XVII y en el XVIII : vinculandose de tel suerte en ambas formas el concepto de amuleto, que el *Diccionario de la Lengua* acabo por definir *Higa* que era « la mano derecha cortada al topo o tejon, o una pieza de azabache en figura de mano »... (G. S. de Osma, *Catalogo de azabaches compostelanos*, etc., Madrid 1916, p. 51.)

Il y avait donc, au moins dans certaines régions de l'Espagne, des amulettes tantôt en jais et en forme de main, tantôt faites d'une patte de taupe ou de blaireau, qui portaient le nom générique de *higa* et qui correspondaient, comme usage, aux « mains » magiques napolitaines modernes et romaines anciennes. Le fait curieux est ici la confusion sur la base de la couleur entre objets d'origine différente.

De Normandie, et plus précisément du pays de Caux, me parvient une lettre intéressante que je donne en entier (en regrettant que son auteur exige l'anonymat), et qui prouve que l'usage magique de la taupe dépasse au nord les limites assignées par Max Hoefler :

Dans mon coin du pays de Caux, c'est-à-dire dans les communes de Gonneville-sur-Scie, Notre-Dame-du-Parc, Saint-Crespin, Heuglaville-sur-Scie, il est de tradition que les dents de la taupe préservent du mal de dents : aussi un grand nombre de paysans, surtout parmi ceux d'un certain âge, portent sur eux des mâchoires de taupe et le remède est, paraît-il, souverain. J'ai pu contrôler le fait *de visu* et l'ai entendu mentionner depuis mon plus jeune âge. Il n'est pas à ma connaissance de rite spécial pour la prise et l'exécution de l'animal.

Il est aussi dit que toute dent d'animal sauvage, tel que fouine, putois, chat, lapin, etc., *trouvé mort*, possède la même propriété que la dent de taupe ; mais je n'ai jamais vu que des porteurs de dents de taupe.

Voulez-vous me permettre de vous signaler une autre particularité, qui est peut-être locale : la corde ou la ficelle qui a emballé des feuilles de tabac, ou même entouré des paquets de tabac, a la propriété, si on la porte directement sur la peau autour de la ceinture, d'empêcher le mal des reins. Aussi un grand nombre de paysans des environs de Dieppe porte-t-il une corde autour des reins, corde provenant de la manufacture de tabacs de cette ville. J'ai constaté le fait peut-être des centaines de fois.

L'usage de la corde, ou même d'une simple ficelle, autour des reins, de la cheville, du poignet, etc., est pour ainsi dire universel, l'idée étant, soit que ce cercle maintient magiquement les muscles et les os en place, soit que la force de résistance du chanvre tordu se transmet aux muscles, que le peuple s'imagine en effet formés de fibres tordues et qui peuvent se « nouer ». Mais nouveau est, du moins pour moi, le détail du tabac, qui ne peut manifestement remonter au delà de la fin du XVIe siècle. Connaît on d'autres parallèles de ce détail ? Paul Sébillot, dans son *Folklore de France*, en 4 volumes, ne parle même pas de cette plante à l'index ; il donne par contre de nombreux renseignements sur l'em-

ploi magique de la taupe qu'il est par suite inutile de reproduire ici. On ajoutera pour la Provence : Bourrilly : *Vie populaire des Bouches du-Rhone*, qui reproduit à la pl. VIII une patte de taupe magique et un sachet portant des pattes de taupes cousues aux quatre coins, employé contre les convulsions et autres maladies des enfants (p. 103).—A. V. G.

§

Strada. — A la suite de l'article, jusque là demeuré inédit, de René Ghil sur Strada publié par l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 10 octobre 1925, M. Louis Mandin a consacré à ce « méconnu » oublié par quelques-uns, « ignoré » du plus grand nombre, des notes intéressantes dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1926.

Ce Strada, dont on chercherait en vain le nom dans le *Guide bibliographique* de Hugo P. Thieme, a pourtant fait, en 1891, l'objet d'un volume de M. Jean-Paul Clarens, intitulé *Un grand Ignoré*, et cette même année, la *Revue Encyclopédique*, sous la signature d'Alcide Bonneau, esprit entre tous curieux, analysa quatre de ses recueils (p. 154-159).

Cette étude était précédée d'un « chapeau » signé H C... et accompagnée d'un portrait et d'un fac similé.

Dans le *Mercure* d'avril 1898 (p. 245), après Gourmont, M. Louis Dumur portait sur Strada et son œuvre ce jugement qui semble devoir être tenu pour équitable :

> *Don Juan*, par M. J. Strada. Il est difficile de parler de Strada ; c'est un homme d'une autre époque (en arrière et non en avant). En somme, cet immense effort ne parvient pas à intéresser. Et puis il y a la forme, si rudimentaire dans son athlétisme : gigantesque improvisation.

Laissant de côté la valeur littéraire des innombrables vers de Strada, un des volumes de souvenirs d'un de ses éditeurs, Maurice Dreyfous, qui témoignait pour sa mémoire un louable enthousiasme, répond à la question que posait M. Louis Mandin : « Que sont devenus ces tableaux allégoriques, par lesquels le peintre illustrait l'*Epopée humaine* de l'écrivain ? »

Toiles et manuscrits auraient été détruits par la famille :

> Strada, qui s'appelait en réalité De la Rue, avait dû prendre un pseudonyme pour ne pas déshonorer son illustre et noble famille, que les hérésies professées par lui remplissaient d'horreur et de honte.
>
> Sa pire terreur était de penser que, peut-être, ses parents, entraînés par leur fanatisme, détruiraient tous ceux de ses manuscrits qu'il n'aurait pas eu la possibilité d'imprimer ; aussi, dans les dernières années de sa vie, fit-il les plus grands efforts pour en publier le plus grand nombre possible.
>
> Ce qu'il avait craint arriva. Quand il mourut en ce petit hôtel d'où il n'était jamais sorti depuis bien des années, nul ne fut averti de son décès.
>
> Les héritiers bien pensants avaient, sans bruit, rassemblé les volumes, les

manuscrits et les tableaux, lacéré les tableaux, déchiré les manuscrits et fait de tout un autodafé.

Il y avait là, encore à l'état de manuscrit, trente ou quarante volumes peut-être (1).

Que le patronyme du poète se soit ou non orthographié en trois mots, — ce qui d'ailleurs n'entraînerait aucunement la noblesse, — c'est là une histoire assez sombre d'héritiers, et qui revient assez souvent. Le cas s'est produit, notamment, pour la remarquable bibliothèque d'un ancien professeur du prytanée militaire de La Flèche, dont le nom fut évoqué, récemment, au sujet d'un volume sur *Marie Dorval*, l'admiration de ses vingt-cinq ans, que, cependant, il n'avait pas signé (2).

Le feu aurait, paraît-il, tout purifié. Les uns brûlent, les autres râclent les fonds de tiroirs. La bibliographie y perd, qui sait si la réputation de l'écrivain n'y gagne pas ? Il en est de certains essais et de romans inachevés, comme de la nature : *Igne natura renovatur integra*, phrase latine dont il ne faut pas toujours traduire l'abréviation I. N. R. I. par Jésus de Nazareth roi des Juifs. — P. D.

§

Une survivante d'Ekaterinenbourg ? — Il semble définitivement établi, écrit le *New York Herald* du 13 février, reproduit par les journaux français du 14, que Mme Paule Tschaïkowsky n'est nullement la princesse Anastasie, fille du tsar (voir *Mercure* du 1er février, p. 795).

Une infirmière d'un des nombreux hôpitaux de Berlin où Mme Tchaikovska a été soignée, raconte qu'elle remit à sa malade, il y a quelques années, un journal illustré contenant des photographies de la famille impériale. On ignorait alors l'identité de Mme Tchaikovska. L'infirmière lui dit qu'elle était peut être une des filles du tsar. Cette suggestion semble avoir agi fortement sur l'esprit faible de la malade. Les cicatrices qu'on a relevées sur son corps et qu'elle prétendait avoir été provoquées par des balles ne seraient que des lésions tuberculeuses.

Cependant, dit le *New York Herald*, « les aventures des aristocrates russes depuis la révolution sont telles que tout peut paraître possible ».

(1) Maurice Dreyfous : *Ce qu'il me reste à dire*, Paris, Ollendorff, s. d., in-12, p. 363.

(2) *Marie Dorval, 1798-1849. Documents inédits. Biographie. Critique et Bibliographie*, Paris, Lacroix, Verbroeckhoven et Cie, 1868, in-12. Tiré à petit nombre. M. Armand Lods a eu la chance de retrouver dans un exemplaire d'épreuves de ce volume trois pièces inédites adressées par Vigny à Marie-Dorval. Cf. *Figaro*, supplément littéraire, 21 mars 1925.

§

Encore un projet oublié : Un monument à Mme de Staël.— Au moment où l'on publie toute une correspondance inédite de Mme de Staël et de Maurice O'Donnell, avec des commentaires historiques par M. Jean Mistler, il convient de rappeler un projet oublié — non pour souhaiter sa réalisation, mais simplement à titre de curiosité.

Il fut question, en 1909, d'élever une statue à l'auteur de *Corinne*.

Un comité se constitua sous la présidence de Mme la Duchesse d'Uzès et réunit les noms de Mmes Gérard d'Houville, Marcelle Tinayre, Louise Dartigues, Gabriel Mourey et Jean Bertheroy.

Le journal *Les Nouvelles* put même annoncer, dans son numéro du lundi 12 avril 1909, que, sur la proposition de M. Paul Escudier, le conseil municipal avait renvoyé, avec avis favorable, à l'administration la pétition de Mme d'Uzès sollicitant une subvention de la Ville de Paris et un emplacement pour le monument. La statue de Mme de Staël, par Mme José de Charmoy, devait être élevée sur le terre-plein situé à l'angle du boulevard Malesherbes et de la rue de l'Arcade.

Le bon conseiller municipal Henri Turot, interviewé à ce sujet, déclara en propres termes que Mme de Staël « devait être honorée par la Ville de Paris et par la République ».

Après quoi, on passa à d'autres projets. — L. DX.

§

Errata. — Dans l'article *Démosthène et Clemenceau* (numéro du 15 février) p. 21, l. 14, au lieu de *général* orateur, lire, génial.

Dans l'écho « Napoléon, Brillat-Savarin et la Légion d'honneur », (numéro du 15 février, p.248) lire au huitième paragraphe : « Deuxième adresse à Napoléon Ier, au début des Cent-Jours, le 25 mars *1815* (et non 1814).

§

Le sottisier universel.

Ces sublimes épées mozarabes forgées sous le Magnifique, avec lesquelles on pouvait étrangler un taureau des Asturies. — LÉON BLOY, *La Femme Pauvre*, 4e édition, Paris, Société du Mercure de France.

Il y a eu hier trois cents ans naissait, place des Vosges, à Paris, dans l'hôtel où est aujourd'hui installé le musée Carnavalet, Marie de Rabutin-Chantal, qui devait devenir la marquise de Sévigné. — *Excelsior*, 6 février.

Autour de nous, les patrimoines fondent, les maisons familiales se vendent, les portefeuilles s'étirent en invisible peau de chagrin. — *Le Temps*, 10 février.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.